



NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formulés d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

FONDEMENTS EPISTEMOLOGIQUES DE MODELES SYSTEMIQUES
EN ADMINISTRATION EDUCATIONNELLE: UNE CRITIQUE

par Rémy Trudel

Thèse présentée à l'Ecole
des Etudes Supérieures de
l'Université d'Ottawa en
vue de l'obtention du
Ph.D. en Education.

Faculté d'Education

Ottawa, Canada, 1979

© R. Trudel, Ottawa, Canada, 1979

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction successive du docteur Amédeo Cupparoni de la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa et du docteur André Vachet, professeur titulaire au Département des Sciences Politiques de la même Université.

L'auteur remercie le Dr. Cupparoni pour le partage de ses profondes connaissances, ses patientes critiques et l'indéfectible appui apporté à l'orientation de cette recherche. Au Dr. Vachet pour sa précieuse collaboration et son inestimable travail de supervision, ma reconnaissance lui est assurée.

L'auteur remercie aussi le docteur Yves Poirier pour son support dans les moments difficiles.

Enfin, une appréciation spéciale à ma femme Nicole qui a si généreusement porté les longues veilles passées à réaliser cette recherche et à Michel pour son impétueux encouragement.

CURRICULUM STUDIORUM

Rémy Trudel naquit à Ste Thècle, au Québec, le 20 avril 1948. Il obtint un Brevet A (pédagogie) de l'Ecole normale Duplessis de Trois-Rivières en 1969, un Baccalauréat en Pédagogie de l'Université Laval en 1970, un Baccalauréat spécialisé en sciences de l'éducation (option administration scolaire) de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1973 et une Maîtrise en éducation de la même Université en 1975. Son mémoire était intitulé: Contribution à l'établissement d'un modèle d'analyse psychosociologique de la relation pédagogique dans les institutions universitaires du Québec.

TABLE DES MATIERES

Parties	Pages
INTRODUCTION	vii
I.- PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE	1
A. Les modèles analysés et leur contexte en administration éducative	2
B. La problématique soulevée et les hypothèses de la recherche	11
C. La méthodologie de l'étude (fondements et procédures)	18
a) Les fondements scientifiques de la méthodologie	22
1- L'objet dans le processus de la connaissance	32
2- Le sujet dans le processus de la connaissance	44
a) Fondements neurophysiologiques et psychophysiologiques du sujet	45
b) Fondements sociaux du sujet	53
3- Le rapport objet/sujet dans le processus de la connaissance	61
b) Les procédures de la recherche	86
c) Les critères d'évaluation des modèles	102
II.- L'ANALYSE: OBJET ET SUJET DANS LES MODELES DE GETZELS ET GRIFFITHS	114
A. Présentation et analyse des modèles	115
a) Le modèle du comportement social de de Getzels et al.	116
1- L'objet dans le modèle de Getzels et al.	122
2- Le sujet dans le modèle de Getzels et al.	135
3- La relation objet/sujet dans le modèle de Getzels et al.	141
b) Le modèle du changement dans les organi- sations de D. E. Griffiths (1964)	151
1- l'objet dans le modèle de Griffiths	153
2- Le sujet dans le modèle de Griffiths	163
3- La relation objet/sujet dans le modèle de Griffiths	172

TABLE DES MATIÈRES

v

Parties	Pages
B. Les fondements théoriques des modèles de Getzels et Griffiths	182
a) Les fondements du structuralisme et du fonctionnalisme dans les modèles de Getzels et Griffiths	183
b) Les fondements béhavioristes dans les modèles de Getzels et Griffiths	203
c) Les fondements positivistes dans les modèles de Getzels et de Griffiths	216
C. Les fondements de la pratique dans les modèles de Getzels et Griffiths	230
La place et le rôle de la pratique dans les modèles de Getzels et de Griffiths	233
III.- LA SYNTHÈSE: LES CONSÉQUENCES ÉPISTEMOLOGIQUES	259
Les hypothèses de la recherche	259
A. Conséquences épistémologiques de la conception de l'objet dans les modèles analysés	260
B. Conséquences épistémologiques de la conception du sujet dans les modèles analysés	269
C. Conséquences gnoséologiques des fondements analysés et la nécessité de dépassement	277
SOMMAIRE ET CONCLUSIONS	317
BIBLIOGRAPHIE	324
Appendices	
1. MANUELS D'ADMINISTRATION SCOLAIRE CONSULTES POUR LE CHOIX DES MODELES	343
2. RESUME DE: <u>Fondements épistémologiques de modèles systémiques en administration éducationnelle: une critique</u>	347
INDEX DES NOMS D'AUTEURS	351

LISTE DES TABLEAUX

Tableaux	page
I.- Le mécanisme interne de l'action de l'objet sur le sujet dans la connaissance scientifique selon B. Kédrov	79
II.- Les étapes de la procédure de la recherche . .	97
III.- La démarche opérationnelle de la recherche . .	103
IV.- Les dimensions du comportement social selon J. W. Getzels <u>et al.</u>	150
V.- L'organisation considérée comme un système ouvert selon D. E. Griffiths	181

INTRODUCTION

La perspective et l'objet de l'étude entrepris par cette thèse se situent au plan du développement et de l'élaboration de la pensée théorique en administration éducationnelle dans le contexte occidental, tout particulièrement en Amérique du Nord.

Le but de cette étude est de dégager, d'analyser et d'évaluer les fondements épistémologiques de modèles systématiques utilisés en administration de l'éducation. L'intérêt immédiat de la recherche tient sa source dans les travaux du Dr. O. C. Sussman de Fordham University sur l'étude des fondements philosophiques de théories contemporaines en administration scolaire.

Le thème et la problématique de notre étude se veulent cependant à la fois plus spécifique et plus critique que la simple constatation de la conception de l'homme, de la connaissance et des valeurs dans des modèles théoriques.

Plus spécifique: notre étude centre essentiellement sa problématique sur les fondements épistémologiques de ces modèles, tout en incluant nécessairement le niveau ontologique et axiologique (idéologique).

Plus critique: Tout en étant situé sur le plan théorique (philosophique), la recherche ne doit pas en demeurer au simple constat, illusoirement neutre, des fondements

épistémologiques de ces mêmes modèles. Envisagée sous cet angle, notre recherche tire plutôt ses motivations profondes dans le réalisme épistémologique qui affirme l'engagement de la philosophie comme moment de la pratique sociale. En ce sens, notre recherche vise tout autant à découvrir les fondements de ces modèles systémiques au niveau de la connaissance que de tirer les conséquences qu'ils entraînent au niveau théorique (production des connaissances) et dans la pratique administrative (praxis sociale). Comme toute thèse doit aussi constituer un avancement pour la connaissance scientifique, la critique qui va au-delà de la simple constatation ou de l'exercice méthodologique, se doit d'embrasser ces derniers moments tout en offrant les voies de leur dépassement.

La recherche situe d'abord ces modèles systémiques dans le contexte scientifique de l'administration de l'éducation, puis montre l'importance qu'ils ont pris, tant au niveau théorique que pratique, en s'offrant comme une synthèse et un dépassement d'une part, à l'empirisme "collectionneur de recettes magiques" (au plan théorique) et d'autre part, à l'approche du "scientific management" et de la théorie des relations humaines (au plan pratique).

Située au plan épistémologique, notre recherche centre son attention sur les catégories fondamentales qu'elle implique: l'objet, le sujet, et leur rapport dans la connaissance

(la question gnoséologique).

La première partie de la thèse portera donc essentiellement sur la problématique épistémologique (théorique) que soulèvent ces modèles utilisant la notion de système. Le problème philosophique de la connaissance se situe sur deux volets que notre recherche verra d'abord à décrypter en tant que moment fondamental pour réaliser l'analyse et la critique de ces modèles. En reprenant le développement historique de ces deux volets, notre recherche posera dans l'ordre: 1) la question du rapport de l'être à la pensée dans la connaissance (le problème de la production des connaissances scientifiques), 2) la question de l'objectivité de la connaissance (le problème des mécanismes de l'acquisition des connaissances objectives). En effet, c'est une chose que de savoir comment, à l'aide des différents organes des sens, l'homme perçoit le monde et comment à partir de ces perceptions sont produites les idées abstraites de ce monde; mais c'est une autre chose que de savoir si la réalité objective, indépendante de l'être humain, correspond à ces perceptions et à ces idées humaines. Si la première est une préoccupation strictement philosophique centrée sur l'histoire de la production des concepts, la deuxième est aussi et en même temps, une question psychophysiologique sur l'aspect scientifique des impressions sensorielles, et apporte une corrélation scientifique à la première question.

INTRODUCTION

La réponse concrète à ces deux questions séculaires et les implications qu'elles entraînent au point de vue méthodologique formeront ainsi la base et les critères pour l'analyse des modèles en question et la mise à jour de leurs conséquences épistémologiques.

La démystification de la production de la réalité sociale et des théories scientifiques nous amènera dans la deuxième partie à retrouver dans les modèles: a) leur conception des catégories nécessairement présentes dans la connaissance (objet, sujet, et leur rapport), b) les fondements théoriques sur lesquelles ils prennent appui pour aborder les catégories cognitives en question, c) les fondements et le rôle de la pratique proprement humaine dans l'élaboration de ces modèles organisationnels systémiques, en tant que critère constitutif. Resitués dans le contexte des conditions socio-historiques des forces objectives et subjectives qui président à leur apparition historique, il sera dès lors possible pour la recherche d'exercer sa capacité critique.

La dernière partie, en réunissant les éléments de l'analyse qui retrouve la conception et les fondements des modèles dans le réel, tire les conséquences épistémologiques de la position logique adoptée par les auteurs dans ces modèles: 1) quant à leur conception de l'objet, 2) quant à leur conception du sujet; elle dégage aussi les conséquences gnoséologiques (rapport objet/sujet) qu'ils entraînent.

La critique ne retrouvant sa valeur que dans sa contre-partie, c'est-à-dire dans les voies de dépassement qu'elle offre, la recherche rappelle les conditions du dépassement pratique des modèles analysés. Centrée sur la prise de conscience des lois objectives de la praxis humaine, elle montre les conditions objectives et subjectives de la réconciliation de la nécessité et de la liberté dans le développement de l'être social (les organisations) et de l'homme.

Le mouvement adopté par la recherche expose en premier lieu ses fondements philosophiques et scientifiques. Ainsi présentés, les fondements de la dialectique scientifique éclairent à la fois les bases et la méthode de l'analyse, les critères de l'évaluation et les voies de dépassement qu'elle offre. Pour être plus précis, le cheminement de la recherche se présente comme un mouvement elliptique (voir le tableau synthétique de cette démarche à la fin de la section sur les procédures de la recherche, p. 103) suivi par la connaissance pour mettre en évidence et refléter les différentes faces objectives des modèles analysés: 1) thèse: présentation des modèles tels que proposés par les auteurs, 2) antithèse: disjonction de l'objet analysé en ses faces génético-dynamiques (fondements théoriques et pratiques); 3) synthèse: réunion des faces contraires comme reflet conceptuel profond de l'objet connu, et critique éclairée.

PARTIE I

PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE

Les principes philosophiques sur lesquels s'appuie toute construction conceptuelle et méthodologique d'une théorie déterminent de façon organique le contenu et le sens de celle-ci. Ces principes fondamentaux engagent de beaucoup l'avenir de la théorie, son degré d'adéquation à la réalité ainsi que la place qu'elle tiendra dans le système général du savoir scientifique ou dans le domaine spécifique de la connaissance auquel elle s'intéresse. Le but de cette étude est précisément de retrouver, d'analyser et d'évaluer les fondements épistémologiques de modèles utilisés en administration éducationnelle¹.

Ces modèles seront retenus étant donné l'importance, l'acuité et l'influence qu'ils ont exercés et qu'ils exercent encore aujourd'hui tant au niveau pratique que théorique dans le champ de l'administration de l'éducation. Précisons aussi que notre projet ne vise pas à l'examen comparatif de ces modèles quant à leur efficacité ou valeur au niveau pratico-pratique. Notre problématique se propose de focaliser l'investigation sur le plan des fondements épistémologiques de

¹ Ces modèles sont ceux de J. W. Getzels, J. M. Lipham et R. F. Campbell (1968) et de D. E. Griffiths (1964).

modèles systémiques sélectionnés pour les fins de cette recherche.

Dès le début de la recherche il est nécessaire:

a) de fixer le contexte des modèles qui feront l'objet de notre étude, b) de définir la problématique qu'ils soulèvent sur le plan épistémologique, et c) d'énoncer la méthodologie et les fondements sur lesquels elle s'appuie pour mener systématiquement l'étude du point de vue soulevé.

Cette première partie de notre recherche pourra peut-être apparaître vaste et détaillée au lecteur. En réalité, elle ne l'est pas. En effet, le type de problématique soulevé et le mode de pensée scientifique sur lequel repose toute l'analyse n'étant pas commun dans le contexte nord-américain, il a fallu être attentif et explicite quant aux bases et la démarche qu'elle met en oeuvre pour atteindre ses buts.

A. Les modèles analysés et leur contexte en administration éducationnelle.

Le développement du côté théorique de l'administration du domaine scolaire est relativement récent. Toutefois, il offre aujourd'hui une gamme de propositions pour l'explication ou la connaissance des principaux phénomènes de ce champ de l'activité humaine. L'on peut retrouver l'origine des premières propositions théoriques en administration éducationnelle autour des années 1900. Les premiers mouvements

sont centrés autour des ouvrages de G. D. Strayer², F. E. Spaulding³, W. G. Reeder⁴, E. P. Cubberley⁵, F. Bobbitt⁶ et reflètent les principes de ce qu'il est convenu d'appeler l'école classique ou scientifique⁷ de l'organisation du

2 G. D. Strayer et al., Problems in Educational Administration, New York, Bureau of Publications, Teachers College, Columbia University, 1925.

3 F. E. Spaulding, Improving School Systems through Scientific Management, Proceeding of the Department of Superintendence, National Education Association, Washington, 1913.

4 W. G. Reeder, The Fundamentals of Public School Administration, New York, Macmillan, 1931.

5 E. P. Cubberley, Public School Administration, Boston, Houghton Mifflin, 1916.

6 F. Bobbitt, Some General Principles of Management Applied to the Problems of City School Systems, in The 12th Yearbook of NSSE, part I, Chicago, University of Chicago Press, 1913.

7 Tout ce courant de pensée en administration éducationnelle prend sa source et ses fondements théoriques dans le mouvement nord-américain du "scientific management" en administration générale. Ce courant sera principalement alimenté par T. W. Taylor à qui l'on doit les ouvrages fondamentaux publiés dans ce domaine à cette époque. Le lecteur trouvera une description plus détaillée et plus précise à la partie II de cette thèse, p. 117, note no 6. En administration scolaire proprement dite, ce mouvement se répercutera au niveau de l'école et dans la classe par une organisation rigide centrée sur l'autorité quant à l'organisation et sur les récompenses quant à l'apprentissage. L'étudiant y est considéré comme un organisme "vide" répondant uniquement aux excitations du plaisir ou de la douleur, de la récompense ou de la punition. Pour une vue claire et plus complète de ce courant de pensée en administration éducationnelle on peut consulter L. L. Cunningham et al. (eds.), Educational Administration; The Developing Decades, Berkeley, McCutchan, 1977; R. E. Callahan, Education and the Cult of Efficiency, Chicago, Chicago University Press, 1962; H. W. Button, Doctrines of Administration: A Brief History, in Educational Administration Quarterly, vol. 2, no 3, automne 1966, p. 216-224; et aussi D. E. Griffiths (ed.), Behavioral Sciences and Educational Administration, 63th Yearbook of the NSSE, part II, Chicago, Chicago University Press, 1964.

travail et qui dérive d'un principe central énoncé par F. W. Taylor: "Knowing exactly what you want men to do, and then seeing that they do it in the best and cheapest way⁸."

La rigidité et l'insuffisance de l'administration du domaine scolaire fidèle aux prescriptions de cette école accentuera l'insatisfaction à la fois chez le public et les "superintendants" des écoles, surtout au moment où l'économie nord-américaine souffre de carences aiguës. La réaction méthodologique et théorique de la pensée administrative prend alors la forme d'un mouvement de revalorisation du côté humain du système d'éducation et des responsabilités sociales qui lui sont dévolues. Le rôle de l'école est de servir la démocratie; l'école, comme les autres institutions, doit être démocratiquement contrôlée et les décisions doivent être prises en considération de tous les intéressés dans le système scolaire. C'est l'époque ou l'ère des

⁸ F. W. Taylor, Shop Management, New York, Harper and Row, 1911, p. 21.

relations humaines⁹ que l'on peut retracer dans les ouvrages de G. N. Kefauver¹⁰, J. H. Newlon¹¹, W. A. Yauch¹²,

9 Tout ce mouvement théorique en administration éducationnelle puise son origine et ses fondements dans un mouvement axé sur les relations humaines, tel qu'il se développe dans le monde de l'administration des affaires aux Etats-Unis. L'organisation du travail fondée sur les relations humaines dans l'entreprise reçoit son impulsion à partir des expériences par E. Mayo et son équipe à la Compagnie Western Electric de Chicago et la publication des résultats de ces études autour de 1930. Le lecteur pourra trouver une description plus détaillée de ce courant de pensée en administration générale au chapitre II, de cette thèse, p. 119, note no 8. Au niveau scolaire proprement dit, l'organisation de l'école se centre sur le type de leadership que doit assumer la direction ou le "superintendant" dont la responsabilité première est de faciliter l'interaction entre tous les individus dans l'école, de façon à ce que tous ceux qui sont affectés par n'importe quelle décision soient toujours inclus dans la détermination et la forme que prendra cette décision. L'organisation de l'enseignement met l'accent sur les contacts personnels avec l'étudiant et la classe mise d'abord sur les ressources du groupe pour atteindre ses buts. Pour avoir un aperçu plus complet de ce courant en administration scolaire, voir J. W. Getzels, in L. L. Cunningham et al. (eds.), op. cit., part I, chap. 1, p. 3-24; A. W. Button, op. cit.; R. E. Callahan et H. W. Button, Historical Change of the Role of the Man in the Organization: 1865-1950, in D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964); R. H. Owens, Organizational Behavior in School, New Jersey, Prentice-Hall, 1970.

10 G. N. Kefauver, Reorientation of Educational Administration, in Changing Concepts in Educational Administration, 45th Yearbook of the NSSE, part II, Chicago, Chicago University Press, 1946.

11 J. H. Newlon, Education for Democracy in our Time, New York, McGraw-Hill, 1939.

12 W. A. Yauch, Improving Human Relations in School Administration, New York, Harper and Row, 1959.

G. R. Koopman et al.¹³ et A. B. Moehlham¹⁴ en administration scolaire et qui vise apparemment à redonner à l'individu, à l'être humain la primauté dans l'organisation et l'administration à l'intérieur des institutions scolaires.

La fin de la première moitié du vingtième siècle va marquer un tournant décisif dans l'approche théorique de la conceptualisation des phénomènes de l'administration de l'éducation.

This third period in administrative thought has been variously called the theoretical era, the social science era, the behavioral science era, the social system era, or the psychological era. The terms are quite descriptive [...]¹⁵.

Ce changement manifeste dans la conception de l'administration scolaire en terme de système puise ses sources pratiques et théoriques dans le mouvement méthodologique du

¹³ G. R. Koopman et al., Democracy in School Administration, New York, Appleton Century Crofts, 1943.

¹⁴ A. B. Moehlham, School Administration, Boston, Houghton Mifflin, 1940.

¹⁵ J. W. Getzels, Educational Administration Twenty Years Later: 1954-1974, in L. L. Cunningham, op. cit., p. 9.

structuro-fonctionnalisme¹⁶ des sciences humaines. Ce mouvement sera développé autour de T. Parsons¹⁷ et R. K. Merton¹⁸ en sociologie, de L. V. Bertalanffy¹⁹ en biologie théorique

16 Cette école du structuro-fonctionnalisme ou école des systèmes sociaux ou encore "system approach", dont le lecteur pourra trouver une description plus complète au chapitre II de cette thèse, p. 183-203 aura son écho en administration éducationnelle pour tenter de dénouer l'impasse de la science administrative qui avait rejeté l'insuffisance de l'école classique et sa vision limitative de l'homme comme animal producteur et qui ne parvenait pas à une approche globale des phénomènes de l'organisation et de l'administration par la seule considération des besoins de l'homme sur lesquels était centrée la théorie des relations humaines. La notion "d'administration démocratique" de cette dernière s'avérait difficile d'application et de fonctionnement dans la réalité quotidienne de l'école; de plus, la complexification de l'organisation de l'école exigeait une approche plus globale pour rendre compte des phénomènes et des influences qui agissent sur elle. C'est à la notion de système social et plus tard à celle de la théorie générale des systèmes que les théoriciens feront appel comme instrument de conceptualisation et d'analyse. Pour situer et replacer dans le contexte de l'administration cette école de pensée dite de l'approche des systèmes le lecteur pourra se référer à R. G. Owens, op. cit., J. A. Litterer (ed.), Organizations: Structures and Behavior, New York, Wiley, 1963; A. W. Halpin et A. E. Hayes, The Broken Icon or What Ever Happened to Theory?, in L. L. Cunningham (eds.), op. cit.; T. J. Sergiovanni et F. D. Carver, The New School Executives, A Theory of Administration, (chap. 12), New York, Harper and Row, 1973; G. L. Immegart et F. G. Pilecki, An Introduction to Systems for the Educational Administrator, Massachusetts, Addison-Wesley, 1973.

17 T. Parsons, The Social System, New York, The Free Press, 1951; aussi T. Parsons et E. A. Shils (eds.), Toward a General Theory of Action, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951.

18 R. K. Merton, Social Theory and Social Structure, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1957.

19 L. Von Bertalanffy, General Systems Theory, Foundations, Development, Applications, New York, Brazillier, 1973.

et plus tard dans une théorie "générale" des systèmes, de A. Rapoport²⁰ ainsi que W. R. Ashby²¹ et d'autres encore en recherche opérationnelle. C'est très précisément dans le contexte de cette dernière école de pensée que se situe les modèles que nous voulons analyser au plan épistémologique dans cette recherche. Plus spécifiquement, dans le domaine de l'administration éducationnelle, les modèles²² qui

20 A. Rapoport, Methodology in the Physical, Biological and Social Sciences, in General Systems, vol. 14, septembre 1969, p. 179-186.

21 W. R. Ashby, An Introduction to Cybernetics, New York, Wiley, 1956.

22 Sans entrer dans une discussion formelle, il importe de voir qu'il existe entre modèle et théorie des différences qualitatives. La modelisation a toujours comme base l'analogie ou l'isomorphisme c'est-à-dire une correspondance établie entre l'objet considéré et le modèle qui est fabriqué. Opérationnellement l'on peut juger de ce qu'est le modèle d'après la séquence suivante: Pour un observateur (O) un objet (M) est un modèle d'un objet (A), si (M) permet à (O) de trouver les réponses à des questions qu'il se pose sur (A). La théorie elle, est l'ensemble des connaissances que nous avons d'un phénomène ou d'une chose. La théorie est non seulement une vue d'ensemble mais le reflet scientifique des lois spécifiques de l'organisation d'un objet, ces lois scientifiques étant le reflet chez l'être humain des lois objectives présentes chez tout objet réel. La théorie a donc comme substance de base des phénomènes dont elle dégage les lois scientifiques d'opération c'est-à-dire les connexions fondamentales, récurrentes et nécessaires qui prévalent au sein de l'objet concerné.

A toute fin pratique le modèle veut représenter certains aspects de la réalité en reproduisant (dans un nouveau médium) quelques unes des variables de cet objet pour mieux le connaître; tandis que la théorie fournit sur le plan de la pensée, non pas une reproduction sous la forme d'un objet autre que l'original, mais un reflet de l'ensemble des lois d'opérations d'un objet qu'elle veut expliquer.

Ajoutons aussi qu'en terme de processus de connaissance d'un objet, le modèle sert de moyen pour tirer une

utilisent la notion de système et que nous avons retenus pour les fins de notre étude sont ceux de Getzels et al.²³ pour l'explication du comportement social dans les organisations et celui de Griffiths (1964)²⁴ quant à l'explication du changement dans les organisations. Nous avons retenu ces deux modèles pour deux raisons principales: a) à cause de l'importance et de l'influence qu'ils ont au niveau pratique

théorie complète (l'ensemble des lois d'opérations) expliquant ou rendant compte d'un objet sous observation.

Pour une vue plus complète et plus exhaustive sur l'analyse des phénomènes modèles et théories le lecteur pourra consulter M. Black, Models and Metaphors, Ithaca, Cornell University Press, 1962; J. E. Hill et A. Kerber, Models, Methods and Analytical Procedures in Education Research, Detroit, Wayne State University Press, 1967; E. Steiner-Maccia et al., Construction of Education Theory Models, Cooperative research project no. 1632, Columbus, Ohio State University, 1963; J. C. Fariente, Le langage et l'individuel, Paris, Armand Collin, 1963; Symposium Models, Theories and Education: A Thesis Counterthesis, and Discussion, in Alberta Journal of Educational Research, vol. 12, no 3, Sept. 1966; O. J. Ruda, Lexique philosophique-scientifique, Université d'Ottawa, 1977; J. E. Hill, How School Can Apply Systems Analysis, Indiana, The Phi Delta Kappa Educational Foundation, 1972; B. Walliser, Systèmes et modèles, Paris, ed. du Seuil, 1977; J. Topolski, The Model Method in Economic History, in The Journal of European Economic History, vol. no 3, hiver 1972, p. 713-726; P. Meadows, Models, Systems and Science, in American Sociological Review, no 22, février, 1957.

²³ J. W. Getzels et al., Educational Administration as a Social Process, Theory, Research, Practice, New York, Harper and Row, 1968.

²⁴ D. E. Griffiths, Administrative Theory and Change in Organization, in M. B. Miles (ed.), Innovation in Education, New York, Teachers College Bureau of Publications, 1964.

et théorique en administration éducationnelle²⁵ et, b) parce qu'en plus d'utiliser la notion de système pour expliquer deux phénomènes différents en administration scolaire, ils se présentent de l'avis des auteurs eux-mêmes, comme une vue globale de l'organisation et de l'administration en éducation qui dépasse le point de vue empirique du "scientific management" et celui des "relations humaines".

The work deals with a theoretical view, a social process model of administration²⁶.

The model employed, system theory, is designed to be all-inclusive. It is a way of looking at a social organization as a whole. Griffiths uses system theory as a model to investigate the problem of change in organizations²⁷.

Avant la présentation systématique de ces modèles, nous poserons l'angle ou la problématique que leur examen

25 Déjà dans un article paru en 1971, J. M. Lipham rapporte que ces modèles théoriques avaient déjà été adoptés pour au moins une centaine d'études théoriques en administration scolaire; on peut consulter pour cette étude J. M. Lipham, Critique, Symposium, American Educational Research Association, New York, 1971; voir aussi R. C. Williams et al., Effecting Organizational Renewal in Schools, New York, McGraw-Hill, 1974, chap. 1. De plus, un relevé de divers manuels publiés en administration scolaire et utilisés dans l'enseignement de la discipline aux futurs administrateurs, nous a clairement démontré que leur utilisation par les auteurs, chercheurs, professeurs et administrateurs en ont fait des "classiques" dans le domaine de l'éducation. Voir appendice 1, p. 343.

26 J. W. Getzels et al., op. cit., p. xiii.

27 D. E. Griffiths, The Nature and Meaning of Theory, in W. G. Hack, et al., (eds.), Educational Administration, Select Readings, Boston, Allyn et Bacon, 1971, p. 102.

soulève au plan épistémologique.

B. La problématique soulevée et les hypothèses de la recherche.

La présentation du contexte et l'identification des modèles que nous analyserons dans cette recherche nous indique déjà le sens que notre examen doit prendre.

En effet, Getzels et al. et Griffiths affirment à propos de leur modèle:

A conceptual framework serves not only to codify the observations made in the specific categories it provides but to call attention to categories of events that have been omitted and observations that still need to be made²⁸.

System theory is the result of an attempt to develop a 'general theory which enables the researcher to describe, explain, and predict a wide range of human behavior within organizations'²⁹.

SI ces modèles visent essentiellement à connaître, expliquer, décrire ou représenter des phénomènes complexes en administration éducationnelle permettant d'agir sur la réalité.

ALORS la question qui se pose est la suivante: Qu'elle est la valeur de ces modèles qui utilisent la notion de système pour représenter la réalité qu'ils veulent expliquer? En d'autres termes et conformément à l'objectif que poursuit le

28 J. W. Getzels et al., op. cit., p. xvi. Tout au cours de la thèse, les citations seront faites dans la langue des auteurs et, à moins d'indication contraire, tous les soulignés sont de nous.

29 D. E. Griffiths, in W. G. Hack et al. (eds.), op. cit., p. 104.

modèle c'est-à-dire de représenter la réalité, ces modèles représentent-ils la réalité qu'ils prétendent cerner?

Toute cette question de la valeur du modèle par rapport à ce qu'il représente et que nous voulons systématiquement investiguer dans notre recherche relève, du point de vue théorique, de ce qu'il est maintenant convenu d'appeller "la science de la connaissance" c'est-à-dire de l'épistémologie.

O. J. Ruda dans son Lexique philosophique-scientifique nous fournit une définition des préoccupations de cette science:

L'épistémologie est la théorie de l'essence, des lois et des formes de la connaissance. Ses problèmes principaux sont: quels sont l'objet et la source de la connaissance, quel est son fondement et quelle est sa motivation, quels sont les paliers du processus cognitif? quelles sont les méthodes et formes de ce processus cognitif? quelle est la vérité et quelles relations existent entre l'activité pratique et l'activité cognitive des hommes³⁰?

Au titre épistémologique, les modèles que nous analyserons dans cette recherche sont le résultat d'un processus où un sujet (un individu concret) se représente ou rend compte d'un objet (des phénomènes de l'organisation et de l'administration éducationnelle). C'est précisément le résultat de

30 O. J. Ruda, op. cit., p. 45; sur le sujet l'on pourra consulter aussi les ouvrages de D. Butler, Four Philosophies and their Practice in Education and Religion, New York, Harper and Row, 1968; M. Rosentahl et al., Petit dictionnaire philosophique, Editions du Progrès, Moscou, 1955; A. Cupparoni, Fondements épistémologiques de la prise de décision, Thèse de doctorat, non-publiée, Université d'Ottawa, Faculté d'Éducation, 1977; P. Foulquié, Dictionnaire de la langue philosophique, en coll. avec R. St-Jean, Paris, P.U.F., 1962; J. Piaget (ed.), Logique et connaissance scientifique, Encyclopédie de la Pleiade, 1967.

cette relation entre les catégories³¹ sujet et objet³²,

31 Le terme catégorie est pris ici au sens philosophique c'est-à-dire que les catégories sont des concepts très généraux qui reflètent les propriétés et les régularités fondamentales des phénomènes de la réalité. Les catégories en philosophie sont les concepts les plus généraux dans lesquels l'on retrouve toujours les différentes connexions, aspects ou caractéristiques fondamentales dans tous les phénomènes. Dans l'analyse que nous ferons de certains modèles en administration de l'éducation, nous utiliserons les catégories "objet" et "sujet", des catégories que l'on retrouve toujours dans le processus de la connaissance. Pour l'usage et la distinction des catégories philosophiques que nous utilisons ici le lecteur pourra consulter O. J. Ruda, op. cit., p. 16; M. Rosentahl et al., op. cit., P. Raymond, Les catégories traditionnelles des philosophies sur les sciences, in Le passage au matérialisme, Paris, ed. François Maspero, 1973, p. 84-87.

32 Le sujet et l'objet sont des catégories philosophiques pour expliquer l'activité pratique et cognitive de l'homme. Le sujet en épistémologie est l'être doué de conscience et de volonté qui connaît et qui se représente un objet qui existe extérieurement à lui. L'objet en épistémologie sera donc ce qui est extérieur, existant indépendamment du sujet, du connaissant; c'est ce qui est pensé, perçu, représenté par le sujet. L'objet, c'est ce sur quoi s'exerce l'activité du sujet. Au niveau scientifique la science est toujours l'activité d'un sujet. Cette activité porte sur un objet et dès lors la question qui se soulève est la suivante: comment les concepts que forme la raison humaine (le sujet) et qui visent à être des concepts scientifiques correspondent-ils effectivement à la réalité (l'objet) qui nous entoure et qu'ils prétendent représenter ou nous faire connaître? Pour une étude exhaustive des catégories de la connaissance et des relations objet/sujet en épistémologie on pourra voir G. Cellérier et al., Cybernétique et épistémologie, Paris, P.U.F., 1968; O. J. Ruda, Dialectique de la personnalité, Ottawa, les Editions de l'Université d'Ottawa, 1973; O. J. Ruda, op. cit., (1977); M. Lalonde, La théorie de la connaissance scientifique selon Gaston Bachalard, Ottawa, Editions Fides, 1966; P. Raymond, op. cit.; F. Engels, Ludwig Feuerbach and the End of Classical German Philosophy, Pekin, Foreign Languages Press, 1976; D. Lecourt, Une crise et son enjeu, Paris, François Maspero, 1973; J. Piaget, op. cit., (1967); B. Kédrov, La classification des sciences, Moscou, Editions du Progrès, 1977.

c'est-à-dire le modèle que nous voulons évaluer au plan épistémologique. En termes philosophiques plus conventionnels, nous examinerons les fondements épistémologiques de modèles utilisant l'approche de système pour rendre compte de la réalité et nous évaluerons ces modèles dans le sens suivant: jusqu'à quel point répondent-ils à l'objectif qu'ils poursuivent?

Etant située au plan épistémologique, notre recherche devra donc prendre en considération les deux pôles fondamentaux du processus de la connaissance c'est-à-dire l'aspect subjectif des procédures et opérations de la pensée pour réaliser la connaissance scientifique et l'aspect objectif qui entre nécessairement en interrelation avec le premier aspect. Vouloir examiner au plan épistémologique la valeur de certains modèles implique une comparaison entre modèle et réalité à partir d'un point de vue objectif. Ce point de vue objectif étant la démonstration du rôle de l'objet et du rôle du sujet dans le processus cognitif et leur rapport dans ce même processus. Ce n'est qu'à partir des fondements scientifiques³³ de la connaissance que nous pourrons

³³ Nous examinerons et démontrerons ces fondements scientifiques au début de la partie traitant des fondements de la méthodologie qui sera mise de l'avant pour effectuer opérationnellement notre recherche puisque la richesse et la profondeur des résultats de notre analyse repose en premier lieu sur la position épistémologique qui sera retenue et des prescriptions méthodologiques qui en découlent. Voir p. 32-86.

entreprendre l'examen des fondements épistémologiques des modèles retenus dans notre étude et subséquemment de porter un jugement sur leur valeur au plan de la connaissance, pour tirer finalement les conclusions qui s'imposent au plan philosophique.

Ainsi, nos investigations³⁴ sur la notion de modèle, ainsi que sur les conditions sociologiques, culturelles, économiques qui sont à la source du développement et de la constitution interne (le contenu) des modèles que cette recherche analyse, en plus d'avoir aussi disséqué les fondements théoriques (philosophiques, scientifiques,

34 Il nous faut faire la distinction entre méthode d'investigation (de recherche) et méthode de présentation, pour comprendre ici que nous puissions soulever des hypothèses au niveau d'objet (les modèles analysés) que la recherche se propose justement d'examiner. Il apparaît évident que la présentation ou exposition que nous sommes à faire ici tient d'abord au fait que nous ayons d'abord investigué les aspects que cette recherche reflète. Au niveau scientifique il est important de faire la distinction entre méthode d'exposition et méthode d'investigation dans la recherche. Toute exposition scientifique débute à un point qui est déjà le résultat d'une recherche et d'une appropriation critique et scientifique de la matière analysée. L'exposition commence à un point de départ médiatisé, qui contient déjà en germes la structure de toute la recherche. Notons cependant qu'au commencement de l'investigation on ne sait pas encore comment sera le début de l'exposition c'est-à-dire le développement scientifique (l'explication) des problèmes traités. Le début de l'exposition et le début de la recherche sont donc deux choses différentes, celle-ci est contingente et arbitraire, l'autre est nécessaire. En effet sans un début nécessaire qui est dicté par les résultats de l'investigation, l'exposé ne sera jamais qu'une accumulation eclectique des faits ou un continuel va-et-vient entre tel ordre de phénomènes et tel autre.

épistémologiques) sur lesquels les auteurs s'appuient explicitement dans la conception de leur modèle, toutes ces investigations disions-nous, nous ont permis de poser deux hypothèses³⁵ sur la valeur au plan épistémologique des modèles de Getzels et al. et de Griffiths (1964):

Première hypothèse: L'étude systématique des fondements pratiques et théoriques des modèles de Getzels et al. et de

35 Notre étude se plaçant sur le plan strictement théorique (épistémologique) il importe de replacer le contexte dans lequel notre examen nous permet la possibilité de lever des hypothèses que nous vérifierons ensuite. Au niveau théorique en sciences humaines l'hypothèse n'est pas moins nécessaire qu'en science de la nature. L'étude théorique étant conduite sur un plan que le chercheur ne peut reproduire artificiellement ou avec lequel il ne peut faire des expériences, elle n'en doit pas moins tenir compte de ce qui est commun au développement de toute connaissance scientifique. Par essence l'hypothèse renferme des jugements problématiques c'est-à-dire des jugements dont la vérité ou la fausseté n'a pas encore été démontré. Mais ces jugements ne doivent pas être des suppositions gratuites; leur probabilité doit reposer sur une ou des connaissances déjà démontrées. Une connaissance certaine est donc partie de la base de l'hypothèse. Toute supposition ou hypothèse n'ayant de valeur que lorsqu'elle est fondée sur des faits et des lois solidement établies. Dans toute hypothèse il faudra dès lors distinguer deux aspects: 1) ce qu'elle reflète comme fait objectif du monde extérieur et avec quelle exactitude; 2) les perspectives qu'elle ouvre dans le domaine scientifique. Une fois qu'il a construit ses hypothèses à la lumière des explications qui précèdent, le chercheur se met à la cueillette des faits ou des phénomènes qui doivent être, si le contenu de l'hypothèse correspond à la réalité. Sur la conception et l'emploi des hypothèses dans la recherche théorique l'on pourra voir P. Kopnine, Dialectique, logique, science (essai de recherche logique et gnoséologique), Union soviétique, Editions du Progrès, 1976; P. Thuillier, Comment se constituent les théories scientifiques, in Jeux et enjeux de la science, Paris, R. Laffont, 1972, p. 13-61; J. Topolski, Methodology of History, Boston, Reidel, 1976, (Chap. XIV).

Griffiths (1964) révèle la position abstraite de la catégorie épistémologique "sujet" dans ces modèles.

Deuxième hypothèse: L'étude systématique des fondements pratiques et théoriques des modèles de Getzels et al. et de Griffiths (1964) découvre le statisme de la catégorie épistémologique "objet" dans ces modèles.

Dans le cadre de cette recherche au plan épistémologique, que signifie les expression "la position abstraite du sujet" et "le statisme de l'objet" chez les deux modèles soumis à notre attention pour évaluation? En fait, questionner la signification des qualificatifs "abstrait" et "statique" lorsqu'il s'agit de mettre en cause les catégories épistémologiques du sujet et de l'objet dans les modèles analysés, c'est exiger une définition précise et motivée de ces concepts pour en assurer une vérification contrôlée. Fixer la définition de ces termes c'est fournir les critères d'évaluation des hypothèses; c'est-à-dire dans chaque cas concret, pour chaque hypothèse, c'est déterminer le procédé (ou l'ensemble des procédés) qui nous permettra de prouver et de transformer cet hypothèse probable en thèse certaine ou bien de la réfuter pour ne pas avoir reçu de confirmation. A cause de la nature même du problème (situé au plan épistémologique, théorique) ces critères ne peuvent apparaître ici qu'avec la démonstration des fondements scientifiques du processus objectif de la connaissance sur lesquels s'articulera

ensuite de façon cohérente les critères d'évaluation et la méthodologie que les hypothèses exigent de mettre en oeuvre pour leur vérification.

En effet, les critères qui permettront de confirmer ou d'invalider les hypothèses ne peuvent être fondés ou basés que sur une position ou conception scientifique du processus de la connaissance et du rapport des catégories objet et sujet dans cette conception. Ce n'est qu'à la suite de la présentation de ces données sur le processus de la connaissance scientifique que nous pourrons et devrons fixer:

a) les critères d'évaluation des modèles ci-haut identifiés (ce qui au plan pratique va signifier la capacité et l'obligation de fournir une définition claire et déterminée aux termes centraux des hypothèses, c'est-à-dire "sujet abstrait" et "objet statique"); et

b) la méthodologie et les procédures (congruentes avec les fondements scientifiques du processus de la connaissance dès lors défini) à mettre en oeuvre pour la vérification des hypothèses.

C. La méthodologie de l'étude (fondements et procédures).

Notre recherche est donc centrée sur le problème de la valeur, au plan épistémologique, de modèles en administration éducationnelle. Plus spécifiquement, vouloir aborder le

problème de la valeur au plan épistémologique implique que nous ayons déjà aperçu et solutionné ce problème de la relation sujet/objet c'est-à-dire celui du processus de la connaissance d'un objet par un sujet qui veut en rendre compte. Ensuite, et seulement ensuite, pourrons-nous formuler et justifier une méthode et des procédures pour la recherche. Cette solution du problème de la relation objet/sujet fixant aussi du même coup les critères d'évaluation des modèles analysés ici.

Le développement d'une méthode d'étude des objets de la nature, de la société et de la pensée n'est pas quelque chose d'arbitraire, de subjectif. Toute question d'examen de la réalité par un esprit humain (le sujet) repose toujours au point de départ sur la congruence de la réponse à l'existence de l'être humain et son rapport d'avec le monde des phénomènes qui interagissent avec lui. L'homme peut-il connaître les phénomènes du monde et comment? R. Tortrat abordant cette question précisait:

Toute connaissance du monde physique part du sens commun et d'un donné immédiat qui n'a que la valeur d'un point de départ assez confus et contestable, encombré qu'il est déjà de notions générales à réviser par la suite. Ce donné immédiat comporte la distinction entre le monde extérieur et le monde psychique de chaque observateur [...] et dont les limites de séparation ne peuvent être précisées que peu à peu en faisant appel à toutes les acquisitions de la science³⁶.

³⁶ R. Tortrat, La véritable révolution du XXe siècle, Paris, Fernand Nathan, 1971, p. 242.

Où, comme le dit K. Kosik:

La théorie de la connaissance, comme reproduction intellectuelle de la réalité, met en évidence que la conscience est active à tous les niveaux. Même la connaissance sensible la plus élémentaire ne dérive pas d'une perception passive, mais d'une activité perceptive [...] Toute théorie de la connaissance est fondée, implicitement ou explicitement, sur une théorie déterminée de la réalité et présuppose une certaine conception de la réalité elle-même³⁷.

Ainsi toute méthode doit donc offrir des réponses adéquates à des questions fondamentales³⁸. Elle devra, en particulier, refléter implicitement ou explicitement les qualités suivantes:

a) L'unité: Toute philosophie ou théorie scientifique apporte une réponse aux questions de l'existence et du rapport de l'homme et de l'univers. La méthode, par ses principes, assure la conformité et le contrôle de l'unité des réponses données au niveau philosophique et scientifique aux

³⁷ K. Kosik, La dialectique du concret, Paris, François Maspéro, 2^e éd., 1978, p. 22.

³⁸ Pour un examen plus complet et plus profond de toute cette question fondamentale de la relation de la méthode avec ses fondements scientifiques l'on pourra voir C. R. Lomer, The Concept of Method, New York, Teachers College Press, 1910; P. Kopnine, op. cit., p. 112 ss; T. S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, Paris, Flammarion, 1972; J. P. Sartre, Questions de méthodes, Paris, Gallimard, 1960; J. M. Bochenski, The Methods of Contemporary Thought, New York, Harper and Row, 1968; J. Topolski, op. cit.; I. Lakatos et A. Musgrave, Criticism and the Growth of Knowledge, Cambridge University Press, 1971; Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines, Mélanges en l'honneur de F. Braudel, Toulouse, 1972.

questions fondamentales du rapport de l'homme et de l'univers. Elle est, en fin de compte, une médiation entre le sujet et l'objet et en assure l'unité dans le processus de recherche scientifique.

b) L'interaction: La méthode assure l'orientation du rapport entre l'esprit de l'homme et l'univers possible d'expérience. Cette interaction étant l'une des conditions de la pensée et du développement.

c) Le développement: L'unité et l'interaction de la méthode doivent se développer à travers la réconciliation du singulier et de l'universel dans le particulier placé sous examen immédiat dans la connaissance des phénomènes de la réalité. En fait, c'est seulement en comparant deux ou plusieurs objets ou phénomènes entre eux qu'il est possible de mettre en relief la particularité de chacun d'eux c'est-à-dire de concevoir le singulier et de là permettre de rejoindre les lois de l'existence et du développement de tous les phénomènes³⁹.

En conséquence, avant de présenter notre méthode de façon opérationnelle, nous allons en expliciter les fondements scientifiques. Toute méthode implique trois éléments

39 Pour une étude des catégories du singulier, de l'universel et du particulier, dans le domaine du réel objectif et de la connaissance l'on pourra consulter O. J. Ruda, op. cit., (1977); M. Rosentahl et al., op. cit.; A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F., 1972; P. Kopnine, op. cit.

essentiels. Le premier est celui de l'objet, de ce qui est connu. Le second est celui du sujet, celui qui connaît. Le troisième est l'interaction, c'est-à-dire l'interrelation nécessaire entre les deux premiers pôles pour aboutir à la connaissance humaine. Sans ce dernier élément toute connaissance est impossible et sa non considération au niveau théorique, conduit au mysticisme, à l'agnosticisme ou, à la rigueur, au nihilisme.

Comme l'affirme justement P. Grenet:

Avant de se permettre de juger la connaissance du point de vue de sa valeur (ce qui est l'objet propre de la critique de la connaissance), il est indispensable d'avoir une idée juste de ce qu'est la connaissance. Avant de se permettre de porter un jugement sur un homme ou sur une chose, l'on doit savoir exactement de qui ou de quoi l'on parle⁴⁰.

a) Les fondements scientifiques de la méthodologie.

Le problème général de l'épistémologie et celui spécifique des théories et modèles en administration éducationnelle est de déchiffrer d'abord les lois fondamentales qui régissent l'appropriation théorique par l'homme des manifestations ou phénomènes de son milieu pour subséquent en constituer une explication rationnelle organisée (une théorie) lui permettant d'orienter son action sur ce même milieu.

40 P. Grenet, Pour comprendre la connaissance, Caen, Cercle Thomiste de Caen, 1960, p. 1.

L'homme peut-il s'approprier véritablement les réalités du monde pour ensuite agir sur elles?

La première constatation qui apparaît au cours du déclenchement de ce processus de la connaissance d'un objet par un sujet est le but poursuivi plus ou moins consciemment par ce dernier pour s'intéresser à cet objet. En effet, la nécessité de connaître et d'analyser les lois des objets de la nature, de la société organisée et de la pensée dérive directement de tâches pratiques auxquelles l'homme de tous les jours (ou l'administrateur scolaire) est soumis. Ainsi, la connaissance lui permet de solutionner les problèmes courants de son existence et de sa domination sur les éléments naturels et spirituels à travers les manifestations réelles de la vie.

Il faut dire, au point de départ, qu'en termes épistémologiques, pour que le problème même soit existant, le sujet connaissant ne peut pas être isolé de l'objet qu'il veut connaître, c'est-à-dire qu'il est impossible de concevoir que le sujet, celui qui connaît, pourrait exercer cette activité en l'absence d'un objet, celui qui se fait connaître.

La Science est l'activité d'un sujet, quel que soit son nom dans le système [...] le Sujet de la connaissance, voilà une catégorie éminemment philosophique; à en parler, plusieurs systèmes s'épuisent quasiment. L'activité du Sujet porte sur un Objet; qu'on ne s'y méprenne, il ne s'agit pas d'un domaine réel, ni d'une formation conceptuelle particulière: l'Objet n'existe que par sa corrélation avec le Sujet pour donner la Science⁴¹.

C'est pourquoi l'analyse de la relation objet/sujet dans le processus de la connaissance menant à l'élaboration des théories scientifiques ne peut se réaliser d'abord qu'à partir de ces deux catégories.

C. Joja rappelle l'importance historique de la distinction de ces catégories dans la science:

La distinction entre l'objet et le sujet, entre le phénomène étudié et l'observateur peut être rattaché à la distinction philosophique traditionnelle entre être et connaître.

La distinction entre le sujet et l'objet dans le processus de la connaissance est l'un des aspects décisifs, la condition gnoséologique sine qua non pour aborder le domaine respectif de la réalité⁴².

Les réponses apportées à la solution du problème de la connaissance au cours des temps peuvent se regrouper autour de celles de Platon, Berkeley, Descartes, Hume, Comte et Kant comme représentant chacun un certain paradigme

41 P. Raymond, op. cit., p. 85.

42 C. Joja, La connaissance scientifique et le problème de la réalité, in C. Joja et al., Recherches sur la philosophie des sciences, Bucarest, Editions de l'Académie, 1971, p. 325-326.

épistémologique⁴³.

43 Sans en faire l'objet d'une élaboration exhaustive, il convient de rappeler ces solutions et les exigences de dépassements qu'ils obligent de par leurs positions et explications. Ainsi pour Platon (427-347 avant notre ère) il admet bien sûr que la nature existe indépendamment de l'esprit, mais le type de raisonnement par lequel il apporte ensuite l'explication de cette réalité externe au connaissant condamne son objectivité et la possibilité pour le sujet de vraiment la connaître. Les choses matérielles que nous percevons par les sens n'étant que des manifestations externes de l'essence de ces objets. Cependant que cette "essence", comme source initiale des phénomènes c'est l'idée de la chose qui existe objectivement et le monde des phénomènes n'est que son émanation.

Quant à Berkeley (1685-1763) il nie que la réalité extérieure à l'homme (le sujet) puisse exister. Les choses n'existent, affirme-t-il que si l'individu les perçoit, les sent, les touche, "esse est percipi". Le monde n'existe que dans la conscience, dans les sensations du sujet.

Pour Descartes (1596-1650) la découverte des lois et des qualités de base des objets ainsi que les relations entre ces qualités internes des objets ne peut être atteint que par la raison seulement, à partir du raisonnement logique seulement (le rationalisme). Toutefois le raisonnement doit bien avoir une base pour s'appuyer afin de découvrir ces lois internes des objets? Ces principes initiaux sont pourvus par des prémisses majeures (des axiomes ou principes) relatives à la constitution de l'univers et de ses parties qui sont tirées soit d'une conception métaphysique de l'origine de cette dernière ou ces prémisses sont basées sur l'intuition du sujet qui doit ensuite les justifier logiquement.

Quant à la position de Hume (1711-1776), elle affirme qu'il est impossible de connaître véritablement les phénomènes de l'univers (agnosticisme). Tout ce que notre esprit peut connaître de l'univers lui est fourni par la perception de nos sens (le sensualisme). Tant et aussi longtemps que notre perception est conforme à la réalité notre connaissance de celle-ci est valable. Au moment où nos perceptions ne le sont plus ou supposément plus, il ne peut y avoir de moyens de vérifier l'adéquation perception/réalité puisque la seule façon d'approcher le monde pour l'homme est par la médiation de ce que veulent bien rendre ou fournir les sens; d'où l'impossibilité virtuelle de connaître la réalité, condamnant le sujet à l'agnosticisme forcée.

Pour Kant (1724-1804), ce conflit irréductible en apparence de la raison cartésienne et de "l'agnosticisme sensoriel" peut trouver sa résolution dans les résultats obtenus

Ces différentes réponses apportées au cours des siècles ont finalement mis à contribution autant de domaines scientifiques qu'il y a d'aspects concernés par le problème de la connaissance chez l'être humain, pour en assurer une réponse complète et suffisante.

Ce que nous pouvons affirmer aujourd'hui, à la suite des contributions de plusieurs sciences concernées par l'un ou l'autre des aspects de ce problème, comme la neurologie, la psychophysiologie, la psychologie, la sociologie et même la physique, c'est que la connaissance est un processus dialectique réel de reflet⁴⁴ de l'objet chez le sujet (l'être

par les sciences naturelles et les mathématiques. Ce que nous connaissons des choses se sont leurs aspects contingents et changeants. Les phénomènes que nous connaissons ne sont que les manifestations externes de la chose en soi. Si nos sens peuvent nous permettre d'atteindre les phénomènes (les choses pour soi), les choses en soi ne sont atteignables que par l'esprit qui renferme des catégories "a priori" qui nous permettent d'expliquer et comprendre la réalité ultime des phénomènes, ce qu'il appelle les noumènes, eux-mêmes inatteignables ultimement.

Auguste Comte (1798-1857), le père de l'école "positiviste", conçoit la possibilité pour le sujet de connaître les objets du monde extérieur à lui à travers la perception des sens, ceux-ci fournissant des images ou des copies conformes à la connaissance de l'être humain. Le sujet est un être passif qui enregistre les données que ses sens lui fournissent à partir de l'apparence des choses: seul les faits sont réels. Les lois de la pensée chez le sujet en relation avec l'objet sont absentes de la discussion puisque cette pensée du sujet est une copie, un simple miroir du monde externe. Pour une vue d'ensemble l'on pourra voir F. Châtelet et al., Histoire de la philosophie, Paris, Hachette, 1972, 8 vols.

44 Il faut rappeler d'abord sur ce sujet les découvertes de la neurophysiologie moderne qui par l'investigation

humain). Plus spécifiquement, nous pouvons affirmer aujourd'hui que la connaissance chez l'humain (le sujet) est

de l'activité nerveuse supérieure, ont démontré que le cortex cérébral possède des champs spécialisés d'opérations où sont produites les sensations quand les impulsions résultantes de la stimulation des organes des sens sont transmises par les nerfs afférents aux neurones cérébrales qui composent ces champs d'opérations. Si l'un ou l'autre de ces champs spécialisés est détruit, il s'ensuit que la personne est incapable de percevoir un objet comme un tout. A l'opposé, il est possible à la suite des expériences concluantes du célèbre neurophysiologue canadien Penfield d'affirmer que la stimulation électrique de certains points du cortex cérébral ramène à la connaissance du sujet des rappels vivants d'expériences passées. La moindre chute dans la pression du sang qui afflue au cerveau entraîne une grave affectation des fonctions cognitives de l'humain et une perte soudaine de conscience. Les conclusions neurophysiologiques claires quant à l'origine de la conscience, de la connaissance des choses du monde sont qu'il est indubitable que les sensations et les idées dépendent du fonctionnement normal d'un organe matériel hautement organisé et complexe, le cerveau. En d'autres mots la conscience dépend du fonctionnement du cerveau tout en n'étant pas la cause de celle-ci. L'on pourra consulter sur les fondements physiologiques du reflet de l'objet chez le sujet les travaux de 1) W. Penfield, Memory Mechanisms, A.M.A. Archives of Neurology and Psychiatry, no 67, 1952, p. 178-188; 2) H. Hyden, The Biochemical Aspects of Brain Activity, in S. M. Farber et R. Wilson (eds.), Control of the Mind, New York, McGraw-Hill, 1961; 3) A. R. Luria, The Working Brain, New York, Basic Books, 1963; 4) P. Anokhine, Biologie et neurophysiologie du réflexe conditionné, Moscou, Ed. MIR, 1975; 6) A. I. Oparin, The Origin of Life, New York, Dover, 1953. Ces fondements neurophysiologiques ne signifient nullement cependant que le reflet puisse être assimilé à la sensation. La notion de reflet doit se comprendre dans un sens beaucoup plus large. Effectivement, on peut appeler reflet la faculté ou propriété des corps de réagir d'une manière adéquate aux excitations extérieures, de reproduire sous les formes et les modes les plus diverses les particularités de ces excitations; donc de transformer l'énergie de l'excitation extérieure en une modification interne du corps concerné. La notion de reflet met donc en évidence l'aspect interne nécessaire de toute réaction et interaction, car la "réflexion" comme telle ne se réalise uniquement quand un phénomène matériel reproduit les caractéristiques d'un autre

déterminé par l'ensemble des objets et des rapports sociaux objectifs qui l'entourent; ceux-ci étant eux-mêmes déterminés

objet matériel qui agit sur lui. C'est pourquoi dans le cas présent il nous faut parler de processus dialectique réel de reflet au sens où le principe dialectique que chaque chose affecte et est affectée par toute autre chose est mis clairement en évidence.

L'interaction nécessaire pour l'apparition de la connaissance fait ressortir également l'élément fondamental que l'image au niveau cognitif ne peut exister sans la chose reflétée et que cette dernière existe indépendamment de ce qui l' imagine. La "réflexion" consistant justement en la reproduction des caractéristiques particulières des objets reflétés, et c'est de là qu'il faut aussi tirer la conclusion scientifique importante que c'est la matière, l'objet qui possède la propriété ou la faculté de "réflexion" et non l'inverse. Chez l'être humain ce reflet qui prend la forme de l'activité mentale (voir ci-après p. 44 à 60) est donc dépendant des qualités ontogénique tant chez l'objet que le sujet d'ailleurs. Pour les études fondamentales concernant les fondements psychophysiologiques de la connaissance l'on pourra voir 1) A. I. Oparin, op. cit.; 2) A. Léontiev, Le développement du psychisme, Paris, ed. Sociales, 1976; 3) H. Wallon, De l'acte à la pensée, Paris, Flammarion, 1970; 4) H. Wallon, La vie mentale, in L'encyclopédie française, t. VIII, Paris, Larousse, 1938; 5) O. J. Ruda, op. cit., (1973), (1977); l'on pourra consulter aussi les travaux de K. Pribram et C. Herric aux Etats-Unis, de A. E. Fessard, H. Gastaud et L. Sève en France, de J. Seabra-Denis au Portugal et I. Pavlov en Union Soviétique.

Cette conception dialectique réelle de reflet du processus de la connaissance ne fait que refléter au niveau de la logique dialectique (cognitive) les lois du développement dialectique de la nature, de la société et de la pensée. Ces lois sont: 1. La loi de l'unité et de la lutte des contraires (dans la nature, dans la société, dans la pensée tout est composé d'aspects et de tendances qui s'opposent et s'excluent mutuellement); 2. La loi de la conversion de la quantité en qualité et vice-versa (tout se transforme et les changements quantitatifs qui apparaissent en s'accumulant débouchent inévitablement sur des changements qualitatifs des objets); 3. La loi de la négation (si dans la deuxième loi une première transformation (négation) entraînait un changement qualitatif de cet objet, la deuxième négation abolit la première et institue ainsi un nouveau changement ou un nouveau développement). La première loi explique l'origine du mouvement, la deuxième

par l'action du sujet à travers la praxis humaine.

Dans le domaine des sciences humaines, ce sont les hommes eux-mêmes (les sujets connaissant en épistémologie) qui déterminent la nature des objets sur les bases de la réalité sociale (les objets connus en épistémologie), puisque ceux-ci sont le résultat de l'activité sociale des hommes

expose le processus selon lequel apparaissent de nouvelles formes ou de nouvelles qualités dans les objets quels qu'ils soient et la troisième décrit la relation qui existe entre l'ancien et le nouveau, entre les qualités qui se succèdent les unes aux autres dans le processus ininterrompu du devenir et du périr. Le reflet au niveau cognitif de la dialectique objective prendra donc la forme des lois suivantes: 1. La loi de l'identité concrète (expliquer les phénomènes en prenant en considération toutes leurs propriétés, nexi et relations, dans leur mouvement et développement à partir de l'activité pratique des hommes; 2. La loi de la contradiction dialectique (l'objet de la connaissance doit être pris dans ses parties qui s'articulent pour former la réalité objective); 3. La loi du tiers exclus et inclus (la connaissance part du tout pour aboutir aux parties (analyse) puis part de cette dernière pour aboutir au tout en se basant sur une connaissance détaillée des parties aussi bien dans leur singularité que dans leur interrelation (synthèse); 4. La loi du fondement de fait (la vérité au niveau cognitif a toujours son origine et sa preuve dans le concret, dans le champ de la pratique ou de la praxis humaine).

Ces lois font bien ressortir qu'il existe une dialectique objective de la nature et une dialectique subjective de la pensée qui est le reflet chez l'homme du mouvement de la nature à travers les contraires. Elles permettent également d'affirmer l'unité de tous les objets (matériels et spirituels) de l'univers et leur interrelation. Pour un exposé plus détaillé des lois de la dialectique objective et de la logique cognitive et de leur unité voir A. Cupparoni, op. cit.; O. J. Ruda, op. cit., (1977) (1973); G. Politzer, Principes élémentaires de philosophie, Paris, ed. Sociales, 1975; B. Kédrov, Dialectique, logique, gnoséologie: leur unité, URSS, ed. du Progrès, 1970; P. Kopnine, op. cit.; M. Cornforth, Materialism and the Dialectical Method, London, Lawrence et Wishart, 1968 et H. Lefebvre, Logique formelle, logique dialectique, Paris, ed. Anthropos, 1969.

(les sujets de l'histoire) à travers leurs pratiques quotidiennes pour répondre à leurs besoins et nécessités fondamentales.

Le grand philosophe et historien A. Gramsci affirme à ce sujet:

Sans l'homme, que signifierait la réalité de l'univers? Toute la science est liée aux besoins, à la vie, à l'activité de l'homme. Sans l'activité de l'homme, créatrice de toutes les valeurs, y compris les valeurs scientifiques, que serait l'"objectivité"? [...] Pour la philosophie de la praxis, l'être ne peut être disjoint de la pensée, l'homme de la nature, l'activité de la matière, le sujet de l'objet [...]45.

La relation des catégories objet et sujet dans le processus de la connaissance est avant tout une démarche par laquelle le sujet cherche à saisir et à comprendre les phénomènes (la réalité) qu'il rencontre dans la pratique pour en dégager les régularités fondamentales afin de pouvoir agir sur ces objets. Cette réalité qui apparaît au sujet n'est pas le fruit du hasard et ne se présente pas à ses yeux comme un produit fini, clair, sans équivoque et selon une séquence uniforme. Cette réalité que le sujet veut connaître, elle lui apparaîtra d'abord sous forme de buts à atteindre, de moyens à utiliser, d'instruments de réalisation.

?

45 Gramsci dans le texte, recueil réalisé sous la direction de F. Ricci en collaboration avec J. Bramant, Paris, Editions Sociales, 1975, p. 216.

L'activité du sujet est conditionnée par le monde objectif, dont les lois sont étudiées par l'homme lui-même.

Le sujet modifie l'objet dans la praxis afin que celui-ci s'adapte aux buts humains. A son tour, l'homme aussi expérimente des transformations et développe de nouveaux besoins et buts; de cette façon il établit de nouveaux rapports avec les objets naturels et avec les objets créés par lui⁴⁶.

En somme, l'homme doit se représenter les objets (avec leur lois d'opération et développement) pour agir sur eux et ainsi satisfaire ses besoins. Pour ce faire, avant d'agir, l'homme doit se construire une représentation idéale qui va reproduire conceptuellement la forme essentielle et phénoménale de cette réalité.

L'analyse de la relation objet/sujet dans le processus de la connaissance doit dès lors distinguer trois questions⁴⁷. 1) Qu'en est-il de l'objet (de la réalité sociale

⁴⁶ O. J. Ruda, op. cit., (1977), p. 148.

⁴⁷ L'ordre des questions qui se posent lorsqu'il s'agit du processus de la connaissance prend une importance de fond. Au niveau philosophique il y a bel et bien un ordre de questions quant à la connaissance: il y a une question qui est fondamentale et sur laquelle s'opère le partage, en philosophie, en deux camps; cette première question c'est celle du rapport de l'être (l'objet) à la pensée. Ou bien: on accorde le primat à l'être sur la pensée; ou bien: on accorde le primat à la pensée sur l'objet. La deuxième question qui suit cette première se pose à proprement parler au niveau scientifique et c'est celle du processus d'interaction de l'objet et du sujet dans la connaissance (l'objectivité de la connaissance). C'est pourquoi, au niveau de la présentation des réponses, il est important de saisir la différence entre les deux questions et que la seconde opère sur la première. La connaissance, comme reflet actif, a déjà dans notre présentation rendu une réponse à la première question. C'est pourquoi il s'agit maintenant de répondre à la deuxième

et humaine)? 2) Qu'en est-il du sujet (de celui qui se représente)? 3) Qu'en est-il du processus, du mécanisme, de la démarche, de la véritable connaissance de l'objet par le sujet?

1- L'objet dans le processus de la connaissance

La connaissance de la réalité, son mode d'appréhension et la possibilité même de saisir cette réalité dépendent en fin de compte d'une conception de la réalité. Préalable à la question comment l'homme peut-il connaître la réalité, il en existe toujours une autre encore plus fondamentale: qu'est-ce que la réalité?

Dans la sphère de l'activité sociale et humaine qui nous concerne dans cette thèse (l'administration éducationnelle) cette question renvoie à une autre: comment s'élabore la réalité sociale?

Ce que nous pouvons affirmer à la suite des découvertes de la science, en particulier de l'historiographie des

question, celle du processus qui s'accomplit (l'aspect gnoseologique) entre les deux pôles de la démarche d'appropriation de l'objet (la réalité) par le sujet (celui qui connaît. Dans cette deuxième interrogation il faut distinguer les termes même du processus i.e. 1) de l'objet, 2) du sujet, et 3) des mécanismes d'interaction. Cette importance de l'ordre des questions dans le domaine de la connaissance et leur ordre de réponse effective, a été traitée de façon particulière dans les ouvrages de D. Lecourt, op. cit.; K. Kosik, op. cit.; P. Constantinescu, Problèmes de la connaissance historique, Bucarest, Akademiai Kiadó, 1970, p. 110-156.

sciences de l'homme, c'est que les phénomènes qui apparaissent dans le domaine des sciences humaines sont d'un ordre autre que purement naturel, au sens où l'intervention de l'homme détermine la naissance, le développement et l'émergence de ces phénomènes de la réalité sociale comme telle:

Comme l'affirme J. Piaget:

Mais en plus de ces difficultés communes à toutes les disciplines expérimentales, les sciences de l'homme se trouvent en présence d'une situation épistémologique et de problèmes méthodologiques qui leur sont plus ou moins propres et qu'il importe d'examiner de près: c'est que, ayant l'homme comme objet, en ses activités innombrables, et étant élaborées par l'homme en ses activités cognitives, les sciences humaines se trouvent placées en cette position particulière de dépendre de l'homme à la fois comme sujet et comme objet, ce qui soulève, cela va de soi, une série de questions particulières et difficiles⁴⁸.

En fait, tant les phénomènes naturels que sociaux ne se présentent pas dans un assemblage désordonné de faits impossible à déchiffrer, à comprendre et à prévoir. Tous ces phénomènes comportent une certaine régularité (lois auxquelles ils sont soumis et obéissent) qui existe indépendamment de la volonté de l'être humain, mais qu'il est possible pour lui de découvrir à l'aide de la pensée. Ces phénomènes, que les sciences humaines cherchent à connaître, n'ont pas existé de toute éternité et se développent selon des lois et régulations qu'il faut éclaircir pour pouvoir en analyser le

48 J. Piaget, Epistémologie des sciences de l'homme, UNESCO, Gallimard, Coll. Idées, 1970, p. 45.

contenu. D'autre part, c'est la connaissance de ces lois et régulations qui fournit au chercheur des guides méthodologiques qui lui permettent de les approfondir et ainsi de les atteindre véritablement.

Les phénomènes de la vie sociale n'obéissent pas à une quelconque téléologie supérieure et mystérieuse qui caporalise le développement de la réalité⁴⁹. Les phénomènes de la vie humaine et sociale procèdent plutôt de certaines causes qu'il faut découvrir pour les comprendre. Dans l'ordre des phénomènes sociaux, lorsque l'on cherche les causes de l'apparition, du développement et du contenu de tel ou tel phénomène, il faut remonter à la découverte des buts suivants lesquels les hommes transforment la réalité. Ce qui

49 La téléologie (du grec téléos: fin et logos: discours) est une école de pensée selon laquelle tout dans le monde a été créé pour une fin spécifique. La structure des organismes et des phénomènes impliquerait un but interne qui prédéterminerait la finalité de la matière et des phénomènes spirituels. Ce ne serait donc pas les conditions objectives de la nature et de la société qui détermineraient la finalité des choses, celle-ci serait inscrite en eux de tout temps. Cette façon d'approcher l'analyse des phénomènes est partagée par plusieurs philosophies implicitement ou explicitement. Comme par exemple l'aristotélisme, le rationalisme, l'existentialisme et les philosophies qui en général place en dehors des conditions objectives les causes et la finalité des phénomènes. Sur ce sujet le lecteur pourra consulter A. Woodfield, Teleology, Cambridge, Cambridge University Press, 1976; F. Châtelet, op. cit.; M. Rosenthal, op. cit.; J. Topolski, op. cit., (1976); E. J. F. Lonergan, Insight. A Study of Human Understanding, New York, Philosophical Library, 1957; L. Wright, Teleological Explanations: An Etiological Analysis of Goals and Functions, Berkeley, University of California Press, 1976; Nikolaï Hartmann, Teleogisches Denken, 1955.

distingué d'ailleurs l'homme de l'animal dans la production et la reproduction des phénomènes sociaux, c'est que celui-ci pense et qu'il a un but à accomplir.

A ce sujet, A. Léontiev affirme:

Le développement de l'homme, sa vie, exige évidemment une interaction constante de l'homme et de son milieu naturel, un échange de substances entre eux. Cette interaction accomplit le processus d'adaptation de l'homme à la nature. Cependant, l'homme ne fait pas que s'adapter à la nature environnante, il produit les moyens de sa propre existence. Grâce à cela, l'homme à la différence de l'animal, médiatise, règle et contrôle ce processus par son activité; il joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle⁵⁰.

Dès que nous voulons comprendre la réalité, il faut immédiatement poser la question "pourquoi", c'est-à-dire nous demander quelles sont les causes de ces phénomènes, rechercher leur causalité⁵¹. Dans la société humaine, les

50 A. Léontiev, op. cit., p. 163.

51 La question de la causalité dans le domaine de la science en est une fondamentale puisqu'elle nous permet de remonter aux phénomènes qu'entraînent l'effet pour expliquer les choses. L'étude des causes des phénomènes, tant au niveau social que matériel, est essentielle à leur compréhension; les découvertes en physique, en thermodynamique et en sciences sociales nous indiquent qu'il n'existe aucun phénomène qui n'obéisse pas à cette loi de la causalité matérielle. Il n'y a rien au monde qui n'ait une cause. De plus ces découvertes nous confirment aussi que tout ce qui est cause d'un phénomène produit un effet qui à son tour deviendra cause d'un autre phénomène. C'est à partir de cette chaîne causale qu'il faut expliquer la "causalité" en termes d'interactions de la cause et de l'effet. Ce qui est important de réaliser c'est qu'il faut envisager chaque cause et chaque effet non isolément mais en liaison avec les autres phénomènes qui les ont engendrés et qui sont engendrés par eux. Un seul et même phénomène fera office simultanément de cause

causes des phénomènes sont toujours rattachées à l'homme (sujet et objet de l'histoire) dans son activité quotidienne (la praxis humaine).

L'homme crée son monde réel, c'est-à-dire l'ensemble des objets, phénomènes et rapports sociaux qui l'entourent selon une séquence concrète dans des circonstances déterminées.

La première présupposition de l'histoire, c'est l'existence d'individus humains vivants, leur organisation corporelle et le rapport où cela les met avec le reste de la nature. Toute historiographie doit partir de ces bases naturelles et de la modification que l'action de l'homme leur a fait subir au cours de l'histoire. Les présuppositions de l'histoire, ce sont les hommes, non pas les hommes achevés et fixés d'une façon imaginative quelconque, mais les hommes dans leur processus réel de développement, se faisant dans des conditions déterminées, et empiriquement constatables. [...] Dès que ce processus vital est représenté, l'histoire cesse d'être un recueil de faits morts, comme chez les empiriques, eux-mêmes, encore abstraits, ou une action imaginaire de sujet imaginaire, comme chez les idéalistes⁵².

et d'effet; par rapport au phénomène qu'il a engendré, il est la cause mais par rapport au phénomène qui l'engendre, il est l'effet. La cause et l'effet ne sont pas aux antipodes, mais des maillons d'une chaîne complexe d'objets et de phénomènes en interactions. Ce problème de la cause et de l'effet et de leur conditionnement mutuel a été traité par J. Piaget et R. Garcia, Les explications causales, Paris, P.U.F., 1971; M. Bunge, Les théories de la causalité, Paris, P.U.F., 1971; O. J. Ruda, op. cit.; M. Rosenthal, op. cit.; R. D. Bradley, Causality, Fatalism and Morality, in Mind, vol. 72, octobre, 1963, p. 290-316.

⁵² Athanase Joja, La théorie de la science chez Xénopol, in C. Joja et al., op. cit., p. 398. L'on pourra consulter au niveau du fondement subjectivo-objectif de la réalité sociale et humaine, les conclusions de penseurs comme J. Ortega y Gasset de l'Espagne, J. B. Vico et A. Gramsci ensuite en Italie, K. Kosik en Tchécoslovaquie, G. Lukacs en Hongrie, A. D. Xenopol en Roumanie et bien sûr G. W. F. Hegel en Allemagne, etc...

La constatation première que l'on doit tirer au niveau épistémologique c'est que dans les sciences humaines il est impossible d'isoler la réalité (l'objet) de ce qui la réalise (le sujet). C'est l'homme qui crée les phénomènes des sciences humaines et sociales comme produit de la praxis sur les bases de la nécessité objective. Ce n'est qu'essentiellement à partir d'une telle approche de la réalité objective⁵³ que l'on peut vraiment en saisir et en comprendre la naissance, le développement, le contenu et l'aboutissement.

53 Pour être capable de comprendre en tant qu'humain ce qu'est et comment s'élabore la réalité sociale et humaine, il importe à prime abord de bien saisir ce qu'est l'objectif et le subjectif comme formes d'existence dans le réel. Il faut entendre par réalité objective tous les objets et phénomènes avec leurs propriétés et leurs rapports qui existent indépendamment et en dehors de l'esprit humain et qui produisent les sensations chez celui-ci. Il faut à cet état de fait, ajouter cependant l'éclaircissement supplémentaire que tout ce qui produit des sensations est réel mais que tout ce qui appartient à la réalité objective ne produit pas nécessairement de sensations (ex. les rayons X, la coordination dans un groupe au niveau social etc...). Nous pouvons dire à la suite de plusieurs grands physiciens comme Louis de Broglie, A. Einstein, P. Langevin etc... que non seulement tout ce qui est réel existe objectivement mais tout ce qui existe objectivement est réel. Cette réalité objective on pourra la retrouver dans le monde sous la forme de différents mouvements comme les formes physiques, chimiques, biologiques et sociales. Toutes ces formes de mouvement de la réalité existent objectivement en dehors de l'esprit humain dans des processus matériels.

Par réalité subjective il faut entendre les différentes formes de l'activité psychique (sensations, perceptions, représentations, concepts, idées, pensées...) qui ne sont que le reflet (voir supra p. 26) du monde objectif et matériel dans l'esprit de l'être humain. Il faut donc comprendre en ce sens que la réalité subjective ou la pensée chez l'être humain est subjective par sa forme mais objective

Il n'est dès lors possible d'expliquer cette réalité sociale et humaine qu'à partir de l'ensemble des rapports sociaux qui sont l'ossature qui en détermine l'apparition.

Nous retrouvons cette production et cette reproduction de la

par son contenu. Subjective par ce qu'elle est toujours liée à l'activité du sujet en tant qu'homme; parce que la pensée ne crée pas l'objet en tant que tel avec toutes ses propriétés mais seulement son image idéale et aussi parce que le reflet de l'objet dans la pensée donne une idée diversement complète, adéquate et profonde de celui-ci. La pensée peut donner un reflet insuffisant de l'objet, éloigner de la réalité, dénaturer l'image de l'objet; le caractère cognitif de l'image dépendant de plusieurs circonstances dont la position du sujet dans la société humaine car celui-ci est un être humain concret, dans sa situation objective d'être humain. D'autre part, la pensée, comme réalité spirituelle, est objective au sens suivant: 1) le contenu de la pensée est réel et 2) elle est le résultat de l'activité de l'homme social et donc dans un certain sens elle ne dépend ni du désir, ni de la volonté de l'individu isolé.

En aucun cas il ne faudra assimiler la réalité matérielle objective (sous ses différentes formes de mouvement) et la réalité spirituelle subjective (sous ses différentes formes), qui est le reflet de la première dans l'esprit humain.

Pour les fondements et l'éclaircissement de cet élément fondamental de la compréhension de la différence entre réalité objective et réalité subjective au niveau scientifique et philosophique l'on pourra voir Louis de Broglie, Sur les sentiers de la science, Paris, Michel, 1960; Max Born, Physics in my Generation, London and New York, Pergamon Press, 1956; F. S. C. Northrop, Einstein's Conception of Science, Albert Einstein: Philosopher-Scientist, New York, MacMillan, 1951; O. J. Ruda, op. cit., (1977); P. Kopnine, op. cit.; J. D. Bernal, Science in History, London, Penguin Books, 4 vols., 1969; C. Canguilhem, Etudes d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 1968; B. Kédrov, op. cit., (1977); D. Lecourt, Pour une critique de l'épistémologie (Bachelard, Canguilhem, Foucault), Paris, Maspero, 1974; S. Tovmassian, Problèmes philosophiques du travail et de la technique, Moscou, Ed. du Progrès, 1976; J. Topolski, op. cit., (1976).

réalité sociale sous différentes formes qui existent objectivement. Elle prend notamment les formes suivantes: 1) des biens matériels, des objets sensibles nécessaires au travail pour sa survivance; 2) des institutions ou formes historico-sociales que prennent les modes et rapports de production (structure économique et structure idéologique de la société), sur lesquels l'être humain fonde son existence, et aussi 3) des idées, des représentations, des émotions, des théories qui lui permettent de préparer ses interventions dans la transformation de la réalité selon ses besoins.

Le faire humain objectif qui transforme la nature et y inscrit ses finalités est un procès unitaire, accompli sous la pression de la nécessité et de la finalité qui sont extérieures à lui. Chaque génération en s'engageant dans sa vie sociale (le faire humain objectif, la praxis) se trouve en présence d'institutions, de rapports sociaux, d'organisations (en somme les différentes formes de la réalité sociale que nous venons d'énumérer) qui sont déjà constitués et qui vont déterminer le caractère et les conditions générales de l'existence de cette nouvelle génération.

L'homme (le sujet) est donc le responsable subjectif de la création de la réalité sociale à partir des conditions objectives qui s'imposent à lui comme être vivant dans une

société en mouvement⁵⁴.

La réalité humaine et sociale est ainsi explicable à partir de la praxis humaine, véritable moteur intégrateur de l'élément subjectif et objectif, les véritables pôles du monde social par lesquels sa genèse et son développement s'édifient.

Tout ce qui appartient à la réalité humaine et sociale, sous une forme ou sous une autre, révèle une telle structure subjective-objective. En fait, la réalité sociale est inséparable des produits et de l'existence objective de l'homme comme créateur de biens, d'institutions, de théories ou d'idées dans l'histoire de l'humanité. Il sera donc possible de définir ce qu'est la réalité au niveau des sciences humaines qu'avec le dépassement d'une discipline particulière et en abordant de façon générale ce qu'est et comment se structure la réalité sociale et humaine (à travers l'analyse philosophique, épistémologique). Cette explication de l'objet, comme nous venons de le voir, ne peut se faire qu'à

54 Il faut prendre garde cependant d'interpréter cette approche de l'apparition et du développement historique au sens étroit, déterministe et fataliste de philosophies idéalistes de l'histoire tel qu'illustré par des penseurs comme Popper, Sorokin, Croce, Jaspers; car l'histoire comme telle ne fait rien, elle ne possède pas de richesse, elle ne livre pas de combat, c'est l'homme vivant dans son contexte concret quotidien qui livre tous ces combats. Ce n'est pas l'histoire qui se sert de l'homme pour réaliser ses fins à elle. L'histoire n'est que l'activité des hommes qui poursuivent leurs fins à eux. L'histoire ne peut être séparée des activités conscientes des hommes qui forment le côté subjectif des processus historiques.

partir de son rapport dialectique avec le sujet (l'homme), ces deux catégories étant séparées et unies dans l'action des humains, dans leur praxis.

En résumant, pour la véritable compréhension d'un phénomène, il faudra examiner son origine (pourquoi, comment et d'où est-il arrivé?), son développement et sa fin tel qu'il est, en mouvement, et non pas comme statique ou sous une forme abstraite et métaphysique⁵⁵.

⁵⁵ Le terme métaphysique qui signifie "après (méta) la physique" a été tiré de l'ouvrage philosophique qu'Aristote avait écrit à la suite de toute son oeuvre sur la physique elle-même. Généralement l'on entend par métaphysique le fondement universel et extra-matériel de toutes les choses finies de l'univers. Il existe une foule de variantes philosophiques de la conception métaphysique mais dans son ensemble ce qui les unit c'est qu'elles absolutisent une cause unique aux différents phénomènes du monde, et cette cause est située à l'extérieur des explications possibles de la science. C'est dans le type de réponse qu'elle apporte à des questions fondamentales comme: Quel est l'origine de l'univers? Quel est la cause des phénomènes dans cet univers? etc... que la métaphysique fait appel à un "au delà de la physique" (du grec *ta meta ta physika*). Plusieurs philosophies occidentales comme le platonisme, l'aristotélisme, le thomisme et le néo-thomisme, le cartésianisme, l'idéalisme et le matérialisme (sous ses différentes formes) s'en inspirent d'une façon ou d'une autre. En terme d'école philosophique, nous retrouvons à l'opposé de la métaphysique, plusieurs philosophies s'inspirant du positivisme, du pragmatisme, de l'existentialisme et qui refuse toute tentative systématique d'approfondir l'essence des choses et leur lois d'évolution, se limitant plutôt à une connaissance phénoménale (apparente) des phénomènes. Cela ne signifie cependant pas qu'il faille repousser l'apport historique de ces approches; mais plutôt les replacer dans leur contexte socio-historique pour comprendre leur position et voir comment elles ont contribué au développement du savoir. Pour plus d'éclaircissements sur le sujet et sur ces approches, on pourra consulter J. D. Butler, op. cit.; O. J. Ruda, op. cit., (1977); A. Lalande, op. cit.; M. Rosentahl, op. cit.; L. Jerphagnon, Dictionnaire des grandes philosophies, Toulouse, Privat, 1973; F. Châtelet et al., op. cit.; L. M. Regis, Epistemology, New York, Macmillan, 1964.

La méthode de pensée métaphysique considère les choses comme immuables et n'ayant pas de liaisons internes entre elles. [...] Lorsqu'elle examine une chose, elle ne veut jamais prêter attention à d'autres aspects opposés; l'aspect qu'elle saisit, elle ne veut jamais le relier aux autres. Cette méthode méconnaît l'unité organique de tous les aspects de la vérité, elle exprime souvent de façon éparpillée plusieurs phénomènes superficiels d'un problème, mais jamais elle ne maîtrise véritablement ce qui a trait à l'essence à partir de leur unité organique⁵⁶.

Du fait que la réalité (nature, société et pensée) se trouve constamment en mouvement⁵⁷ ressort la nécessité d'examiner les phénomènes dans leurs rapports mutuels et non pas comme séparés ou isolés.

Tout est lié dans le monde social par des liens inextricables, rien n'est isolé, rien n'est indépendant de l'histoire des hommes et de leurs pensées. Ce qui nous paraît habituel, fixe, stable, figé, naturel et éternel n'a pas toujours été ainsi en réalité. Il en résulte qu'il faut bien comprendre et examiner concrètement (i.e. selon leurs circonstances) chacun des objets de la réalité sociale et humaine dans toutes leurs particularités. Et c'est pour cela

⁵⁶ A. Badiou et al., Le noyau rationnel de la dialectique hégélienne, Paris, Maspero, 1978, p. 41.

⁵⁷ Cela ne veut pas dire que la réalité en mouvement ne connaît pas de moments de repos, dans notre vie quotidienne pratique nous observons à chaque pas des moments de repos; cependant ce repos et cet équilibre sont très relatifs au sens où ces moments ne sont pas propres à l'ensemble de la réalité mais uniquement à des phénomènes ou des processus isolés ou dont le mouvement est si lent qu'il n'est pas perceptible avec les organes des sens des individus normaux.

aussi qu'on ne pourra mesurer à la même aune toutes les époques, tous les temps, toutes les formes sociales de la réalité sous considération, mais uniquement par rapport à la concrétité de son origine et de son développement. Chacune de ces réalités sociales et humaines a ses traits particuliers qu'il faut étudier à travers leur changement, sans quoi l'on risque d'immobiliser ce qui est mouvant et ainsi transformer la dynamique créatrice de la réalité en un statisme circulaire et répétitif.

Ayant étudié les principes de formation des objets matériels, les lois du mouvement et du développement de la matière, l'homme est devenu, à côté de la nature, une force formatrice spécifique, sociale, qui crée de façon consciente, à partir de la matière naturelle, les objets et les processus qui lui sont indispensables, en tenant compte des propriétés et des lois de la nature touchée par l'activité formatrice humaine⁵⁸.

Dans cette conception historique et dialectique de la réalité, chaque objet doit être examiné non pas comme éternel mais comme historiquement passager, apparaissant au cours d'un développement donné, c'est-à-dire comme conséquence nécessaire d'un état de choses objectif qui le précède, pour ensuite se transformer avec une autre époque et donner de nouveaux résultats, et ainsi de suite.

En bref, notre champ d'intérêt en administration éducationnelle étant relatif au développement de la réalité

58 S. Tovmassian, op. cit., p. 124.

humaine et sociale, il nous fallait investiguer pourquoi et comment se développe ce type réalité. Nous pouvons résumer les réponses à ces questions par les affirmations suivantes:

1. Toute réalité humaine et sociale dans la somme de ses caractéristiques est unique et ne se répète pas deux fois exactement de la même façon ou sous la même forme.

2. Toute réalité humaine et sociale est réalisée par les hommes à travers leurs activités (la praxis humaine ou pratiques historiques).

3. Toute réalité sociale et humaine se développe en accord et sous la détermination des conditions objectives concrètes qui prévalent au moment de sa transformation.

4. La réalité humaine et sociale n'est jamais un objet stable et statique mais en perpétuel mouvement, changement et dynamique qui la transforme non seulement quantitativement mais aussi qualitativement (bond qualitatif).

2- Le sujet dans le processus de la connaissance

Si l'on tient donc le sujet, l'homme, responsable de la création et du développement (dans des conditions objectives) des réalités sociales et humaines, qu'en-est-il de ce sujet créateur et reproducteur de cette réalité? Quelle est l'origine, l'essence, la nature de ce sujet (épistémologique) qui crée les objets des sciences humaines et sociales?

Les études tant en biologie qu'en neurophysiologie et en psychologie ont démontré que la pensée chez l'homme, comme sujet connaissant, est un reflet de la réalité sociale et humaine qui existe objectivement à l'extérieur de lui⁵⁹.

En d'autres termes, et sur un plan plus général, notre conscience est le reflet des objets et phénomènes tels qu'ils apparaissent historiquement dans le cours de la vie sociale et est le fruit de l'ensemble de la praxis humaine dans le processus du développement de l'humanité.

Psychologists studying the concrete process of thinking are unanimous in assuming that thinking arises only when the subject has an appropriate motive which makes the task urgent and its solution essential, and when the subject is confronted by a situation for which he has no ready-made (inborn or habitual) solution. This basic proposition can be formulated in other words by saying that the origin of thought is always the presence of task, by which the psychologist understands that the problem which the subject must solve is given under certain conditions, which he must first investigate in order to discover the path leading to an adequate solution⁶⁰.

a) Fondements neurophysiologiques et psychophysio-
logiques du sujet.

Si la conscience ne peut qu'apparaître à partir d'un support biologique du sujet, ce support n'est pas la cause mais seulement l'organe permettant l'achèvement de la pensée. Réduire le sujet conscient à sa structure biologique comme

59 Voir supra, p. 26 et ss. et p. 38-39.

60 A. R. Luria, op. cit., p. 327.

essence de la pensée nous empêcherait d'ailleurs de parler de conscience et de pensée, et ramènerait alors tout simplement le sujet à une mécanique adaptatrice.

Toute science humaine [...] doit envisager l'homme intégral dans l'horizon de ses perspectives, et plus encore s'il s'agit de formuler une théorie de la personnalité. On a besoin, premièrement, de reconnaître tous les éléments (biologiques, physiques, etc.) qui entrent dans la totalité de la construction de la personne, et de voir comment ils forment une unité des relations qu'ils établissent entre les composantes⁶¹.

Il en ressort que la conscience (le sujet) ne peut par conséquent apparaître qu'à partir de relations avec les objets (tout comme nous le disions pour la description du procès de l'origine et du développement de "l'objet" mais en sens inverse) au cours de la praxis humaine quotidienne. De par sa simple existence, l'homme (le sujet) est un être social, qui non seulement est toujours et obligatoirement engagé dans l'ensemble des rapports sociaux, mais qui agit, pense et sent toujours comme un sujet social avant même d'en prendre une conscience reflexive. L'homme (sujet) est en premier lieu ce qu'est son milieu. L'essence du sujet est une unité de l'objectif et du subjectif au sens où la

61 O. J. Ruda, op. cit., (1973), p. 22.

conscience du sujet ne peut être que le reflet actif⁶² d'un objet (le contenu objectif) sous la forme subjective de la

62. Le reflet de l'objet chez le sujet n'est pas une activité automatique et finale en lui-même. Le reflet est le résultat d'une activité subjective qui procède d'une source objective et qui aboutit à une image cognitive dont le contenu va plus loin que tout objet, toute chose, tout processus pris isolément. Seule une telle conception active du reflet permet de comprendre pourquoi la connaissance devient un instrument de l'activité pratique transformatrice de l'homme. C'est précisément aussi parce que le reflet est le résultat d'une activité subjective (sur une base objective) que parfois il en résulte une connaissance déformée de la réalité ou encore d'un faux reflet. C'est que le processus ne réalise pas dans un cerveau abstrait mais plutôt dans la tête d'hommes qui subissent constamment l'influence des conditions sociales et physiques très complexes (les idéologies) dont les unes sont propices à la connaissance authentique tandis que d'autres contribuent à fournir un reflet déformé de la réalité. Cette déformation peut être le fait des intérêts de certains groupes, résulter des émotions physiques du sujet ou encore de la motivation du sujet au cours du processus cognitif. Le reflet comme tel s'exerce toujours chez un être humain concret et dépend d'une certaine façon de la position et des qualités objectives de ce dernier. Toute conception stricte et matérielle de la notion de reflet pourrait amener à conclure dès ce moment qu'il ne peut y avoir fausse connaissance qui ne retrouve pas son fondement dans la réalité. Si l'homme peut posséder l'idée déformée d'une "sirène", par exemple, qui n'existe absolument pas au niveau de la réalité objective, c'est précisément parce qu'au niveau actif du reflet de l'objet chez le sujet, celui-ci a associé des choses qui dans la réalité sont séparées. Ce dernier exemple de reflet déformé de la réalité fait également ressortir le critère de la pratique dans l'établissement de la vérité; c'est ce critère du fondement objectif de la connaissance qui en assure son caractère véritable.

La conception du reflet actif dans le processus de la connaissance a été développé par D. Lecourt, op. cit., (1973), T. Jaroszewski, Le caractère actif de la connaissance et le problème du réalisme épistémologique, in Recherches internationales, no 82, Paris, Ed. de la Nouvelle Critique, 1975, p. 116-128; G. Giorollo, Sur la théorie du reflet et de l'approfondissement, in Recherches internationales, no 86, Paris, Ed. de la Nouvelle Critique, 1976, p. 72-97.

pensée (le contenant subjectif).

L'essence de l'homme est l'unité de l'objectivité et de la subjectivité.

Sur la base du travail, et de par celui-ci, l'homme se forge sa propre conscience et pensée qui le distinguent qualitativement des animaux d'espèce supérieure; qui plus est, il s'avère l'unique créature que nous connaissions à pouvoir créer la réalité. L'homme est une partie de la nature et est lui-même nature. Mais c'est en même temps un être qui, dans la nature et par sa domination de la nature aussi bien "extérieure" qu'intérieure, crée une nouvelle réalité non réductible à la réalité naturelle [...]

L'homme tire son origine de la nature: il forme une partie de la nature en même temps qu'il la dépasse⁶³.

La formation de la conscience chez le sujet est dépendante de son mode de vie, de son existence; il faut étudier le développement de la conscience de l'être humain à travers la formation des rapports vitaux de celui-ci et des conditions historiques qui l'engendrent. Tout reflet dans la conscience ne peut résulter que d'une interaction entre le sujet et un objet de la réalité objective qui l'entoure, les organes du reflet psychique dans cette interaction étant les mêmes que celles de l'activité vitale de l'homme.

C'est P. Anokhine qui, suite à ses études sur les fondements du sujet, déclarait:

63 K. Kosik, op. cit., p. 87.

Nous sommes donc parvenus à une conclusion décisive sur l'évolution des organismes en fonction des propriétés constantes de la structure temporelle du monde inorganique: la base du développement de la vie et de son attitude envers le mode extérieur inorganique a été les actions réitérées de ce monde sur l'organisme. Ce sont de telles actions, en tant que résultat des propriétés originelles de la structure temporo-spatiale du monde inorganique, qui ont conditionné l'organisation anatomique et les fonctions adaptatives des premiers êtres vivants. Sous ce rapport, l'organisation des êtres vivants est vraiment la réflexion des paramètres temporo-spatiaux et du milieu d'habitation concret⁶⁴.

La conscience étant l'ensemble des différentes formes que prend l'activité psychique, c'est-à-dire sensations, perceptions, représentations, concepts, idées, pensée, volonté etc..., l'idéal, comme reflet de l'objet, ne renferme pas un atome de la substance de celui-ci. Ce reflet c'est le monde tel que nous le concevons, tel que nous le pensons dans notre tête, notre conscience (world view). Il y a une différence qualitative importante à souligner entre le monde des objets tels qu'ils existent objectivement en dehors de nous et la représentation subjective que nous en avons. La conscience est idéelle au sens où elle reflète le monde matériel des objets dans des images, des concepts, des idées subjectives. Les sensations, perceptions, représentations ou concepts ne forment pas une substance idéale comme telle, mais seulement une image, un reflet des choses réelles existantes en dehors de l'esprit et nous donnent les propriétés

64 P. Anokhine, op. cit., p. 20.

et rapports (lois) qui lient les choses.

La chose réflétée existe dans la conscience humaine différemment de ce qu'elle est dans le réel. L'image n'est pas une chose matérielle mais ne peut exister sans les choses du monde extérieur qui agissent sur les organes des sens de l'homme. L'image a un contenu identique aux choses qu'elle reflète, mais ce contenu se manifeste dans l'image subjective que l'homme s'en fait, sous une forme idéale. En ce sens, la conscience est subjective par sa forme et objective dans son contenu.

Le support biologique nécessaire et inévitable à toute conscience humaine chez le sujet connaissant a été depuis assez longtemps démontré par des physiologues et neurophysiologues comme Pavlov⁶⁵, Anokhine⁶⁶, Luria⁶⁷, Pribram⁶⁸, Gastaud⁶⁹ et Bruner⁷⁰ qui nous ont fourni la base de la

65 Introduction à l'oeuvre de Pavlov, in Questions scientifiques, Paris, Ed. de La Nouvelle Critique, 1953.

66 P. Anokhine, op. cit.

67 A. R. Luria, op. cit.

68 K. H. Pribram, Steps Towards a Neuropsychological Theory, in D. C. Glass (ed.), Neurophysiology and Emotion, New York, Rockefeller University Press, 1967.

69 H. Gastaud, Some Aspects of the Neurophysiological Basis of Reflexes and Behavior, New York, Little, Brown, 1958.

70 J. Bruner, et al., A Study of Thinking, New York, Wiley, 1956.

théorie de l'activité nerveuse supérieure chez l'homme. En effet, il ne peut y avoir de sensations, de représentations ou de pensées sans un signal parvenu de l'extérieur du cerveau c'est-à-dire du monde environnant le sujet. Les sensations ont leurs sources dans le monde des objets sociaux extérieurs au sujet. Mais ces sensations dépendent également de l'organisation interne spécifique des organes des sens, c'est-à-dire que les sensations sont la transformation de l'énergie de l'excitation extérieure en un fait de conscience.

Les sensations sont les éléments des perceptions et ces dernières les images des choses dans leur intégrité sensible. C'est à partir des perceptions que se forment ensuite les représentations générales et que s'élaborent les concepts scientifiques⁷¹.

Des études neurologiques sur l'activité nerveuse supérieure de l'homme démontrent que l'activité diversifiée de l'écorce cérébrale détermine toutes les formes et manifestations de la vie psychique chez l'homme⁷². L'écorce des

⁷¹ Nous reviendrons sur ce processus dans la partie de la thèse qui suit celle-ci sur le processus même de la cognition scientifique.

⁷² Le cortex cérébral constitue un immense système comprenant des milliards de cellules nerveuses avec une multitude de centres, de noeuds, de liaisons et de manifestations. Le cortex cérébral de l'homme compte environ 17 milliards de cellules nerveuses connectées en nombre exponentiel avec les centres, noeuds etc...

grands hémisphères cérébraux est un immense panneau de signalisation qui perçoit les innombrables signaux des agents extérieurs, lesquels signaux provoquent de leur côté les réactions des cellules nerveuses cervicales. Cette interaction du système nerveux et du milieu environnant a pour résultat la formation de nombreuses liaisons temporaires communément appelées réflexes conditionnés à partir desquels s'explique partiellement⁷³ l'activité de l'homme.

Attempts to construct the basic concepts of thinking as an integral process, by breaking it down into its components, have been made in different countries [...] As a result of this series of investigations, we now have a sufficiently clear idea about thinking as a concrete mental activity. We can distinguish those components of it which are exhibited equally in concrete-active and in verbal-logical and discursive thinking, and which enable neuropsychologists to abandon the attempt to seek a cerebral substrate of "thinking in general" and instead to seek a system of cerebral mechanisms responsible for the components of thinking and for its stages⁷⁴.

Il est indéniable que le milieu environnant se trouve toujours en état de mouvement et de changement perpétuels (selon une dialectique et des lois que nous avons abordées dans la description de la réalité humaine et sociale); les phénomènes qui ne cessent de s'y dérouler influent sur l'organisme vivant et forcent ainsi le système nerveux à élaborer

73 Nous disons partiellement parce qu'il existe chez l'homme un deuxième système de signalisation propre au genre humain (le langage) et sous lequel l'activité de l'homme est aussi placée.

74 A. R. Luria, op. cit., p. 326-327.

de nouveaux réflexes conditionnés. Il en découle que les phénomènes complexes de la vie psychique et de l'activité des organismes sont causalement conditionnés par l'influence décisive du milieu environnant et sont déterminés par les facteurs matériels et par les conditions objectives d'existence de l'organisme humain. A. Léontiev affirmait à propos de ces fonctions psychophysiologiques (les fonctions sensorielles, mnémoniques, toniques etc...) qui réalisent la forme de vie supérieure de l'organisme humain:

Nulle activité psychique ne peut avoir lieu sans la participation de ces fonctions. Mais elle ne se réduit pas à ces fonctions, et ne peut pas non plus en être déduite.

Toutes ces fonctions constituent le fondement des phénomènes subjectifs correspondants de la conscience: les sensations, les impressions émotionnelles, les phénomènes sensibles, la mémoire, qui forment pour ainsi dire la "matière subjective de la conscience", la richesse des sentiments, la coloration et le relief de l'image du monde dans la conscience de l'homme⁷⁵.

C'est ce que l'on appelle le résultat de l'activité du premier système de signalisation de la réalité et qui est commun aux hommes et animaux à structure nerveuse développée.

b) Les fondements sociaux du sujet.

Le seul caractère physiologique n'est cependant jamais suffisant à lui seul pour l'apparition et le développement de la conscience (le sujet). Il faudra aussi que le caractère

75 A. Léontiev, op. cit., p. 298.

soci  l de cette dernière soit présent pour que nous puissions saisir concrètement et totalement l'essence de la conscience chez le sujet. Il existe spécifiquement chez l'homme un deuxième système de signalisation (Pavlov) qui se distingue qualitativement du premier et qui caractérise le cerveau humain à la différence de l'animal. Le langage est le signal conditionneur de ce deuxième système de signalisation, exclusivement humain, de la réalité. Le langage est lui-même un signal issu des premiers signaux obtenus par la stimulation des objets extérieurs sur l'appareil physiologique de l'homme et ensuite socialement transformé sous forme abstraite dans le langage. C'est aussi A. Léontiev qui affirmait à ce sujet:

Le langage est aussi vieux que la conscience, le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi [...] La naissance du langage peut être comprise qu'en relation avec le besoin n   dans le travail, qu'éprouvent les hommes de se dire quelque chose.

La production du langage, comme celle de la conscience et de la pensée est directement mêlée à l'origine, à l'activité productive, à la communication matérielle des hommes.

Le lien direct existant entre la parole et le langage d'une part, et l'activité de travail des hommes d'autre part, est la condition primordiale sous l'influence de laquelle ils se sont développés en tant que porteurs du reflet conscient et "objectivé" de la réalité. Signifiant dans le processus de travail un objet, le mot le distingue et le généralise pour la conscience individuelle, précisément dans son rapport objectif et social, c'est-à-dire comme objet social⁷⁶.

76 Idem, ibid., p. 78-79.

Les concepts abstraits du langage jouent donc un rôle fondamental dans le développement du sujet puisqu'ils sont les régulateurs les plus constants et les plus anciens des rapports vitaux de l'homme. Il faut noter au passage que les lois fondamentales qui régissent l'activité du premier et du deuxième système de signalisation sont communes au sens où tous les deux sont l'activité d'un même tissu nerveux stimulé à la base par deux systèmes de signaux qualitative-ment différents.

Les caractéristiques et l'opération de ces deux systèmes de signalisation sont fondamentales dans l'étude de la nature du sujet (spécifiquement humain) au sens où ils permettent: a) de distinguer qualitativement l'activité consciente de l'humain et de l'animal et, b) de dégager la nature et les fondements sociaux de la conscience chez l'homme avec l'apparition et l'utilisation du langage significatif pour se représenter le monde avant d'agir sur lui.

Tran Duc Thao, dans son important ouvrage sur l'origine du langage et de la conscience, précisait:

La conscience est d'emblée un produit social. Ce produit social a ceci de particulier que d'une part, il se détache du mouvement matériel qui l'engendre--de sorte qu'il ne peut pas être considéré lui-même comme matériel--mais que d'autre part, il ne peut pas se séparer de ce mouvement matériel dont il se détache, puisqu'il n'existe précisément que dans ce processus d'idéalisation qui prend constamment son départ à chaque instant de la forme réciproque du signe linguistique lui-même. En d'autres termes, le mouvement idéal de l'acte

de conscience se détache de l'acte signifiant matériel comme une figure "se détache" de son fond, sans s'en séparer, puisque c'est la présence même de ce fond qui permet à la figure de s'en détacher. Le mouvement de la conscience, produit par la matière linguistique, n'existe donc pas à part en lui-même: autrement dit, il continue à appartenir à cette matière⁷⁷.

Ce qui distingue qualitativement l'humain de l'animal c'est que:

a) l'homme est doué de langage qui lui permet d'exprimer sa pensée à l'aide de paroles et d'acquérir ainsi la notion de la réalité matérielle et sociale par un système de signaux non-matériels;

b) la pensée humaine est abstraite et se traduit en abstractions, en généralisations scientifiques, à la différence de l'activité nerveuse élémentaire des animaux supérieurs qui est immédiatement (par opposition à la connaissance médiate chez l'homme) liée au contenu sensible mais incapable d'abstractions véritables;

c) la pensée chez le sujet à la propriété, la capacité de pouvoir prendre conscience de sa propre activité. L'homme, comme sujet connaissant, est seul capable d'apprécier et d'analyser le mouvement de sa propre conscience, de ses sensations, de ses représentations, de ses idées, de ses théories etc....;

⁷⁷ Tran Duc Thao, Recherche sur l'origine du langage et de la conscience, Paris, ed. sociales, 1973, p. 53.

d) la pensée chez le sujet connaissant a un caractère social et actif, à la différence de l'activité nerveuse animale qui est seulement adaptative au milieu qui le stimule. On retrouve ici le trait capital qui distingue foncièrement l'homme (comme sujet connaissant) de l'animal, c'est-à-dire que l'homme n'est pas seulement capable d'intégrer les faits sociaux qui l'entourent mais également d'apporter des changements dans cette réalité sociale par des actions préméditées pour répondre à ses besoins humains et sociaux. La conscience chez le sujet ne peut donc se réduire à un processus nerveux ou physiologique nécessaire. Les phénomènes sociaux, le milieu dans lequel il vit et agit joue un rôle tout aussi fondamental dans la formation de sa conscience.

Ajoutons à cette distinction qualitative du sujet, que si le premier système de signalisation permet au sujet de s'appropriier sous une forme idéale un objet, il s'approprie également la signification ou la valeur de cet objet en tant que phénomène de la pratique sociale des humains qui luttent et travaillent pour vivre. Cette signification ou valeur nécessairement rattachée aux objets, nous la retrouverons également inscrite dans le langage, dans les mots qui fixent sous la forme des significations linguistiques le contenu des rapports sociaux et relations d'où sont issus ces mots et ce langage. Le langage humain, comme tout système de symbole, est un moyen de refléter la réalité; le reflet se

concrétisera en raisonnements, concepts et théories scientifiques etc... que les hommes peuvent échanger grâce au langage.

La signification, c'est ce qui, dans un objet ou un phénomène, se découvre objectivement comme résultante significative des relations, rapports et interactions entre un objet et un sujet ou même entre des sujets à travers le langage. La signification, c'est la généralisation de la réalité qui est cristallisée et fixée dans un vecteur sensible, le langage habituellement. C'est la forme idéale, spirituelle de la cristallisation de l'expérience et de la pratique sociale (ou praxis humaine) au cours de l'évolution de l'humanité. La signification appartient donc avant tout au monde des phénomènes objectivement historiques. Il faut souligner que la signification existe aussi comme fait de la conscience individuelle, c'est-à-dire la valeur que prennent les choses pour le sujet lui-même en tant que sujet social historiquement situé et expérimentant la pratique humaine généralisée et reflétée dans le langage. En plus du signe, l'homme acquiert aussi la signification qui est à la base de son apparition.

Cette signification n'a d'existence cependant que pour la pensée concrète d'un sujet dans une société donnée. Il n'est pas soutenable, ni n'existe aucun royaume métaphysique de significations parallèles ou indépendantes de la

réalité elle-même lorsqu'intégrée par le sujet. En ce sens, la signification est le reflet de la réalité, indépendamment du rapport individuel ou personnel de l'homme à celle-ci.

Le sujet qui s'approprie le monde des objets trouve toujours un système de significations élaboré historiquement, qu'il s'approprie obligatoirement (à divers degrés) en même temps. qu'il intègre ce monde des objets. Ainsi, chez le sujet connaissant, le reflet psychique de la réalité dépendra forcément du rapport du sujet et de l'objet reflétés, c'est-à-dire que la signification gravée dans le reflet en est une intimement liée à ses circonstances vitales (la praxis humaine).

Ainsi, au caractère strictement biologique sur lequel repose l'aspect subjectif du processus de la connaissance humaine il faut y ajouter une deuxième caractéristique tout aussi fondamentale, soit le caractère social de la conscience chez l'être humain. Ce caractère social s'impose par le fait:

a) que l'objet, le matériel de base de l'idéal est une création sociale dépendante des rapports sociaux entretenus par les hommes entre eux et avec la nature (praxis humaine) au cours de leur histoire dans une société donnée et,

b) que le sujet se forme une représentation idéelle de l'objet de la réalité pour pouvoir agir efficacement sur lui suivant les nécessités de la praxis quotidienne.

La conscience, comme qualité spécifiquement humaine, n'est donc pas innée, mais est plutôt le résultat ou le produit du développement historique de l'humanité; sa genèse est fondamentalement liée aux rapports sociaux qu'entretiennent nécessairement les êtres humains. La détermination sociale de la conscience des hommes fait que celle-ci ne suit pas automatiquement et passivement les changements qui s'opèrent dans la société, mais qu'elle exerce une influence décisive sur l'orientation et l'évolution de cette dernière.

En résumé, le développement dialectique du sujet peut être illustré par les postulats fondamentaux suivants:

1) le sujet, en tant que connaissant, est une réflexion sous des formes subjectives des propriétés des phénomènes objectifs qui sont extérieurs et qui existent indépendamment de lui;

2) le sujet, en tant que connaissant, s'approprie le monde, les phénomènes extérieurs à lui grâce à l'existence de deux systèmes de signalisation qui lui permettent d'intégrer le monde et sa signification à travers soit les objets sensibles ou le langage;

3) le sujet, en tant que connaissant, est le résultat des rapports sociaux entre les hommes et les objets de la réalité (naturelle et sociale);

4) le sujet, en tant que connaissant, est toujours un reflet de son mode de vie, du type de société dans lequel

il agit, des rapports sociaux dans lesquels il est inscrit et du type d'interactions que ce mode de vie social détermine dans son rapport avec les objets;

5) le sujet en tant que connaissant, est un reflet dialectique de la réalité, au sens où il est essentiellement un être actif qui s'approprie cette réalité dans le but d'entreprendre des actions motivées par la nécessité sociale de la praxis.

3- Le rapport objet/sujet dans le processus de la connaissance.

Toute recherche épistémologique exige l'explication des fondements scientifiques du rapport entre objet et sujet; ils constituent le point d'appui méthodologique de base pour l'investigation.

Le rapport objet/sujet dans le processus cognitif est intimement lié aux deux éléments que nous avons explicité plus haut, à savoir:

a) la nature de l'origine et du développement de la réalité sociale et humaine (l'objet)⁷⁸;

b) la nature de l'origine et du développement du sujet⁷⁹.

Ces éléments étant les deux pôles fondamentaux du processus

⁷⁸ Cf. supra, p. 32-44.

⁷⁹ Cf. supra, p. 44-61.

de la connaissance humaine.

Du point de vue de l'explication du processus de la relation objet et sujet dans la connaissance, cela signifie:

1- que l'objet, tel que dialectiquement créé en sciences humaines et sociales, est la donnée première et indépendante qui détermine le sujet, la conscience de l'être humain;

2- qu'il n'est possible pour le sujet de connaître l'objet que médiatement et d'en approfondir le contenu réel (l'essence de l'objet) par des procédures scientifiques d'investigation;

3- que la connaissance de l'objet par le sujet est un processus dialectique contradictoire, c'est-à-dire reproduction de l'objet sous forme idéale ou subjective du contenu réel ou objectif;

4- que la connaissance de l'objet par le sujet est un processus unitaire essentiellement rattaché à la praxis humaine, c'est-à-dire que la praxis humaine participe au processus de la connaissance:

a) en tant que fondement de toute opération cognitive, car chaque connaissance se réalise conformément aux exigences et sur les bases de la pratique (nécessité objective);

b) en tant que critère de vérité également, car toute connaissance vérifiable de l'objet ne peut être démontrée en définitive que par la praxis humaine; et finalement,

c) en tant que but final de la connaissance, car la cognition de l'objet vise en fin de compte à répondre aux besoins de la praxis (sens social), à éclairer et orienter cette praxis humaine⁸⁰.

Comme nous l'avons déjà abordé spécifiquement dans le cas de l'objet et dans le cas du sujet (que nous avons distingué pour les besoins de l'analyse), l'un et l'autre sont déterminés par la praxis humaine. En effet, s'il est évident que les pratiques sociales sont les bases indispensables qui font que les êtres humains doivent réaliser un effort d'appréhension des phénomènes et processus de la réalité, il est aussi important de considérer que c'est par la pratique sociale, historique, expérimentale et scientifique que l'homme découvre les aspects de la réalité qui lui sont inaccessibles par la simple contemplation passive ou dans les simples conditions ordinaires de son contact avec cette réalité. Ainsi, par exemple, dans le cas des phénomènes et des propriétés d'objets inaccessibles à la perception sensible immédiate, les connaissances indispensables s'obtiennent généralement en faisant réagir entre eux certains corps matériels et c'est à partir de cette investigation active, par la pratique, que l'on peut obtenir des résultats probants.

⁸⁰ Pour ce dernier aspect en particulier, cf A. R. Luria, op. cit., p. 327-329. Aussi on peut voir G. Miller, E. Galanter et K. Pribram, Plans and Organization of Behavior, New York, Holt, Reinhart et Winston, 1960.

L'ensemble de la praxis humaine s'exerce dans les rapports sociaux et apparaît donc comme le point de départ de la connaissance, en plus d'être aussi le facteur qui détermine, oriente et conditionne toute l'activité de la connaissance et la logique qui s'y rattache⁸¹.

Le processus cognitif (la relation objet/sujet) basé sur la praxis humaine ne se déroule pas d'une façon chaotique, il est au contraire régit par des lois déterminées; son développement jusqu'à son aboutissement passe par des étapes précises:

1- La première étape étant l'observation vivante, immédiate à l'aide des sens ou d'instruments accessoires de l'objet de la connaissance (c'est le degré sensoriel de la connaissance).

⁸¹ On doit se garder d'interpréter de façon simpliste et trop schématique le rôle décisif de la praxis humaine dans l'apparition et le progrès de la science et son influence déterminante sur la marche de la connaissance scientifique. Il serait faux de considérer que toutes les sciences, à toutes les étapes de leur développement n'auraient pour mission que d'exécuter les commandes de la praxis. Chaque science produit des notions abstraites, des formules théoriques qui sont capables, dans certaines limites, de se développer de manière indépendante et relativement autonome vis-à-vis la praxis humaine. Souvent les auteurs ne savent pas au début quelle application la théorie pourra trouver dans l'activité pratique des hommes. Cela ne veut cependant pas dire que ces théories n'ont rien à voir avec la praxis sociale. Premièrement, elles se sont développées sur la base de thèses théoriques créées grâce à la praxis antérieure et confirmée par l'activité concrète; deuxièmement, elle trouveront tôt ou tard une application pratique directe ou indirecte. A ce sujet, on pourra consulter J. D. Bernal, op. cit.; aussi B. Kedrov, op. cit., (1977); et J. Topolski, op. cit., (1976).

2- La deuxième étant l'interaction dynamique, l'investigation par le sujet, par la capacité abstrayante de la pensée du sujet, pour découvrir les propriétés essentielles et les lois d'opérations de l'objet (c'est le degré théorique et abstrait de la connaissance).

3- La dernière phase étant celle de la vérification dans la praxis des vérités ainsi découvertes.

Dans le cours de la vie sociale, toute connaissance par le sujet d'un objet débute toujours par le contact vivant et immédiat, par l'observation des objets et phénomènes concernés à l'aide des sens. Pour espérer découvrir et connaître un objet le sujet doit entrer en contact avec lui⁸².

82 Toute une catégorie de philosophie groupée autour du positivisme logique affirme que la connaissance véridique par l'homme du monde extérieur ne se réalise pas grâce à la communication directe ou indirecte avec les phénomènes étudiés (cf. supra, p. 45 ss), mais qu'elle peut être le fruit d'une pensée théorique organisée quasi-pure, c'est-à-dire indépendante des sens. A l'opposé, d'autres philosophies structuralistes, tout en niant aussi le rôle des sens dans la connaissance, limite celle-ci à une analyse linguistique ou sémiotique de la représentation (les signes) de la chose puisque, disent-ils, nous ne pouvons accorder aucune confiance aux témoignages que nous apportent les sensations. Voir J. M. Bochenski, op. cit.; H. Lefebvre, Réflexions sur le structuralisme et l'histoire, in Cahiers internationaux de sociologie, no 35, 1963, p. 3-23; J. Cuisinier, Le structuralisme du mot, de l'idée, des outils, in Esprit, no 5, mars 1977, p. 825-842; B. Russell, Human Knowledge, its Scope and Limits, London, Allen and Unwin, 1948; R. Carnap, Testability and Meaning, in Philosophy of Science, vol. 3, no 4, octobre 1936, p. 419-471 et idem, ibid., vol. 4, no 1, janvier 1937, p. 1-40.

C'est à partir des données empiriques que le sujet déclenche le processus de la pensée pour investiguer l'objet⁸³. Pour connaître la réalité, un événement, un fait, un phénomène, le sujet doit d'abord soit percevoir directement par ses sens ou de façon médiate, par le langage, l'objet de connaissance. Même les connaissances acquises depuis longtemps par l'ensemble des sciences parviennent au sujet par l'entremise des sens (l'ouïe et la vue dans les communications scientifiques écrites ou orales etc...) sans réintroduire le fait que de toute façon initialement, un sujet dans la société est déjà entré en communication directe avec l'objet concerné pour en donner une connaissance subjective dans sa forme. Cette première étape dans le conditionnement objectif de la connaissance

83 Plusieurs philosophies groupées autour des écoles positiviste et sensualiste de la connaissance limitent cette dernière aux témoignages essentiels des sens (sense-data) et nie le rôle de la pensée (du sujet) dans le processus de la connaissance véritable de la réalité. La vérité de ces témoignages des sens s'établissant par les critères d'utilité ou de praticabilité du résultat obtenu par le processus cognitif. En niant l'aspect historico-social de la réalité au plan social et humain ainsi que le caractère actif du sujet dans le processus de connaissance ils réduisent ainsi la vérité à son aspect utilitaire c'est-à-dire la connaissance est véridique si elle est applicable pratiquement, peu importe les conditions de son application. Ce critère de l'utilité pour le sujet connaissant qui prouve en dernière instance la vérité des témoignages des sens, ramène donc la connaissance à un phénomène foncièrement subjectif. Voir O. J. Ruda, *op. cit.*, (1977); A. Cupparoni, *op. cit.*; L. Kalokowski, *Positivist Philosophy*, Harmondsworth, Pelican Book, 1972; I. Zeitlin, *Ideology and Development of Sociological Theory*, New York, Prentice-Hall, 1968; J. Dewey, *Reconstruction in Philosophy*, New York, Holt, 1920.

chez le sujet n'est cependant pas un processus statique et final qui rendrait au sujet une connaissance pleine et entière de son objet. Bien qu'en agissant sur les sens du sujet, les sensations qui résultent du contact des objets et des phénomènes⁸⁴ dans la praxis humaine, ne nous rendent que des témoignages précisément "sensitifs" (concrets) de la réalité et c'est à travers les perceptions que le sujet pourra avoir une image de l'objet rencontré. C'est à partir de ces perceptions et de leurs origines que le sujet fixera sa représentation des objets et phénomènes qui l'entoure⁸⁵.

84 Cf. supra, p. 50.

85 Quand nous observons une fleur, par exemple, les organes des sens nous renseignent sur la forme, la couleur, la senteur etc.... Toutes ces sensations qui parviennent au sujet par sa vue, son odorat, son toucher etc... ne lui arrivent pas isolément mais bien comme propriétés d'un seul et même objet. Ce qui intègre chez le sujet les différentes sensations c'est la perception. Cette perception n'est cependant pas leur somme mécanique. C'est une image sensible, totale des objets et phénomènes concernés, englobant toutes les propriétés et qualités qui ont trouvé leur reflet dans les sensations. Il faut prendre garde de confondre ce processus réel avec l'approche de la gestalt qui pense que le phénomène de la perception en étant différencié des sensations nous confirment donc des espèces d'ensembles ou "gestalts" qui sont qualitativement différentes des éléments des sensations et qui serait innés ou a priori chez le sujet. On pourra consulter à ce sujet L. S. Vigotsky, Thought and Language, Cambridge, M.I.T. Press, 1962; aussi J. Piaget, La psychologie de l'intelligence, Neuchâtel-Paris, A. Collin, 1947.

Du champ de l'activité pratique et sensible surgit une vision immédiate et pratique du monde. Ce rapport pratico-utilitaire avec les choses fait apparaître la réalité comme un monde de moyens, de buts, d'instruments, ainsi que de besoins et d'efforts qu'il faut accomplir pour les satisfaire. Etant ainsi engagé dans le monde réel, l'homme crée ses propres représentations des choses et élabore tout un système corrélatif de notions retenant et fixant la forme phénoménale de la réalité⁸⁶.

Chez le sujet, la représentation est une image généralisée au sens où elle tient compte de l'ensemble des expériences antérieures de l'homme, de toute son activité pratique. Les enseignements du passé aident à reconnaître les objets perçus, orientent le sujet dans multiples sensations et perceptions provenant de l'extérieur et l'assistent pour comprendre les phénomènes qui surgissent autour de lui. Ce processus de l'imprégnation de l'objet chez le sujet dans le processus de la connaissance ne s'arrête cependant pas à ce niveau sensible, qui de fait, ne concrétise que la forme phénoménale de la praxis courante. De la manifestation phénoménale et sensible de l'objet, la pensée, le raisonnement chez le sujet va poursuivre l'investigation pour dégager l'essence⁸⁷ des choses, les lois inhérentes aux processus de la réalité objective. C'est précisément l'objet de la science, de la connaissance non plus simplement sensitive mais rationnelle, théorique, abstraite, scientifique que de pénétrer l'essence des objets réels et d'en extirper les lois de

86 K. Kosik, op. cit., p. 9.

87 Cf. plus loin p. 75-100.

développement. Il ne suffit pas d'accumuler les faits, il faut aussi les généraliser pour en tirer des lois d'opérations de la réalité phénoménale qui seront fixées dans les concepts⁸⁸.

Le mouvement de la connaissance dans la mesure même où elle pénètre le devenir de l'être à partir de ses manifestations, ne reste pas extérieur à ce mouvement objectif de l'être par lequel il se forme et peut le reproduire bien qu'elle y pénètre du dehors. Elle l'atteint dans la mesure même où elle est active, vivante--mouvement de pensée, pensée en mouvement et pensée de mouvement⁸⁹.

Le processus essentiellement actif et pratique de la connaissance, de la relation objet/sujet, se réalise donc par l'activité abstrayante de la pensée qui investit le phénomène pour en découvrir les régularités fondamentales sur la base des faits, de l'observable, des données des sens et autres phénomènes réels de l'expérience humaine.

⁸⁸ A. Cupparoni, op. cit., p. 92: "Il est accepté, dans les études de gnoséologie et de logique, que le concept n'inclut pas tous les caractères et propriétés de l'objet, mais uniquement ceux essentiels. Sont essentiels ces caractères qui appartiennent nécessairement aux objets d'un genre déterminé et qui les distinguent des objets des autres genres. Les propriétés essentielles caractérisent les objets respectifs et permettent de les reconnaître. Ne sont pas essentielles ces propriétés qui, bien qu'elles existent dans tel ou tel autre objet d'un genre donné, ne les caractérisent pas, ne permettent pas de les distinguer des objets d'autres genres. Former et définir un concept signifie signaler avec précision le groupe d'objets qui se reflètent en lui." Voir aussi plus loin p. 70 et ss. pour la démarche du processus de conceptualisation et les étapes qui le précèdent nécessairement.

⁸⁹ H. Lefebvre, op. cit., (1969), p. 197.

La pensée qui abstrait les lois fondamentales des phénomènes n'est donc pas un processus passif et vide (reflet mécanique simple) qui se détache de l'objet pour réaliser et comprendre ce que sont pleinement les phénomènes et les processus les plus cachés de la nature et de la réalité sociale. L'abstraction véritable, scientifique⁹⁰ va au delà des sens pour découvrir les qualités, aspects, caractères, relations et régularités qui constituent l'essence de l'objet. Particulièrement, dans le domaine de la réalité sociale et humaine, le processus de la connaissance sera relié à la force d'abstraction de la raison humaine pour découvrir et généraliser dans des concepts les propriétés et les qualités les plus générales, les plus nécessaires des objets et des phénomènes du monde matériel qui sont apparus comme résultants de la

⁹⁰ Il faut cependant replacer l'abstraction dans son contexte (cf. supra p. 64-65) pour comprendre qu'elle comporte également des côtés "dangereux" ou "éloignant" des objets à connaître puisque l'objet doit nécessairement être simplifié, schématisé, résumé, à ses régularités essentielles pour le sujet humain. Lorsque le sujet, par la pensée, travaille à découvrir de nouveaux aspects chez l'objet qui lui était inconnus jusque là par la simple connaissance sensible, il existe bien sûr un danger de s'éloigner de la réalité objective et donner de celle-ci une image déformée, incomplète, subjective. C'est pourquoi le processus de la connaissance ne peut être considéré comme véritable ou complet que s'il retourne à la pratique sociale (cf. supra p. 61) pour assurer son caractère corrélatif à la réalité. C'est sous ces aspect (objectif-sujetif-objectif) que se justifie et s'exerce le caractère dialectique de la connaissance. De plus, le processus d'abstraction étant réalisé par un humain concret cela présente d'autres dangers, cf. supra p. 47.

praxis.

C'est ainsi que la dissociation de l'unité du réel objectif existant en dehors du sujet connaissant, en faces contraires et complémentaires (le phénomène et l'essence) constitue pour le processus de la connaissance humaine son fondement objectif garantissant que le procès même de la connaissance se divise en deux moments ou étapes contraires qui impliquent qu'elle se réalise comme un mouvement partant des phénomènes pour aller à l'essence. Et c'est précisément ici qu'apparaît et que l'on peut aussi juger et différencier, la distinction purement gnoséologique entre, d'une part, la manière dont les catégories phénomène et essence s'articulent lorsque nous les retrouvons comme degré dans la connaissance et, d'autre part, la façon dont elles s'articulent dans le réel d'abord avant d'opérer au niveau cognitif. Essence et phénomène constituent toujours dans la nature et dans la réalité sociale deux forces contradictoires mais unitaires et indissociables d'une seule et même réalité. Si, parfois on peut constater des inadéquations entre, d'une part, le rapport des catégories phénomènes et essence en tant que moments du réel même et, d'autre part, le rapport de ces catégories en tant que degré dans la connaissance de ce réel qui se présente devant le sujet, cela est dû au fait de la structure cognitive même de l'homme. L'organisation cognitive de l'homme (du sujet) ne reflète justement pas

automatiquement, directement et complètement ce qui est en dehors d'elle dans toute sa complexité et ses multiples rapports. Toute tentative pour nier ce processus ou encore hypostasier et absolutiser l'un ou l'autre des moments ou degrés de la démarche fait au contraire ressortir que la vérité n'est pas une coïncidence figée du subjectif (ce qui est représenté, connu dans le sujet) et de l'objectif (ce qui se fait connaître, comme objet) mais plutôt un mouvement, une évolution, une approche du sujet à l'objet.

H. Wallon affirme:

Dans l'étreinte qui s'opère entre l'activité psychique et les choses, faisant que les choses existent pour le sujet, il y a un moment où son stade purement sensori-moteur est dépassé par une étreinte mentale⁹¹.

La vérité est en fait un processus: puisque la connaissance ne débute (et ne peut débiter) que par les sensations, il est compréhensible que son premier degré ne soit rien d'autre que ce qui tombe directement dans le champs des sensations et comme les phénomènes s'avèrent toujours d'une profondeur révélant une essence cachée, cette dernière ne peut être atteinte que par la pensée active, abstrayante du sujet.

En résumé, nous avons retrouvé les fondements de la connaissance en partant de l'objet (premier pôle) pour aller

⁹¹ Lecture d'Henri Wallon, choix de textes, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 143.

ensuite au sujet (deuxième pôle), et finalement au rapport (l'aspect gnoséologique) entre les deux. On peut maintenant affirmer:

1- Il y a objectivement dans la nature et dans la réalité sociale et humaine deux aspects inséparables: le phénomène et l'essence.

2- La structure cognitive du sujet implique deux formes ou degrés fondamentaux de la connaissance:

a) la connaissance empirique qui est liée à l'activité des organes des sens qui mettent directement le sujet en liaison avec l'objet, et

b) la connaissance rationnelle ou théorique, liée à l'activité de la pensée.

Ces deux degrés ou formes de la pensée sont en interaction, se transformant et se conditionnant réciproquement chez le sujet possédant une conscience développée.

3- Dans le processus cognitif même, les deux formes ou degrés fondamentaux (comme reflet corrélatif des faces contraires du réel) apparaissent dans la consécution historique de l'évolution de la connaissance: le phénomène est le premier degré (degré sensible), le degré initial; l'essence est le deuxième degré (degré rationnel), plus profond que le premier.

La consécution des degrés de la connaissance est donc ainsi définie par les deux moments objectifs et chez le sujet

et chez l'objet. Chez l'objet, par les catégories que recèlent le réel (phénomène et essence). Chez le sujet, par la structure même de l'activité cognitive que recèle l'homme (sensitive et rationnelle) c'est-à-dire que tout le donné direct tombe sous le coup de la connaissance sensitive et que, deuxièmement, l'activité de la pensée abstraite (rationnelle) met en évidence ce qui se cache derrière ces données directes, leur essence.

C'est ainsi que se déroule le procès cognitif examiné sous son aspect logique, en découvrant que ses deux formes ou degrés fondamentaux surgissent l'un après l'autre, comme c'est le cas d'ailleurs dans la phylogénèse de la connaissance humaine et de son évolution, ou dans le cas de l'ontogénèse de l'évolution de la conscience individuelle de tout enfant, de la naissance à l'âge adulte⁹².

Nous pouvons à ce point présenter--d'accord avec B. Kédrov--un tableau général qui situe la connaissance (le rapport objet/sujet) du point de vue très spécifique et opérationnel du mécanisme dialectique interne qui se déroule et qui s'active lors du processus de l'action de l'objet sur le sujet et inversement dans la

92 L'on pourra consulter pour le développement de ces différents processus A. Léontiev, op. cit.; M. F. Nestourkh, L'origine de l'homme, Moscou, Ed. du Progrès, 1976; J. Piaget, L'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., 1970 et aussi H. Wallon, De l'acte à la pensée, op. cit., et Les origines de la pensée chez l'enfant, in L'évolution psychiatrique, no 4, 1947, p. 109-116.

connaissance scientifique.

Les nécessités vitales et sociales de toute société humaine obligent les membres de cette dernière à entrer en contact avec des objets matériels ou sociaux, d'en découvrir les lois de fonctionnement s'ils veulent agir sur eux à leur profit. En ce sens, les différentes faces de l'objet, existant en dehors et indépendamment du sujet, doivent être connues; ce qui signifie que l'intellection de l'objet par le sujet pose ce qu'il est convenu d'appeler une question gnoséologique concernant le rapport entre un sujet (S) et un objet (O):

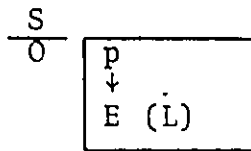
$$\frac{S}{O}$$

La pratique scientifique nous démontre que, derrière les phénomènes (p) qui sont fournis par les faits, par nos sens, par l'impact sensible des objets sur nos sens, se cache leur essence (E), c'est-à-dire leurs mécanismes internes, leurs lois et structures fondamentales⁹³. Cette essence des choses ne nous est pas donnée directement dans le contact sensible avec les objets; ce sera le rôle de la pensée scientifique de la découvrir, de la pénétrer.

Ce mouvement de la pensée consistera précisément à découvrir et mettre à jour les lois fondamentales des phénomènes et les maîtriser théoriquement grâce au processus de la

93 Cf. plus loin p. 89, la description de O. J. Ruda.

recherche. Ces éléments nous permettent de mettre en évidence les faces essentielles de l'objet (O) et de représenter le procès cognitif comme le mouvement partant des phénomènes (p) et aboutissant à l'essence (E), c'est-à-dire ses lois fondamentales (L) telles qu'elles existent objectivement et réellement d'abord, sous des apparences plus ou moins évidentes aux seuls sens du sujet :

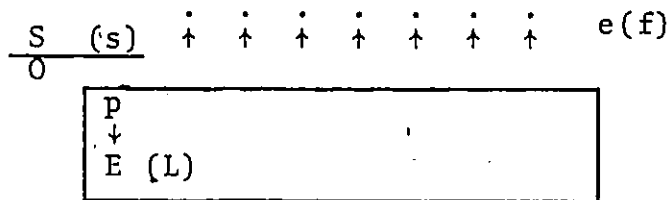


Les catégories phénomène et essence ne sont pas séparées et indépendantes dans le réel objectif, mais elles sont seulement momentanément ignorées par le sujet qui doit s'activer pour vraiment les connaître (connaissance rationnelle, scientifique). Le sujet, partant de l'apparence phénoménale, découvre les lois essentielles de l'objet en l'investiguant par ses propres moyens et capacités c'est-à-dire par la pensée, le raisonnement, le jugement, la conceptualisation etc...

Le procès de la connaissance de l'objet par le sujet débute toujours par une étude des phénomènes qui constitue la manifestation extérieure de l'objet, sa face externe, son aspect superficiel. L'action de l'objet, sous la forme de phénomène, sur le sujet ou plus précisément sur les organes des sens, constitue le matériau empirique de la science, les données de la connaissance sensible (cette action peut

d'ailleurs être directe ou indirecte, par un mécanisme physique, un instrument de mesure etc...).

Ces données sensibles, empiriques ne sont pas à ce moment réunies dans une séquence à laquelle l'observateur est confronté spontanément et immédiatement mais se présentent plutôt à celui-ci sous forme "discrète". Ces données "discrètes" ce sont les faits, une partie du réel objectif qui se révèle empiriquement au sujet. Opérationnellement donc, les phénomènes particuliers (p) agissent sur les organes des sens (s) du sujet et constituent le matériau empirique (e) c'est-à-dire les faits (f) obtenus à l'aboutissement de cette action. Ce premier pas dans le processus cognitif est le fondement pratique en fait de l'acte de connaissance d'un objet (O) par un sujet (S).



Comme nous l'avons précédemment établi, le phénomène (p) renferme toujours au niveau objectif l'essence (E) mais de façon non évidente; au niveau du sujet, il lui faudra la découvrir dans l'empirie (e) dans laquelle les faits (f) se retrouvent. C'est par la pensée abstrayante que le sujet va d'abord réunir ces faits en les généralisant puis, à l'aide de l'instrumentation dont il dispose, par ses

capacités d'abstraction et de théorisation (t), à l'aide également de la logique (l), le sujet développe des explications présumées (des hypothèses H) de ces faits généralisés et finalement des théories (T) basées sur la connaissance de l'essence des phénomènes et de leur lois d'opération. Le reflet sous forme subjective de ces lois d'opération (L') des phénomènes objectifs coïncident⁹⁴ alors en terme de contenu, mais sous une forme différente, puisqu'elles se retrouvent cette fois reproduites dans l'intellect du sujet.

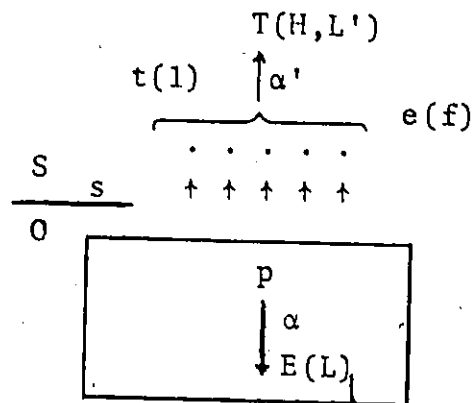
Le mécanisme interne final du procès cognitif se présentera alors comme ceci⁹⁵:

94 Il faut comprendre que la science n'est cependant pas une somme de vérités absolues ou de connaissances exhaustives. Ces lois (L') sont toujours relatives, au sens qu'elles reflètent la motivation objective de phénomènes du monde non de manière totale mais partielle, approchée, de la profondeur du phénomène. C'est pourquoi les connaissances scientifiques portant sur les lois du monde ne coïncident jamais totalement avec ces lois mêmes, telles qu'elles existent en dehors et indépendamment du sujet. Voir aussi plus loin, p. 95 note no 110, sur les notions de vérité relative et vérité absolue.

95 B. Kédrov, op. cit., (1970), p. 352.

Tableau I

Le mécanisme interne de l'action de l'objet sur le sujet
dans la connaissance scientifique selon B. Kédrov.



Le passage des faits à la théorie n'est pas un passage arbitraire entièrement déterminé par les particularités du sujet et sa capacité cognitive, mais bien par les particularités de l'objet, par rapport à ses deux faces objectives: phénomène et essence. Par conséquent, dans la connaissance, le mouvement qui révèle l'essence des phénomènes par le passage des faits connus sensiblement à leur explication rationnelle dans la théorie, correspond au mouvement qui va des phénomènes à la mise en évidence de leur essence. Dans le tableau des mécanismes de l'action de l'objet sur le sujet les signes (α) et (α') correspondent justement à ce passage du point de vue de l'objet, dans le premier cas, et du point

de vue du sujet, dans le deuxième cas⁹⁶.

La résolution et l'exposition du pourquoi et du comment du processus cognitif fournissent les fondements de toute méthodologie et procédure employées en sciences humaines pour en arriver à découvrir et à connaître scientifiquement les phénomènes de la praxis humaine.

Nous pouvons résumer et formuler les principes qui seront à la base de notre méthodologie de la façon suivante:

1- Le principe de l'examen objectif des choses, des phénomènes et des processus. Ce principe est le reflet, au niveau méthodologique, de la démonstration que les objets, phénomènes et processus de la réalité existent en dehors et indépendamment du sujet, mais qu'ils sont constamment en mouvement et toujours en relation dans une chaîne causale avec d'autres phénomènes objectifs du monde. En effet, les conceptions subjectives de l'homme doivent s'accorder avec la

⁹⁶ Dans toute cette mécanique interne de la relation objet/sujet il faut rappeler que si le contenu de la pensée subjective est un reflet dialectique du contenu objectif (les objets) à l'extérieur de lui, ce processus ne se déroule pas unidirectionnellement (de l'objet au sujet) mais comprend en retour un mécanisme d'action du sujet sur l'objet à partir de la connaissance rationnelle de ce dernier. Cette activité accompagne toujours à plus ou moins long terme l'activité cognitive et pratique (praxis) des hommes. Sans en traiter de façon spécifique dans cette thèse, il est fondamentale de comprendre ce processus complet de la dialectique objet/sujet dans le processus cognitif et la praxis humaine. La non considération de ce mécanisme de retour de l'action du sujet conduit à des positions idéalistes qui ne résistent pas à la critique scientifique.

nature objective des choses et des processus, avec leurs liaisons réciproques, avec leur mouvement et leur développement. Ce principe dialectique de l'objectivité dans l'examen des choses dépasse donc la simple constatation empirique des faits, des aspects, des événements isolés qui se manifestent à la surface de la vie sociale des hommes. L'examen objectif des choses exige de pousser l'étude des phénomènes jusqu'à la connaissance de la nature interne de ces phénomènes (leur essence) et de là tirer des conclusions pratiques pour l'action sociale. Sous-estimer ce principe de l'examen objectif dans l'analyse de la réalité et de l'activité sociale et humaine conduit à des contradictions logiques tant au plan de la théorie que de la pratique. Au niveau théorique, cela conduit au subjectivisme, au fatalisme, au volontarisme et à la méconnaissance réelle des conditions et lois objectives de la réalité existante en dehors du sujet. Au plan de la pratique sociale, cette sous-estimation tend à hypostasier la dimension idiosyncratique, à dénaturer le rôle de la praxis humaine dans la réalité sociale et conduit à l'individualisme et à l'arbitraire.

2- Le principe du développement universel: Ce principe signifie que dans le monde qui nous environne, dans tous les phénomènes de la nature et de la réalité sociale, tout est en mouvement, tout change et passe d'un état à un autre. C'est pourquoi il est nécessaire de tout étudier d'un point

de vue historique, de considérer les réalités (les objets) dans leurs dynamismes.

Le principe du développement universel dépasse la simple notion de mouvement présente dans toutes les formes de la réalité. Le développement est avant tout un mouvement dans un sens déterminé qui suit une ligne ascendante qui entraîne une modification qualitative de la nature interne (l'essence) des phénomènes. Ce processus se produit toujours dans des conditions déterminées qui sont forcément différentes et qui déterminent la spécificité du développement du phénomène concerné. S'il est impossible de contester le fait que la nature et les réalités sociales se développent, il ne faut cependant pas en demeurer au niveau du constat et l'effort de la science est précisément de dégager les principes fondamentaux qui définissent dans quel sens et comment se développe la réalité.

3- Le principe de la liaison universelle: Dans la réalité, les objets et phénomènes sont dépendants les uns des autres. La connaissance scientifique dès lors devient la connaissance de la multiplicité des phénomènes, de leurs interactions et de leurs rapports. La nature et la réalité sociale constituent un tout unique. Cette liaison universelle des phénomènes du monde est justement l'expression des dimensions que nous venons d'illustrer c'est-à-dire le mouvement, le développement et l'interaction de tous les processus

matériels et idéaux dans leur développement au cours de l'histoire. Dans le domaine de la réalité sociale et humaine, cette liaison universelle des phénomènes est déterminée avant tout par la continuité du développement de la praxis humaine et par l'évolution des rapports sociaux qu'elle suppose.

Cette liaison universelle des phénomènes s'exprime dans le fait que tous les aspects de la vie en société exercent les uns sur les autres une action réciproque. C'est précisément cette étude des liaisons entre divers phénomènes objectifs qui permet au sujet de distinguer les liens essentiels, internes et déterminants des objets d'avec les liens accidentels, extérieurs et secondaires.

4- Le principe de l'analyse concrète et historique des phénomènes: Le mouvement et le développement incessant de la réalité fait apparaître dans les objets et dans les phénomènes des aspects, qualités, propriétés et liens nouveaux, d'où la nécessité d'analyser les phénomènes de la nature et du milieu social d'un point de vue concret et historique qui tient des conditions concrètes de lieu et de temps dans lesquels le phénomène prend origine et se développe. Plus spécifiquement encore, cela signifie que dans la présente étude de modèles en administration éducationnelle le procès d'analyse des modèles concernés devra retrouver tous les éléments vitaux à la base de la détermination qualitative de ces modèles comme phénomène social, c'est-à-dire

tous les éléments ou forces objectives et subjectives et leurs rapports dans les modèles examinés.

Sous un angle plus formel, cela signifie que le point de départ de l'analyse doit s'accorder avec le résultat exprimé et formalisé dans le modèle en question. En partant ainsi de la représentation vitale, phénoménale et immédiate du modèle, la pensée doit remonter aux concepts (fondements théoriques) et à leurs déterminations (fondements pratiques) pour finalement revenir au point de départ mais à un niveau qualitativement plus élevé. En fait, du modèle examiné il faut retourner à son origine concrète et le comprendre véritablement par la mise à jour de ses racines et de ses motivations réelles.

Cette conception de l'examen de la réalité dans toutes ses déterminantes historiques concrètes dans le processus de la connaissance et de la recherche a été clairement présentée par K. Kosik sous la forme de la totalité concrète:

La conception de la totalité, qui appréhende la réalité dans ses lois et structures internes et s'efforce de découvrir les connexions intimes et nécessaires sous la superficialité et la contingence des phénomènes, s'oppose à la conception empirique qui s'accroche aux formes phénoménales et contingentes et ne parvient pas à saisir les procès d'évolution de la réalité. La conception de la totalité implique la dialectique entre les lois déterminées et contingentes des phénomènes, entre essence interne et apparence de la réalité, entre parties et tout, entre produit et reproduction, etc.⁹⁷.

Le principe de la totalité concrète résume toutes les parties de notre discours sur les fondements de notre méthodologie. La mise à jour des fondements de la réalité (humaine et sociale) par la voie de ses parties (objet et sujet) et de leurs interactions se transforme donc ici en principe épistémologique⁹⁸ (la totalité concrète) et supporte les exigences méthodologiques des procédures d'analyse au plan de la connaissance scientifique des modèles de Getzels

97 K. Kosik, op. cit., p. 27. Cette conception de la réalité comme totalité concrète qui trouve son origine dans la philosophie de Spinoza (cf Tractatus de intellectus emendatione, c. 1661, et Ethica more geometrico demonstrata, 1661-1675) a été particulièrement mis en lumière d'une façon exhaustive comme principe méthodologique par les oeuvres bien connues de G. Lukàcs, Histoire et conscience de classe, Paris, ed. de Minuit, 1961; de K. Kosik, op. cit., également chez P. Fougereyrollas, Contradiction et totalité, Paris, Editions de Minuit, 1968.

98 La transformation en principes épistémologiques et méthodologiques s'opère uniquement parce que les lois de développement de l'objet et du sujet et de leurs rapports de façon dialectique sont des lois universelles. Pour une étude plus approfondie de cette transformation, l'on pourra consulter A. Cupparoni, op. cit., et aussi B. Kédrov, op. cit., p. 151-184.

et al. et de Griffiths (1964).

b) Les procédures de la recherche.

Les procédures engagées par la recherche se fondent directement sur les principes universels de l'origine et du développement de la réalité sociale et humaine et ceux du procès cognitif. Si nous voulons atteindre véritablement les objets (les modèles de Getzels et Griffiths dans le cas présent) qui soit plus qu'une connaissance de surface, les procédures qui doivent guider notre action seront corrélatives au processus complexe des divers interactions et déterminations que suppose le développement de l'objet analysé.

Cette dialectique objective de la nature et de l'histoire, ces formes du mouvement du monde concret, se reflètent ensuite dans la dialectique de la pensée.

Les progrès des sciences naturelles révèlent un univers en devenir ininterrompu, dans un incessant processus de transformations. La dialectique considère la matière comme étant en mouvement et en changement perpétuels, de renouvellement et de développement incessants, où toujours quelque chose naît et se développe, quelque chose se désagrège et disparaît. De là, pour la méthode dialectique, la nécessité de regarder les choses du point de vue de leur mouvement, de leur changement, de leur développement, du point de vue de leur apparition et de leur disparition [...] Par conséquent, lorsque l'on se place sous le point de vue de la dialectique scientifique l'on étudie les choses et les êtres dans leur mouvement, dans leur changement, dans leurs transformations et dans la multiplicité de leurs rapports à différents niveaux, impliquant toujours l'unité du sujet et de l'objet dans l'acte de la connaissance⁹⁹.

99 A. Cupparoni, op. cit., p. 184-185.

Au niveau des sciences humaines et sociales nous avons déjà dégagé:

a) la relation dialectique inévitable de l'objet et du sujet lorsqu'il s'agit de saisir et comprendre véritablement l'objet (la réalité) et

b) le rapport dialectique réel qui se reflète au niveau cognitif lorsqu'il s'agit de saisir et de comprendre véritablement le sujet. Cela signifie que les techniques d'investigation de notre objet suivent des étapes qui ne sont pas arbitraires mais plutôt "conformes" au développement de l'objet en question. B. Kédrov résume bien ces processus d'investigations lorsqu'il situe le procès cognitif dans le processus de la recherche:

De nouveau, au rapport des catégories générales de la dialectique correspond celui des techniques ou catégories d'investigation précises, leur répondant, et exprimant le procès cognitif même: 1) le tout et la partie existent objectivement dans la nature; 2) pour que le sujet connaisse réellement le tout, il est indispensable qu'il connaisse d'abord ses parties; 3) le procès cognitif part du tout pour aboutir à la partie (analyse), puis part de cette dernière pour aboutir au tout, en se basant sur une connaissance détaillée des parties aussi bien dans leur singularité que dans leur interrelation (synthèse).

Il est très important de remarquer que le fondement objectif n'est pas uniquement le propre des catégories purement cognitives de la dialectique (ce fondement est évident pour ses catégories générales), mais également des méthodes cognitives permettant d'étudier un objet réel¹⁰⁰.

100 B. Kédrov, op. cit., p. 310.

En somme, les moments du processus cognitif deviennent étapes du processus de recherche pour comprendre l'objet.

Comme dans le procès dialectique de la connaissance, le début de l'investigation ne peut s'amorcer que par la contemplation vivante et concrète des phénomènes, des modèles analysés. Ce premier moment de la procédure est d'abord descriptif et retourne à la "phénéménologie" des faits tels qu'ils apparaissent et se manifestent dans leur forme phénoménale dans le déroulement de la praxis quotidienne de l'être humain. Ce qu'il faut d'abord, c'est faire une description des images sensibles qui s'offrent au chercheur. Cette description première n'est pas à strictement parler une connaissance scientifique puisqu'elle se limite véritablement qu'à l'apparence, la manifestation externe du phénomène auquel nous avons affaire.

Pour découvrir les véritables connexions objectives et profondes que l'apparence des phénomènes manifeste et cache à la fois, le chercheur doit retourner aux sources objectives de leur origine, de leur évolution et de leur développement qualitatif spécifique (le contenu). L'apparence et le monde réel sont deux degrés distincts que l'on retrouve dans les phénomènes de la réalité sociale et humaine que le chercheur doit distinguer s'il veut en arriver à une connaissance profonde de cette réalité.

Le professeur O. J. Ruda a bien décrit ces deux qualités de l'objet qui deviennent degrés dans le processus de la recherche.

L'essence et les phénomènes forment une contradiction dialectique. En aucune façon identique à l'essence, les phénomènes peuvent refléter, même si quelque peu déformés, les liaisons internes substantielles. "Si l'essence des choses et la forme dans laquelle elle se manifeste coïncidaient absolument et immédiatement la science ne serait pas nécessaire." Donc la tâche de la science consiste précisément à capter l'essence à travers ses manifestations externes, à découvrir la totalité des lois à travers les aspects externes de l'objet [...] L'évolution de l'essence est un processus complexe et contradictoire; la reproduire dans la conscience est beaucoup plus difficile que décrire les phénomènes dans lesquels elle se manifeste. La recherche de l'essence et du phénomène représentent des échelons différents du processus de cognition. L'essence des choses est captée non pas à travers la perception sensorielle mais à travers la pensée théorique¹⁰¹.

Le deuxième moment de la procédure de recherche consiste à retourner aux fondements¹⁰² mêmes de l'objet analysé (les modèles sus-mentionnés) pour retrouver les parties et forces objectives historiquement nécessaires pour l'apparition du phénomène. D'une certaine façon il s'agit de faire l'étude régressive par la pensée des forces subjectives et objectives qui sont entrées en action pour contribuer à la

101 O. J. Ruda, op. cit., p. 113.

102 Rappelons spécifiquement (à cause de son importance ici) que ces fondements dans le cas de la réalité humaine et sociale sont nécessairement de deux ordres: objectifs et subjectifs. Cf. supra p. 32-43.

naissance et au développement des modèles considérés. C'est la phase analytique de la recherche, ce qui signifie retrouver dans l'objet analysé ses fondements théoriques et ses fondements pratiques. K. Kosik, à ce propos, précisait:

La signification objective et la problématique interne d'un texte se révèlent lorsqu'on le retrempe dans "l'atmosphère" intellectuelle et la réalité historico-sociale de son époque¹⁰³.

En effet, si la première prémisse de l'origine et du développement de la réalité sociale et humaine est qu'elle est créée par l'homme, la seconde tout aussi fondamentale est que cette création implique une continuité. L'histoire n'est possible que si l'homme ne recommence pas sans cesse tout par le début, mais se greffe sur l'oeuvre et les résultats obtenus par les générations précédentes. Si l'humanité reprenait toujours chaque oeuvre par le début et si l'action était dénuée de présuppositions, elle n'avancerait pas et son existence se déroulerait dans le cercle d'une répétition périodique d'un début et d'une fin absolus. L'ensemble des fondements théoriques sur lesquels se fondent nécessairement toute théorie ou modèle représente la raison atteinte historiquement par la société concrète dans laquelle le modèle est élaboré. Cette forme de la substance sociale objective apparaît généralement en termes de systèmes de pensée ou de théories.

103 K. Kosik, op. cit., p. 113.

à travers le langage et existe indépendamment de la volonté et de la conscience des individus bien qu'ils n'existent que par leurs activités, leurs pensées et leur langage¹⁰⁴. En plus de ces fondements théoriques, les fondements scientifiques de la méthodologie ont également démontré qu'il ne pouvait y avoir théorie ou modèle que s'il y avait activité pratique d'abord. La théorie est avant tout, chez le sujet, un reflet¹⁰⁵ de l'activité pratique dans laquelle il est socialement engagé. W. Apollon remarque à ce sujet:

104 Cette question de la part du théorique dans la pensée d'un auteur se doit d'être examinée de plus près parce qu'elle constitue l'une des pierres d'assises de l'explication de la théorie ou du modèle d'un auteur. A. Gramsci avait saisi l'importance pour comprendre la pensée d'un auteur de suivre un cheminement qui nous permette de percevoir toute la richesse et la profondeur de son approche théorique. Selon Gramsci, si l'on veut étudier la conception ou la pensée d'un auteur et la comprendre, il faudra soumettre la recherche à un processus philologique minutieux dont les principales étapes seraient: 1- la reconstruction de la biographie de l'auteur de la théorie (ou du modèle), non seulement en ce qui concerne l'activité pratique mais surtout pour l'activité intellectuelle; 2- établir le registre des oeuvres de l'auteur par ordre chronologique avec des divisions correspondantes aux raisons intrinsèques de la recherche en cours et, 3- la recherche du "leitmotiv", du rythme de la pensée en développement. C'est ce travail préliminaire qui rend possible toute investigation ultérieure de la pensée théorique d'un auteur à partir de son texte et de ses oeuvres. Le lecteur pourra consulter à ce sujet le chapitre sur "les questions de méthodes" dans l'ouvrage de F. Ricci et J. Bramant, Gramsci dans le texte, op. cit., p. 243-248. On pourra consulter aussi J. Topolski, op. cit., (1976).

105 Cf. supra p. 44-60.

A ce niveau de pur constat, nous avons à prendre acte de ce dont depuis longtemps les psychologues de "l'intelligence" ont pu se convaincre, c'est que notre intelligence du réel donc notre production des moyens de contrôles de la réalité et de notre environnement est directement fonction, non d'une essence de l'homme civilisé ou d'une nature de la raison, comme pourrait l'avaliser le mentalisme du discours psychiatrique, mais bien de conjonctures socio-économiques et historiques précises, donc des instruments que l'homme se fabrique dans un processus de production de ses moyens de survie et de croissance afin de maîtriser l'environnement et les transformations qu'il y opère¹⁰⁶.

Si l'on peut affirmer que l'homme vient au monde inculte, il développe et perfectionne cependant ses connaissances au fur et à mesure qu'il entre en contact avec les phénomènes environnant dans la praxis.

Cette praxis n'est pas constituée que de la seule expérience individuelle mais aussi de la pratique sociale, c'est-à-dire de toute l'activité des hommes au cours de laquelle ils exercent leurs influences sur le monde matériel et le transforment. C'est la connaissance et l'étude de ces phénomènes, de ces événements qui se déroulent dans le monde sous la nécessité de la praxis historique qui constituent la théorie ou le modèle dans la science. Vouloir saisir et comprendre un modèle ou une théorie signifie donc aussi au niveau de son analyse, retourner aux pratiques historiques

106 W. Apollon, Productions scientifiques et pratiques sociales, in Recherche en épistémologie, no 2, Québec, Uni. Laval, 1975, p. 94.

sociales qui sont à la base de la théorie ou du modèle dans les sciences humaines. M. Cornforth décrit cette nécessité fondamentale de la théorie ou du modèle comme suit:

In general, the acquisition of knowledge in society is something which arises out of the sum total of the practical activities of the members of society, their intercourse with internal nature and with one another. Apart from such practical activities, such active relationships, we could not acquire knowledge of anything, for there would be no basis on which to derive ideas which correspond with objective reality or to test that correspondence¹⁰⁷.

Il précise également la base objective du développement de la théorie.

Hence knowledge in its development continually passes through a cycle of three phases:

- (1) Social practice, the development of production and of social relationships, setting problems for theoretical solutions.
- (2) The elaboration of theories arising from those problems, based on the available experiences, and the logical working out of those theories.
- (3) The application of those theories in social practice, testing, verifying and correcting them in the process of putting them to use.

This is a never-ending process [...] ¹⁰⁸.

Tous ces principes fondamentaux sur lesquels doit être basée notre procédure, et qui fixent la nécessité de la considération de tous les aspects qui fondent toute réalité a été mise en évidence dans la méthodologie par le principe de la totalité concrète¹⁰⁹. Cela signifie considérer la

107 M. Cornforth, op. cit., (1968), (T. 3), p. 152.

108 Idem, ibid., p. 155-156.

109 Cf. supra p. 85. et note no 97.

réalité comme ensemble structuré et dialectique, dans lequel ou à partir duquel n'importe quel fait, quel qu'il soit, peut être compris rationnellement. Rassembler tous les faits ne signifie nullement connaître la réalité et tous les faits réunis ne constituent pas encore une totalité explicative. Les faits permettent une compréhension de la réalité, uniquement s'ils sont conçus comme faits d'une totalité, comme parties structurant la réalité et non comme des atomes immuables, séparés et irréductibles.

Cette conception de la totalité concrète n'affirme pas que l'on puisse épuiser tous les aspects de la réalité et d'en donner une image complète; c'est plutôt une conception de la réalité et de sa connaissance en tant que réalité c'est-à-dire que si la réalité ne peut être véritablement saisie que comme concrète et faisant partie d'une totalité c'est qu'elle a une structure (et n'est pas cahotique), qu'elle se développe (qu'elle n'est pas immuable, ni donnée une fois pour toute) et qu'elle est en mouvement, en élaboration (et donc qu'elle n'est pas achevée dans sa totalité, de sorte que seules ses parties ou leur disposition seraient

modifiables)¹¹⁰. Cette conception de la réalité conduit à des conclusions méthodologiques fondamentales lorsqu'il s'agit d'établir les procédures de la recherche en science humaine et sociale. Cela signifie avant tout que chaque phénomène doit être saisi comme élément d'un tout. Si la réalité est une totalité dialectique et structurée, la connaissance concrète de la réalité ne saurait être une simple

110 C'est à partir d'une telle compréhension de la réalité et de son développement qu'il faut situer au niveau de la connaissance la notion de vérité que l'homme peut atteindre en investigant les phénomènes de l'univers. Du caractère dialectique de la connaissance il en ressort au niveau de la vérité un caractère non moins dialectique. En effet, puisque l'univers est infini dans l'espace et dans le temps et que chaque objet de la réalité est aussi un nombre indéfini de nexi, de rapports et d'interactions avec d'autres objets, la connaissance que l'homme peut en avoir demeure toujours relative (vérité relative) au développement et au niveau d'achèvement relatif de l'objet et de la connaissance de celui-ci. D'autre part, la vérité atteinte dans la connaissance d'un objet peut être absolue (vérité absolue) au sens où l'on peut avoir une connaissance scientifique, pleine, achevée, reflétant les propriétés objectives des objets étudiés au niveau du développement de la science au moment de la réalisation de la connaissance en question. C'est lorsque la science s'appuyant sur cette vérité absolue, certaine se développera plus profondément que cette dernière deviendra relative par rapport à l'objet examiné. Cette notion dialectique entre vérité absolue et vérité relative dans la connaissance s'oppose au relativisme absolu qui considère que nos connaissances de la réalité sont uniquement relatives et qu'il n'existe pas de connaissances absolues; ou encore que toute vérité est relative au sujet connaissant ce qui conduit au solipsisme. C'est en faisant appel à la relativité objective et la limitation de nos connaissances que la dialectique empêche celle-ci de se transformer en dogmes ou en une approche strictement subjective de la connaissance. On pourra consulter à ce sujet: O. J. Ruda, op. cit., (1977); Elie Blanc, Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine, Paris, P. Lethiellieux, 1906; M. Rosentahl et al., op. cit.

somation des notions ou des faits successifs; ce ne peut être qu'un procès de concrétisation qui va du tout (1ère étape) aux parties (2ième étape) et qui part ensuite de ces parties pour retourner au tout (3ième étape).

La compréhension de la réalité n'implique pas seulement que les parties et l'ensemble se trouvent en un rapport d'interaction, de connexion interne mais ce n'est que par cette interaction des parties que s'élabore la totalité.

En effet la détermination de la totalité est liée à sa genèse et à son développement. Ce qui du point de vue des procédures de la méthodologie signifie qu'il faut rechercher quelles sont les origines et les sources de son développement, en somme retrouver dans la procédure le caractère génético-dynamique de la réalité comme totalité.

Quant cette deuxième étape des sources historiques et théoriques et de leur interaction sera réalisée, il restera à reconstituer par la pensée le tout (la synthèse).

C'est à cette troisième étape (la synthèse) que la connaissance prend sa forme subjective profonde sur les bases des éléments objectifs mis à jour dans la deuxième étape (l'analyse).

Le mouvement de cette procédure de la recherche pourrait dès lors s'illustrer comme suit:

Tableau II

Les étapes de la procédure de la recherche.

1- Contemplation directe.

(comme examen de l'objet dans son intégrité initiale (phénoménologique))

3- Synthèse

(Connaissance par la pensée, du contenu objectif du phénomène comme totalité concrète)

2- Analyse

(Distinction par la pensée, des différentes faces génético-dynamique de la réalité analysée)

De son côté, H. Lefebvre résume ce processus de la façon suivante:

- a) Aller à la chose elle-même. Pas d'exemples extérieurs, pas de digressions, par d'analogies inutiles; donc analyse objective;
- b) Saisir l'ensemble des connexions internes de la chose--de ses aspects; le développement et le mouvement propre de la chose.
- c) Saisir les aspects et les moments contradictoires; la chose comme totalité et unité des contradictions [...]
- e) Ne pas oublier--il ne faut pas se lasser de le répéter--que toute chose est reliée à toute autre; et qu'une interaction insignifiante, négligeable, parce que non essentielle à un moment, peut devenir essentielle à un autre moment et sous un autre aspect.

... La méthode dialectique se révélera ainsi à la fois rigoureuse (puisque s'attachant à des principes universels) et plus féconde, capable de détecter tous les aspects des choses, y compris les aspects par où les choses sont "vulnérables à l'action"¹¹¹.

¹¹¹ H. Lefebvre, op. cit., p. 224-225. (Souligné par l'auteur)

C'est seulement à partir de ces étapes de procédure fondées sur une méthodologie scientifique que nous pourrions dégager la place et le rôle des catégories "objet" et "sujet" dans les modèles soumis à l'analyse. Au niveau de l'analyse philosophique (épistémologique) cette approche dialectique a déjà été utilisée par nombre de chercheurs¹¹² dont le

112 Aux Etats-Unis un bon nombre de chercheurs ont utilisé et/ou explicité les fondements et la richesse de cette approche pour la compréhension et l'interprétation de divers phénomènes de la réalité sociale et humaine. On pourra consulter les travaux suivants pour différents angles d'utilisation de cette méthode: 1) G. M. Fried, The Problem of Explanation in History, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Philosophie de l'Université Brown, Rhode Island, 1972; 2) E. Grad, Ideology and Education: An Investigation of the Relationship Between Ideology, Educational Theory and Educational Practice, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Education de l'Université Wayne, Detroit, 1965; 3) S. A. MacClaren, Dialectical Materialism as an Explanatory Mechanism for the Community Junior College Movement in the United States 1950-1965, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Education de l'Université Wayne, Detroit, 1970; 4) S. D. Papson, A Qualitative Analysis of Western Literary Utopias: A Study of the Relationship of Utopias Ideas and their Socio-historical Location, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Sociologie, Université du Kentucky, 1976; 5) F. R. Shor, Toward A Dialectical Critique of Consciousness, Ideology, Class, and Culture in America, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Philosophie, Université du Minnesota, 1976; 6) J. A. Whippen, Economics and Social Change: An Historical Analysis, thèse de doctorat, non-publiée, Université d'état du Colorado, 1972; 7) B. L. Kahn, Antonio Gramsci's Philosophy of Praxis, A Humanist Historism, thèse de doctorat, non-publiée, Université de l'Indiana, 1976; 8) W. J. Kruvant, Socio-economic Development in the U.S. Virgin Island: An Historical Materialism Approach, thèse de doctorat, non-publiée, The American University, Columbia, 1976.

Dr A. Cupparoni dans le domaine des sciences administratives.

Ainsi, seulement une philosophie de la praxis peut nous fournir une voie adéquate pour trouver les fondements de la prise de décision.

Dans ce contexte elle permet: a) Du point de vue épistémologique, d'expliquer scientifiquement l'opposition et l'unité dialectique de l'objet et du sujet et de réconcilier théorie et praxis dans leur interaction et interdépendance dynamiques¹¹³.

C'est à la synthèse (troisième moment de la recherche) des résultats de l'analyse (deuxième moment) qu'apparaîtra l'essence des phénomènes analysés c'est-à-dire les relations motivées des catégories "objet" et "sujet" dans les modèles examinés, point de départ (premier moment) de toute l'investigation.

De ce point, nous pourrons réaliser l'interprétation des résultats du processus complet de l'investigation et porter ainsi des jugements fondés sur les hypothèses que nous avons posées dans la problématique de la recherche quant aux modèles analysés. Cette interprétation des résultats de l'analyse des modèles étudiés doit faire appel à un cadre de référence.

¹¹³ A. Cupparoni, op. cit., p. 200.

[...] lorsqu'il s'agit de textes écrits, remonter des mots aux concepts, c'est-à-dire, dans le langage sémantique, des signes instrumentaux au signe formel.

Dans cette perspective, tout auteur tend à communiquer au lecteur une connaissance qu'il possède d'un objet et qu'il a acquise par un processus reflétant sa position. Celui-ci doit ainsi faire le chemin inverse des mots aux concepts qui lui seront compréhensibles uniquement s'il les replace dans leur contexte épistémologique. D'autre part, puisque toute étude scientifique véritable est concrète; puisqu'il n'y a pas de vérité abstraite, mais la vérité est toujours concrète, c'est à l'intérieur du cadre de la société qui est la leur que nous devons replacer les auteurs, [...]114.

L'interprétation ou herméneutique du texte doit saisir sa signification authentique c'est-à-dire non seulement ce que l'auteur dit, mais aussi ce que l'auteur veut dire.

114 A. Cupparoni, op. cit., p. 92-95. Pour orienter le lecteur nous rappelons les sources que cite le Dr. Cupparoni pour en arriver à définir ainsi l'interprétation.

a) Pour la distinction, les différences et relations, entre le mot et le concept voir: 1) J. Maritain, Distinguer pour unir ou les degrés du savoir, 8^e édition, Paris, Desclée de Brouwer, 1963; 2) B. J. Lonergan, op. cit.; 3) Adam Schaff, Introduction à la sémantique, Paris, ed. Anthropos, 1969; 4) S. J. Hayakawa, Language in Thought and Action, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 3^e édition, 1972.

b) Pour le passage des signes instrumentaux au signe formel dans le langage sémantique voir: 1) J. A. Oesterle, The Problem of Meaning, in The Thomist, vol. 6, no 2, juillet 1944, p. 180-229; 2) Idem, Another Approach to the Problem of Meaning, in Ibid., vol. 7, no 2, juillet 1944, p. 233-263.

c) Pour la nécessité de replacer les concepts dans leur contexte épistémologique pour pouvoir les comprendre, voir: 1) A. Schaff, op. cit.; 2) J. A. Oesterle, op. cit., p. 258-263.

d) Pour les règles de l'interprétation véritable voir: 1) K. Kosik, op. cit.; 2) A. Gramsci, Oeuvres choisies, Paris, ed. Sociale, 1959. Voir aussi A. Tanase, The Cultural Conditions of the Historical Fact, in Revue Roumaine d'histoire, vol. 14, no 2, Bucarest, 1974, p. 241-250; F. Vernier, L'écriture et les textes, Paris, Editions Sociales, 1977; J. Topolski, op. cit., (1976).

Cependant cette interprétation de l'intention de l'auteur doit toujours être corrélatrice à son texte par le truchement duquel il exprime son intentionnalité. Autrement dit, l'herméneutique part du texte de l'auteur pour l'expliquer et retourne à celui-ci lorsque l'explication s'opère. C'est pourquoi elle doit respecter un certain nombre de règles pour assurer sa validité et sa valeur:

- 1- qu'elle ne laisse pas subsister dans le texte des passages inexplicables ou "casuels";
- 2- qu'elle explique le texte partiellement aussi bien que totalement, les différents passages comme la structure générale de l'ouvrage;
- 3- qu'elle soit systématique, et ne souffre pas de contradictions internes, d'un manque de logique et d'inconséquences;
- 4- qu'elle mette en évidence ce qui dans le texte est spécifique, et en fasse l'élément constitutif de son système d'explications¹¹⁵.

Toute interprétation sera donc tenue pour authentique dans la mesure où l'explication s'érige sur la spécificité du texte en tant qu'élément constitutif et explicatif de tout exposé subséquent.

En conclusion, les fondements scientifiques de notre méthodologie nous ont permis de fixer les règles d'investigation, d'exposition et d'interprétation des modèles placés sous analyse ainsi que la démarche opérationnelle par laquelle la recherche opère. Il est aussi fondamental de noter que notre exposé sur les fondements scientifiques de la

115 K. Kosik, op. cit., p. 107.

méthodologie nous fournit aussi les critères permettant d'interpréter, d'évaluer les modèles sous analyse au plan épistémologique. Notre démonstration sert donc à la fois a) comme fondement de la méthodologie b) comme guide opérationnel des procédures de la recherche et c) comme critère pour l'évaluation des hypothèses soulevées (voir le schéma ci-après, p. 103). A cet égard la nécessité de cette démonstration s'imposait et justifie tout à la fois l'ampleur qu'elle prend dans la recherche.

c) Les critères d'évaluation des modèles.

La problématique de notre recherche a déjà focalisé l'aspect sous lequel on envisage l'évaluation des modèles considérés, c'est-à-dire le plan épistémologique¹¹⁶; de plus elle a posé la nécessité de critères¹¹⁷ pour réaliser cette évaluation.

Tout comme dans le processus de la connaissance, de la théorisation, des procédures de la recherche, ces critères ne sont pas le fruit de l'arbitraire et du subjectif; ils font parties intégrantes des fondements scientifiques de la connaissance et des principes universels du développement de

116 Cf. supra p. 12 ss.

117 Cf. supra p. 17 ss.

Tableau III

La démarche opérationnelle de la recherche.

1. FONDEMENTS du
problème.

PARTIE I

problématique épistémologique,
hypothèses et méthodologie.

2. L'ANALYSE.

Partie II

(A)

Les modèles en administra-
tion scolaire utilisant
l'approche de système.
(objet et sujet et leur
rapport dans les modèles)

(C)

Dégager les pratiques
historiques (des faits
concrets et précis)
qui contribuent et
participent au déve-
loppement des modèles
basés sur l'approche
de système en adminis-
tration scolaire

(B)

Dégager les pratiques
théoriques (des faits
théoriques ou théories
précises) qui contri-
buent et participent
au développement des
modèles basés sur
l'approche de système
en administration
scolaire3. SYNTHESE: Les résul-
tats de l'analyse
(et discussion)

Partie III

La synthèse des résultats retrouve
les fondements concrets des phéno-
mènes analysés i.e. les faits (les
modèles du départ.

↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓

Et permet de supporter ou infirmer
les hypothèses qu'autorise cette
synthèse des fondements épistémolo-
giques des modèles analysés (consé-
quences épistémologiques)

la réalité sociale et humaine dont elle est le reflet. Les critères de l'évaluation se présentent à cet égard comme lien de dépendance organique et indissolublement liés d'avec les orientations concrètes de la philosophie de la praxis dont nous avons exposés les fondements et principes scientifiques. Notre recherche se centrant sur les catégories "objet" et "sujet" et leur articulation dans les modèles analysés, les critères d'évaluation seront donc ceux des lois du développement universel de la réalité, de la société, et de la pensée, c'est-à-dire:

a) L'unité: Toute connaissance chez le sujet est le reflet du monde objectif dans la pensée--principe de l'examen objectif des choses et des processus¹¹⁸--.

b) Le développement universel: Tant le sujet que l'objet sont en perpétuel mouvement, ce qui entraîne une modification qualitative de leur essence profonde--principe du développement universel¹¹⁹--.

c) La liaison universelle: Tant le sujet que l'objet ne sont explicables qu'à partir de leur interaction et leur rapport--principe de la liaison universelle des phénomènes¹²⁰--.

d) Concrétude de historicité: Tant le sujet que l'objet

118 Cf. supra p. 80.

119 Cf. supra p. 81.

120 Cf. supra p. 82.

ne peuvent s'expliquer que sur les mouvements concrets et historiques de la réalité--principe de l'analyse concrète et historique des phénomènes¹²¹--.

Plus spécifiquement, au niveau de la catégorie épistémologique "sujet", sera considérée comme abstraite toute conception qui présente celui-ci comme étant séparé des conditions et des rapports sociaux dans lesquels il évolue. De ce point de vue scientifique, nous considérons comme abstraite toute position qui en vient à considérer le sujet comme un réactif mécanique adaptif à des stimulants extérieurs, fournissant ainsi des réponses mécaniques à un entourage non moins fixiste. C'est cette conception mécaniste abstraite que le Dr. O. J. Ruda relevait dans son ouvrage sur la dialectique de la personnalité lorsqu'il écrivait à propos de la catégorie "sujet":

Ici apparaît la possibilité d'une psychologie des senso-perceptions qui soit valable pour l'animal et pour l'homme, mais valable pour l'homme seulement, si l'on tient compte que l'homme n'est pas uniquement un individu ressentant, parce que les autres activités propres de l'homme ont beaucoup de poids sur les processus senso-perceptifs. Par exemple, la psychologie peut se demander quel poids a, sur le "sentir" humain, le fait que l'homme non seulement ressent mais aussi sait qu'il ressent. La mémoire que l'intelligence a des senso-perceptions antérieures est un facteur extrêmement important parce que la mémoire que l'intelligence a des senso-perceptions n'est pas seulement une mémoire sensorielle ou un emmagasinage cybernétique, mais surtout la conscience

121 Cf. supra p. 83.

de cette mémoire. Par conséquent, les expérimentations conduites sur les animaux et sur l'homme ne pourront jamais arriver à constituer la base d'une théorie de la personnalité proprement dite¹²¹.

Nous considérerons comme abstraite toute conception du sujet qui le présente comme un tout impersonnel structuré ou érigé sur la base de besoins dont l'origine se situerait en dehors soit de l'ontogénèse soit de la philogénèse de l'être humain; en d'autres termes, toute représentation du sujet qui est suffisante et entière par elle-même pour se définir et qui n'a aucun besoin de l'extériorité objective pour s'expliquer. A propos de cette conception G. Politzer disait:

L'expérience que nous offre la psychologie est constituée par des processus qui n'ont pas la forme de nos actions quotidiennes. On nous dit en effet: des représentations se sont associées, des tendances se sont réveillées, des instincts ont été déclenchés. A la place des événements nous trouvons des processus que l'on affirme avoir été découpés dans une réalité sui generis: la réalité spirituelle; à la place du drame humain nous en trouvons un autre, joué par des personnages inconnus, et qui nous ressemblent pas: des représentations, des images, des instincts¹²³.

Nous considérerons également comme abstraite toute construction conceptuelle qui, tout en admettant la source objective de la constitution du sujet véritable, établit cependant une différence qualitative et non plus simplement

122 O. J. Ruda, op. cit., (1973), p. 56.

123 G. Politzer, Les fondements de la psychologie, Paris, ed. Sociales, 1973, p. 85-86.

formelle entre la forme subjective et sa source objective.

A. Léontiev, à propos de cette conception, affirmait:

[...] au lieu de commencer par se demander ce qui peut se cacher derrière la sensation dans le monde extérieur (c'est-à-dire d'aller de la sensation aux choses concrètes), il faut partir de la façon dont la réalité matérielle engendre le phénomène de sensation, c'est-à-dire procéder, dans l'analyse scientifique, de la réalité des choses réelles, à la sensation¹²⁴.

A. R. Luria alléguait aussi:

They attempted to show that true thinking consists of the direct "perception of relations" and cannot incorporate either images (concrete), or verbal components, or their associations, so that the act of thinking is an independent mental "function", like the acts of perception or of recollection. The Würzburg school deserves credit for the fact that for the first time it distinguished thinking as an independent entity for psychological investigation. However, this step was made at great cost, for the acceptance of thinking as a once-and-for-all indivisible act, which can be described by subjective methods and which cannot be broken down into its components, was a retrograde step compared with associationism, closing the door to its scientific investigation¹²⁵.

Nous dirons, en accord avec les principes fondamentaux que nous avons définis jusqu'ici, que toute conception du sujet sera abstraite lorsqu'elle confond expérience individuelle et expérience sociale, résumant cette dernière à la première, de façon à ce que le sujet épistémique qui en résulte n'est plus le fruit d'un processus social d'hominisation

124 A. Léontiev, op. cit., p. 199.

125 A. R. Luria, op. cit., p. 325.

continuel mais plutôt une entité complètement préformée et prédéterminée, dont les seules variantes quantitatives qui y apparaissent sont reliées aux forces inter-individuelles qui agissent sur lui.

La spécification de ce caractère fondamental (le caractère social du sujet) a été élucidée par A. Léontiev qui, après avoir fait ressortir la nécessité chez le sujet de la considération de l'expérience spécifique (chez l'animal cette expérience se fixe dans les mécanismes du comportement réflexe inconditionnel instinctif) et de l'expérience individuelle, démontre que chez le sujet spécifiquement humain il faut y ajouter un troisième type d'expérience:

Le problème est autre chez l'homme. En effet, il existe chez lui un troisième type d'expérience, l'expérience socio-historique, que l'homme s'approprie au cours de son développement ontogénique.

Cette expérience est spécifique dans ce sens qu'elle ne se forme pas dans la vie des différents individus, mais qu'elle est le produit du développement de nombreuses générations, et se transmet d'une génération à l'autre. Toutefois elle n'est pas fixée dans l'hérédité et c'est en cela que réside sa différence radicale avec l'expérience spécifique des animaux. Bien qu'elle s'acquiert au cours du développement ontogénique de l'homme, on ne peut l'identifier avec l'expérience individuelle proprement dite. Elle se distingue d'une part par son contenu, ce qui est évident, d'autre part par le principe de son mécanisme d'acquisition et d'appropriation¹²⁶.

Ce procès de concrétisation du sujet dans le processus épistémologique ne peut enfin se définir que par rapport au

126 A. Léontiev, op. cit., p. 168.

caractère dynamique (en mouvement, en développement) de la réalité, de l'objet extérieur au sujet.

Quant à la catégorie "objet" elle sera considérée comme statique lorsqu'elle se définira comme un élément mobile dans un ensemble fixe qui ne peut s'expliquer que par référence aux éléments compris dans cet ensemble hétérogène en action.

Cette conception de la réalité, H. Lefebvre la décrit comme suit:

Au coeur du temps, au sein de la temporalité, les savants découvrent du discontinu, des unités séparables, donc stables: chromosomes et gènes, atomes et particules, phonèmes, etc. [...] Dès lors, ce qui change, ce qui semble naître, ce qui apparaît, cela se définit par un arrangement des unités élémentaires. Ils suffit d'un nombre restreint d'unités pour donner des combinaisons extrêmement nombreuses, plus ou moins probables. Dès lors, ce n'est plus le temps local et le mouvement sensible qui découpe l'analyse en éléments séparables et stables; c'est le temps universel, celui du monde, de la vie, de l'histoire. C'est le devenir. L'opération élatique reprend vigueur et sens, avec une ampleur nouvelle. L'analyse réductrice de tout mouvement à des éléments et à un ensemble immobile redevient actuelle, avec des moyens nouveaux¹²⁷.

Nous considérerons comme statique aussi toute conception qui en arrive à considérer la réalité (l'objet) comme une partie d'un tout toujours en équilibre sur lui-même et dont le principe axial est la maintenance en équilibre par un échange.

¹²⁷ H. Lefebvre, L'idéologie structuraliste, Paris, Ed. Anthropos, coll. Points, 1971, p. 56.

constant avec d'autres éléments de la réalité; cependant que la conséquence de ces échanges n'entraîne que des changements quantitatifs mais jamais qualitatifs, peu importe les conditions concrètes de lieux et de temps où elle se situe.

D. Monière présente la façon dont ces théoriciens abordent la réalité sociale:

Ces théoriciens ont tenté une synthèse associant le changement et la stabilité. Ils posent donc théoriquement qu'il peut y avoir des changements dans le système politique sans que le système lui-même change. Le changement devient même une des conditions de la stabilité. Ainsi, on pondérerait le contenu du concept de changement en l'associant à la finalité du maintien du système politique et d'un ordre social particulier. Ce qu'il fallait dès lors étudier, ce n'est pas les conditions nécessaires à un changement global du système politique et du système social puisque par définition, cela était impossible, mais plutôt les conditions d'un changement partiel dans le cadre du système existant, [...]

.....
Dans cette perspective le changement signifie adaptation¹²⁸.

Les critères de notre analyse de la réalité nous conduisent à considérer comme statique toute conception de la réalité sociale et humaine qui la présente comme un produit fini, final, absolu, obéissant à des lois d'opérations fixes, formelles et prédéterminées qui sont de nature quasi-naturelles.

R. Miguelez, analysant la pensée de Lukács, peut affirmer:

¹²⁸ D. Monière, Critique épistémologique de l'analyse systémique, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 128-129.

Toute connaissance de la réalité part, bien entendu, des faits. Mais pour que cette réalité puisse être connue il faut nier l'infinitude des aspects toujours changeants des faits. Il faut les soustraire au processus complexe où ils se déterminent comme qualitativement différents. Les phénomènes de la réalité sont alors, dit Lukács, transposés réellement ou en pensée de leur contexte naturel dans un contexte épuré permettant d'étudier les lois qui les régissent, abstraction faite de l'action perturbatrice de tous les autres phénomènes. Cette opération peut bien être appelée "abstraction", même s'il ne s'agit pas toujours et seulement de détacher par l'esprit quelque aspect particulier du phénomène, même s'il s'agit généralement d'un détachement réel des aspects, car c'est dans tous les cas une considération à part de ce qui n'est pas séparé dans la réalité, d'un isolement de ce qui, en fait, n'est pas isolé [...]. L'exigence qui se trouve à la base de cette méthode a déjà été posée par Galilée: il faut présupposer que les phénomènes se répètent, que les éléments de la réalité sont constants, que l'ordre de la nature est immuable¹²⁹.

Finalement, nous dirons que la catégorie "objet" est statique (au plan épistémologique) lorsqu'elle est considérée hors des conditions objectives (réelles) de son origine et de son développement c'est-à-dire l'objet défini sans les considérations de tous ses nexi ou liaisons avec d'autres phénomènes:

[...] il n'existe pas dans le monde un absolu des phénomènes ou des objets isolés sans que d'une façon ou de l'autre ceux-ci se trouvent liés entre eux¹³⁰.

¹²⁹ R. Miguelez, Sujet et Histoire, Ottawa, Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1973, p. 25.

¹³⁰ O. J. Ruda, op. cit., (1977), p. 24.

En résumé, nous dirons tant au niveau du "sujet" que de "l'objet" qu'il s'agira de déterminer les racines, origines et étapes de développement des modèles étudiés pour pouvoir juger du caractère scientifique de l'analyse qui y est reflétée (pour les catégories objet et sujet), les bases de l'analyse et du jugement étant la concrétité historique comme fondement du développement de tout type de réalité. De cette conception vis-à-vis d'autres formes d'explications qui, elles, se situent en dehors du monde objectif, G. Politzer disait:

La science affirme qu'elle est la connaissance du réel; l'idéalisme soutient le contraire. La science explique la genèse de la pensée à partir de l'être; l'idéalisme la genèse de l'être à partir de la pensée. Pour la science, la pensée, c'est celle de l'homme, et elle prouve l'existence de la nature avant l'homme et par conséquent, avant la pensée. Pour échapper à cette réfutation, le philosophe idéaliste veut interdire la science de s'occuper de la genèse de la pensée. Ne pouvant réfuter la géologie et la paléontologie, il passe à la négation de la méthode historique. Ne pouvant réfuter l'évolution, il nie la réalité du temps. Constamment obligé de reculer devant le contenu concret de la science, il nie la valeur de la méthode scientifique. La science prouvant sa vérité par l'expérience et l'industrie, l'idéalisme proclame que celles-ci ne prouvent rien¹³¹.

Voilà donc sur quelles assises nous examinerons systématiquement les modèles de Getzels et al. et de Griffiths.

¹³¹ G. Politzer, La philosophie et les mythes, Paris, Editions Sociales, 1973, p. 175.

C'est sur l'ensemble des principes¹³² que nous venons d'éclaircir que s'articulera l'analyse et la synthèse.

132 L'ensemble des principes sur lesquels reposent nécessairement toute théorie ou modèle en administration scolaire et sur lesquels doit s'opérer toute analyse des fondements épistémologiques de quelque connaissance que ce soit a déjà fait l'objet d'une publication, par l'auteur de cette thèse, l'on pourra se référer quant à cette question des fondements de la théorie et du modèle à R. Trudel, La nécessité de la considération de l'ensemble des fondements théoriques dans l'évaluation des théories en administration scolaire, Congrès de l'ACFAS, Université d'Ottawa, 1978.

PARTIE II

L'ANALYSE: OBJET ET SUJET DANS LES MODELES DE GETZELS ET GRIFFITHS

La première partie de la thèse focalise le problème épistémologique dans les sciences humaines et sociales et pose les fondements, les procédures et les critères de l'analyse.

Dans cette deuxième partie, conformément à la démarche opérationnelle de la recherche¹ sur la base des fondements dialectiques du processus cognitif, nous allons:

a) dégager les visées des modèles de Getzels et al. et de Griffiths, en nous centrant sur les catégories fondamentales qui sont mises en cause lorsqu'il s'agit d'une analyse épistémologique: objet et sujet, et leur rapport dans le processus cognitif (section A),

b) retrouver, comme éléments d'explication, les fondements théoriques de la conception de ces catégories épistémologiques (section B),

c) retracer les fondements et le rôle de la pratique dans la détermination de ces conceptions (section C).

C'est en retrouvant les différents moments (section B et C) de la conception scientifique de ces modèles que nous

¹ Cf. supra, p. 103.

pourrons expliquer concrètement leurs fondements épistémologiques (section A).

A. Présentation et analyse des modèles.

Dans un premier temps, nous présenterons les modèles et leur contexte selon les auteurs, pour ensuite dégager leur conception des catégories fondamentales de la connaissance (objet, sujet et leur rapport).

Tout au cours de notre exposé nous nous sommes limités aux éléments explicites fournis par les textes sous analyse. Cependant pour des raisons de clarté et de cohérence, nous référons, lorsque nécessaire, aux grands courants de pensée dans le domaine épistémologique, psychologique ou sociologique auxquels se rattachent les auteurs explicitement ou implicitement. Notre analyse a de plus exigé a) la consultation des écrits complémentaires de ces auteurs dans lesquels d'une manière ou d'une autre ils explicitent leur pensée² et b) le recours aux études déjà réalisées sur différents aspects des modèles que nous étudions.

² Cf. supra p. 91, l'importance de la prise en considération de toute l'oeuvre de l'auteur pour en comprendre véritablement l'orientation et la pensée.

a) Le modèle du comportement social de Getzels et al.

Le modèle que nous analysons trouve sa présentation la plus complète et la plus élaborée dans le volume de J. W. Getzels (1912-), J. M. Lipham et R. F. Campbell publié en 1968. C'est cependant en 1952 que Getzels exposa, en fait, la première version théorique de ce modèle du comportement social en administration scolaire³.

La version la plus récente (1968) du modèle de Getzels⁴ est donc le résultat d'ajouts et de modifications

3 J. W. Getzels, A Psycho-sociological Framework for the Study of Educational Administration, in Harvard Educational Review, no 22, septembre 1952, p. 235-246. Pour comprendre certaines dimensions du modèle il faudra donc aussi retourner aux publications principales de l'auteur de ce moment jusqu'en 1968. L'on pourra consulter: 1) J. W. Getzels, Methods Used to Study Personality, in Journal of the National Association of Deans of Women, no 16, juin 1953, p. 154-158; 2) Idem, Administration as a Social Process, in Administrative Theory in Education, A. W. Halpin, ed., New York, Macmillan, 1958, p. 150-165; 3) Idem, Conflict and Role in the Educational Setting, in Reading in the Social Psychology of Education, W. W. Carters Jr. and N. L. Gage, eds., Boston, Allyn et Bacon, 1963, p. 309-318; 4) Idem, Images of the Classroom and the Vision of the Learner, in School Review, août 1974, p. 527-540; 5) Idem et E. Guba, Social Behavior and the Administrative Process, in School Review, no 55, 1957, p. 423-441; 6) Idem et A. P. Coladarci, The Use of Theory in Educational Administration, Stanford, Stanford University Press, 1955.

4 D'origine polonaise, ce spécialiste en administration scolaire américaine est considéré comme l'un des leaders les plus prolifiques au niveau théorique dans ce domaine. Il est reconnu par plusieurs comme un de ceux qui ont le plus d'influence dans ce secteur de la vie scientifique nord-américaine. Tout en oeuvrant comme professeur et chercheur à l'Université de Chicago, il est depuis 1951, l'un des responsables des associations nationales oeuvrant en administration

quantitatives au cours de cette période.

Dans la présentation de leur modèle du comportement social en organisation, les auteurs situent d'abord leur vision de la relation et de l'interaction de la théorie, de la recherche et de la pratique⁵, puis replacent leur conception du processus administratif et du comportement social dans les grands courants théoriques en administration générale et éducationnelle. Rapportant les premiers pas théoriques en administration des organisations au début du siècle, que les auteurs appellent "le point de vue managerial"⁶, ainsi

de l'éducation dans les Amériques. Son influence s'étend au "U.S. Office of Education" dont il fut l'un des conseillers résidents de 1964 à 1968. Les autres co-auteurs sont également considérés comme leaders dans le domaine de l'administration éducationnelle (cf. L. L. Cunningham et al. (eds.), op. cit., p. 25-33), cependant leur action théorique se situe dans le sillage tracé par J. W. Getzels.

5 Nous reviendrons sur l'analyse de la relation théorie/pratique au moment où nous traiterons des fondements et de la pratique dans les modèles sous analyse. Cf. p. 230 et ss.

6 En fait les auteurs se rapportent ici au courant théorique dit aussi de l'école scientifique ou encore de la division systématique du travail (école classique) tel que principalement développé par F. W. Taylor et H. Fayol. Dans son volume, Dynamic Management in Industry, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1960, (p. 29), R. Villiers résume les principes sur lesquels repose cette conception de l'organisation et la division du travail ainsi que son administration: Ainsi pose-t-il les principes sur lesquels reposent cette conception:

"1- Time-study principle: All productive effort should be measured by accurate time study and a standard time established for all work done in the shop.

2- Piece-rate principle: Wages should be proportional to output and their rates based on the standards determined

qué ses conséquences en administration générale et en administration scolaire en particulier, ils soulignent que c'est par une "réaction inévitable"⁷ à la rigidité de cette école de pensée en administration que va naître la théorie des

by time study. As a corollary, a worker should be given the highest grade of work of which he is capable.

3-Separation-of-planning-from-performance principle: Management should take over from the workers the responsibility for planning the work and making the performance physically possible. Planning should be based on time studies and other data related to production, which are scientifically determined and systematically classified; it should be facilitated by standardisation of tools, implements and methods.

4-Scientific-methods-of-work principle: Management should take over from the workers the responsibility for their methods of work, determine scientifically the best methods, and train workers accordingly.

5-Managerial-control principle: Managers should be trained and taught to apply scientific principles of management and control (such as management by exception and comparison with valid standards).

6-Functional-management principle: The strict application of military principles should be reconsidered and the industrial organization should be so designed that it best serves the purpose of improving the coordination of activities among the various specialists."

En administration scolaire l'on retrouvera également cette vision et cette organisation du travail sous une forme adaptée à l'école, voir supra, p. 3 note no 7.

⁷ J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 30): "It was inevitable that there be a reaction--perhaps and overreaction--against this one-sided view."

relations humaines ou le courant humaniste⁸. De cette deuxième grande période théorique en administration générale et éducationnelle se dessine, selon les auteurs, une troisième école à partir des alentours de 1940-50. Sans en préciser les causes et fondements pratiques⁹, les auteurs dressent un bref

⁸ Le mouvement des relations humaines dans l'administration générale remonte aux années 1920-1930. Principalement élaborée sur les résultats des travaux de E. Mayo (1933, 1945) à la Western Electric à Hawthorne près de Chicago, cette école de pensée centre son attention sur l'élaboration des "conditions psychologiques" et "attitudes" envers le travail comme principal facteur de la satisfaction et du rendement en organisation. Selon Getzels et al., op. cit., (p. 34): "The crucial result of the first studies, confirmed and reconfirmed by all ensuing studies, was to demonstrate the importance of employee attitudes and preoccupations. All attempts to eliminate such considerations were unsuccessful." Il fallait donc en conclure que les états d'esprit, les facteurs subconscients avaient une influence décisive sur le comportement de l'individu. Cette école de pensée se développera à partir surtout de 1945 sur les bases théoriques des progrès de la sociologie et de différents courants de la psychologie behaviorale; elle se centrera sur l'étude de la nature des besoins en relation avec le comportement humain en organisation. L'on retrouvera les éléments fondamentaux de cette approche des relations humaines dans des ouvrages comme A. Maslow, Motivation and Personality, New York, Harper and Bros., 1954; D. S. Beach, Personal: The Management of People at Work, New York, MacMillan, 1965; E. C. Bursk (ed.), Human Relations for Management, the Newer Perspective, New York, Free Press, 1956; K. Davis et W. Scott (eds.), Reading in Human Relations, New York, McGraw-Hill, 1959; R. Likert, New Pattern of Management, New York, McGraw-Hill, 1961. En administration éducationnelle, ce courant aura bien sûr ses répercussions et ses applications à partir des mêmes fondements théoriques, cf. supra, p. 5, note no 9.

⁹ J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 40): "In 1938 came the statement of significantly different approach from others, albeit not totally divorced from them. Chester Barnard first formulated it in a series of lectures for the Lowell Institute in Boston and later elaborated in the remarkable treatise The Functions of the Executive. Here the clear and explicit need for a general theory of administrative relationships was set forth and the placing of a such theory in the context of the social science of behavior advocated." (souligné par les auteurs).

générique de l'évolution de cette école de pensée à travers les ouvrages de C. I. Barnard¹⁰, H. A. Simon¹¹, C. Argyris¹², E. W. Bakke¹³, T. Parsons et A. E. Shils¹⁴ et qu'ils généralisent sous le point de vue de l'école des sciences sociales. De cette école de pensée des sciences sociales, dans laquelle s'inscrit le modèle développé par Getzels et al., l'on en retient "l'apport" de C. I. Barnard pour son eclectisme et son travail d'intégration des éléments du "taylorisme" (le point de vue managerial) et de l'école des relations humaines¹⁵. La contribution de H. A. Simon est aussi retenue à cause de son approche "consistante et utilitaire" en plus

10 C. I. Barnard, The Functions of the Executive, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1938.

11 H. A. Simon, Administrative Behavior, New York, Macmillan, 1945.

12 C. Argyris, Personality and Organization, New York, Harper et Row, 1957.

13 E. W. Bakke, Organization and the Individual, New Haven, Labor and Management Center, Yale University, 1952.

14 T. Parsons et E. A. Shils (eds.), op. cit., aussi T. Parsons, op. cit.

15 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 42): "Barnard's analysis of the relationship between effectiveness and efficiency, formal and informal organization, cooperative achievement and personal satisfaction, provides a heuristic framework for studying and understanding the most crucial aspects of administrative behavior. If the formulation did not entirely solve all the problems it raised (and which subsequent formulations have solved them?), it succeeds in putting the technical view of administration as represented by Taylor and Fayol and the human relations view as represented by Follett and Mayo into appropriate perspective."

d'être congruente d'avec les principes de la compétition¹⁶.

L'apport de E. W. Bakke et C. Argyris est retenu parce qu'elle réduit les problèmes de l'administration à une "friction" entre organisation et travailleurs, ainsi que la solution théorique qu'ils offrent, c'est-à-dire "la fusion théorique et pratique" de ces dimensions antinomiques:

[...] There is a fundamental and inevitable incongruity between the needs of mature personality and the requirements of formal organizations¹⁷.

Finalement, c'est à la contribution de Talcott Parsons à laquelle on a recours pour fonder le modèle du comportement social dans une organisation, l'"assumption" fondamentale de Parsons étant la suivante: "Social action

16 Idem, *ibid.*, (p. 43): "A different approach was needed--one that would establish a consistent and useful administrative theory. Such an approach was to be found in shifting the emphasis from the principles of administration to a study of the conditions under which competing principles are applicable." (souligné par les auteurs).

17 Idem, *ibid.*, (p. 45-46). Voir aussi (p. 47): "When an individual and an organization come together, the organization will attempt to impress its pattern upon the individual, and the individual will attempt to impress his pattern upon the organization. The first process may be called the socializing process; the second, the personalizing process. A fundamental proposition derived from the framework is that many of the problems of administration are caused by the friction between the two processes or, to put it in Argyris' terms 'by the basic incongruence between the nature of relatively mature individuals and healthy formal organization', each seeking to obtain optimum self-actualization. From this point of view, then, how are good administration and effective leadership achieved? They are achieved essentially through the "fusion process". (souligné par les auteurs).

itself may be seen as a system representing a 'compromise' in the interaction of the cultural, organic, personal and social subsystems.¹⁸

C'est sur cette conception, comme point d'appui et comme aboutissement de ce courant des systèmes sociaux, que Getzels et al. basent leur modèle¹⁹. Il est à noter que ces auteurs ne se questionnent pas sur la valeur de l'eclectisme, ni sur celle du principe de la compétition et de l'utilitarisme, ni sur le contenu réel du "fusion process" et ses possibilités de réalisation dans une pratique humaine.

1- L'objet dans le modèle de Getzels et al.

Ce que le modèle se propose de représenter (son objet), prend plusieurs aspects dont la spécificité est parfois confuse. D'abord, l'objet du modèle semble être présenté comme étant un cadre de travail pour l'étude du "comportement organisationnel"²⁰, ensuite comme un cadre de référence pour une

18 Idem, ibid., p. 48.. (souligné par les auteurs).

19 Idem, ibid., (p. 51): "As will be seen, the framework presented in this volume has also been influenced by parts of Parsons' formulations where these parts seem fruitful, without thereby necessarily accepting the entire structure of the general theory." (souligné par les auteurs).

20 Idem, ibid., (p. xv): "Among the theoretical formulation developed was a social process model of organizational behavior--a model that came shortly to serve as the framework for scores of studies in administration at Chicago and elsewhere [...]" (souligné par les auteurs).

étude systématique de l'administration²¹ ou du processus administratif²², pour finalement se centrer sur la modélisation de ce qu'est le comportement social dans une organisation prise comme "un système social"²³. Rappelant une prescription déjà énoncée par H. A. Simon selon laquelle il ne peut y avoir de "principes scientifiques" sans d'abord posséder des concepts, des notions qui permettent de décrire théoriquement les situations administratives²⁴, Getzels et al. offrent au départ une définition du processus administratif selon, une fois de plus, des prescriptions tirées de

21 Idem, ibid., (p. 23): "The primary purpose of this volume is to present a framework for the systematic study of administration [...]."

22 Idem, ibid., (p. 77): "For general analytic purposes, especially for the analysis of administrative processes, we can conceive administration as functioning within a social system framework."

23 Idem, ibid., (p. 105): "If all the dimensions dealt with so far were put into a single and we are afraid rather unwieldy, pictorial representation, the consequent general model of interrelationships might look like [...]
(a) General model of the major dimensions of behavior in a social system."

24 Idem, ibid., (p. 43): "More specifically, Simon argued that before a science could develop principles, it must possess concepts [...] The first task of administrative theory must be to develop a set of concepts that will permit the description, in terms relevant to the theory, of administrative situations."

H. A. Simon²⁵ et de son approche "opérationniste" des concepts²⁶. Leur définition "générale" est réalisée du point de vue structurel, fonctionnel et opérationnel²⁷ du processus²⁸.

Structurellement, l'administration est vue comme une hiérarchie de rapport "d'ordonné à subordonné" (hierarchy of superordinate-subordinate relationships); idéalement cette structure de l'organisation, dans un système social, recèle toujours des positions plus hautes ou plus basses ou encore parallèles qui influencent plus ou moins largement le système social pris comme un tout²⁹.

25 Idem, ibid., (p. 43): "To be scientifically useful, these concepts must be operational--that is, their meanings must correspond to empirically observable phenomena."

26 Cf. plus loin p. 240 note no 290 comment cette approche néo-positiviste des concepts, répandue aux Etats-Unis par P. W. Bridgman, se retrouve appliquée ici en administration scolaire.

27 Idem, ibid., (p. 52): "We conceive of administration as a social process and of its context as a social system. It may be examined from three points of view: structurally, functionally and operationally."

28 En fait les auteurs, via la référence à H. A. Simon, se rattachent à la position théorique du structuro-fonctionnalisme telle que développée en Amérique du Nord à partir des années 1920. Voir p. 183-203.

29 Idem, ibid., (p. 52): "Structurally, administration is seen as a hierarchy of superordinate-subordinate relationships within a social system [...] Nonetheless, in the structure of an organization there are related higher and lower, as well as parallel, positions having greater and lesser advantages for asserting influence vis-à-vis each other and in the affairs of the system as a whole."

Fonctionnellement, la hiérarchie de relations déjà identifiées structurellement devient le lieu pour la distribution et l'intégration des rôles pour faciliter l'atteinte des buts. Cette responsabilité de la détermination des rôles est bien sûr le travail des ordonnants mais cette décision n'est complète que sur l'acceptation effective des subordonnés. L'ordonnant et le subordonné ayant, de ce fait, apparemment le même poids dans le processus d'atteinte des buts de l'organisation³⁰.

Opérationnellement le processus administratif est essentiellement rattaché aux personnalités (les éléments subjectifs) en présence, c'est-à-dire des ordonnants et des subordonnés; la structure et les nécessités objectives de l'organisation ne semble pas prendre significativement d'importance dans le processus³¹.

Le processus administratif s'analyse toujours, selon les auteurs, par référence ou par analogie au système social

30 Idem, ibid., (p. 52): "The superordinate may decide, but his decision is empty if the subordinate does not implement."

31 Idem, ibid., (p. 53): "One member perceives and organizes the relationship in terms of his needs, skills, goals, and past experiences; the other member perceives and organizes in terms of his needs, skills, goals, and past experiences. The two situations are connected through the existential structure, objects, and symbols which have to some extent--but most often only to some extent--a counterpart in both situations."

dans lequel il fonctionne. Ils empruntent à R. Linton³², L. J. Carr³³ et T. Parsons³⁴, leur conception de la notion de système social. La nature et l'origine de celui-ci est ombrageux et reste selon les auteurs plus "conceptuel" que descriptif³⁵, mais toujours en lien de dépendance organique avec un ordre social permanent³⁶. Prendre le concept de système social pour expliquer le comportement administratif dans les organisations s'applique peu importe la situation concrète et le type de système analysé³⁷. Ce dernier est

32 R. Linton, The Study of Man, New York, Appleton-Century-Crofts, 1936.

33 L. J. Carr, Analytical Sociology, New York, Harper and Row, 1955.

34 T. Parsons, op. cit.

35 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 54): "Perhaps the nature of a social system can be best understood if we compare it to a geometric figure, a bit of 'nothing intricately drawn nowhere' [...] A geometric figure consists of a series of spatial relationships which are delineated by points [...] They have no independant existence." Voir aussi (p. 53): "As used here the term 'social system' is of course conceptual rather than descriptive."

36 Idem, ibid., (p. 54): "So by local social system we refer to an 'assemblage' or aggregation of individuals and institutional organizations located in an identifiable geographical locality and functioning in various degrees of interdependance as a permanent organized unit of the social order." (souligné par les auteurs).

37 Idem, ibid., (p. 55): "In the analysis of administrative behavior, the concept of social system is applicable regardless of the level or magnitude of the system under consideration." Voir aussi, (p. 78): [...] Whether it be a large industrial organization or a small group within the organization, an entire school or a single class within the school, can be thought as a social system with characteristic institutions, roles, and expectations."

plutôt considéré comme un simple tissu aggrégatif-sommatif d'individus et d'organisations.

Etant donc admis par les auteurs que l'objet du modèle peut s'analyser à partir de la conception de "système social", l'étape suivante les conduit à analyser les parties constituantes de ce système. C'est sur la base des interactions des parties du système qu'il faudra expliquer le comportement social des individus dans les organisations³⁸. Partant d'un point de vue purement arbitraire³⁹, les auteurs sélectionnent les deux dimensions qui seraient les plus fondamentales pour définir le cadre théorique permettant de dresser le modèle du comportement social dans les organisations: les dimensions nomothétique et idiographique. Ces dimensions ont été sélectionnées à cause de leur "pertinence" et de leur valeur "utilitaire" (et non à cause de leurs fondements dans le réel) pour décrire le comportement

38 Idem, ibid., (p. 56): "We shall assert that this behavior may be understood as a function of these major elements: institutions, role and expectation, which together constitute the nomothetic or normative dimension of activity in a social system; and individual, personality and need-disposition, which together constitute the idiographic or personal dimension of activity in a social system." (souligné par les auteurs).

39 Idem, ibid., (p. 89): "By focussing on the sociological dimension with the central concept of personality of role and the psychological dimension with the central concept of personality, we have explicitly made a choice, that these are crucially, albeit not exclusively, relevant and useful."

social⁴⁰. Les auteurs notent également qu'ils ont rejeté, parce qu'il doivent faire un choix, les dimensions économique et politique comme déterminantes pour le système social dans son ensemble⁴¹.

La première dimension qui entre en jeu pour expliquer le comportement social, c'est la dimension normative qui serait fixée par et dans les institutions et les rôles qu'elles définissent pour l'atteinte des finalités de ce système⁴². Sans en chercher l'origine pratique et la façon dont elles se développent, Getzels et al. établissent que les institutions définissant le système social possède généralement au moins cinq propriétés de base:

1- Ces institutions obéissent à un but de maintien et de progrès du système social vu comme un tout⁴³.

40 Idem, ibid., (p. 89): "Like all theoretical formulations, the present framework is an abstraction and, as such an oversimplification of 'reality' [...] In short, choice must be made in systematic analysis; indeed, even discursive phenomenological description entails choices of what to look at and what to report. If someone claims that he has looked at everything, the chances are that he has seen nothing clearly.

The salient issues, then are relevance and usefulness, not comprehensiveness, although obviously that is significant." (souligné par les auteurs).

41 Idem, ibid., (p. 89): "[...] We would still be omitting such others recognizably pertinent sets of variables as the political and the economic." (souligné par les auteurs).

42 Idem, ibid., (p. 56): "The component conceptual elements of the normative dimension of a social system are institution, role, and expectation each term serving as the analytic unit for the term next preceding it."

43 Idem, ibid., (p. 57): "[...] and so on are institutions for the maintenance and furtherance of that social system as a whole."

2- Elles sont constituées de personnes pour les faire fonctionner en tant qu'elles sont définies institutionnellement par le rôle qu'elles jouent (actors) dans cette institution⁴⁴.

3- Elles sont structurées, et pour réaliser leur finalité elles doivent distribuer des rôles qu'elles déterminent avant toute sélection. Socialement, il semble qu'il faille déterminer deux types de personnes qui "par nature" remplissent les rôles dans les organisations, c'est-à-dire ceux qui déterminent les rôles et ceux qui les exécutent⁴⁵.

4- Elles sont normatives et déterminées par des buts institutionnels dépendant des attentes du système social dont la naissance et les mécanismes de développement et de reproduction demeurent sans explication⁴⁶.

5- Elles sont finalement porteuses de sanctions qui sont exercées par les ordonnants (superordinates) dans

44 Idem, ibid., (p. 57-58): "We are of course concerned here with people in their institutional and not personalistic sense [...] Every social organization is a system of exclusion as well as inclusion [...] The result in any specific case is always a selected personnel."

45 Idem, ibid., (p. 58): "The actors, it is hoped, will perform their institutional functions by behaving in accordance with their roles [...] and role relationships is set up before any real incumbents are selected for the roles." (souligné par les auteurs).

46 Idem, ibid., (p. 58-59): "It is a fundamental characteristic of social institutions that their stability and even their existence depend on expectations of this sort."

l'organisation suivant les normes de celle-ci⁴⁷. L'organisation exerce alors un rôle de répression ou de renforcement selon que les subordonnés sont conformes ou non aux buts établis d'avance en conformité avec le système social en place.

En substance, les institutions se définissent par les rôles⁴⁸ qu'elles distribuent pour en arriver à atteindre leur but et maintenir l'organisation sociale⁴⁹. Ces rôles sont eux-mêmes définis selon les attentes de rôle de la part de l'organisation⁵⁰. En somme, d'une part le mécanisme de

47 Idem, ibid., (p. 59): "Accordingly, institutions must have at their disposal appropriate positive and negative sanctions for ensuring compliance [...] We speak, for example, of managerial authority over workers but not of workers' authority over their managers, just as we speak of parental authority over children and not of children's authority over their parents."

48 Idem, ibid., (p. 60): "In this sense, it is what is supposed to be done in order to carry out the purposes of the system rather than what is actually done that defines the institutional role."

49 S'appropriant la définition de R. Linton, (op. cit.), les auteurs affirment, idem, ibid., (p. 61): "The individual is socially assigned to a status and occupies it with relation to other statuses."

50 Idem, ibid., (p. 61-62): "Roles are defined in terms of role expectations [...] Roles inspections are institutional givens." (Souligné par les auteurs)

Dans le cas des institutions scolaires américaines il est cependant intéressant de noter le sens concret que prend cette dimension "sociale" des institutions lorsqu'elles définissent les attentes de rôles ou que sont définis les rôles auxquels doit répondre l'institution. Rapportant des études G. S. Counts, The Social Composition of Boards of Education, Supplementary Educational Monographs, Chicago, University of Chicago Press, 1927; et de A. L. White, Local School Boards,

détermination des rôles définis par les institutions demeure inconditionnellement soumis au système social; d'autre part le système social se définit par ses liens de dépendance avec les institutions, qui elles, se définissent à leur tour par les rôles. En définitive, tout origine d'un système social dont on ignore par ailleurs l'origine⁵¹.

La pierre angulaire donc, sur laquelle s'appuient les auteurs pour définir la partie normative du comportement est la notion de système social, elle-même définie par ses

Organization and Practices, OE23023, Bulletin 1962, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1962; cette dimension sociale qui définit "le normatif" se résume à: (Getzels et al., op. cit., (p. 355): "Many years ago Counts found that most school and college board members were drawn from the managerial and professional groups in our society. This being so, he concluded that these people would 'be defensive and conservative rather than creative and progressive'. Other studies confirm the findings of Counts with respect to the occupational groups from which board members are drawn, but they show that Counts had little evidence for his conclusions. Indeed, the matter is much more complex than he led us to believe.

For the 24,000 board members serving the 4,000 school districts, to which reference has been made, 48 percent were college graduates as compared to 8 percent for the general population; 35 percent came from the business and managerial groups, and 27 percent from the professional groups, and 12 percent were farmers, most of whom were also managerial people. Thus, about three fourths of the board members come from the managerial and professional groups in our society and about half of them are college graduates. These data seem consistent with what one would expect in an industrialized society."

51 Idem, ibid., (p. 64): "Since the nature of expectations has already been described in some detail in the preceding discussion of roles, we need only to summarize the most general definition here."

composantes (institution, rôle, attentes de rôles); en d'autres mots les parties définissent le tout et le tout est défini par ses parties⁵². De plus, c'est aussi à partir d'une telle définition de la réalité humaine et sociale (l'objet, le système social) que l'on parvient à maintenir théoriquement le statu quo et la fixité du système⁵³ selon une hiérarchie "générale" et "prédéterminée".

Ce n'est qu'après avoir formulé ces définitions que les auteurs tentent ensuite de retrouver "quelques déterminants" de l'objet (la réalité) qu'est le processus administratif puisque, selon eux, les attentes de rôles dans une institution donnée dérivent non seulement des demandes du système social mais aussi des valeurs relatives à la "culture" dans laquelle se situe ce système social⁵⁴.

La culture, comme dans le cas du système social, se définit par ses composantes: l'éthique et les valeurs⁵⁵.

52 Cf. supra, p. 127, note no 38 et p. 132, note no 51.

53 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 78): "In behaving according to the rôle expectations for him, the administrator 'administers'; in behaving according to the rôle expectations for him, the worker 'works'."

54 Idem, ibid., (p. 92): "[...] but also related to the values of the culture which is the context for the particular social system."

55 Idem, ibid., (p. 93): "[...] so the relevant component elements of the culture may be analyzed by application of the anthropological concept of ethos and value. By ethos we mean merely a distinguishing pattern of values in a culture [...] The essential analytic concept here is value." (souligné par les auteurs).

L'éthique se définissant comme l'ensemble des valeurs (pattern of values), le terme central pour définir la culture devient de ce fait les valeurs. Elles se définissent comme ce qui est "désirable" pour l'individu et "influencent" le choix des moyens employés par celui-ci pour atteindre ses buts⁵⁶.

Sans s'arrêter à dégager l'origine sociale de ces valeurs et leurs sources historiques, les auteurs les classent d'erechef en deux types: les valeurs sacrées (démocratie, individualisme, égalité et perfectibilité) qui constituent les croyances de base et irrévocables de la société et les valeurs séculaires (la vertu du travail pour atteindre le succès, l'orientation vers le futur, l'indépendance de soi, la morale puritaine). Ces dernières seraient moins stables que les premières et sans se questionner sur les raisons réelles de leur variation, ils affirment qu'elles se déplacent actuellement plutôt vers la sociabilité⁵⁷, l'orientation sur

56 Idem, ibid., (p. 96): "For purposes of the present analysis, we shall define value, with Kluckhohn, as 'a conception explicit or implicit, distinctive of an individual or characteristic of a group, of the desirable which influences the selection from available modes, and ends of action'."

57 Idem, ibid., (p. 99): "From the work-success ethics to an ethic of sociability."

le temps présent⁵⁸, la conformité au groupe⁵⁹ et le relativisme moral⁶⁰. Les critères et les fondements sur lesquels on se base pour expliquer que seules certaines valeurs changent ne sont pas élucidés. D'autre part, l'on affirme que toute valeur se définit comme "désir" de l'individu dans le système social. Cela conduit, de toute évidence, à la légitimation de critères arbitraires qui s'appuient tantôt sur l'individu tantôt sur le système. Tous les éléments qui définissent les institutions et la culture s'articulent pour expliquer le comportement des organisations indépendamment des forces subjectives qui animent ces institutions⁶¹.

En résumé, pour expliquer l'objet (le comportement social) il faut s'en remettre à la notion de système social imbriquée dans une culture. Il faut selon les auteurs:

58 Idem, ibid., (p. 99): "From the future time orientation to present time orientation. The national slogan 'a penny saved, a penny earned' gives way to the more modern 'no down payment necessary'."

59 Idem, ibid., (p. 100): "From personal independence to group conformity [...] The goal of behavior becomes not personal rectitude but group consensus, not originality but adjustment."

60 Idem, ibid., (p. 100)" "From moral commitment to moral relativism [...] Morality is whatever the group thinks is moral."

61 Idem, ibid., (p. 102): "What we are maintaining here is that conceptually the general cultural values and the specific institutional expectations of a given social system must be regarded as somehow articulated." (souligné par les auteurs).

a) partir d'un système social "donné" (structurellement, fonctionnellement et opérationnellement);

b) de cette conception de système (social) l'on en découle une conception et une définition des organisations (à partir de ses composantes);

c) pour ensuite seulement en dégager les "déterminants" en tant qu'organisations sociales, c'est-à-dire le système social donné et la culture (les valeurs);

d) le système social donné trouve sa définition dans ses composantes. Les composantes trouvent leur sources dans le système social donné;

e) c'est de l'interaction des composantes du système social donné et de la culture (les valeurs) qu'il faudra expliquer le fonctionnement et l'opération de l'organisation.

2- Le sujet dans le modèle de Getzels et al.

Le comportement dans l'organisation est fonction d'une deuxième dimension: la dimension personnelle ou "idiographique" pour remplir les rôles définis par le système social dans sa dimension normative⁶². Cette dimension individuelle (comme dans le cas de la partie normative) ne prend qu'une valeur nominale et se définit pratiquement par les parties

62 Idem, ibid., (p. 66): "[...] in addition to the normative or nomothetic aspects of social behavior, we must consider the personal or idiographic aspects."

qui la compose, c'est-à-dire la personnalité, elle-même définie par des besoins latents (need-dispositions)⁶³.

Prétendant rejeter la conception behavioriste du sujet⁶⁴ et celle qui définit la personnalité par sa capacité utilitariste d'influence sociale⁶⁵, ils disent adopter partiellement celle d'Allport⁶⁶ en la modifiant à l'aide de la conception de Parsons et Shils. Ils partent donc de la définition suivante:

Personality is the dynamic organization within the individual of those psychophysical systems that determine his unique adjustment to the environment⁶⁷.

La dénomination de l'individu comme "système psychophysique" dans la définition d'Allport est cependant réfutée par Getzels et al. et remplacée par le terme "besoins latents

63 Idem, ibid., (p. 66): "Now, just as we were able to break down the institutional dimension into the component elements of role and expectation, so we may break down the individual dimension into the component elements of personality and need-disposition."

64 Idem, ibid., (p. 67): "[...] the one by J. B. Watson, who defines personality as the individual's 'reaction mass' as a whole. From this point of view, personality is the sum total of one's habitual behavior."

65 Idem, ibid., (p. 67): "Personality is the social stimulus value of an individual. It is the responses made by the others to the individuals as a stimulus that defines his personality."

66 G. W. Allport, Personality, New York, Holt, Rinehart et Winston, 1937.

67 Idem, ibid., p. 41 (tiré de Getzels et al., op. cit., p. 68).

(need-dispositions)" de Parsons et Shils⁶⁸. Dès lors, ils adoptent pour le sujet la définition suivante:

[...] the dynamic organization within the individual of those need-dispositions and capacities that determine his unique interaction with the environment⁶⁹.

Dans cette définition, la dynamique essentiellement "interne" détermine à elle seule l'activité et signifie une organisation d'éléments qui s'actionnent pour s'auto-régulariser⁷⁰. Par un jeu théorique l'on retourne ainsi à une conception pré-dynamique et a-sociale du sujet.

Les besoins latents sont une tendance à remplir des exigences posées par l'organisme⁷¹ ou encore une disposition à réaliser quelque chose avec un objet selon la finalité (end state) de la personnalité⁷². Cette organisation des besoins latents chez la personnalité est innée et

68 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 68): "We shall instead use Parsons and Shils' terms, 'need dispositions', by which we shall mean both the effective needs to seek out certain types of experiences and activities and the cognitive dispositions, and we may add capacities to structure the experience and activities in certain ways."

69 Idem, ibid., p. 69.

70 Idem, ibid., (p. 69): "As Allport puts it [...] 'it is necessary to stress active organization. Yet this organization must be regarded as constantly evolving and changing, as motivational and self-regulating; hence the qualification dynamic'."

71 Idem, ibid., (p. 69): "[...] it refers to a tendency to fulfill some requirement of the organism."

72 Idem, ibid., (p. 69): "[...] it refers to a disposition to do something with an object designed to accomplish this end state."

prédéterminée, et conditionne à partir de la constitution du sujet, le type d'interactions avec l'environnement⁷³. Ces interactions deviennent alors uniques et spécifiques pour chaque sujet considéré⁷⁴. Pour ces auteurs l'interaction sujet/environnement ne prétend cependant pas de résumer à la réaction de l'organisme stimulé par le milieu mais aussi aux actions du sujet entreprises sur une base "individuelle", sans le concours de nécessités objectives (sans stimuli), d'agir sur l'environnement suivant ses tendances et dispositions données⁷⁵.

Revenant sur la notion centrale de besoins latents (need-dispositions) chez le sujet, les auteurs précisent contradictoirement que ceux-ci sont des forces internes innées (forces within the individual) qui peuvent agir sans agent

73 Idem, *ibid.*, (p. 69): "It is instead a conception of what 'lies behind specific acts and within the individual. The system constituting personality are 'determining tendencies [...]'." (souligné par les auteurs). Aussi idem, *ibid.*, (p. 70): "Every human being has a characteristic style of life. Not only is he a creature of his biological drives or animal necessities but he strives to fulfill wants having no apparent relationship to the maintenance of merely physiological well being. He seeks to know and to discover, to create and to master, to achieve, to affiliate, to dominate and to comply [...]."

74 Idem, *ibid.*, (p. 69): "We have pointed out that every human act is in some wise unique."

75 Idem, *ibid.*, (p. 69-70): "That is, personality is capable not only of responding when prodded by stimuli from the environment but of initiating interaction with the environment on its own account."

"déclencheur", sans éléments objectifs mais qui, par ailleurs, seraient aussi des processus appris⁷⁶. Ces besoins latents sont toujours orientés vers un but et dirigent le sujet vers une finalité dans ses actions quotidiennes⁷⁷. De plus, ces besoins latents du sujet filtrent et déterminent l'activité cognitive et perceptuelle et le comportement de l'individu dans sa vie d'être humain agissant dans une organisation⁷⁸. Finalement, les besoins latents orientent spécifiquement les relations de l'individu avec les objets de la réalité⁷⁹ et

76 Idem, ibid., (p. 70-71): "Need-dispositions are conceived as forces within the individual [...] a need-disposition is more akin to an interest than a preference." Voir aussi (p. 72): "[...] for it too is a force not only waiting to be 'triggered' by an external stimulus but being itself a 'trigger' to action [...] a drive is a function largely of instinctual or biological processes; an interest, largely of learned or acquired processes. A need, as Murray points out, may have its source in viscerogenic as well as experiential processes [...]"

77 Idem, ibid., (p. 72): "Need-dispositions are goal-oriented. Need-dispositions refers to tendencies to achieve some end state [...] measurable 'force' in the personality which is coordinating activities in the direction of a roughly definable goal [...]"

78 Idem, ibid., (p. 73): "Need-dispositions are determinants of cognitive and perceptual as well as of other forms of behavior. Need-dispositions influence not only the goals an individual will try to attain in a particular environment but also the way he will perceive and cognize the environment itself." Aussi (p. 74): "The influence of need-dispositions on perception and cognition is of the greatest amount in understanding role behavior. It suggests that a person not only will seek a particular role in accordance with his personality but when assigned to any role will tend consciously or unconsciously to perceive, cognize, and order it at least partially in accordance with his need-dispositions."

79 Idem, ibid., (p. 74): "Need-dispositions vary in specificity [...], so may need-dispositions vary in the specificity or generality of object through which they find expression."

sont interreliés comme une sorte de "pattern" qui forme la structure du sujet⁸⁰. Toutes ces dimensions du sujet, (need-dispositions) seraient, par ailleurs, imbriquées dans l'organisme biologique de l'individu, cette dernière dimension renfermant des potentialités et des habiletés constitutives (congénitales) de l'individu⁸¹. Contradictoirement les auteurs affirment en même temps que ces "habiletés" peuvent être apprises au cours de l'expérience de l'individu⁸².

En somme, lorsqu'il s'agit d'expliquer le comportement dans une organisation, le sujet se trouve toujours imbriqué dans un système social avec lequel il interagit. Cependant la personnalité demeure indépendante et distincte de

80 Idem, ibid., (p. 75): "A final characteristic of need-dispositions is that they are patterned or interrelated. The needs are organized hierarchically (as well as patterned horizontally) to give personality a structure not explicable by the mere listing of the separate need attributes."

81 Idem, ibid., (p. 90): "His personality is embedded, so to speak, in a biological organism with certain constitutional potentialities and abilities."

82 Idem, ibid., (p. 90): "As E. W. Bakke has noted [...], impulses to activation possessed by components of an organized aggregate of the biological equipment. These impulses are considered to activate the biological equipment toward the maintenance and expression of its inherent and developed capacities, and toward adaptation with objects in its environment (internal and external to the body). Such impulses bring components of the biological equipment into contact and experience with other components and with objects external to them. In the course of this experience they develop and acquire abilities."

ce système social, l'interaction se limitant à l'influence des dimensions l'une sur l'autre sans que les résultats de cette interaction soient une modification qualitative du sujet connaissant⁸³.

Ce sont les forces internes ou besoins latents (need-dispositions) qui déterminent tout à la fois les rôles sociaux qui devraient être assumés par la personne, et qui expliqueraient les perturbations dans les rôles assumés (la division du travail). Le problème des rôles sociaux se résume alors à une question de coordination, d'articulation entre deux ensembles "donnés" luttant pour répondre à chacun leurs besoins⁸⁴.

3- La relation objet/sujet dans le modèle de Getzels et al.

Dans le modèle présenté, l'objet et le sujet sont deux dimensions coupées l'une de l'autre, qu'il s'agisse de

83 Idem, ibid., (p. 56): "[...] the social system as involving two classes of phenomena which are at once conceptually independent and phenomenally interactive." Voir aussi (p. 81): "In the present formulation: R (role) and P (personality) are independent, because P (personality) is defined by internal-processes within the role incumbent and R (role) is defined by external standards set by others."

84 Idem, ibid., (p. 78): "In behaving according to the role expectations for him, the administrator 'administers'; in behaving according to the role expectations for him, the worker 'works'." Voir aussi (p. 78): "[but] not all administrators 'administer', not all 'workers' work, not all teachers 'teach', not all students 'study'--."

les définir individuellement ou dans leur relation pour expliquer le comportement. Rejetant les découvertes et le pas franchi par Lewin en psychologie, qui considérait le sujet et l'environnement (objet) comme interreliés, les auteurs retournent à une conception plus élémentaire et isolationniste⁸⁵. Dès lors, les auteurs chercheront un compromis logique pour expliquer le comportement nécessairement social des individus (le sujet), dont la genèse est située en dehors des actions sociales concrètes et qui évolue dans un contexte social divorcé de ses propres produits (l'objet)⁸⁶. Le modèle présente la relation entre le rôle et la personnalité comme étant les véritables pôles où se joue la détermination de l'objet du modèle c'est-à-dire le comportement du sujet

85 Idem, ibid., (p. 81): "There is a crucial difference between this formulation and the famous equation, to which this one is indebted, given by Lewin: $B = f(P \times E)$, where P is personality and E is environment--a difference that highlights the specific character of the framework we are describing. In Lewin's formula P and E are not independent, since one defines the other, environment being defined by the perception of the person [...]. In our formula R, which is of course E defined in terms of role expectations, must be specified apart from the personality of the particular perceiver. The role expectations are the givens (like the physical arrangements, for example) in the situation prior to any idiosyncratic role perception or role behaviors of the actual role incumbents." Voir aussi p. 83: "The preceding analysis focused on the structural elements of the social system with independently defined role expectations and independently defined personality dispositions."

86 Idem, ibid., (p. 83): "What are the dynamics of the interaction between the externally defined role expectations and the internally given need-dispositions."

dans les organisations⁸⁷. Le compromis logique pour réduire les différences et rendre justifiable, au plan épistémologique, cette démarcation entre besoins latents du sujet et attentes de rôles dans le système social (l'objet) réside dans la différence des points de la vue (de la perception) pour définir l'objet analysé dans le modèle c'est-à-dire le comportement social.

D'une part, "les autres" (la dimension sociale) qui définissent les rôles du sujet, doivent s'entendre pour que le "role-set" exigé soit acceptable par celui-ci, vu que les différences dans les différents rôles exigés sont fonction des divers groupes ("les autres") faisant pression sur les attentes de rôles dans le système social considéré idéalement⁸⁸.

D'autre part, ce qui cause des différences pour le sujet (la dimension individuelle) dans la définition de son rôle, de son comportement, c'est la dimension sélective de

87 Idem, ibid., (p. 79): "[...] to understand the performance and relations of specific role incumbents in a specific social system we must take into account both the role expectations and the need-dispositions. Needs and expectations may be thought of as substrata behavior, the one referable to personalistic sets and propensities, the other to role demands and privileges." (souligné par les auteurs).

88 Idem, ibid., (p. 84): "To minimize the potential conflict for the role incumbent, the expectations of the various reference groups must be articulated into a more or less specific and stable pattern of rights and obligations."

la perception de celui-ci dans sa façon d'aborder son rôle organisationnel⁸⁹. Quant aux fondements de cette perception sélective qui s'exerce chez le sujet vis-à-vis l'objet, ils seraient fonction des dimensions personnelles que le sujet acquiert dans ses relations avec le système social⁹⁰. Cette prise de position s'oppose ici à celle de la description faite dans le cadre uniquement idiosyncratique du sujet, pris isolément, et qui rejetait explicitement la position de Lewin et statuait sur la dimension individuelle comme étant indépendante du milieu social⁹¹.

En somme lorsqu'il s'agit d'expliquer le comportement, le compromis se ramène au fait que celui-ci est fonction de la perception sélective du sujet (la vision "particulière" du sujet) et de la nature des exigences de rôles déterminées par la réalité sociale (les exigences "universelles" des

89 Idem, ibid., (p. 86): "[...] each individual structures the presumably common objective situation selectively." Voir aussi (p. 88): "[...] the administrative interaction is in the final analysis between real people [...] who have particular patterns of inner needs, selective perception, and preferred modes of social interaction." (souligné par les auteurs).

90 Idem, ibid., (p. 87): "The internal situations--what Lewin called the "life space"--of the individuals are related through those aspects of the existential public objects, symbols, values, and expectations which have to some extent a counterpart in the perceptions of both persons."

91 Cf. supra, p. 142, note no 85.

organisations)⁹², consacrant ainsi la coupure et l'absence de lien continu entre objet/sujet⁹³. En ce sens, le

92 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 87): "[...] Since role behavior and, more specifically here, administrative activity function within interpersonal relationships, there is inevitably the problem of the personal or affective qualities in the selective perceptions of this relationship. Among the relevant issues here are the general institutional requirements for universalistic interpersonal relationships and the concrete individual tendencies toward particularistic interpersonal relationships.

An interpersonal relationship is said to be particularistic when the nature of the interaction between the participants is determined by what they mean to each other personally rather than by the positions they hold or the roles they perform within the institution. Emotional rather than functional ties define the mutual rights and obligations. In universalistic the relationship matters are reversed. Emotional considerations are secondary to functional ones. Rights and obligations are determined on the basis of impersonal rather than personal factors. (souligné par les auteurs).

93 En fait les auteurs se rattachent ici à une position philosophique qui trouve son fondement au niveau de la connaissance dans le courant de l'agnosticisme c'est-à-dire, en termes plus spécifiques, en un aveu d'incapacité pour le sujet de connaître véritablement l'objet dans le cours de ses actions concrètes d'être humain, limitant les connaissances à l'aspect sensible que manifeste les phénomènes dans la réalité sociale et humaine. Les fondements historiques de cette approche du phénomène de la connaissance peuvent être retracés au XVIII^e siècle chez Hume et Kant et, plus tard, chez Comte et Spencer. Ils affirment en somme que le monde est inconnaissable, la raison humaine étant limitée et incapable de rien connaître au-delà des sensations ressenties par le sujet connaissant. Selon cette école de pensée nous ne pourrions atteindre "les choses en soi" (Kant), ce qui est accessible à la connaissance humaine c'est seulement la manifestation phénoménale de l'objet qui nous est donnée dans les sensations; son essence nous est inaccessible. Tant et aussi longtemps que nos sensations vont de pair avec la réalité, la connaissance véritable est admise par les agnostiques mais, ne possédant pas de moyen sûr de vérifier l'adéquation sensation et réalité, ils demeurent constamment sceptiques sur la valeur de leur connaissance. Au niveau gnoséologique cette

comportement est fonction de deux parties indépendantes, isolés par le prisme déformant de la perception sélective: d'une part la dimension sociale (institutionnelle, fonctionnelle) et d'autre part la dimension personnelle (particulière, émotionnelle). La solution est de jouer gagnant sur les deux tableaux pour l'administrateur en tant que dépositaire et jonction entre les deux⁹⁴.

Les deux dimensions objet et sujet sont également insérées dans un système de valeurs découlant à la fois du système culturel (pour la dimension sociale) dans lequel ils

position conduit donc au scepticisme c'est-à-dire à la mise en doute systématique de la possibilité de connaître les choses en soi. C'est sur cette base que s'établiront aussi au XIX^e et XX^e siècle des explications philosophiques de la connaissance à partir de la logique formelle et de l'analyse mathématique telles qu'avancées par le néo-positivisme ou le positivisme logique (le Cercle de Vienne, par exemple) qui nie la nécessité de la connaissance sensible et de la pratique, et relativise la connaissance au sujet connaissant ou l'enferme dans les raisonnements de la logique formelle pour en prouver la validité. Toutes ces tentatives de nier la relation nécessaire du sujet et de l'objet dans la connaissance conduisent en fin de compte au nihilisme et annule toute véritable possibilité d'avoir une connaissance scientifique du monde. Pour plus d'explications l'on pourra consulter O. J. Ruda, op. cit., (1977); D. R. Runes (ed.), Dictionary of Philosophy, New Jersey, Littlefield, Adams, 1976; M. Rosentahl, op. cit.; ainsi que les ouvrages de Hume, Kant et Comte pour les origines et celles de B. Russell, R. Carnap, O. Neurath, A. J. Ayer etc... pour les versions modernes de l'agnosticisme.

94 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 89): "It therefore becomes necessary for the administrator to understand the dynamics of the role-personality interaction in his situation from the perspective of both the individual and the institutional axes of behavior. (souligné par les auteurs).

sont inscrits et de celles propres à l'individu, (pour la dimension individuelle) les deux étant selon toute évidence aussi distincte, et essentiellement séparées⁹⁵. Ces valeurs n'ont aucune existence objective et seraient plutôt relatives (related) aux individus concernés auxquels elles sont incorporées sous la forme des "dispositions" (need-dispositions) du sujet d'obéir à tel ou tel rôle dans le système social⁹⁶, d'où également l'attribution de leur origine semble-t-il individuelle plutôt que foncièrement sociale en réalité⁹⁷..

Pour ces auteurs, le rôle social (le comportement social) est fonction d'une relation conflictuelle entre deux dimensions exclusives: l'objet et le sujet. Si les deux sont "interactifs" (phenomenally interactive), leur

95 Idem, ibid., (p. 103): "Not only is personality related to its biological substratum, which we have already considered, but it is also fundamentally and integrally related to the values of the culture in which the organism grows up [...] The child must learn on the one hand to suppress or to modify certain of his biological drives and potentialities and on the other hand acquire certain culturally adaptive attitudes, values, and beliefs."

96 Idem, ibid., (p. 96): "[...] we shall define value, with Kluckhohn, as a conception, explicit or implicit, distinctive of an individual or characteristic of a group, of the desirable which influences the selection from available modes, means, and ends of action." (souligné par les auteurs).

97 Idem, ibid., (p. 104-105): "The point we want to make here is that mediating between the biological dimension and the personality dimension is the cultural dimension; just as role expectations are related to a context of value, so are personality dispositions related to a context of value." (souligné par les auteurs).

interdépendance est fonction de leur existence et de leur détermination préalable⁹⁸; les deux sont en substance pré-déterminés et leur organisation qualitative spécifique est complètement distincte au plan de leur genèse. Fondamentalement divisés et opposés, ils ne se retrouvent qu'au niveau conceptuel (dans le modèle), à partir de leur aggrégation sommative en tant que variables d'un système.

Et c'est pourquoi les auteurs sont obligés à conclure que si le modèle présenté adopte la notion de système social de l'école parsonnienne⁹⁹ à cause de sa valeur utilitaire¹⁰⁰, ils en rejettent sa caractéristique fondamentale, comme conception de système, à savoir le principe de l'homéostasie (emprunté à la biologie), de l'auto-maintenance (self-maintenance) et d'équilibre entre les différentes parties (objet et sujet) du système social. Ils rejettent aussi la capacité pour la notion de système à équilibre stable de représenter la dynamique des parties (personnalités et

98 Idem, ibid., (p. 106): "The proportion of role and personality factors determining behavior will vary with the specific system, the specific role, and the specific personality involved [...] In addition to these primary determinants of social behavior, a number of other relevant but more or less subsidiary factors must be considered--the biological, the environmental, the cultural, to mention only three--the central one being the cultural dimension with its component values."

99 Idem, ibid., (p. 54), voir aussi supra, p. 121.

100 Idem, ibid., (p. 54 et 397), et supra p. 127.

institutions) comprises dans tout système social¹⁰¹.

Au niveau du sujet on rejette apparemment avec Parsons la notion behaviorale de stimulus-réponse pour résumer l'organisme humain pour plutôt la remplacer par une conception plus eclectique qui fait appel aussi aux notions behaviorales de stimulation¹⁰², de gratification¹⁰³, des acteurs agissant au sein du système social en vertu de "l'unicité" et de "l'individualité"¹⁰⁴ de la personnalité¹⁰⁵, ce qui conduit inévitablement à un type de darwinisme social qui fait que chacun est ce qu'il est et qu'il ne peut remplir les rôles du système

101 Idem, *ibid.*, (p. 399-400): "There is undoubtedly interdependence among the parts or variables in a social system; it is this interdependence that makes it a system. But a danger deriving from an unexamined view of this type equilibrium formulation is the belief that all relations and interdependencies in the system are balance, symmetrical, and linear. [...] In short, there may be a level of conflict, or tension, or dissatisfaction between 'much and none' which is optimum for organizational effectiveness. The important relations in a social system are perhaps not symmetrical or linear, as is so often assumed, but asymmetrical and curvilinear. Another danger in the equilibrium formulation is that the predominant concepts comprising social theory tend to become structural than procedural and speak more statics than to the dynamics of a social system. One of the most important developments in social science during the last generation is role theory. Yet it remains essentially a structural mode of analysis."

102 Idem, *ibid.*, p. 402.

103 Idem, *ibid.*, p. 55.

104 Idem, *ibid.*, p. 69 et *supra* p. 137-139.

105 En fait les auteurs se rattachent à la position du behaviorisme social telle que d'abord développée par Tolman. Cf. plus loin, p. 205, note no 228 et les pages suivantes.

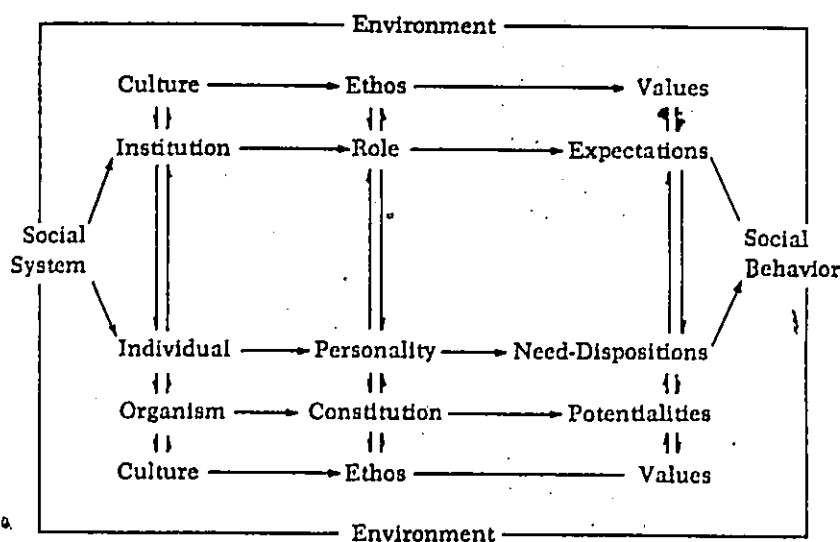
social que s'il possède des besoins latents (need-dispositions) congruents avec les attentes de rôles du système¹⁰⁶.

En résumé, dans le modèle de Getzels¹⁰⁷, la conception de l'objet (la réalité sociale) se réduit à un ensemble de composantes ou d'éléments imbriqués dans un système social "donné" et actionné par un système de valeurs qui représente ce qui est désirable pour l'individu ou un groupe. La conception du sujet se centre autour de deux extrêmes "conceptuellement" réunies: les stimuli de l'environnement et des besoins latents (need-dispositions), ces derniers orientant

106 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 64): "When the role incumbent acts in accordance with these expectations (roles), he is said to be performing his role in the social system." Voir aussi supra, p. 132, note no 53.

107 Idem, ibid., (p. 105): "General model for the major dimensions of behavior in a social system."

Tableau IV



et prédéterminant la position et le rôle social du sujet ainsi qu'un "style cognitif et perceptuel" unique. La relation objet/sujet dans le modèle est une sommation conflictuelle de deux dimensions étrangères et génétiquement coupées l'une de l'autre; les deux ne se retrouvent que par la nécessité d'une interrelation harmonieuse sur la foi de leur prédétermination qualitative (attentes et besoins) respective, dans un système social permanent en équilibre (l'organisation) et toujours en action.

- b) Le modèle du changement dans les organisations de D. E. Griffiths (1964).

Le modèle du changement dans les organisations fut présenté par D. E. Griffiths en 1964 lors de la publication du "Sixty-third Yearbook of the National Society for the Study of Education"¹⁰⁸.

108 D. E. Griffiths (ed.), op. cit. Le modèle a aussi été présenté la même année, avec d'autres détails quant à sa conception du changement dans les organisations basées sur la notion de système, dans M. B. Miles (ed.), Innovation in Education, New York, Teachers College Press, Columbia University, 1964; aussi dans G. Hack et al. (eds.), Educational Administration: Select Readings, Boston, Allyn and Bacon, 2^e ed., 1971 (spécialement le chapitre 8, The Nature and The Meaning of Theory et le chapitre 24, Use of Models in Research); également dans J. A. Culbertson et S. P. Hencley (eds.), Educational Research: New Perspectives, Danville, Illinois, The Interstates Printers and Publishers, 1963. Certaines dimensions ou fondements du modèle sont plus développés dans certaines autres publications de l'auteur auxquelles il fait spécifiquement référence: D. E. Griffiths, Administrative Theory, New York, Appleton-Century-Crofts, 1959; D. E. Griffiths, J. Hemphill et N. Frederiksen, Administrative Performance and Personality, New York, Bureau of Publications, Teachers College, Columbia University, 1962.

L'auteur¹⁰⁹ amorce la présentation de son modèle d'analyse du changement dans les organisations par le dégagement de sa conception des fondements et de la nature de la théorie en rapport avec la pratique¹¹⁰. Il situe ensuite son modèle par rapport aux autres types de modèles ou théories existants dans le champ de l'administration, fixant ainsi les paramètres de son approche du changement. Reprenant la classification des théories administratives de March and Simon¹¹¹, Griffiths en distingue trois types jusqu'alors apparus en administration, soit les théories de conflit (ex.

¹⁰⁹ D. E. Griffiths est généralement considéré dans la littérature nord-américaine en administration éducationnelle comme un des responsables du développement théorique de ce secteur des sciences humaines et sociales. Fils d'universitaire et gradué de l'Université Yale en 1952, c'est à partir de 1959 qu'il livre la partie théorique de son apport à l'administration de l'éducation. Son influence s'étend par les postes qu'il occupe dans le domaine de l'éducation, notamment à Columbia University au "Teachers' College" comme vice-doyen (1961-65) et ensuite comme doyen, depuis 1965, à la Faculté d'Education. Il a de plus été relié à la pratique administrative par son rôle comme membre puis président du "Board of Education of Edgemont School District" dans l'Etat de New-York. Finalement, il est aussi l'un des responsables de l'activation et du développement d'associations pan-américaines consacrées à l'étude des différents aspects de l'administration de l'éducation.

¹¹⁰ Nous reviendrons explicitement sur les visées de l'auteur quant à la relation de la théorie et de la pratique au moment où nous traiterons de la pratique et de son rôle dans le modèle analysé. Cf. p. 230 et ss.

¹¹¹ J. G. March et H. Simon, Organizations, New York, Wiley, 1958.

le modèle de Getzels et al.), les théories de la motivation (ex. la théorie de l'équilibre organisationnelle de Barnard et Simon) et les théories de la prise de décision (ex. la théorie administrative de Griffiths en 1959). Selon l'auteur deux autres types vont au-delà (beyond) de ces trois orientations: la première est celle basée sur le modèle bureaucratique de Weber (ex. celle de Presthus sur l'"Organizational Society") et la seconde, est celle utilisant "l'approche des systèmes" et qu'il adopte pour réaliser sa théorie du changement dans les organisations¹¹². Enfin Griffiths précise que la théorie des systèmes est une façon d'analyser l'organisation sociale (la réalité) comme un tout, ne limitant pas cette approche à la seule analyse du changement dans les organisations¹¹³.

1- L'objet dans le modèle de Griffiths.

Avant de se centrer sur l'objet même du modèle, Griffiths affirme qu'il est d'abord nécessaire de définir

112 D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964), (p. 112): "It might be well to look briefly at two theories which go beyond the above categorization to show the direction which theory construction might well take in the future. The first of these is the work of Presthus, in which he uses the Weber bureaucratic model and the second is the work of Griffiths, in which he employs system-theory as a model."

113 Idem, ibid., (p. 116): "It is a way of looking at a social organization as a whole. Griffiths uses system theory as a model to investigate the problem of change in organizations."

les termes organisation, administration et changement et ce n'est qu'ensuite qu'il adoptera la théorie des systèmes pour expliquer l'aspect fonctionnel du changement. L'organisation se définit comme un groupe de personnes réalisant une tâche définie selon un lien de dépendance unidirectionnel avec la société¹¹⁴. L'administration comme un processus dans lequel sont engagés tous les membres de l'organisation pour diriger et contrôler les activités selon les différentes influences qui leurs ont été distribuées¹¹⁵. Le changement signifie altération dans la structure de l'organisation, dans ses processus ou ses buts; ces changements peuvent être mineurs ou majeurs tout en n'indiquant pas cependant à quel degré objectif il faut situer le changement comme mineur ou comme majeur¹¹⁶. Suite à la définition de ces concepts, Griffiths entreprend d'élaborer une théorie du changement en

114 D. E. Griffiths, in M. B. Miles, op. cit., (p. 420): "It follows that any one organization functions as part of a larger social system [...] In summary a formal organization comprises a number of people who perform a task sanctioned by society in which it functions."

115 Idem, ibid., (p. 427): "Administration is used to designate the process (cycles of events) engaged in by all members of the organization to direct and control the activities of the members of the organization. Though all members participate in 'administration', there is of course differential distribution of influence within the organization."

116 Idem, ibid., (p. 428): "The word change is used to mean an alteration in the structure of the organization, in any of its processes, or in its goals or purposes [...] there are different degrees of change."

administration sur la notion de système telle qu'élaborée par G. Hearn¹¹⁷, surtout par J. G. Miller¹¹⁸, F. H. Allport¹¹⁹ et L. Von Bertalanffy¹²⁰ et qui lui permet de poser, par transitivity des sciences physiques¹²¹, que la réalité n'existe que sous forme de système et est le produit d'un système¹²². C'est par une analogie générale avec la notion de "living systems" en biologie et en sciences naturelles que se modèle la structure et le fonctionnement des caractéristiques de la réalité humaine et sociale, et plus

117 G. Hearn, Theory Building in Social Work, Toronto, University of Toronto Press, 1958.

118 J. G. Miller, Toward a General Theory for the Behavioral Sciences, in American Psychology, no 10, 1955, p. 513-531.

119 F. H. Allport, Theories of Perceptions and the Concept of Structure, New York, Wiley, 1955.

120 L. Von Bertalanffy, An Outline of General System Theory, in The British Journal for the Philosophy of Science, vol. 1, no 2, 1950, p. 134-165.

121 D. E. Griffiths, in J. A. Culbertson et S. P. Hencley, op. cit., (p. 139): "It has frequently been noted that several sciences have 'discovered' independently the same phenomenon or principle. This leads one to assume that a theory developed in one field might be useful in several. The assumption is, then, that the various physical and non-physical scientific disciplines constitute an interdependent whole and as such contribute to one another's knowledge."

122 Idem, ibid., (p. 139): "The first assumption is rarely stated by those who employ the system as a model, namely that 'reality exists in system'. The argument establishing system as the way in which reality exists was summarized by the biologist Henderson. 'It is in systems that all forms of activity manifest themselves. Therefore, any form of activity may be produced by a suitable system'."

particulièrement les organisations et le processus de changement¹²³. Lorsque l'objet (la réalité) est considéré c'est du point de vue structural et fonctionnel qu'il faut l'analyser¹²⁴, passant sous silence son origine, son développement historique et son articulation avec les autres objets de la réalité quant à son émergence¹²⁵. Du point de vue des systèmes "concrets", selon J. G. Miller, il n'existe pas en fait de distinction entre système fermé ou système ouvert¹²⁶, et c'est par analogie avec le principe d'information, retrouvé dans les sciences physiques, qu'il faut définir la

123 D. E. Griffiths, in M. B. Miles (ed.), op. cit., (p. 428): "The model employed in building this theory of administration is system theory as discussed by Hearn (1958). Although Hearn's ideas are based upon those of Miller (1955) [...]." Aussi voir chez J. G. Miller, op. cit., (p. 193): "General systems theory is a set of related definitions, assumptions, and propositions which deal with reality as an integrated hierarchy of organizations of matter and energy. General systems behavior theory is concerned with a special subset of all systems, the living ones."

124 D. E. Griffiths, in M. B. Miles (ed.), op. cit., (p. 428): "A system may be simply defined as a complex of elements in mutual interaction."

125 Idem, ibid., (p. 428): "All systems except the smallest have subsystems, and all but the largest have supra-systems which are their environments."

126 J. G. Miller, op. cit., (p. 203): "A concrete system with impermeable boundaries through which no matter energy or information transmission of any sort can occur is a closed system. This is a special case, in which inputs and outputs are zero, of the general case of open systems. No actual concrete system is completely closed, so concrete systems therefore are relatively open or relatively closed."

réalité sociale et humaine et son déroulement.

The antecedents of the information concepts include the early work related to thermodynamics of Maxwell (1871), Planck (1945), Boltzmann and Nabl (1903), Helmholtz (1902), and Gibbs (1902). Gibbs formulated the Law of the Degradation of Energy, or the Second Law of Thermodynamics. It states that thermodynamic degradation is irrevocable over time, e.g. a burned log cannot be unburned. This law states that "even though there is equivalence between a certain amount of work and a certain amount of heat, yet in any cyclic process, where a system is restored to its original state, there can never be a net conversion of heat into work, but the reverse is always possible". That is, one cannot convert an amount of heat into its equivalent amount of work, without other changes taking place in the system¹²⁷.

Dans le domaine de l'économique et des organisations, c'est en appliquant ces principes de la théorie de l'information que l'on parvenait à définir le fonctionnement des organisations:

Information theory is a set of concepts, theorems and measures that were first developed by Shannon for communication engineering and have been extended to other, quite different fields, including theory of organization (Simon, 1960) [...]¹²⁸.

Dans le domaine de la réalité humaine et sociale, l'objet peut dès lors se définir comme ayant les caractéristiques structurelles et fonctionnelles suivantes:

1) "L'objet" échange constamment de la "matière", de "l'énergie" et de "l'information" avec les systèmes qui

¹²⁷ Idem, ibid., p. 195.

¹²⁸ Idem, ibid., p. 194.

l'entourent¹²⁹.

2) Dans ses échanges l'objet se maintient cependant toujours en état stable (steady state), n'entraînant pas de changement qualitatif chez lui ou dans ses composantes¹³⁰.

3) La réalité humaine et sociale considérée comme un système ouvert, s'auto-régularise (self-regulating), maintenant ainsi son état et ses structures de bases stables sur les fondements de son auto-dynamisme peu importé le type de forces (sub-systems) qui agissent sur elle¹³¹.

4) Comme système ouvert, la réalité sociale et humaine présente des caractéristiques d'équifinalité, c'est-à-dire que peu importe les conditions concrètes, toute réalité se développe et obéit à une finalité qui est à toute fin pratique égale à tout développement de tout autre objet du même type dans la réalité¹³².

5) La réalité (l'objet) maintient son état stable à travers des processus d'action en retour (feedback) qui

129 D. E. Griffiths, in M. B. Miles (ed.), op. cit., (p. 429): "Open systems exchange matter, energy, and information with their environment, [...]."

130 Idem, ibid., (p. 429): "Open systems tend to maintain themselves in steady states [...]." (souligné par l'auteur).

131 Idem, ibid., (p. 429): "Open systems are self-regulating." (souligné par l'auteur).

132 Idem, ibid., (p. 429): "Open systems display equifinality." (souligné par l'auteur).

agissent sur l'objet pour assurer son adaptation en terme de retour à sa stabilité précédente s'il y a mouvement¹³³.

6) La réalité (l'objet) tend à développer dans ses composantes une tendance à la ségrégation progressive (effet Darwinien), c'est-à-dire que les parties essentielles de l'objet ont tendance à se développer elles-mêmes et devenir indépendantes de fonctionnement¹³⁴.

Griffiths, à la suite de G. Hearn, résume donc sa conception organiciste de la réalité sociale et humaine (l'objet) en affirmant:

There is a dynamic interplay among the essential functional sub-processes or sub-systems in the organismic system which enables it to remain itself in a homeostatic steady state. Assuming a sufficient input of material from its environment, the organism develops toward a characteristic state despite initial conditions (equifinality). All of this is accomplished through an automatic self-regulatory process¹³⁵.

C'est après avoir défini généralement ses visées sur la nature et le fonctionnement de l'objet en sciences sociales et humaines que l'auteur en déduit une conception du changement en organisation dont les caractéristiques pourraient être

¹³³ Idem, *ibid.*, (p. 429): "Open systems maintain their steady states, in parts through feedback processes [...] (e.g.) the dynamic interplay of sub-systems operating as functional processes." (souligné par l'auteur).

¹³⁴ Idem, *ibid.*, (p. 430): "Open systems display progressive segregation (Von Bertalanffy, 1950)." (souligné par l'auteur).

¹³⁵ Idem, *ibid.*, (p. 430).

(under what conditions might change be expected to occur?)

celles-ci:

1) Quoique toute organisation, comme système, tend à se maintenir, les incitations au changement ne peuvent venir que de l'extérieur c'est-à-dire contradictoirement, de d'autres systèmes tendant eux-mêmes à la stabilité et à la maintenance d'un ratio constant entre leurs composantes¹³⁶.

2) A cause des caractéristiques et qualités des systèmes ouverts, le changement en organisation se limite aux changements quantitatifs de sorte qu'il suffit de parler de degrés et de durée (duration) du changement. Cela signifie l'impossibilité de reconnaître tout véritable changement qualitatif, le mouvement de la réalité se présentant plutôt sous une forme linéaire à la recherche d'un état premier en équilibre. Pour apprécier le changement observé dans l'organisation il faudra faire appel au concept de la mécanique behavioriste du S-R, mécanique avec laquelle le changement sera mesuré proportionnellement à l'intensité du stimulus venant

136 Idem, *ibid.*, (p. 431): "Since the tendency of organizations is to maintain a steady state, the major impetus for change comes from outside rather than inside an organization. Since organizations are open systems, they have a self-regulating characteristic which causes them to revert to the original state following a minor change made to meet demands of the supra-system [...] Open systems maintain themselves in steady states (a constant ratio is maintained among the components of the system)."

du supra-system¹³⁷.

3) Le changement en organisation aura une fréquence plus grande si le responsable individuel du système n'a pas une connaissance réelle du système en question, la méconnaissance l'empêchant de recevoir le feedback qui stabilise le système et favorise ainsi l'éclatement de conflits favorables au changement. Le caractère social du changement (toutes les parties du système ont une valeur fonctionnelle nécessaire pour le maintenir), est nié au profit d'un stimulus extérieur au système prenant un caractère individuel¹³⁸.

4) L'organisation, soumise à des stimuli constants pour changer, peut avoir trois types de réactions (par analogie aux organismes vivants): l'absence de réponse, une réponse disproportionnée ou encore une disparition complète du système. Le changement qualitatif de l'objet, obtenu par suite des changements quantitatifs entraînera "une disparition complète (catastrophic collapse) du système en question et par là, la mise en place d'un nouveau système différent

137 Idem, ibid., (p. 432): "The degree and duration of change is directly proportional to the intensity of the stimulus from the supra-system."

138 Idem, ibid., (p. 433): "Change in organization is more probable if the successor to the chief administrator is from outside the organization, than he is from inside of the organization [...] the administrator who comes from outside does not receive feedback from his actions since well-established channels for feedback to him do not exist."

du premier¹³⁹.

Au contraire, selon Griffiths, le changement aura une fréquence moins grande lorsque le modèle de système, se substituant à la réalité¹⁴⁰ lui permet par déduction de conclure:

1) Le nombre de changements est inversement proportionnel à la permanence de l'administrateur en chef de l'entreprise ou de l'organisation, celui-ci étant considéré comme l'introducteur et le dépositaire des changements.

2) Plus la structure de l'organisation est hiérarchique, moins le changement peut s'opérer.

3) Le changement en organisation vient du haut pour aller vers le bas, plutôt que l'inverse.

4) Plus l'organisation est fonctionnelle moins le changement est fréquent dans l'organisation¹⁴¹.

139 Idem, ibid., (p. 433-434): "Living systems responds to continuously increasing stress first by a lag in response, then by an over compensatory response, and finally by the catastrophic collapse of the system [...] The collapse of the old system is followed by the establishment of a new system."

140 Cf. supra, p. 153-159. Voir aussi idem, ibid., (p. 431): "This apparently works in many cases, and the proposed theory can accommodate this observation."

141 Idem, ibid., (p. 434-435): "The number of innovations is inversely proportional to the tenure of the chief administrator [...] The more hierarchical the structure of an organization, the less the possibility of change [...]"

When the change in an organization does occur, it will tend to occur from the top down, not from the bottom up [...]"

The more functional the dynamic interplay of subsystems, the less the change in an organization."

En somme, plus l'organisation fonctionne de façon régulière et plus ses administrateurs (propriétaires) sont stables, moins le changement peut s'opérer. L'objet est alors vu comme soumis aux pressions des administrateurs et structures de l'entreprise pour se développer.

En résumé, la conception de l'objet dans le modèle du changement en organisation de Griffiths prend origine dans une conception unitaire des sciences physiques et de la réalité humaine et sociale et, ordonne la définition de l'objet sur le modèle de fonctionnement des "living systems", tel qu'on peut les observer en action (avec leur processus d'entropie, de négentropie et d'équilibre prédéterminé). Par analogie, l'auteur en découle ensuite une conception du mouvement de l'objet, que le modèle peut accommoder avec les faits observés. L'objet est ainsi considéré comme continuellement à la poursuite d'un équilibre premier prédéterminé qui peut se modifier quantitativement par l'intervention "d'agents extérieurs", et qui ne s'interrompt qu'avec la disparition (catastrophic collapse) du système en question; le système est alors remplacé par un nouveau, recommençant le mouvement circulaire de la reproduction du réel.

2- Le sujet dans le modèle de Griffiths.

Pour Griffiths le sujet est lui-même un système ouvert qui doit être simplement considéré comme une autre

partie ou comme sous-système de l'organisation prise comme système. Il réfère, en premier lieu, à l'exposé de G. Hearn¹⁴² pour définir ce sous-système humain¹⁴³. Ce n'est qu'après la considération du système "du sujet" que l'auteur l'intègre à ses propositions et constitue ainsi son modèle du changement en organisation.

La conception du sujet chez Griffiths est celle effectivement développée d'abord par C. Kluckhohn et H. A. Murray¹⁴⁴. Assumant les découvertes de la thermodynamique en sciences physiques, ils posent sur de véritables fondements scientifiques en chimie et en physique que, dans tous les organismes vivants et non-vivants, il existe des processus d'entropie et de négentropie, et en tire l'interprétation que l'univers est un système ouvert en continuelle expansion

142 G. Hearn, op. cit.

143 D. E. Griffiths, in M. B. Miles (ed.), op. cit., (p. 429): "Hearn points out that equifinality in the human being (as open system) [...]." Voir aussi (p. 430): "Let an organization be considered as an open system, comprised human interaction, that maintains a definite boundary."

144 D. E. Griffiths, in J. A. Culbertson et S. P. Hencley (eds.), op. cit., (p. 139): "It is assumed that while man may be referred to as a species, he exists in great variety. Kluckhohn and Murray have said that 'every man is in certain aspects a) like all other men b) like some other men and c) like no other man'." (Voir C. Kluckhohn et H. A. Murray, Personality in Nature, Society and Culture, New York, Alfred A. Knopf, 1956).

(expanding universe)¹⁴⁵. Comme système ouvert dans cet univers, le sujet est une espèce particulière d'être vivant qui possède une nature prédéterminée et qui, tout en échangeant avec les autres éléments de son entourage, les dépasse à cause de ses habilités naturelles d'espèce de dériver des concepts abstraits de l'expérience¹⁴⁶. C'est de cette capacité que le sujet tirera profit pour contrôler de plus en plus son environnement en s'y adaptant de plus en plus parfaitement..

Le sujet, présenté comme naturellement supérieur aux autres espèces que l'on retrouve dans l'univers, n'occupe cependant pas un rôle plus significatif dans le monde quand, pour les besoins de la cause, la nature du système devient organiciste pour justifier et situer le rôle du sujet dans

145 D. E. Griffiths, in J. A. Culbertson et S. P. Hencley (eds.), op. cit., (p. 139): "The assumption as regards to the nature of the universe is that it is continually expanding and that it is an open system."

146 Idem, ibid., (p. 139): "If man as a nature, it is to create a more perfect relationship between himself and his environment. He is not content merely to adjust. Man is able to acquire and transmit knowledge and to gain increasing control over his environment." Voir aussi G. Hearn, op. cit., (p. 34): "Man is not content merely to adjust to his environment. He is relentlessly driven by his own nature to create a more perfect relationship between himself and his environment. Man is forever in the process of approaching the state which distinguishes his species. But perhaps the principal characteristic differentiating man from all other living species is the ability to derive abstract concepts from experience, [...] By the use of this conceptualizing ability, man is able to acquire and transmit knowledge and to gain increasing control over his environment."

l'histoire¹⁴⁷.

Le sujet est aussi, par ailleurs, une valeur en soi. Cette valeur d'humain lui est rattachée par la destinée qui guide ses actions de sorte que celui-ci, dans la réalité sociale et humaine, possède tous les droits de poursuivre cette soi-disant destinée peu importe les implications sociales et collectives que lui impose comme obligation sa vie en société¹⁴⁸. C'est de cette obligation pour le sujet de réaliser sa destinée d'humain qui lui garantie des droits comme l'ordre, la liberté d'opinion, la sécurité "combinée avec un peu de risque" et "un peu de propriété privée et collective" [sic]¹⁴⁹.

147 G. Hearn, *op. cit.*, (p. 35): "Despite the fact that man undoubtedly has special obligations because of his unique endowments, he need not for this reason be regarded as the centre of the universe. Man, as a species, is regarded as one among many forms of life all of which function in relation to one another as a dynamic whole. Since all the species are essential, none can be regarded as occupying the centrally important position. To use an analogy, in the human individual do we regard the heart as central; or the brain; or the glands? No, because all functioning together with numerous other physiological sub-systems are essential to life. So it is man in the universe."

148 *Idem, ibid.*, (p. 35): "[...] by virtue of his unique endowments man has a particular dignity. And we would agree with such a view although choosing to express it in somewhat different way. Certainly, man has great worth, at least potentially, and consequently should be treated at all times with dignity. [...] Man has no inalienable rights except possibly the right to pursue his own destiny."

149 *Idem, ibid.*, (p. 35): "Such conditions [...] in the psychological realm would include order, freedom of opinion, some security combined with an element of risk, and some of both private and collective property, to name but a few."

Si le sujet apparaît comme une espèce particulière globalement pré-formée, les différentes parties qui le composent peuvent varier ou se connecter selon des combinaisons infinies qui ne changent cependant pas qualitativement l'essence de l'espèce¹⁵⁰. C'est de cette façon qu'il faut expliquer les similarités et les différences individuelles, c'est-à-dire par les relations entre l'organisme du sujet et l'environnement. L'organisme étant globalement prédéterminé, c'est l'influence de l'environnement qui va modifier l'organisation des parties à l'intérieur des conditions et degrés permis par la prédétermination constitutionnelle des potentialités natives du sujet¹⁵¹. Tout le développement de ce

150 Dr E. Griffiths in J. A. Culbertson et S. P. Hencley (eds.), voir *supra* p. 169, note no 157. Voir aussi G. Hearn, *op. cit.*, (p. 35): "Although we may refer to man as a species, the fact of his infinite variability within the species should not be inadvertently overlooked. Kluckhohn and Murray have said that 'every man is in a certain respect a) like all other men b) like some other men and c) like no other man'."

151 G. Kluckhohn et H. A. Murray, *op. cit.*, (p. 65): "In the beginning there (1) the organism and (2) the environment [...] There is (1) the organism moving through a field which is (2) structured both by culture and by the physical and social world in a relatively uniform manner, but which is (3) to endless variation within the general patterning due to the organism's constitutionally-determined peculiarities of reaction and to the occurrence of special situations."

En fait les auteurs se rattachent à une conception éclectique du sujet telle que l'on peut la retrouver dans le behaviorisme social et la théorie de champ de K. Lewin. Cf. *supra*, p. 205, note no 228.

dernier est d'abord conditionné par un innéisme qui détermine les paramètres de certaines potentialités qui fondent le développement et les limites de l'humain¹⁵². Ces potentialités du sujet seront subséquentement développées à des degrés divers selon les contacts qu'il aura avec d'autres individus qui se situent dans les mêmes classes ou groupes sociaux naturels auxquels il appartient¹⁵³. Le sujet est aussi déterminé par les rôles que la culture définit pour lui en tant que vivant dans un groupe social donné. Le sujet qui se conforme à ce rôle social défini pour lui a, selon les auteurs, très peu de chance que le résultat de sa propre activité sociale influe sur la culture même, son activité étant asservie aux

152 Idem, ibid., (p. 57): "They also insist that biological inheritance provides the stuff from which personality is fashioned and, as manifested in the physique at a given time-point, determines trends and sets limits within which variations is constrained. There are substantial reason for believing that different genetic structures carry with them varying potentialities for learning, for reaction time, for energy level, for frustration tolerance." Voir aussi (p. 56): "The observed characters of organisms are, at any given point in time, the product of a long series of complexes interactions between biologically-inherited potentialities and environmental forces."

153 Idem, ibid., (p. 57): "In distinguishing group-membership determinants, one must usually take account of a concentric order of social groups to which he belongs, [...]. One must also know the hierarchical class, political or social to which he belongs within each of these groups."

nécessités sociales et culturelles¹⁵⁴. Finalement, le sujet serait déterminé par des éléments "accidentels" ou "situationnels" c'est-à-dire qui ne sont pas pré-ordonnés par le système social¹⁵⁵ et dont l'avènement est considéré comme contingent plutôt que nécessaire et en dehors du conditionnement social (rôle et culture) qui s'opère dans la réalité humaine et sociale¹⁵⁶. Ce sont ces "hasards" sociaux qu'il faudrait souvent retrouver pour expliquer la nature du sujet. L'ensemble des prédéterminations constitutionnelles et sociales, en plus des circonstances accidentelles, définissent donc les déterminants du sujet et nient ainsi, à toute fin utile, le caractère historique et interactionnel de celui-ci¹⁵⁷.

154 Idem, *ibid.*, (p. 61): "The culture defines how the different functions, or roles, necessary to group life are to be performed--such roles, for example, as those assigned on the basis of sex and age, or on the basis of membership in a cast, class, or occupational group. [...] the person who has painfully achieved some sort of integration, and who knows what is expected of him in a particular social situation, will usually produce the appropriate responses with only a little personal coloring."

155 Idem, *ibid.*, (p. 62): [...] things which 'just happen' to people [...] not pre-ordained by the cultural patterns for social interrelations."

156 Idem, *ibid.*, (p. 62): "Besides the constitutional determinants and the forces which will more or less inevitably confront individuals [...] the situational determinants include things that happen a thousand times as well as those that happen only once--provided they are not standard for a whole group."

157 Idem, *ibid.*, (p. 30): "Thus personality is not a series of biographical facts but something more general and enduring that is inferred from the facts."

C'est essentiellement à partir des fonctions ou attributs du sujet dans son processus d'adaptation à l'environnement qu'il faut définir le sujet, une telle définition s'appuyant sur des fondements méthodologiques utilisés en physiologie¹⁵⁸.

Ramené au niveau du changement en organisation par un travail de déduction, le sujet est soit au centre ou absent complètement du processus selon la place qu'il occupe dans l'organisation sociale. L'administrateur en chef devient le responsable de l'introduction ou de la carence du changement en organisation; quant à l'ensemble des forces subjectives (les participants dans l'organisation) elles n'entrent pas en considération pour la compréhension des processus de changements sociaux¹⁵⁹. Notons toutefois que lorsque le sujet (individuel) est pris en considération dans le processus du changement en organisation il l'est plutôt pour son absence de conscience des changements à opérer, qu'à une connaissance des forces objectives et subjectives réelles en présence lui permettant d'orienter et d'exercer sa domination

¹⁵⁸ Idem, *ibid.*, (p. 33): "In physiology, the study of processes from this point of view has been justified by its fruitfulness, [...]"

¹⁵⁹ D. E. Griffiths, in M. B. Miles, *op. cit.*, (p. 433): "Change in organization is more probable if the successor of the chief administrator is from outside the organization, than if he is from inside the organization."

sur les éléments sociaux¹⁶⁰. Le sujet ainsi inséré dans le processus de changement devient un agent négatif dont l'étendue et la profondeur de la connaissance de l'objet contribuent à la stagnation de l'organisation¹⁶¹. Le modèle de système dictant aussi que le changement ne peut venir que des sujets en haut de l'organisation, étant donné que la hiérarchisation organisationnelle amènerait une indépendance de plus en plus grande des sujets en bas du système; ce qui aurait comme curieuse tendance d'ignorer les possibilités venant du bas de l'organisation et d'initier celles venant au contraire du haut lorsque l'administrateur en chef épaulerait ces changements dans des conditions précises¹⁶².

En résumé, le sujet considéré comme système repose d'une part, sur des dispositions données et déterminées à l'avance et qui définissent son "unicité" et, d'autre part, sur les effets de forces issues du micro-milieu entourant

160 Idem, ibid., (p. 435): "Change in organization will be expedited by the appointment of outsiders rather than insiders as chief administrators. Such administrators will introduce change either because they do not know the system or because they have a different concept of how the system should function."

161 Idem, ibid., (p. 434): "The number of innovations is inversely proportional to the tenure of the chief-administrator. The longer an administration stays in position, the less likely he is to introduce change."

162 Idem, ibid., (p. 435): "When change in an organization does occur, it will tend to occur from the top down, not from the bottom up [...] the structure makes change from the bottom up very difficult; [...]."

immédiatement le sujet, de rôles sociaux qu'on détermine pour lui et de facteurs accidentels hors de causalité contrôlable du sujet lui-même. Ces deux types de dimensions du sujet fonctionnent constamment pour assurer une plus grande conformité au milieu social, à la culture et la réduction des contre-chocs provenant de la non conformité tant aux prédispositions individuelles qu'aux forces de la société¹⁶³.

3- La relation objet/sujet dans le modèle de Griffiths.

Pour Griffiths la relation objet/sujet dans le modèle du changement en organisation tend, en se servant de la notion de système, à prendre la forme de la dichotomie personnalité (dispositions) et culture (environnement) pour s'expliquer et prédire les comportements de l'individu et de l'organisation dans une société fixe distribuant des rôles pour se maintenir¹⁶⁴.

163 C. Kluckhohn et H. A. Murray, *op. cit.*, (p. 49): "Personality is the continuity of functional forms and forces manifested through sequence of organized regnant processes and overt behaviors from birth to death. [...] to reduce conflicts between personal dispositions and social sanctions, between the vagaries of antisocial impulses and the dictates of the superego by successive compromise formations, the trend of which is towards a wholehearted emotional identification with both the conserving and creative forces of society."

164 D. E. Griffiths, in M. B. Miles (ed.), *op. cit.*, (p. 427) "In summary, a formal organization comprises a number of people who perform a task sanctioned by the society in which it functions." Voir aussi (p. 425): "The observer of social organizations is forced to the conclusion that organizations are not characterized by change." Aussi sur les bases de

L'essence du sujet l'assimile à un animal social dont le caractère spécifiquement humain ne s'établit que sur des prédispositions ou tendances physiologiques qui entrent en contact avec un environnement culturel fondé sur la nécessité de la vie en groupe¹⁶⁵. De ce point de vue, l'aspect social du sujet ne se différencie pas qualitativement de celui de l'animal vivant en bande et/ou se reproduisant bi-sexuellement. Refusant de considérer l'essence du développement du sujet comme une relation historique avec l'objet (et les autres sujets devenus objet pour ce dernier) sur les bases de leurs situations objectives, Griffiths et les auteurs qui le supportent ne peuvent conclure à des différences qualitatives entre le sujet et l'animal. Ils sont de là obligés d'adopter une position dualiste qui immobilise le sujet et

C. Kluckhohn et H. A. Murray, *op. cit.*, (p. 588): "[...] any social system can be seen as a more or less integrated institutional structure in which the balance of cultural influences and institutional pressures tends on the whole, through its influence on significant parental figures, to produce a socialization process for the child, and to create a socio-cultural milieu for the adolescent and the adult, which yield personality constellations generally adaptive for life in the given society. [...] And since personality resides in individuals and not in social systems that personality once developed, becomes a more or less independent entity which is in interaction with the social system."

165. C. Kluckhohn et H. A. Murray, *op. cit.*, (p. 64): "Man, of course, is only one of the many social animals, but the ways in which social, as opposite to solitary, life modifies his behavior are especially numerous and varied. The fact that human beings are mammals and reproduce bisexually create a basic disposition toward at least rudiments of social living."

l'objet en les isolant de leurs racines socio-historiques, l'un et l'autre n'ayant aucune emprise sur leur détermination, en réalité mutuelle¹⁶⁶. Tout au contraire, tant la partie incontrôlée de l'objet par le sujet ainsi que celle qu'il détermine (man-made) se dressent comme des obstacles à une véritable connaissance puisque la "culture" déforme "la perception de la réalité" jusqu'au point de conclure que le sujet ne peut véritablement connaître "l'essence universelle" des choses pour en demeurer seulement au niveau d'une connaissance approximative et probable¹⁶⁷. Le scepticisme sur la possibilité d'atteindre l'objet dans la connaissance demeure inéluctable¹⁶⁸.

166 Idem, ibid., (p. 64): "There is always a large portion of the impersonal environment to which man can adjust but no control; [...] Also, certain universal social processes (such as conflict, competition and accommodation) are given distinct forms through cultural transmission."

167 Idem, ibid., (p. 64): "Most important of all, perhaps, culture directs and often distorts man's perceptions of the external world. [...] Culture acts as a set of blinders, a series of lenses, through which men view their environments." Aussi chez G. Hearn, op. cit., (p. 33): "[...] we are inclined to view that there are universals which exist outside the mind but that we do not, nor will we ever, fully comprehend them. All that we can ever achieve is a closer and closer approximation to the universal essences of reality. Knowledge, therefore can only be stated in terms or possibilities and never in absolute terms."

168 De fait l'auteur prend position clairement et se rattache à la conception de l'agnosticisme dans les rapports de l'objet et du sujet. Cf. supra, p. 145, note no 92.

Les relations de l'objet et du sujet dans le modèle de Griffiths sont toujours fonction de quatre types de facteurs, dont deux sont fixes et prédéterminés et deux sont variables et apparaissent dans le cours du développement culturel. Les deux premiers sont les dispositions héréditaires chez le sujet et certains processus sociaux considérés comme universels chez l'objet. Les deux autres sont les situations "accidentelles" chez le sujet et la partie de la culture déterminée par l'humain (man-made). L'articulation des deux dernières dimensions étant toujours ordonnée sur la première catégorie de facteurs dans le processus de la relation objet/sujet. Cette première catégorie de facteurs apparaissant comme contrôlée et conditionnée d'avance, fixe donc les paramètres de la relation objet/sujet dans les mêmes termes¹⁶⁹.

La relation objet/sujet, tout comme la conception spécifique d'objet et celle du sujet, découle dans le modèle de Griffiths d'une conception organiciste¹⁷⁰ de système telle que d'abord articulée en biologie et en physique et élevée

169 Idem, ibid., (p. 63): "Thus the personalities of men and women, of the old and young, are differentiated in part, by the experiences of playing these various roles in conformity with cultural standards. But, since age and sex are biological facts, they also operate throughout life as constitutional determinants of personality." Voir aussi supra, p. 179, note no 177.

170 G. Hearn, op. cit., (p. 43): "The organismic models seems to offer the best over-all integrating basis for such a conception."

dans le modèle à une conception philosophique (universelle) du développement de la réalité¹⁷¹, éliminant du même coup toute différence qualitative entre objet représenté et objet représentant, et le type spécifique, concret de réalité qui y est analysé.

De cette position, l'auteur se croit donc justifié, dès lors, d'établir que la relation entre l'objet et le sujet s'érige à partir des constituants physiques et fonctionnels des deux organismes en question, spécifiant que nécessairement les deux éléments de la relation sont indépendants¹⁷².

Pour le sujet, il ramène à la surface la nature variable dans le fonctionnement des parties de celui-ci, cependant que le tout (la nature humaine) et les parties pris spécifiquement sont innés et/ou téléologiquement déterminés, de façon à ce que toute influence ou relation avec l'objet

171 Idem, ibid., (p. 38): "General systems theorists believe that it is possible to represent all forms of animate and inanimate matter as system."

172 Idem, ibid., (p. 44): "All that has been said of systems in general applies, of course, to open systems. They have sub-systems; they are part of a supra-system consisting of the system in its environment; each has a boundary. The objects which constitute the system and its environment have their attributes [...] The composition of the system is independent of, and maintained constant in, a varying import of materials." (souligné par l'auteur).

au cours de sa genèse est complètement niée¹⁷³.

Quant à l'objet (la réalité humaine et sociale) il se définit aussi par ses caractéristiques systémiques et attributs. Tout objet considéré comme système apparaît d'abord comme une désignation nominale dont la véritable identité s'établit par les fonctions de ses sous-systèmes, du plus petit qui est indéfinissable, au plus large (supra-système) qui est donné et constitue les paramètres de

173 Idem, ibid., (p. 43): "(1) Humans exchange material with their environment, material in the form of both energy and information. (2) This energy may arise either from within the system or from their environment of the system. (3) Human behavior is purposive. (4) When considered both as individuals and as a species, humans have a characteristic state toward which they move. (5) Humans may achieve their same characteristic state from different initial conditions and from varying inputs of energy and information. (6) In the human individual as well as in human aggregations such as groups and communities there is a dynamic interplay among their essential functional processes enabling them to maintain a steady state. (7) There is a tendency in human systems toward progressive mechanization, that is, in the course of human development, certain human processes tend to operate more and more as fixed arrangements. (8) Human systems show a resistance to any disruption of their steady state. (9) They are capable, within limits, of adjusting to internal and external changes. (10) They can regenerate damaged parts. (11) They can produce their own kind." Voir aussi (p. 44): "Closely related to the concept of steady state is another called equifinality which simply means achieving identical results from different initial conditions." Voir aussi (p. 45): "On the basis of equifinality it follows that humans, regardless of their experience will strive to maintain a steady state around a condition that permits foster and creativity [...] Humans, by nature, are not content merely to adjust to their environment. They have an inner compulsion to influence and shape it in ways to create ever more complex relationships between themselves and their environment."

l'objet¹⁷⁴. Tous les sous-systèmes tendent eux-mêmes à une finalité équivalente suivant la nature de leur espèce qui dirige tout l'ensemble du système (la nature humaine et sociale) dans une direction pré-fixée et qui vise à achever les potentialités incrustées dans sa nature¹⁷⁵.

Lorsque la relation objet/sujet est prise en considération elle doit se résumer au contact de plusieurs éléments qui s'actionnent les uns les autres dans le but de maintenir l'ensemble en état stable et ordonné suivant la finalité des sous-systèmes et dans les limites permises par

174 Idem, ibid., (p. 41): "Every order of system with the exception of the smallest has subsystems, and all but the largest are part of a supra-system consisting of the system in its environment." Voir aussi (p. 44): "The objects which constitute the system and its environment have their attributes. Those pertaining to the objects of the system are variables; those pertaining to their environment are, to avoid confusion, parameters."

175 Idem, ibid., (p. 45): "The phenomenon of equifinality in the human species may be illustrated by the case of two babies born at the same time, one of whom is premature, the other full-term. While at birth they will have been very different in appearance and stage of development, within a very few weeks after birth they will probably have achieved a similar stage of development. What this seems to mean is that for every species there is a typical or characteristic state which he, by nature, must strive to assume. It perhaps is more accurate to say he has characteristic states for each successive stage of development. At any given stage he strives to achieve and maintain a steady state around that which characterizes him--that which it is this nature to be at that stage in his development." Voir aussi (p. 49): "[...] the free interplay of the functional sub-systems of the system, in which case they (progressive segregation and progressive mechanization) would seem to impose a limit upon the degree to which the system may achieve its potentiality."

le supra-système ainsi que les régulations "naturelles" et "données" des processus de la réalité¹⁷⁶, le tout (la réalité humaine et sociale) reposant sur la détermination universelle des espèces et s'accomplissant automatiquement de ce fait¹⁷⁷.

C'est finalement pourquoi Griffiths et les auteurs sur lesquels il prend appui en viennent à formuler les relations entre l'objet et le sujet (entre les différentes parties du système considéré) comme un simple mécanisme de stimulus-réponse où les différentes parties, tant internes qu'externes au système, interagissent entre eux sous la

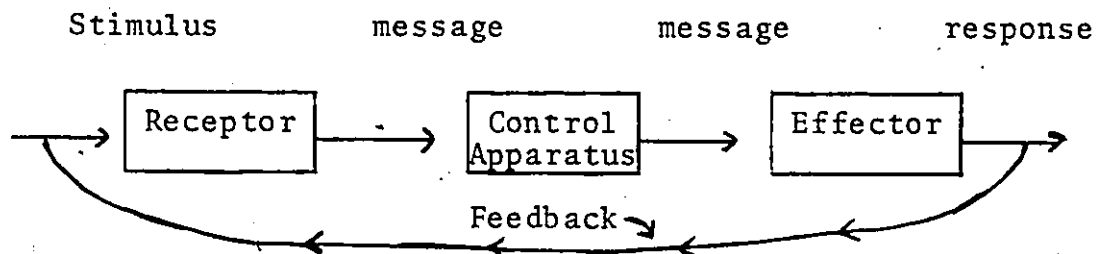
176 Idem, ibid., (p. 46): "The steady state of an open system is maintained in part by the dynamic interplay of its sub-systems operating as a functional process. Each sub-system has its function or functions to perform, and it does so in relation to all of the others. This is the condition of a social system which Radcliffe-Brown has called functional unity and has defined as a condition in which all the parts of the social system work together with a sufficient degree of harmony or internal consistency, that is, without producing persistent conflicts which can neither be resolved nor regulated." (souligné par l'auteur).

177 Idem, ibid., (p. 48-49): "There is a dynamic interplay among the essential functional sub-processes or sub-systems in the organismic system which enables it to maintain itself in a homostatic steady state. Assuming a sufficient input of material from its environment, the organism develops toward a characteristic state despite initial conditions (equifinality). All of this is accomplished through an automatic self-regulatory process."

stimulation d'un agent qui fournit la direction et l'intensité de la réaction de la réalité (du système) concernée¹⁷⁸.

Ce mécanisme de stimulus-réponse s'exerce fonctionnellement dans le système d'une façon telle, qu'il n'affecte que le comportement de l'un ou de l'autre mais jamais leur constitution¹⁷⁹. Tant la réalité (l'objet) que le sujet n'ont d'emprise réelle l'un sur l'autre mais interagissant constamment pour maintenir le système en équilibre tel que pré-organisé¹⁸⁰.

178 Idem, *ibid.*, (p. 46): "Two additional phenomena remain to be described in the final section of this discussion of the properties of open systems... the following diagram to explain stimulus-response sequence which occurs:



Voir aussi (p. 48): "[...] It should be borne in mind, however, that the feedback scheme is of a rather special nature. It presupposes structural arrangements of the type mentioned (in the typical stimulus-response sequence)."

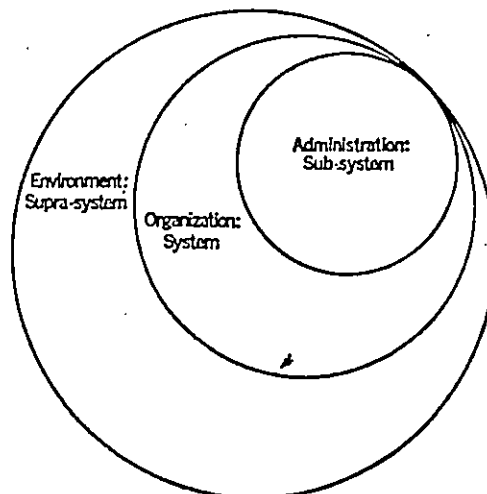
179 D. E. Griffiths, in M. B. Miles, *op. cit.*, (p. 432): "The degree and duration of change is directly proportional to the intensity of the stimulus from the supra-system."

180 Idem, *ibid.*, (p. 428): "A system, in other words, is something that is concerned with some kind of activity and preserves a kind of integration and unity; and a particular system can be recognized as distinct from other systems to which, however, it may be dynamically related."

En résumé, dans le modèle systémique de Griffiths¹⁸¹, la conception de l'objet (la réalité sociale) est un ensemble d'éléments en interaction mutuelle fonctionnant selon une régularité "donnée" dans tout système en "général". La conception du sujet l'assimile à un sous-système vivant, qualitativement prédéterminé par des "forces internes" et des "potentialités" qui peuvent varier selon l'environnement et la "destinée" de celui-ci. Le rapport objet/sujet est une articulation automatique et mécanique de parties s'activant et interagissant de façon organiciste à partir des prédispositions de chacune. Objet et sujet sont génétiquement coupés

181 Idem, ibid., (p. 430): "It is proposed that system theory serve as a model for a theory of administrative change. As indicated above, any open system has supra systems and sub-systems. Let an organization be considered as an open system, comprised of human interactions, that maintains a definite boundary."

Tableau V



l'un de l'autre et seules les règles systémiques de la réalité sociale (par analogie) les obligent fatalement à une reconnaissance de façade en termes de probabilités, en vue d'une adaptation de plus en plus "harmonieuse".

B. Les fondements théoriques des modèles de Getzels et Griffiths.

La première partie de ce deuxième chapitre a permis par un travail d'analyse de présenter et de disséquer les modèles de Getzels et al. (1968) et de Griffiths (1964). Nous avons réalisé cette analyse à partir des catégories fondamentales du procès cognitif, c'est-à-dire l'objet et le sujet, et leur rapport. L'explication et la compréhension de la conception de ces catégories se retrouvent en partie dans l'appropriation par ces modèles de pratiques théoriques¹⁸² historiquement déterminées sur lesquelles les auteurs s'appuient pour réaliser leur modèle. Le dépassement de la connaissance superficielle des catégories cognitives reflétées dans ces modèles exige donc de retrouver plus profondément ces bases théoriques¹⁸³ et leur signification au point de vue scientifique. Nous replacerons ces

182 Cf. supra, p. 89-90 et 102.

183 Nous retrouverons la place et le rôle de la pratique à la base de ces modèles dans la partie sur les fondements de la pratique dans les modèles analysés, cf. p. 230 et ss.

fondements théoriques dans le contexte ou "l'atmosphère intellectuelle" d'où ils sont issus dans le but de:

- a) retracer les filiations conceptuelles ou bases théoriques de ces modèles,
- b) de les situer dans le contexte scientifique général de leur époque,
- c) afin d'en faciliter une interprétation sur les bases de pratiques historiques objectives et permettre ainsi de dégager, au niveau philosophique, toutes les implications de ces fondements pour la valeur (au plan épistémologique) de ces modèles.

C'est à ces tâches essentielles que la présente partie s'attache.

- a) Les fondements du structuralisme et du fonctionnalisme dans les modèles de Getzels et Griffiths.

La conception systémique du comportement et du changement en organisation que nous avons successivement retrouvée dans les modèles de Getzels et Griffiths devrait, selon eux, offrir une solution aux insuffisances du taylorisme (scientific management) d'une part, et à l'approche des relations humaines d'autre part, sur les bases d'une synthèse de ces deux approches, insuffisantes isolément mais apparemment satisfaisantes lorsque reliées dans une conception

systémique¹⁸⁴. Ayant, avec le développement des rapports sociaux et la connaissance de leurs fondements, réalisé l'importance de la relation entre l'aspect subjectif et objectif dans le développement de la réalité humaine et sociale, ils entreprennent de proposer un modèle tenant compte de ces nécessités historiques pour approcher des phénomènes de l'organisation comme le comportement et le changement.

Les efforts théoriques des auteurs ne se retrouvent pas isolés du contexte des productions scientifiques de leur continent et de leur époque ni des pratiques sociales dominantes dans lesquelles se définissent leurs modèles¹⁸⁵.

184 J. W. Getzels, (1977), op. cit., (p. 7-8): "[...] scientific management, with its stress on impersonal authority, is considered the thesis of the first era, and if human relations, with his stress on personal interaction, is viewed as the counterthesis of the second era, then the third era--the era catalyzed if not inaugurated by the 1954 meeting--may be considered the attempt at a synthesis. There was not one formulation of the period that did not try to integrate the impersonal and personal aspects of organizations into a unified scheme. [...] New conception of educational administration synthesizing the preceding ones [...]" Voir aussi D. E. Griffiths, in W. G. Hack et al. (eds.), op. cit., (p. 99): "[...] two theories which go beyond the above categorization (theories of conflicts, theories of motivation, theories of decision-making) to show the direction which theory construction might well take in the future. [...] the second is the work of Griffiths, in which he employs system-theory as a model."

185 Cf. supra p. 119 ss. et p. 151-153. Voir aussi J. W. Getzels, op. cit., (1977) (p. 12): "Circumstances outside the school were also forcing a reconsideration of the study and practice of educational administration." Egalement D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (p. 33): "A full canvass of vast activity currently going on in this area would also have to deal with the contributions from each of the social sciences, from other established disciplines and from such new fields as information theory, operation research and general systems theory."

Situant leur action dans la jeune tradition analytique nord-américaine des années entre les deux guerres:

a) ils adoptent subjectivement une façon (un modèle) d'aborder les réalités de l'organisation et du déroulement de la réalité sociale,

b) ils posent ensuite ce modèle comme hypothèse pour analyser le comportement et le changement dans les organisations sociales et le type spécifique, concret, de réalité qui y est analysé,

c) puis par des déductions et/ou par le travail de la logique formelle, ils suggèrent des rapports, liens ou modes de fonctionnement de la réalité examinée,

d) pour conclure par un retour à la réalité immédiate des faits, à laquelle les déductions doivent se confronter pour que la validité des propositions soit assurée et déclarée scientifique¹⁸⁶.

Les auteurs des modèles analysés fondent d'abord leur conception de l'objet (la réalité humaine et sociale) sur les postulats de l'approche du structuro-fonctionnalisme, c'est-à-dire qu'ils posent à partir d'un modèle (les "living systems" et les systèmes à équilibre stable)¹⁸⁷, la structure stable et permanente des éléments constamment présents dans

186 Cf. supra, p. 125-127 et 153-156.

187 Cf. supra, p. 153-157 et p. 150, note no 107.

la réalité sociale pour ensuite en aborder le fonctionnement à partir du jeu des différents éléments lorsqu'ils s'influencent à l'intérieur de certaines limites (boundary systems)¹⁸⁸.

C'est sous l'inspiration et par analogie avec le développement de la sociologie américaine, elle-même fortement

188. Cette tendance à l'utilisation des "systèmes vivants" ou à "équilibre stable" (homéostasie) pour représenter la réalité humaine et sociale est généralement rattachée dans le mouvement sociologique américain à l'anglais H. Spencer à qui l'on attribue la paternité de cette école de pensée de "l'organicisme social". En réalité, cette tentation de représenter la réalité sociale par les caractéristiques et le fonctionnement des organismes vivants n'est pas nouvelle puisqu'Aristote compare lui aussi la société à un corps humain au temps de la Grèce antique (les membres les plus dignes commandant aux membres inférieurs, ce qui lui permet de justifier le système esclavagiste); les écrits de St-Paul définissant la solidarité mystique unissant les chrétiens au Christ, utilise pour justifier son affirmation, inexplicable objectivement, les relations et organes du corps humain; plusieurs historiens (O. Spengler, J. Adelung, P. Sorokin...) fondent aussi le développement et la récurrence des étapes historiques des civilisations (les civilisations naissent, grandissent, vieillissent et meurent) sur le modèle organiciste; en sociologie ce modèle organique sert également entre autre à E. Durkheim pour justifier la division capitaliste du travail et la complémentarité naturelle des fonctions remplies par chacun des membres de la société; la théorie politique (D. Easton, voir aussi J. Gregor in American Political Science Review, vol. 62, no 2, juin 1968) utilise également très fréquemment la conception organiciste pour définir et justifier les interrelations entre les différentes parties de la société. L'on pourra consulter pour l'utilisation du modèle organiciste dans les sciences humaines et sociales: K. W. Deutsch, Machinism, Organicism, and Society, Some Models in Natural and Social Sciences, in Philosophy of Science, no 18, juillet 1951; L. Gross (eds.), Symposium on Sociological Theory, New York, Harper and Row, 1959.

influencée par la tradition positiviste européenne¹⁸⁹, que s'appuie l'aspect structuraliste dans les modèles de Getzels et de Griffiths. Cette conception de la réalité humaine et sociale l'apparente à une totalité composée d'éléments fixes

189 La compréhension et l'explicitation des fondements et spécificités de cette approche d'abord structuraliste dans la sociologie américaine nécessite de retracer la filiation théorique de cette position. C'est autour de penseurs comme R. Merton², R. Williams, N. Smelser, E. A. Shils, R. Bellah et autres, presque tous directement inspirés par le mouvement du structuro-fonctionnalisme développé par T. Parsons, qu'il faut retracer cette approche américaine de la réalité sociale. Aux Etats-Unis l'étude et la compréhension des phénomènes de la réalité humaine et sociale se limitent avant la période de 1930 à une tradition strictement empirique surtout localisée autour de l'Université de Chicago où les influences du pragmatisme et de l'utilitarisme interdisent toute construction théorique ne trouvant pas sa justification dans la réalité sensible et immédiate à l'extérieur du chercheur. Seul les "faits" sont scientifiques. Les études sociologiques dans ce cadre se limitent à de vastes monographies et études statistiques empruntant la seule voie "descriptive" et "objective" selon les auteurs et garantissant ainsi son esprit "scientifique". Cet hyperfactualisme ayant tôt fait de démontrer son incapacité de saisir les mécanismes complexes de la réalité sociale, c'est à la source de l'économisme et du sociologisme positiviste de la science européenne que l'on fera appel pour résoudre le problème théorique de l'explication et de la compréhension des faits sociaux. C'est surtout avec T. Parsons que cette conception structuraliste des faits sociaux se développe en Amérique à partir des travaux de l'allemand Weber, des français Comte et Durkheim, des anglais Spencer, Malinowski, Radcliffe-Brown et Marshall ainsi que de l'italien V. Pareto (répandu aux Etats-Unis par L. Henderson).

Pour une étude historique plus exhaustive des fondements théoriques du structuralisme et du fonctionnalisme aux Etats-Unis, l'on pourra voir G. Rocher, Talcott Parsons et la Sociologie Américaine, Paris, P.U.F., Coll. S.U.P., 1972; L. Gross (ed.), op. cit., Jean Viet, Les méthodes structuralistes dans les sciences sociales, Paris, Mouton, 1965; A. Gouldner, The Coming Crisis of Western Sociology, New York, Basic Books, 1970.

qui interagissent fonctionnellement pour assurer la dynamique et la stabilité de l'ensemble total premier¹⁹⁰.

Cette orientation, d'abord structuraliste, dans les sciences sociales américaines est issue de deux sources théoriques principales: a) l'organicisme de H. Spencer et b) les conceptions de systèmes de F. de Saussure en linguistique et de l'économiste italien V. Pareto, en science sociale¹⁹¹.

190 Cf. supra, p. 122 et p. 157 ss.

191 Il convient de rappeler le contexte et les conceptions de ces deux mouvements dans le cadre des fondements du structuralisme tel que développé en Europe puis aux Etats-Unis. L'anglais Spencer déjà en 1876 établit un parallèle entre l'organisation et l'évolution des organismes vivants et celle des sociétés, pour en arriver finalement à concevoir la société comme un organisme composé de plusieurs parties indépendantes (les éléments de la structure) ayant des relations entre elles et constituant une totalité intégrée. Pour Spencer, la structure est un donné à partir duquel il peut analyser les relations entre les différentes parties. A. R. Radcliffe-Brown reprendra cette conception de la réalité sociale et humaine, qu'il analyse à partir de ses éléments stables, permanents et institutionnalisés. D'autre part, l'on retrouve aussi une deuxième source importante d'influence théorique sur l'approche du structuralisme américain, quoique moins directement reliée à l'approche des systèmes sociaux elle aura une influence certaine. Celle-ci prend source d'abord en linguistique au début des années 1900 avec F. de Saussure et son étude du langage "comme système qui ne connaît que son ordre propre". Le langage est considéré comme un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique, il faut selon Saussure partir du tout pour analyser les éléments qu'il renferme. Ensuite développée par R. Jakobson et ses collègues de Prague, on arrive rapidement à étudier la signification du langage par référence à un système symbolique apparemment indépendant des sujets parlants. Bientôt imité en sciences sociales et en anthropologie (C. Levi-Strauss) l'approche du système composé d'éléments ou de règles fixes s'affirme "comme une tentative pour réduire l'arbitraire à un ordre, pour découvrir une nécessité immanente à l'illusion

Le structuralisme pour s'introduire dans le champ scientifique de la réalité sociale postule qu'à la base la réalité analysée présente l'aspect et les propriétés d'un système, ce qui signifie:

a) que la réalité sociale et humaine est constituée d'éléments stables et permanents ayant entre eux des rapports d'interdépendance;

b) que la totalité formée par l'ensemble des éléments n'est pas réductible à la somme de ces éléments;

c) que les rapports d'interdépendance entre les éléments et la totalité qui en résulte, sont régis par des règles qui s'expriment en termes logiques.

Il s'agit, comme l'affirmait Pareto, d'utiliser la méthode logique qui a été employée avec succès dans les sciences physiques et en d'autres sciences naturelles pour décrire des situations complexes impliquant plusieurs variables en état de dépendance mutuelle¹⁹².

de liberté". En Italie, c'est V. Pareto (1849-1923) qui voulant amener les sciences sociales au même niveau que les sciences naturelles, réduit l'objet de celles-ci à un système ayant un ordre qu'il faut découvrir pour expliquer les objets complexes comme la réalité sociale qui impliquent plusieurs variables en état de dépendance mutuelles. Cette forme d'organicisme de Pareto sera exposée en Amérique par le biologiste L. Henderson. Pour plus de détails sur les sources théoriques du structuralisme aux Etats-Unis on peut voir: G. Rocher, op. cit.; R. Boudon, A quoi sert la notion de structure, Paris, Gallimard, 1968; J. Viet, op. cit.; La revue Esprit, no spécial, nov. 1963 et mai 1967; la revue Temps moderne, no 246, novembre 1966.

¹⁹² Voir L. J. Henderson, Pareto's General Sociology: A Physiologist Interpretation, Cambridge, Harvard University Press, 1935.

Fondamentalement, le structuralisme vise à identifier la structure de l'objet analysé comme étant l'élément invariable à la source de l'existence de l'objet en question. C'est seulement à partir de ces éléments stables et donnés que l'on peut analyser la réalité sociale comme formant un tout, un système. Jean Piaget dans son introduction sur la conception du structuralisme en sciences humaines affirme:

En première approximation, une structure est un système de transformation, qui comporte des lois en tant que système (par opposition aux propriétés des éléments) et qui se conserve ou s'enrichit par le jeu même de ses transformations, sans que celles-ci aboutissent en dehors de ses frontières ou fasse appel à des éléments extérieurs. En un mot, une structure comprend ainsi les trois caractères de totalité, de transformations et d'autoréglage¹⁹³.

Le structuralisme, même s'il possède des variantes assez diffuses¹⁹⁴, se ramène inévitablement à une première caractéristique fondamentale, c'est-à-dire réduire la réalité sociale à ses aspects "stables, permanents et institutionnalisés", que ce soit réellement ou conceptuellement. Dans son explication du mouvement structuraliste et de ses

¹⁹³ Jean Piaget, Le structuralisme, Paris, P.U.F., 1970, p. 6-7.

¹⁹⁴ Sur ce sujet l'on pourra consulter J. Piaget, op. cit.; R. Boudon, op. cit.; R. Bastide (ed.), Sens et usage du terme structure dans les sciences humaines et sociales, La Haye, Mouton, 1962; I. V. Blauberg et al., Systems Theory, URSS, Progress, 1977; C. Levi-Strauss, La notion de structure en ethnologie, in Antropologie structurale, Paris, Plon, 1958; J. Viet, op. cit.; N. Moufoud, Réflexions sur le problème des structures, in Revue philosophique, no 55, 1965, p. 55-70.

fondements G. Rocher affirme à ce sujet:

Il s'agit d'abord de la distinction entre les aspects de la réalité qui se prêtent à l'analyse structurale, c'est-à-dire les aspects stables, permanents, institutionnalisés [...]. Il s'agit en second lieu de la distinction [...] entre la structure vécue par les membres d'une société, d'une manière plus ou moins consciente, et la structure théorique ou le modèle construit par le chercheur dans le but de rendre compte de la réalité et de l'expliquer¹⁹⁵.

Une deuxième caractéristique de base du structuralisme est l'effort globalisant déployé par cette conception de la réalité humaine et sociale pour l'aborder comme un ensemble de parties interdépendantes formant une totalité ayant une certaine cohérence interne et pour analyser chaque phénomène par rapport à cette totalité donnée ou par rapport à d'autres phénomènes dans la totalité. G. Gurvitch reflète ce caractère globalisant et permanent de la totalité dans le structuralisme de la façon suivante:

Toute structure sociale est un équilibre précaire, sans cesse à refaire par un effort renouvelé, entre une multiplicité de hiérarchies au sein d'un phénomène social total de caractère macrosociologique, dont elle ne représente qu'un secteur ou aspect¹⁹⁶.

J. Piaget note aussi cette intention globalisante du structuralisme:

¹⁹⁵ G. Rocher, Introduction à la sociologie générale, t. 2, 2^e ed., Montréal, H.M.H., 1969, p. 272.

¹⁹⁶ G. Gurvitch, Le concept de structure sociale, in Cahiers internationaux de sociologie, vol. 19, juillet-décembre, 1955, p. 43.

[...] il y a structure (sous son aspect le plus général) quand les éléments sont réunis en une totalité présentant certaines propriétés en tant que totalité et quand les propriétés des éléments dépendent, entièrement ou partiellement, de ces caractères de la totalité¹⁹⁷.

Quand il s'agit d'analyser la réalité sociale ou des parties de celle-ci, comme dans les modèles que nous étudions, l'approche structuraliste adopte une position nominaliste qui réduit les éléments du tout et leurs relations logiques objectives à l'apparence phénoménale de la réalité. H. Mandras décrit cette position fondamentale du structuralisme vis-à-vis la réalité de type social:

[...] les ethnologues ont essayé de chercher dans la "réalité sociale" les structures sociales. Ils ont dit: "j'observe des relations sociales, et la façon dont celles-ci s'organisent, c'est la structure sociale, qui constitue la charpente de la société". Cette attitude "réaliste" suscite des problèmes philosophiques [...]. La "position nominaliste" est plus opératoire et se résume ainsi: voici une réalité, je l'observe, j'en tire un certain nombre d'éléments, de ces éléments j'abstrais un système de relations et j'essaie de voir s'il rend compte de ce que j'ai observé et de ce que d'autres ont observé. Ensuite ce système de relations peut être mis en rapport avec un autre système de relations découvert dans une autre réalité sociale¹⁹⁸.

Lorsque clairement dégagée, la position et les fondements du structuralisme posent des problèmes difficiles que Jean Piaget soulève à juste titre, tout en avouant son

¹⁹⁷ J. Piaget, Introduction à l'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., vol. II, 1950, p. 34.

¹⁹⁸ H. Mandras, Eléments de sociologie, Paris, Armand Colin, 1957, p. 128.

incapacité à les solutionner réellement. Piaget rappelle d'abord que par delà les schémas d'association atomistique et ceux des totalités émergentes, il existe une troisième position qui est celle qui adopte dès le départ une attitude "relationnelle", selon laquelle "l'important n'est ni l'élément ni le tout s'imposant sans qu'on puisse dire comment", mais les relations entre les éléments et l'ensemble qui ne deviennent à ce moment-là que la résultante de ces relations et dont les lois d'opérations sont celles du système en question.

C'est à ce niveau de constat que les problèmes se posent.

Mais alors surgit un second problème, bien plus grave, qui est en vérité le problème central de tout structuralisme: les totalités par composition sont-elles composées de tout temps, mais comment, ou par qui, ou ont-elles été d'abord (et sont-elles toujours?) en voie de composition. Autrement dit, les structures comportent-elles une formation ou ne connaissent-elles qu'une pré-formation plus ou moins éternelle?¹⁹⁹

Les modèles de Getzels et Griffiths s'appuient également sur les postulats du fonctionnalisme dans les sciences sociales, que nous retrouvons en fait sous la forme d'un compromis structuro-fonctionnaliste développé aux Etats-Unis par T. Parsons et aussi L. Von Bertalanffy²⁰⁰. Au niveau

199 J. Piaget, op. cit., (1970), p. 10.

200 Voir supra, p. 7 note no 16, p. 121-126, p. 155, p. 187 note no 189 et p. 188, note no 191.

théorique, les mouvements sociaux et les progrès de la connaissance du développement historique des objets sociaux au début du XX^e siècle ont amené le rejet des conceptions de la réalité sociale se développant de façon linéaire et homogène tel que le présentait l'idéalisme néo-hégélien de la fin du XIX^e siècle. Le fonctionnalisme, se basant sur des fondements essentiellement positivistes de la conception de la réalité, postule que les phénomènes sociaux doivent s'analyser à partir des éléments qui exercent une fonction dans le mouvement et le maintien de toute réalité sociale.

A. Gouldner décrit le postulat de base de la façon suivante:

At bottom, Functionalism sought to show that social customs, relationships, and institutions because, and only because, they had some social "function", which is to say, an ongoing usefulness, even if this was unrecognized by those who were involved in them. Functionalists implied that if social arrangements persisted, this could only be because they facilitated exchanges in which all parties involved were benefiting [...]. In short, functionalism dodged the problem of "exploitation", that is, of giving less than one receives, and instead simply asserted that social arrangements which survive must, in some degree and in some way, be contributing to the welfare of society. It was the job of the Functionalist, sociologist or anthropologist, to exercise his ingenuity to find out how this was being done. The implicit slogan of Functionalism was: Survival implies ongoing usefulness--search it out!²⁰¹

Le fonctionnalisme fonde donc son action théorique sur le principe de base suivant: tout "fonctionne" dans la

²⁰¹ A. Gouldner, op. cit., p. 123-124.

réalité sociale et humaine.

La fonction d'un usage social particulier, c'est la contribution qu'il apporte à la vie sociale considérée comme l'ensemble du fonctionnement du système social (ensemble structurel d'une société avec ses usages qui sont des manifestations de structure et gage de continuité) a une certaine unité, que nous pouvons appeler unité fonctionnelle, et définir comme un état de cohésion ou d'harmonieuse coopération entre tous les éléments du système social, ce qui écarte les conflits persistants, impossibles à régler²⁰².

C'est à partir de cette simple constatation que l'approche du fonctionnalisme en arrive à conclure à un deuxième principe du "fonctionnement universel de la réalité": si la société est un tout qui fonctionne, alors tout à l'intérieur de la société a une fonction.

L'analyse fonctionnelle de la culture part du principe que dans tous les types de civilisation, chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée et chaque croyance remplit une fonction vitale quelconque²⁰³.

En d'autres termes, la réalité sociale doit être considérée comme un tout qui fonctionne dans tout.

Cette nécessité fonctionnelle des éléments dans le tout permet au fonctionnalisme de poser un troisième principe de base qui s'érige à la fois comme fondement et comme preuve finale de la conception "scientifique" de la stabilité et de

202 A. R. Radcliffe-Brown, On the Concept of Function in Social Sciences, in Structure and Functions in Primitive Society, London, Cohen and West, 1952, p. 181.

203 B. Malinowski, cité par H. Mandras, op. cit., p. 120.

la fixité de la réalité: puisque tout est utile au fonctionnement du tout, il est nécessaire que les choses soient ainsi.

A. Gouldner conclut à propos de ce troisième principe du fonctionnalisme:

Functionalism thus served to defend existing social arrangements on nontraditional grounds, against the criticism that they were based on power and force. From the Functionalist perspective there was a tacit morality in things that justified their existence: the morality of usefulness. Functionalist also sought to show that even if given arrangements were not useful economically, they might still be useful in other noneconomic ways; in short, they might be socially functional²⁰⁴.

La conception de la réalité sociale adoptée par le fonctionnalisme prend donc l'allure d'une justification de l'existence de la réalité sociale telle qu'elle se présente à l'observateur, le but de la théorie devient alors d'examiner les variables du système et, partant de là, les justifier socialement. D. Monière analyse cette conception de la réalité sociale et affirme:

L'objet de ce modèle d'analyse est de répondre à la question suivante: à quelle condition l'ordre social est-il possible? Ses adeptes posent comme point de départ l'existence d'un système social. Mais quelle est l'histoire de ce système social? Comment a-t-il été produit? Comment s'inscrit-il dans le processus historique? Ces préoccupations sont triviales et non nécessaires, nous disent les fonctionnalistes, car il a existé partout et toujours des ensembles humains. Ces ensembles sont définis par eux comme un système social où les individus agissent les uns sur les autres en partageant un ensemble de normes communes²⁰⁵.

204 A. Gouldner, op. cit., p. 124.

205 D. Monière, op. cit., p. 36.

Pour le structuro-fonctionnalisme il s'agit donc, d'une certaine façon de réaliser la synthèse de deux écoles de pensée de la réalité sociale qui joignent à la fois stabilité, fixité, et permanence des éléments complexes de la réalité sociale en place avec le fonctionnement, l'interdépendance et l'interinfluence de ces mêmes éléments nécessaires au maintien et à l'équilibre du système social. I. V. Blauberg et al. concluent de cette forme d'approche systémique de la réalité sociale:

The primary goal of structural-functional analysis was the study of various subdivisions of the social system with special reference to their functions within a larger whole. That determines what we believe to be the two fundamental postulates of structural-functional analysis: identifying the structure of the object as an invariant forming the framework of that object, and the functional description of that structure [...] The apparatus of structural-functional analysis allowed a systematic study not just of elements as such or a syncretiously integral whole, but the discreet whole, albeit considered primarily in its static aspects²⁰⁶.

Chez Getzels la conception de l'objet (la réalité sociale) repose essentiellement et principalement sur le compromis historique élaboré dans la théorie parsonnienne²⁰⁷.

206 I. V. Blauberg et al., op. cit., p. 28-29.

207 Cf. supra, p. 122-134. Le mouvement du structuro-fonctionnalisme aux Etats-Unis apparaît comme une "synthèse" des mouvements du structuralisme et du fonctionnalisme européen. Il n'est pas surprenant de retrouver cette conception se développer en Amérique du Nord autour de T. Parsons, il suffit de voir, (comme le fait par exemple G. Rocher, op. cit., 1972) son itinéraire pour en partie comprendre sa position dans la sociologie américaine. Le structuro-fonctionnalisme parsonien

C'est-à-dire que la nature structuro-fonctionnelle des éléments et de l'ensemble du système social s'inspire surtout de la tradition fonctionnaliste en biologie moderne²⁰⁸.

apparaît au niveau théorique comme une synthèse qu'A. Gouldner (*op. cit.*, p. 138-139) caractérise comme suit: "Parsons' work began by syncretizing the 'spiritual' component of German Romanticism, which focused on the inward orientation of the actor, with the French tradition of Functional theory; however, it was the Romantic component that Parsons first stressed by characterizing his earliest synthesis as 'voluntarist'. Parsons' theory thus contained two historically and culturally distinct attitudes that coexist in a tensionful relationship. There was French revisionist social utilitarianism, in which social arrangements are explained in terms of their imputed usefulness for or function in the larger group or society, which is seen as a 'system' of interacting elements. Also there was the Romantic importance attributed to moral or value elements, where behavior is accounted for by efforts to conform an internalized moral code and where, it is emphasized, men need pay no heed to consequences but seek to conform to the code for its own sake. Parsons' combination of Functionalism and voluntarism was a reflection, within the idiom of technical social theory, of the continuing conflict in bourgeois culture between utility and morality or 'natural rights', and it was an effort to confront and resolve this cultural conflict on the theoretical level."

208 G. Rocher, *op. cit.*, (p. 215): "A la différence de Malinowski et aussi dans une certaine mesure de Merton, Parsons ne conçoit pas l'analyse fonctionnelle à partir des éléments sociaux ou culturels, pour interpréter l'existence, la survivance et la nature par leur apport à l'organisation et à la vie de l'ensemble. Il adopte plutôt comme point de départ l'ensemble, la totalité, qu'il traite à la manière d'un système, pour en analyser les conditions de survie, de fonctionnement, d'évolution et de changement. Dans cette perspective, parler de fonction, c'est faire référence aux différentes solutions à un ensemble particulier de problèmes que peut adopter un système pour survivre, c'est-à-dire pour se maintenir, évoluer, se transformer. L'analyse fonctionnelle consiste donc, pour Parsons, à établir la classification des problèmes que tout système doit résoudre pour exister et se maintenir en activité.

Cette conception du fonctionnalisme s'alimente chez Parsons à la biologie contemporaine. C'est sur cette dernière qu'il s'appuie pour affirmer que la notion de fonction est corrélatrice à celle du système vivant, que ce soit un système biologique ou un système d'action."

Par contre chez Griffiths, qui puise l'essentiel de son modèle des travaux de Hearn, Miller et Von Bertalanffy, l'accent est placé sur la tradition structuraliste qui ne s'inspire plus seulement de la biologie mais érige en principe angulaire du modèle l'isomorphisme structural des lois d'évolution de la réalité dans différentes sphères de la vie, si bien que les sciences naturelles définissent carrément les lois du développement de la réalité sociale et humaine²⁰⁹. Revenant à une conception organiciste, c'est par analogie structurale avec les sciences naturelles (biologie, chimie, physique) que la réalité sociale se définit de façon systémique²¹⁰. Dans une vaste étude sur les fondements et les problèmes de l'approche systémique (systemic analysis)

I. V. Blauberger et al. affirment:

What is that unites these distinctly different trends of modern scientific thought within the framework of the system approach? Just as in the case of the structural-functional method and structuralism, it is first of all the integrative approach to the object of study (design or management), and anti-elementalism and anti-mechanism associated with this approach [...]. In functionalism and structuralism the principle of wholeness is implemented in the dominant concept of function and structure respectively, in systems the central is naturally the broader concept of system. [...]

One of the methods of constructing this methodology consists in the tendency to base it on the principle of isomorphy of laws in different spheres of reality²¹¹.

209 Cf. supra, p. 153-159.

210 Pour une étude de la continuité entre structuro-fonctionnalisme, analyse fonctionnelle et analyse systémique l'on pourra consulter W. Buckley, Sociology and Modern Systems Theory, New Jersey, Prentice-Hall, 1967.

211 I. V. Blauberger et al., op. cit., p. 34-35.

Le problème fondamental de l'approche systémique étant d'ailleurs cette épineuse question de l'éclaircissement des fondements épistémologiques qui permettent un tel transfert²¹².

A partir de son analogie avec les sciences naturelles, l'approche systémique se fonde sur l'"assumption" que tout objet de la réalité sociale et humaine présente nécessairement un caractère global (system nature)²¹³ et dès lors détermine que:

a) toute recherche sur la nature d'un objet quelconque doit postuler, au départ, le caractère de totalité (wholeness) inhérent à cet objet, ce système particulier est composé de différents éléments évoluant dans un environnement (supra system)²¹⁴,

b) tout élément est nécessairement connecté avec d'autres dans la réalité analysée²¹⁵,

c) l'ensemble des éléments connectés dans la réalité concernée constitue la structure et l'organisation stables de ce système²¹⁶,

212 Cf. supra, p. 155, note no 121.

213 Cf. supra, p. 155, note no 122 et p. 158, note no 129.

214 Cf. supra, p. 156, note no 124 et p. 158, note no 129.

215 D. E. Griffiths, in M. B. Miles op. cit., (1964), (p. 428): "A system is a set of objects together with relationships between the objects and their attributes."

216 Cf. supra, p. 158, note nos 131 et 132.

d) la structure du système est relative aux éléments qui la composent et aux autres éléments qui constituent son environnement²¹⁷,

e) le système possède toujours un mécanisme de contrôle pour assurer son fonctionnement "normal" et "régulier", c'est-à-dire assurer sa stabilité normative²¹⁸,

f) le mécanisme de contrôle implique une certaine forme de téléologie et/ou de comportement orienté vers un but prédéterminé (goal-oriented behavior)²¹⁹,

g) la source de fonctionnement et de "transformation" du système ou de ses fonctions sont contenus dans la constitution de la réalité même, considérée comme système²²⁰,

h) la nature prédéterminée et téléologique de la réalité considérée assure contradictoirement son fonctionnement stable, d'une part, et son développement, d'autre part, par le biais d'une ségrégation du type darwinien (mais au niveau de la réalité sociale) n'assurant que le développement des parties "essentielles" de l'objet²²¹.

217 Cf. supra, p. 156, note no 125.

218 Cf. supra, p. 158, note no 131 et page 159, note no 133.

219 Cf. supra, p. 158, note no 132.

220 Cf. supra, p. 159 et p. 158, note no 131.

221 Cf. supra, p. 159, note no 134.

En somme, tant le structuro-fonctionnalisme de type parsonnien que l'approche systémique, sur lesquels reposent au niveau théorique les modèles de Getzels et de Griffiths, demeurent liés aux mêmes fondements théoriques et de ce fait aussi aux mêmes difficultés épistémologiques et limitations qu'ils imposent pour assurer leur cohérence logique. C'est en analysant ces fondements que nous pouvons avec d'autres critiques soulever les difficultés inhérentes au structuro-fonctionnalisme ou à l'approche de système dans les sciences humaines et sociales. L'analyse de ces difficultés amène à s'interroger sur l'arbitraire de l'approche²²², à soulever les contradictions logiques auxquelles s'obligent le modèle pour aborder le fonctionnement²²³ et les mécanismes de

222 I. V. Blauberger et al., op. cit., (p. 256): "On the one hand, this concept (structure) reflects the wholeness of a social system, as it were, regarding each of the system's components, as a function of the whole. But on the other hand, the very method of identifying and, most importantly, of decomposing this whole is not stated, so that the possibility of other decompositions, probably more adequate to the goals of research, is not realized. The real problem lies in that different decompositions yield different notions of the structure of the object under study, and in that these notions should be related to each other in some general concept. In the absence of such a correlation the initial structural picture of the object, being the only, is chosen without justification and is therefore arbitrary."

223 Idem, ibid., (p. 256): "Serious methodological fault may also be found with the concept of function as it is used by functionalism. The concept imposes quite definite limitations on the very structure and method of reasoning. In particular, functional analysis is more or less explicitly based on the principle of 'inclusion', that is to say a function or a certain set of functions for a system is given through the system's inclusion in a broader whole. Even when elements (subsystems) of one system are considered, their interconnections are mediated by functions defined through their inclusion in a whole."

développement de la réalité²²⁴ et de l'inadéquation de la réponse qu'elle apporte aux contradictions objectives de la réalité humaine et sociale²²⁵.

b) Les fondements behavioristes dans les modèles de Getzels et de Griffiths.

Dans les modèles de Getzels et de Griffiths la conception du sujets'appuient, avec des variantes formelles sur

224 Idem, ibid., (p. 256-257): "(1) Functional definitions prove to be impossible or, at best, trivial in the case of systems of the greatest possible scope. For example, defining society as a whole, the researcher is not infrequently forced to employ functions such as assimilation, reproduction, etc., depriving the social system of its own, social qualities. (2) The structural and functional method runs into considerable difficulties in describing and defining the mechanisms of functioning and development of systems (in particular, of axial mechanisms and consciousness phenomena as regulatives of social systems and other factors functionally non-deducible from the sociological environment)."

225 Idem, ibid., (p. 257): "(3) The structural and functional method proves to be inadequate in decompositions that are not based on the principle of "inclusion" (e.g. in solving the problem of the relationships between vertical spheres and between "equal" spheres of a social system, in general, in analyzing relations between levels of a social system that are not directly contiguous, etc.)" (4) Functionalism in its modern form is directed at the analysis of functioning of systems and is not concerned with the problem of development. Methodologically this limitation is determined by the fact that development cannot be described on the basis of the "inclusion" principle. It is not incidental that among the numerous applications of this method there were no proposals for the study of the development of social systems; moreover some representatives of functionalism entirely reject the justifiability of the task of studying social development."

les mêmes fondements. Comme dans le cas de la conception de la réalité sociale et humaine, la conception du sujet repose sur un compromis logique qui, en fait, tient de l'éclectisme à partir de différents systèmes psychologiques apparus dans le contexte du Nord-Amérique²²⁶.

Tout comme nous le rappelions dans le dégagement des fondements théoriques de la conception de l'objet, la conception du sujet dans les modèles analysés n'est pas séparée des productions scientifiques et des pratiques sociales dominantes dans la société nord-américaine de la première moitié du XXe siècle²²⁷.

Nous retrouvons effectivement dans la conception du sujet chez Getzels et Griffiths le même type de compromis logique et historique que nous retraçons au niveau de l'objet sous la forme du structuro-fonctionnalisme, et qui tentait d'unifier le principe de la stabilité et du mouvement dynamique en minimisant ou en ignorant son développement.

La conception du sujet prend la forme d'un behaviorisme social cherchant à retrouver une conception strictement fonctionnelle qui s'articule sur des bases abstraites de qualités structurales innées et/ou données à l'espèce. Ces dernières orientent le fonctionnement du sujet dans une

226 Cf. supra, p. 135 et ss et p. 163 et ss.

227 Cf. supra, p. 184, note no 185.

direction globalement prédéterminée²²⁸.

Chez Getzels d'abord, cette conception du sujet s'alimente au courant du structuro-fonctionnalisme tel que

228 En fait les auteurs du modèle se rattachent à la position apparemment satisfaisante du behaviorisme social tel que surtout développée par l'américain E. C. Tolman autour de 1930 et qui essaie de réconcilier deux approches complètement opposées pour expliquer le sujet et ses comportements c'est-à-dire la position du behaviorisme (de Watson) et celle de la "gestalt" (de Koffka, Wertheimer, Lewin etc...). Rejetant, d'une part, le raisonnement behaviorale de l'analyse du comportement du sujet par la formule mécanique radicale du Stimulus-Réponse et repoussant à l'inverse les prétentions de la "gestalt theory" et de la théorie du champ quant aux ensembles (gestalt) à priori contenues dans la personnalité du sujet, il tente de réaliser un compromis théorique en soutenant que le comportement est toujours fonction d'un stimulus, mais que ce comportement n'apparaîtra que sur la stimulation de certaines finalités inscrites dans l'organisme du sujet (purposive behaviorism). Définissant le comportement comme étant fonction de Stimuli, de "drives" Physiologiques, de l'Hérédité, des Expériences antérieures et de l'Age du sujet, il peut aboutir à la formule suivante $C = f \times (S, P, H, E, A)$ pour expliquer les comportements du sujet. Les variables qui interviendraient dans la réponse donnée par l'organisme humain lorsque stimulé seraient a) des besoins physiologiques innés, b) des valeurs qui motiveraient l'organisme à répondre dans telle ou telle direction et c) des pré-dispositions de l'organisme de répondre préférentiellement dans telle direction plutôt que dans l'autre. Par un compromis logique, la formule S-R, pour expliquer le sujet, devient S-O-R et dès lors le compromis n'a plus rien de logique puisque d'une part, l'explication du sujet repose exclusivement sur les stimuli d'agents extérieurs et d'autre part, sur des variables incluses dans la personnalité du sujet mais qui n'ont rien à voir avec une origine objective hors du sujet et/ou faisant appel à une conscience développée qui dirigerait le type et la direction des réponses du sujet, annulant par là la première partie du compromis. L'on pourra consulter au sujet de cette position D. Schultz, A History of Modern Psychology, 2e ed., New York, Academic Press, 1975; aussi M. Rosenthal, op. cit.; A. Cupparoni, op. cit.; E. C. Tolman, Principles of Purpose Behavior, in S. Koch (ed.), Psychology, A Study of Science, Vol. 2, New York, McGraw-Hill, 1959; aussi idem, in T. Parsons et E. A. Shils (eds.), op. cit.; E. C. Tolman, Purposive Behavior in Animals and Man, New York, Appleton-Century, 1932.

principalement développé au "Department of Social Relations" de l'Université Harvard²²⁹ ainsi qu'à l'Université de Chicago. Rejetant la proposition mécanique du behaviorisme de Watson²³⁰, l'école des "Relations Sociales" tend à regrouper dans une

229 En fait presque tous les auteurs qui ont répandu cette conception structuro-fonctionnaliste et chez qui Getzels et Griffiths trouvent la majeure partie de leurs fondements théoriques, se retrouvaient à ce département des "Relations Sociales". Ce département fondé et dirigé par Talcott Parsons regroupera des professeurs partageant le même type de vision sociale tel que G. W. Allport, H. A. Murray, C. Kluckhohn, G. Homans, E. A. Shils, E. C. Tolman etc... et aura comme principale fonction de réaliser l'unification et l'intégration de la sociologie, de la psychologie et de l'anthropologie. L'on pourra consulter sur l'origine et le développement de ce courant à Harvard: G. Rocher, op. cit., (1972); C. S. Hall et G. Lindsay, Theories of Personality, 2e éd., New York, Wiley, 1970; D. Martindale, The Nature and Types of Sociological Theory, Boston, Houghton Mifflin, 1960.

230 Pendant qu'à Chicago, W. James et ses collaborateurs s'inspirant des découvertes de Darwin proclament, par analogie avec la sélection biologique des espèces, que la conscience doit être considérée comme un élément fonctionnel dans l'adaptation de l'homme à l'environnement et que sa présence chez l'individu démontre son utilité; J. B. Watson voulant donner à la psychologie un statut égal aux sciences naturelles et s'inspirant d'une interprétation partielle des travaux de Pavlov, proclame la négation de la conscience et l'assimilation de l'homme à l'animal en niant les fondements sociaux et la différence qualitative de l'homme conscient qui peut non seulement s'adapter à la réalité mais agir sur elle, la transformer. Le comportement est fonction de stimuli sensitifs (S-R). L'on pourra consulter pour cette question de l'apparition et du développement de la conception behavioriste du comportement W. S. Sahakian, History and Systems of Psychology, New York, Wiley, 1975; D. Schultz, op. cit.; W. E. Craighead et al., Behavior Modifications, Boston, Houghton Mifflin, 1976; E. G. Boring, A History of Experimental Psychology, New York, Appleton-Century-Crofts, 1957; J.P. Chaplin et T. S. Krawiec, Systems and Theories of Psychology, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1979, 4th ed.

vision éclectique deux conceptions du sujet qui sont contradictoires pour déboucher sur une apparente résolution en fusionnant en un seul et même principe les aspects antagoniques de conceptions opposées. Du principal protagoniste de cette approche à Harvard, G. W. Allport, chez qui Getzels puise sa conception du sujet²³¹, deux de ses proches collaborateurs affirment:

However, he himself does not claim to be a systemist. He asserts that his work is oriented always toward problems rather than toward achievement of theoretical or methodological unity. He argues for an open personality theory rather than a closed or partially closed one. Allport considers himself to be a systematic pluralist working toward a systematic eclecticism. "A pluralist in psychology is a thinker who will not exclude any attribute of human nature that seems important in its own right."²³².

Pour Allport, en fait, le comportement du sujet s'explique à partir de deux pôles qui s'activent pour déterminer son adaptation à l'environnement:

a) une structure psychologique et physique composée d'éléments donnés, (proprium) complètement dégagée de toute histoire de l'ensemble;

b) une autonomie fonctionnelle des éléments de la structure, de telle façon que ces éléments peuvent initier et diriger une activité comportementale sans la présence de motivation externe au sujet;

231 Cf. supra, p. 136.

232 C. S. Hall et G. Lindsay, op. cit., p. 261.

c) le fonctionnement des éléments innés de la structure guide l'activité du sujet et détermine ainsi son adaptation "particulière" à l'environnement²³³.

Dans le modèle de Getzels, les concepts abstraits deviennent la réalité elle-même et, sur cette base, il peut littéralement "remplacer" dans la définition d'Allport une partie de sa conception du sujet, en éliminant "les systèmes psychophysiques" (proprium) pour la remplacer purement et subjectivement par la notion de "besoins latents" (need-dispositions) qu'il retrouve dans la sociologie de Parsons

233 Cf. *supra* p. 136.

La position d'Allport est bien décrite par ses collaborateurs C. S. Hall et G. Lindsay, *op. cit.*, (p. 259):

"Similar to McDougall's position is Allport's heavy emphasis upon the importance of motivational variables, his ready acceptance of the important role played by genetic or constitutional factors, and his prominent use of 'ego' concepts."

Idem, ibid., (p. 260): "Consistent with the emphasis upon rational factors is Allport's conviction of the individual is more a creature of the present than the past. His concept of 'functional autonomy' to be discussed later, represents a deliberate attempt to free the theorist or investigator from unnecessary preoccupation with the history of the organism. In broad terms, his is a view of man in which positive, conscious element of motivation are emphasized, and behavior is seen as internally consistent and determined by contemporary factors."

Idem, ibid., (p. 269-270): "Functional autonomy [...]. The principle simply states that a given activity or form of behavior may become an end or goal of itself, in spite of the fact that it was originally engaged in for some other reason. Any behavior, complex or simple, although it may originally have derived from organic or segmental tensions, may be capable of sustaining itself indefinitely in the absence of any biological reinforcement."

et Shils²³⁴. Toutefois, s'accommodant d'un éclectisme théorique abstrait, Getzels conservera pour la définition du sujet les autres aspects offerts par Allport²³⁵. Les comportements "sociaux" du sujet, dès lors de l'adoption de la terminologie parsonnienne, s'expliquent par la notion centrale de besoins latents (need-dispositions). G. Rocher, analysant ce terme central de la psychologie de Parsons, affirme:

Il définit le système de la personnalité comme le lieu théorique des relations entre l'organisme et les objets extérieurs environnants, particulièrement les objets sociaux et culturels. Concrètement, ce système de relations prend la forme de la conduite ou du comportement, inspiré de motivations, d'attitudes, de perceptions. D'une manière plus précise, la conduite s'organise comme un procès dont les unités de base sont ce que Parsons appelle les dispositions (need-dispositions)²³⁶.

Cette notion de besoins latents (need-dispositions) qui apparaît comme l'un des éléments centraux pour saisir le sujet et ses comportements, reste chez Parsons et dans l'utilisation qu'en fait Getzels, abstraite et assez mal

234 T. Parsons et E. A. Shils (eds.), en collaboration avec E. C. Tolman, G. W. Allport, C. Kluckhohn, H. A. Murray, R. Sears, R. C. Sheldon, S. A. Stouffer, op. cit.

235 J. W. Getzels et al., op. cit., (1968), (p. 68): "The term 'psychophysical systems' does not seem to have any exact referent, Allport himself regarding it rather ambiguously as 'habits, specific and general attitudes, sentiments and dispositions of other orders'. We shall instead use Parsons and Shils' term, 'need-dispositions', [...]. Voir aussi supra, p. 135.

236 G. Rocher, op. cit., (1962), p. 140-141. (souligné par l'auteur).

définie²³⁷, malgré sa centralité reconnue pour comprendre le sujet, puisque l'on affirme en effet que les besoins latents (need-dispositions) le dirigent vers une finalité dans l'action²³⁸, déterminent son activité cognitive et perceptuelle²³⁹

237 A l'analyse de cette notion de "need-dispositions" on se rend compte que Parsons cherche à éviter de tomber soit dans le "biologisme" (behaviorisme et autres formes apparentées) soit dans le "culturalisme". Surmonter ces deux tentatives demeure un défi que Parsons ne parvient pas à dépasser selon plusieurs de ses adeptes et critiques. Si Parsons affirme que ces "need-dispositions" sont non-héréditaires et non-instinctifs, le processus de leur formation reste incomplet et non suffisamment précisé pour les situer en continuité avec les rapports sociaux dans lesquels s'inscrit le sujet. Cette ambiguïté est relevée entre autre par G. Rocher, op. cit., (1972), (p. 141): "Cette notion de disposition est centrale dans la conception que Parsons se fait de la personnalité. Mais bien qu'il l'utilise abondamment elle demeure assez mal définie."

Voir aussi A. Gouldner, op. cit., (p. 190): "Parsons, however, is content simply to suggest that sometimes men achieve what they strive for, sometimes not, and that things are in either event different because of men's strivings."

Voir aussi F. Bourricaud "Introduction en marge de l'oeuvre de Talcott Parsons: La sociologie et la théorie de l'action", in Elements pour une théorie de l'action, de T. Parsons, trad. F. Bourricaud, Paris, Plon, 1955, (p. 75): "Le traitement des dispositions à l'aide des variables serait tout à fait satisfaisant, s'il pouvait être mené simultanément à l'égard des faits culturels comme c'est le cas pour les dispositions vis-à-vis d'autrui et de nous-mêmes."

Aussi idem, ibid., (p. 71): "M. Parsons insiste, lui, sur la généralité inconditionnelle de son analyse. Le système d'alternatives détermine tous les types et toutes les modalités de l'action. Il ne s'applique pas seulement à l'interaction sociale, mais à l'action psychologique [...]"

Prétention considérable [...]"

238 Cf. supra, page 139, note no 77.

239 Cf. supra, page 139, note no 78.

en fonction des autres sous-systèmes d'actions (environnement)²⁴⁰.

En réalité cette formule s'identifie au principe de compromis qu'adopte le behaviorisme social c'est-à-dire que le sujet est fonction:

a) d'une part, d'un certain nombre d'éléments stables et structurés chez tous les sujets qui déterminent la nature téléologique de ces derniers.

b) d'autre part, du type de "culture", de rôles et valeurs qui sont privilégiés par l'environnement (les autres sous-systèmes de l'action).

Le comportement qui en résulte est donc à prime abord dépendant de stimuli de l'environnement tout en s'articulant cependant toujours sur un organisme conditionnant le type et la direction de la réponse.

Chez Griffiths, l'essentiel du sujet ne s'érige aussi que sur la voie d'un compromis logique où "les données" (la structure) de l'organisme du sujet sont fonction d'une actualisation dépendante de l'environnement physique, social et culturel²⁴¹.

Reprenant la position de C. Kluckhohn et H. A. Murray de Harvard aussi, l'on retrouve dans le modèle du changement

240 Cf. supra, page 139, note no 79.

241 Cf. supra, p. 168-169.

de Griffiths une conception du sujet basée pour l'essentiel sur le caractère nécessairement physiologiste du sujet tel que développé par le behaviorisme en l'assortissant cependant de caractéristiques opposées à cette dernière conception sous la forme de "forces"²⁴² incluses dans la personnalité et qui interviennent pour orienter le sens que doivent prendre les comportements du sujet.

On peut adopter à ce moment la formule suivante pour définir le sujet:

[...] the continuity of functional forms and forces manifested through sequences of organized regnant processes and overt behaviors from the birth to death²⁴³.

242 C. Kluckhohn et H. A. Murray, op. cit., (p. 14-15): "Since directional activities vary in respect to their intensity and duration, their degree of co-ordination and focality (definiteness of aim), it has been judged necessary to conceptualize a directing superordinate "force" in the brain region (merely analagous to a physical force), it has been variously named--tendency, drive, need, propensity, instinct, urge, impulse, desire, wish, purpose, motive connotation, resolution, intention, etc. The number of different, yet more or less synonymous, terms which have been used to designate this hypothetical force suggest confusion of thought and/or the absence in our language of the precisely definitive word. Anyhow, the conception is that of a vector (directional magnitude) which guides mental, verbal and/or physical processes along a certain course. Conforming with Lewin and many others, we may use the term "need" or "need disposition" to refer to the roughly measurable "force" in the personality which is coordinating activities in the direction of a roughly definable goal; [...]"

243 Idem, ibid., p. 49.

Le sujet est alors fonction d'un ensemble de déterminants auxquels il doit s'adapter²⁴⁴ sur la base de "forces constitutionnelles" qui initient ou dirigent le comportement²⁴⁵.

Ces forces indéfinies dont on ignore l'origine et l'histoire conduisent le sujet vers la réalisation de buts spécifiques à la personnalité concernée²⁴⁶ à travers quatre types de déterminants, selon: a) les "potentialités" ataviques du sujet²⁴⁷, b) son appartenance à un groupe "naturel" ou à une classe sociale "donnée"²⁴⁸, c) les rôles sociaux définis par la culture²⁴⁹, ou d) de situations "accidentelles"²⁵⁰.

244 Idem, ibid., (p. 54): "Any one personality is like all others, also, because, as social animals, man must adjust to a condition of interdependence with other members of their society [...] they must adjust to traditionally defined expectations [...] Human adaptation to the external environment depends on the mutual support which is social life' [...]"

245 Idem, ibid., (p. 13): "The personality is not an institution that remains inert unless excited by extracranial stimuli (as S-R formula suggests). It is marked from first to last by a continuous flow of on-going activities. These unabatable processes are fundamental 'givens', [...]"

246 Idem, ibid., (p. 15): "[...] we may use the term 'aim' to refer to this need's specific goal (to be achieved perhaps at a specific time). For example, a man may be motivated by a general need for dominance (power, authority, leadership, a decision making-role, an administrative position, etc...), but his aim at a particular time may be to persuade residents of Bordeaux to elect him mayor of the city."

247 Cf. supra, p. 167, note no 150 et p. 168, note no 152.

248 Cf. supra, p. 168, note no 153.

249 Cf. supra, p. 169, note no 154.

250 Cf. supra, p. 169, note no 157.

A partir de la définition de ces deux types de variables chez le sujet, c'est-à-dire les "forces" qui orientent l'action et ses "déterminants", Griffiths prend pour acquis que le comportement humain est fonction de l'environnement et de la constitution biologique congénitale du sujet:

It is assumed that human behavior is always the result of interaction between the biological organism and its environment. All individuals are participants in a number of interlocking networks of interaction, and the organizational behavior of an individual can be understood only by reference to these networks²⁵¹

En somme, tant dans le modèle de Getzels que dans celui de Griffiths, la conception du sujet se fonde sur un éclectisme qui prétend articuler deux dimensions opposées dans une même formulation théorique à l'intérieur de laquelle le sujet:

a) développe des comportements à partir de contacts ou de relations qu'il a avec son environnement social dont l'origine demeure lui-même abstrait;

b) ces comportements sont orientés vers des buts ou des directions qui sont fonction de besoins (need-dispositions) ou de "forces" (vectors) internes qui sont soit innés et/ou "donnés" ou encore conditionnés à partir des valeurs de la culture dans laquelle il intervient, sans que l'on puisse éclaircir les fondements concrets de la détermination de ces

²⁵¹ D. E. Griffiths, in W. G. Hack et al. (eds.), op. cit., p. 293.

valeurs.

C'est cette formule de "behaviorisme social", qui sert de base à la définition du sujet dans les modèles analysés²⁵². Il faut cependant noter que ces deux dimensions sur lesquelles reposent la conception du sujet n'ont pas la même importance et les mêmes conséquences. Les influences de l'environnement (1ère dimension) ne sont pas décisives sur l'orientation cognitive et la direction du comportement du sujet, ceux-ci étant toujours soumis à l'impérialisme

252 Ces conclusions auxquelles nous arrivons en analysant la conception du sujet chez des auteurs puisant leurs sources à l'école des "Relations Sociales" (comme Getzels et Griffiths), sont également celles auxquelles en arrivent des analystes comme G. Rocher, *op. cit.*, (1972), (p. 168): "Au total nous croyons que la théorie de Talcott Parsons se rapproche davantage de l'école américaine de l'interactionnisme symbolique, inspirée surtout par George Mead et aussi du néo-freudisme américain, à tendance sociologisante", ou encore F. Bourricaud, *op. cit.*, (p. 95): "M. Parsons risque d'être qualifié en même temps de 'subjectivisme' parce qu'il souligne que les faits sociaux ne sont rien d'autre qu'un système de valeurs, de normes et de symboles, et de 'behavioriste' parce qu'il insiste sur la réalité, pour les individus qu'ils concernent, de ces valeurs, normes et symboles". Également A. Gouldner, *op. cit.*, (p. 195) constate cette position "mixte" de Parsons: "[...], Parsons' simultaneous emphasis on voluntarism and on unanticipated consequences is a recommendation that men should strive to realize their values but should not expect too much. It is a theoretical mix that tacitly serves to sustain striving despite the experience of failure; striving should be chastened by awareness of the possibility of failure; it should be a prudent and limited striving, not a zealous and passionate striving." On pourra aussi voir S. Jonas, *Parsons ou le roi nu*, in *Homme et Société*, no 1, 1966, p. 55-65, et C. W. Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, François Maspero, 1968.

dominant de forces (need-dispositions) internes du sujet sur lesquelles s'articulent toujours et nécessairement la première dimension. Quant aux conséquences, elles sont tout aussi inégales puisque les actions du sujet n'apparaissent pas comme significatives pour transformer l'environnement mais tendent plutôt à seulement contrôler et s'adapter à la réalité; d'autre part, l'environnement n'apparaît pas non plus comme significatif pour modifier qualitativement le sujet dont les actions sont toujours finalement orientées par les "forces" (need-dispositions) qui le motivent.

c) Les fondements positivistes dans les modèles
de Getzels et de Griffiths.

Tout notre travail d'analyse sur les dimensions qu'impliquent les modèles analysés quant à l'objet, au sujet et leur rapport, ainsi que les fondements théoriques auxquels ces conceptions se rattachent, nous permettent maintenant de pouvoir dégager leur origine et fondements gnoséologiques c'est-à-dire l'origine et les fondements du rapport objet-sujet dans la visée des modèles de Getzels et de Griffiths.

Dans les deux modèles, la recherche d'une conception scientifique de l'objet et du sujet prend origine, selon les auteurs, dans l'insatisfaction face à l'approche du "taylorisme" et des "relations humaines" dans le domaine de

l'organisation du travail²⁵³ et dans l'insuffisance de l'empirisme simpliste (naked empirism) des sciences sociales²⁵⁴ qui limitaient la recherche scientifique du domaine scolaire à un individualisme utilitariste descriptif tel que préconisé par les positivistes de première vague²⁵⁵: le réel est le vrai, seuls les faits mesurables sont d'intérêt scientifique. Toute généralisation et toute incursion qui va au-delà des réalités immédiatement observées ne relèvent plus du "scientifique"

253 Cf. supra, p. 117-122 et p. 153, aussi J. W. Getzels, op. cit., (1977), (p. 8): "Another conception visualized the school as a social system and perpetrated the dreadful jargon of nomothetic and idiographic dimensions, the former referring to the formal structure of roles and expectations in the organization, the latter to the informal patterning of personalities and dispositions. A nomothetic style of administration behavior places emphasis on the production requirements of the system akin to the mode of scientific management. Idiographic style places emphasis on the personal requirements of the individuals akin to the mode of human relations. The so-called transactional style synthesizes the two."

254 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 40): "In 1938 came the statement of a significantly different approach from the others [...]. Here the clear and explicit need for a general theory of administrative relationships was set forth and the placing of such theory in the context of the social science of behavior advocated." (souligné par les auteurs). Voir aussi D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964), (p. 2-3): "Administration is not entirely a common sense, fly-by-the-seat-of-the-pants art which can only be passed on practitioner to practitioner; it can be studied, using the tools of the behavioral scientist. These tools include concepts and theories of human behavior, research designs, statistical insights, computer and the logic of these modes of inquiring." On pourra consulter également pour analyser la période de ce passage de "l'empirisme inconditionnel" au développement de la théorie en administration éducationnelle, les articles de J. W. Getzels et de A. W. Halpin et A. E. Hayes, in L. L. Cunningham, op. cit., (1977).

255 Cf. ci-après p. 219, note no 259.

mais de l'impressionnisme²⁵⁶.

Le processus de la relation objet/sujet dans les modèles analysés cherchent donc, à partir de ces critiques justifiées, un dépassement qui prendra une allure différente tout en conservant son caractère nettement positiviste; la connaissance "véritable" s'appuie sur un pragmatisme social qui se manifeste par l'élaboration d'un système théorique hypothético-déductif où "les principes" du fonctionnement de l'organisation sociale permettent de déduire des conclusions à vérifier empiriquement²⁵⁷.

256 Cf. supra, p. 187, note no 189 et p. 7, note no 16. Voir aussi chez D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964), (p. 3): "Probably the most critical failure of past efforts in the studying of administration was that there was no confrontation of evidence and principles. This resulted largely from the value orientation of the writers who felt that it was sufficient to assert that they believed in something. Attempts to operationalize the concepts contained in the principles or the value held have been fruitless so that 'theories' advanced have faded away to nothing. The present posture is toward operationalizing concepts, testing propositions, and developing theories based upon evidence."

257 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 7): "The point is that maps and theories are unavoidable and indispensable for administrator and investigator alike. Both must have valid observations for the solution of their problems. Both must begin by collecting facts. Voir aussi (p. 43): "The first task of administrative theory must be to develop a set of concepts that will permit the description, in terms relevant to the theory, of administrative situation. To be scientifically useful, these concepts must be operational--that is their meaning must correspond to empirically observable phenomena."

Chez Griffiths, voir D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964), (p. 98): "[...] that theory be defined as a set of assumptions from which can be derived by purely logico-mathematical procedure a larger set of empirical laws."

La théorie "scientifique" qui résulte du processus d'investigation de la réalité doit illusoirement être neutre et exempte de toute valeur qui lui viendrait du sujet. La véritable démarche scientifique étant de l'éliminer du processus pour n'accorder qu'aux faits "bruts" et à eux seuls le soin de confirmer la véracité et l'utilité de la construction théorique²⁵⁸.

Pour éviter à la fois la simple description des faits et l'élaboration de théories spéculatives sur la nature et les processus de l'administration éducationnelle, les auteurs des modèles adoptent une visée scientifique qui prend sa source dans la conception du positivisme²⁵⁹ et considèrent

²⁵⁸ Cf. supra, p. 66, note no 83 et aussi D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (1964), (p. 3): "The present posture is toward operationalizing concepts, testing propositions, and developing theories based upon evidence."

Voir aussi chez Getzels et al., op. cit., (p. 20-21): "[...] originators and proponents of given conceptions may become so emotionally identified with their particular view that when events do not conform to their formulation, instead of altering their theories, they try to account for the phenomena within the formulations they have invented. [...] A fruitful theory has in it the seeds of its own revision and even rejection. There is a difference between authoritarian closed-end statements and the hypothetical open-end statements of theory that invite testing and further inquiry."

²⁵⁹ Le positivisme est apparu comme conception de la connaissance de la réalité au début du XIXe siècle à partir surtout de l'enseignement et de la position philosophique d'Auguste Comte. Le comtisme pose que l'homme, dans ses essais de comprendre et d'expliquer le monde, est passé par trois étapes dont la dernière seule peut nous fournir une connaissance "positive" de ce monde. Selon Comte, la pensée scientifique est une évolution qui a passée par "trois états" c'est-à-dire d'abord le stade théologique pour expliquer le monde,

comme scientifique uniquement les conceptions trouvant leur confirmation dans la réalité sensible et immédiate à l'extérieur du sujet. Pour ce faire, la procédure scientifique de la relation objet/sujet passe par les étapes suivantes:

ensuite le stade des systèmes métaphysiques et finalement au stade achevé de la connaissance sur les témoignages des sens du sujet connaissant (le stade du positivisme). Le positivisme reprend en somme la thèse de l'agnosticisme (cf. supra p. 145-146, note no 93) et pose que seules nos sensations, comme témoignages de la réalité, sont accessibles à l'humain. C'est pourquoi la science doit se limiter à la description et à l'analyse des sensations subjectives de l'homme et renoncer à connaître véritablement les phénomènes de la réalité. Impressionnés par le fait que la connaissance trouve son origine dans l'expérience et doit être vérifiée dans l'expérience, les positivistes absolutisent cette première étape nécessaire de la connaissance et oublient que "l'expérience" est elle-même le produit de nos interactions pratiques avec les objets de la réalité et que seule la détermination historique de ces interactions peut nous fournir une connaissance véritable sur l'origine et le développement de l'essence de la réalité qui se manifeste dans les phénomènes. Pour les positivistes de la première vague (Hume, Comte, Mills etc...) le rôle de la science consisterait donc à décrire (et non à expliquer) des faits envisagés comme états de la conscience; ils s'appliquent de plus à démontrer que la connaissance ne va pas au delà des perceptions et que le problème de l'existence du monde extérieur objectif, indépendant des perceptions, ne saurait être posé scientifiquement. Vers la fin du XIX^e siècle, le positivisme va prendre la forme de l'empirocriticisme (Mach, Avenarius, Frege etc...) en soutenant que l'expérience, à la base de toute connaissance, est la somme des impressions et sensations humaines et qu'elle n'a aucun rapport avec la réalité objective. Ils affirment que tous les phénomènes ont pour support un "complexe d'éléments" c'est-à-dire les éléments de l'expérience, et que la seule connaissance que nous pouvons avoir de la réalité objective est celle de nos sensations. Ils professent aussi que le monde (la réalité) ne peut exister sans sujet et de là, que la vérité objective est impossible. L'élément central de cette nouvelle forme du positivisme réside dans la condition sine qua non de tout positivisme: seules les sensations produites par les "faits" peuvent nous donner une connaissance du monde. Au début du XX^e siècle le positivisme s'est aussi

- a) rassemblement par le sujet des données sensibles (sense-data) qu'il observe et qui lui semblent utiles et nécessaires pour la connaissance de l'objet concerné;
- b) élaboration (ou emprunt) d'un modèle hypothétique qui explique le fonctionnement des données sensibles rassemblées et déductions de propositions prédictives sur la nature et le déroulement de la réalité sociale;

manifesté sous plusieurs formes dont le positivisme logique (le terme a été introduit par Blumberg et Feigl en 1931) et regroupe ceux que l'on appelle entre autres les membres du "Cercle de Vienne" (Schlick, Carnap, Frank, Wittgenstein) et d'autres comme Russell, Ayer, Bridgman, etc... Reprenant, sous une forme modifiée le crédo positiviste, l'on affirme vouloir rejeter tout recours "métaphysique" pour plutôt expliquer la réalité par les processus "purs" de la logistique et des mathématiques. La connaissance scientifique ne peut s'établir que sur des raisonnements hypothético-déductifs sur les bases de la logique qu'ils considèrent comme un ensemble de règles conventionnelles et de combinaisons arbitraires de symboles qui ne signifient et ne reflètent aucun rapport réel. Dans cette conception, la science se résume à vouloir mettre de l'ordre dans un univers de données sensorielles atomiques c'est-à-dire réduire la connaissance du monde objectif à un formalisme extrême qui introduit une explication ordonnée (partielle et unilatérale) des données des sens (sense-data) et leur corrélation dans le langage.

Pour un exposé des fondements et du développement du positivisme sous ses différentes formes l'on pourra consulter: O. J. Ruda, op. cit., (1977); F. Châtelet et al., Le XX^e siècle, Paris, Hachette, Coll. Histoire de la philosophie, tome VIII, 1973; M. Rosentahl et al., op. cit.; G. Gusdorf, Introduction aux sciences humaines, Paris, Les Belles Lettres, 1960; M. Cornforth, Science Versus Idealism, In Defense of Philosophy Against Positivism and Pragmatism, Westport, Greenwood Press, 1975, 456 p.; L. Kolakowski, op. cit.; L. Kolakowski, The Alienation of Reason, New York, Doubleday, 1968; J. Halleux, Le principe du positivisme contemporain, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1895.

c) confirmation, par les données sensibles et phénoménales de la réalité sociale "existante", du caractère "scientifique" et "objectif" des déductions entreprises à partir du modèle ou des hypothèses élaborées²⁶⁰.

Pour ces auteurs, la connaissance scientifique doit se limiter et demeurer strictement rattachée à la réalité sociale et humaine "donnée", refusant tout accès à la dimension historique et concrète de l'origine et du développement de cette dernière au prix de tomber dans une "métaphysique" spéculative dont les sciences humaines doivent sortir comme

260 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, *op. cit.*, (p. 4): "The term 'theory' [...] On one hand it is induced from the world of every-day events. One searches for before-after relationships among the facts, observations, and events of every-day existence on the assumption that they are not independent, non-controllable events and that their future occurrence can be predicted and their past occurrence understood. Such a search, intelligently directed, yields hypotheses (plausible guesses as to what the explaining or predictive principles may be). Not that in this inductive aspect of the theory construction no identifiable line can be drawn between the observed events and the hypothesized explaining or predicting principle. The latter was derived from the first and seeks to control it. Furthermore, a theoretical principle arrived at inductively must be tested by making deductions from it. These deductions are hypotheses regarding the world of events. [...] If the predicted event occurs, we invest increased confidence in the principle; if the predicted event does not occur we must re-examine the principle from which it was deduced. Again, we see that there is no theory-practice dichotomy."

Voir aussi chez D. E. Griffiths, (ed.), *op. cit.*, (p. 101): "Probably the best illustration of a theory in educational administration which approximates the Fiegl definition comes from Getzels. This theory is hypothetico-deductive in nature and described administration as a social process [...]."

l'ont fait les sciences naturelles.

La relation objet/sujet, dans la conception "scientifique" des auteurs, se résume à un double processus d'induction et de déduction qui permet d'allier:

a) par induction les données sensibles de la réalité puis,

b) par la logique formelle la déduction de propositions sur les bases de la présupposition de l'existence d'éléments, de qualités, d'ordre, de genres, d'espèce ou encore de catégories sociales stables et/ou "naturelles",

c) pour retourner ensuite à la réalité sociale et confirmer "scientifiquement" les mêmes propositions, tout en ignorant toujours les fondements réels de ces propositions.

L'utilisation de ces procédures (induction et déduction) par l'approche des systèmes en sciences humaines et sociales a été analysée par D. Monière qui conclut:

En définitive, ce qui constitue ces deux méthodes, c'est l'empirisme. Ainsi, ces deux approches méthodologiques, au-delà de leurs différences formelles, se rejoignent sur la définition de ce qu'est le phénomène social, en limitant le fait social à son expression extérieure, sans prendre en considération, au niveau de l'"objet" la face cachée du comportement social qu'est la conscience. Dans cette perspective, le sujet est objectifié, l'idée ou le concept qui le représente devient une chose, signifiée par les choses, et non pas un acte signifiant. La détermination de ce qui est est séparée de ce qui peut être: la théorie se trouve séparée de la pratique, l'homme abstrait remplaçant l'homme concret comme sujet²⁶¹.

261 D. Monière, op. cit., p. 98-99.

Le premier moment de la procédure (l'induction) voulant "objectiver" le processus scientifique et l'aseptiser de tout contenu idéologique limite les données à celles que le sujet "peut" mesurer et observer, il laisse ainsi entre parenthèses les motivations et les valeurs du sujet qui sélectionne tel ou tel fait compte tenu justement de sa valeur en tant que sujet socialement déterminé²⁶².

Le deuxième moment (la déduction) voulant lui aussi "objectiver" et "contrôler scientifiquement" la véracité des lois hypothético-déductives ainsi formulées, retourne à la pratique organisationnelle, en oubliant cependant qu'au contraire des objets naturels, la réalité sociale et humaine est le fruit de la pratique sociale de l'homme comme sujet réel de l'histoire et de ce point de vue fondamental, l'on oublie qu'elle possède un double caractère réel, subjectif et objectif²⁶³. Partant du caractère "donné" de l'objet, la conception positiviste que nous retrouvons dans les modèles analysés nie ainsi son origine, son histoire réelle et sa signification en tant que réalité sociale pour l'assimiler à un objet neutre et existant sous des régularités quasi-naturelles et éternelles.

262 Cf. supra, p. 219, note no 258.

263 Ibid., et aussi supra, p. 32-44.

L'utilisation de l'approche hypothético-déductive sur les bases des témoignages des sens du sujet, "subjectivise" justement ce que l'utilisation de la logique et de l'axiomatique prétend vouloir objectiver théoriquement et faire confirmer par un retour à l'empirique. En réalité, le processus scientifique employé par les auteurs ne tombe dans ses contradictions logiques que parce qu'il nie le caractère dialectique de la réalité sociale et de la pensée, c'est-à-dire de l'objet et du sujet²⁶⁴.

L'impasse théorique dans laquelle glissent les auteurs, et dont ils sont conscients, ne peut dès ce moment se justifier que par l'ajout d'un principe qui tente de récupérer le caractère particulier de la réalité spécifiquement sociale. C'est à la notion de pragmatisme ou encore de l'utilitarisme social auquel l'on fait appel²⁶⁵.

M. Cornforth rappelle la prescription fondamentale de cet aspect "nécessaire", énoncé par le pragmatisme social, pour vérifier le "caractère véritable et scientifique" de l'objet examiné selon l'un de ses défenseurs Charles Pierce:

264 Cf. supra, p. 32 ss.

265 Cf. supra, p. 120-121 et p. 155, et ci-après p. 233 et ss.

This "process of verification" is something which we ourselves do with our ideas, making use of them in Pierce's terms as "rule for action". Thus truth does not consist in the "agreement" of our ideas with a prior and independent reality--either with the objective material world or with the "given" complex of our own sensations; but ideas and theories become true in proportion as they serve us well as "instruments" in practical life²⁶⁶.

Chez Getzels, nous retrouvons ce principe "épistémologique" exprimé sous la forme des "nécessités" manifestées dans les attentes de rôles de la part du système social en place ou encore sous la forme de réponses aux besoins latents (need-dispositions) de la personnalité concernée (c'est-à-dire prise dans le sens individuel)²⁶⁷.

Chez Griffiths, on retient ce critère par la nécessité de maintenir le système (le système social) dans un état d'équilibre stable ou comme réponse aux besoins des sous-systèmes (entre autre le sujet) suivant les déterminations universelles de l'espèce humaine²⁶⁸.

Ce critère de l'utilitarisme social repose en somme sur les assises du système social qui est défini chez Getzels par les rôles et les personnalités²⁶⁹ dont on ignore les origines réelles²⁷⁰, et sur les influences du "supra-système"

²⁶⁶ M. Cornforth, op. cit., (1975), p. 373.

²⁶⁷ Cf. supra, p. 141-142, note nos 83 et 84.

²⁶⁸ Cf. supra, p. 178-179.

²⁶⁹ Cf. supra, p. 128 et p. 135.

²⁷⁰ Cf. supra, p. 126, note no 35 et p. 130-132.

chez Griffiths²⁷¹ dont on ne peut expliquer la définition puisqu'il est "le plus grand" et dont on ne peut en connaître exactement les fondements concrets²⁷².

C'est par sa justification sociale en général que le produit du rapport objet/sujet trouve son caractère "véridique et nécessaire". Comme tous les auteurs qui utilisent la notion de système et qui en recherche les bases scientifiques dans le néo-positivisme et même dans sa variante du pragmatisme social, l'on en vient à transformer la nature réelle du rapport objet/sujet. Comme l'affirme A. Cupparoni:

L'on transforme la société concrète en une "société en général" abstraite, chacun de ses membres, en une unité abstraite, indépendante, de "homme en général". Ces auteurs dépouillent l'être humain de toute détermination propre et le cataloguent comme un "simple" individu du groupe auquel il appartient en tant qu'"individu moyen". Conformément à leur crédo néo-positiviste, ces auteurs ne cessent de souligner que leurs conceptions théoriques partent uniquement des "faits" et non pas des déductions "métaphysiques". En réalité, ils excluent toute possibilité d'étude d'ensemble profonde, vraiment scientifique, des problèmes sociaux. Ces recherches "empiriques" à tendances opportunistes et utilitaristes, qui manifestent un refus d'étudier les lois qui régissent le développement des rapports sociaux et les catégories philosophiques principales de la psychologie et de la sociologie, se réduisent de facto à une apologétique du système capitaliste dont ils cachent, consciemment ou non, les inconsistances²⁷³.

271 Cf. supra, p. 160, note no 136.

272 Cf. supra, p. 155, note no 122 et p. 179, note no 177.

273 A. Cupparoni, op. cit., p. 105-106.

En résumé, dans la pure tradition positiviste, l'ordonnance fondamentale de ces théoriciens réside dans le principe "de s'en tenir aux faits" et que toute série de propositions visant à expliquer la nature des phénomènes (sense data) tient sa validité de l'utilité qu'elle a pour maintenir la totalité (le système) d'où elles originent. Les auteurs enferment ainsi l'explication scientifique de la réalité objective dans un cercle qui ne peut trouver de développement puisque le modèle part des faits (sense data) et doit retourner aux faits pour prouver son utilité. Mais comme ces "faits" sont en réalité des "constructs", qu'ils ont été produits dans une totalité concrète de rapports sociaux déterminés, l'on en arrive rapidement à pouvoir déclarer: tout modèle est scientifique lorsqu'il représente la réalité objective, et c'est la réalité objective, au sens des données sensibles, qui confirme au modèle son "caractère scientifique". En réalité, dans le domaine de la réalité sociale, la proposition signifie: est scientifique tout modèle qui confirme un ordre d'organisation et de production sociale et qui lui est utile pour le maintenir. De ce point de vue, le scientifique ne peut jamais atteindre que ce qui existe dans l'ordre social "donné" et évite ainsi de poser la question fondamentale de l'origine et du développement de la réalité humaine et sociale comme production de la relation subjective/objective dans le monde quotidien.

En retraçant les fondements théoriques des modèles de Getzels et de Griffiths et leur filiation rationnelle historique, l'on retrouve effectivement qu'ils appuient leur action théorique sur l'éclectisme et le compromis logique qui prend la forme du structuro-fonctionnalisme lorsqu'il s'agit de l'objet: ils posent, à partir d'un modèle (les "living systems" ou les systèmes à équilibre stable), la structure stable et permanente des éléments constamment présents dans la réalité sociale, pour ensuite en aborder le fonctionnement à partir du jeu des différents éléments lorsqu'ils s'influencent à l'intérieur des limites du système. Lorsqu'il s'agit de la considération du sujet, dans la formule du behaviorisme social: le sujet est fonction de besoins ou forces internes d'origine abstraites qui déterminent la direction et la finalité de l'activité cognitive et pratique conditionnées par un ensemble social (la culture, les valeurs) "donné". Finalement, lorsqu'il s'agit de la relation objet/sujet, le compromis reprend la formule du néo-positivisme (positivisme logique) et de l'utilitarisme: le modèle est un système théorique hypothético-déductif du fonctionnement de la réalité sociale, ou une partie de celle-ci, basé sur les données sensibles et qui trouve sa confirmation scientifique absolue dans les faits mesurables et observables et dans l'utilité qu'ont les propositions pour assurer la maintenance ou l'équilibre du système concerné.

Les différentes facettes du compromis que l'on retrouve dans les modèles analysés ne sont cependant pas une pure création des auteurs ou l'unique reflet des contradictions logiques des fondements théoriques sur lesquels ils s'appuient, c'est aussi dans la pratique historique quotidienne du monde qui les environne et la façon qu'ils l'envisage qu'il faut retrouver les fondements réels de leurs conceptions scientifiques et des contradictions logiques qu'ils reflètent.

C'est à cette tâche, de retrouver la place et le rôle de la pratique dans la détermination conceptuelle des modèles examinés, auquel la prochaine partie (section C) s'attache.

C. Les fondements de la pratique dans les modèles de Getzels et Griffiths.

La deuxième partie du présent chapitre dégage les pratiques théoriques sur lesquelles se fondent les modèles de Getzels et de Griffiths. Ce travail nous a permis d'éclairer les filiations intellectuelles des bases de ces modèles, de les situer dans le contexte des productions scientifiques de leur époque et de soulever les implications épistémologiques de leur conception de l'objet, du sujet et de leur rapport.

Les fondements scientifiques de la méthodologie ont aussi fait ressortir la nécessité de la considération des

fondements pratiques²⁷⁴ pour être en mesure de retrouver l'origine et le développement des productions scientifiques d'une époque.

Notre étude étant centrée sur la recherche et le dégagement des fondements épistémologiques de modèles administratifs, il devient essentiel d'examiner dans ces modèles la considération et le rôle de la pratique²⁷⁵ dans la

274 Cf. supra, p. 89-90 et p. 15 et ss.

275 Le dégagement et la considération des fondements essentiels de la connaissance et des mécanismes du rapport objet/sujet dans ce processus nous indique en effet la nécessité de considérer "les pratiques historiques" sur lesquelles se fonde toute analyse de "mouvement théorique" c'est-à-dire l'ensemble des forces objectives et subjectives réelles qui s'articulent dans le développement des conceptions scientifiques de la réalité ou d'une partie de celle-ci. La méthodologie et les procédures qui s'en dégagent ont aussi fait ressortir cette nécessité (voir supra p. 86-102 et tableau, p. 103) de considérer le "moment pratique" sur lequel s'érige nécessairement le modèle ou la théorie.

En fait, il faut distinguer d'une part analyse épistémologique et d'autre part analyse socio-historique. L'analyse épistémologique trouvant ses motivations profondes dans l'articulation socio-historique des catégories objet et sujet, il nous faudra en conséquence lors de l'étude du rôle de la pratique dans les modèles de Getzels et de Griffiths retrouver les indications socio-historiques qui ont donné naissance à ces "orientations". Notre attention sera cependant limitée à des "indications", le dégagement des fondements historiques et idéologiques de ces modèles étant plutôt le travail d'une étude dirigée sur les fondements socio-historiques des modèles en question.

L'on pourra consulter sur la distinction (et sur l'articulation aussi) de la question des fondements épistémologiques et des fondements pratiques (pratiques historiques) dans l'analyse de la théorie ou du modèle: 1) P. Raymond, L'histoire et les sciences, op. cit.; 2) W. Apollon, Productions scientifiques et pratiques sociales, in Recherches en épistémologie, op. cit.; 3) D. P. Gorski, La représentation scientifique de la réalité et ses difficultés, in Diogène, no 60, décembre 1964.

détermination "scientifique" d'un modèle du comportement et du changement dans les organisations.

La dernière partie de ce chapitre, en continuité avec le travail déjà entrepris sur les bases des moments réels de l'origine et du développement de la connaissance dans ces modèles, s'attache donc à:

a) déterminer la place et le rôle de la pratique dans les modèles analysés et,

b) en retracer les fondements.

Ce n'est seulement qu'après avoir réalisé ce moment essentiel dans l'analyse des fondements des modèles que nous pourrons remonter à travers les étapes de la recherche (la synthèse) jusqu'aux hypothèses de départ et exposer à partir de leurs fondements explicites les conclusions épistémologiques qui s'y retrouvent.

La place et le rôle de la pratique dans les modèles de Getzels et de Griffiths

La considération du rapport pratique/théorie chez les auteurs s'amorce, significativement, par une admonition des administrateurs²⁷⁶ afin d'éliminer leur scepticisme vis-à-vis

276 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 17): "Coladarci and Getzels refer to several of these untoward concomitants of avoiding the theoretical." Chez Griffiths (ed.), op. cit., (1964), p. 95 celui-ci nous réfère à la première partie de D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 8): "Coladarci and Getzels apply themselves to the topic under discussion. They raise the question of why educational administration as a professional field is so adverse to theory."

le mouvement théorique dans l'administration de l'éducation, pour plutôt leur indiquer les "avantages" de l'emploi "intelligente" des modèles dans la gestion scolaire.

Pour Getzels:

There are a number of unfortunate and persistent habits which preclude a maximally intelligent consideration of the theoretical and even sustained attention to it, by the administrator²⁷⁷.

Pour Griffiths:

[...] Their conclusions are interesting and warrant close examination here. In speaking of the habits or beliefs which precludes intelligent consideration of theory on the part of educational administrators they state: "among the most apparent of these are (1) a commitment to 'factualism', (2) an unwarranted respect for the authority of 'experts' and 'laws', (3) a fear of theorizing, (4) an inadequate professional language, and (5) a frequent tendency to become emotionally identified with one's own view". To these five should be added a sixth. This is the lack of understanding of what theory is²⁷⁸.

Selon les auteurs si la théorie en général a une place nécessaire dans le travail du praticien, il faut, pour mieux en comprendre le rôle, être capable de la situer par rapport et dans ses rapports avec la pratique administrative

²⁷⁷ J. W. Getzels et al., op. cit., p. 16.

²⁷⁸ D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 8.

en milieu éducatif²⁷⁹.

Les auteurs entreprennent donc de déterminer le rôle de la pratique par rapport au modèle de fonctionnement de la réalité²⁸⁰.

279 Le fait que les auteurs obéissent ainsi à ce mouvement de développement d'une théorie administrative dans le domaine de l'éducation n'est pas étranger au développement de la société nord-américaine et de la prise de conscience du rôle essentiel de l'école dans le maintien d'un ordre social. B. C. Watson, *Issues Confronting Educational Administrators, 1954-1974*, in L. L. Cunningham, *op. cit.*, (p. 73), trouve l'explication de cette conception dans l'émergence et le développement accéléré de la classe moyenne (white collar) aux Etats-Unis et en arrive notamment à cette conclusion: "Virtually all of the issues with which Americans struggled in the period 1954 to 1974 had a profound impact on the schools, an impact that went far beyond the traditional reflex responses to the changes in the larger society. The very nature of the issues of pluralism, equality, equal opportunity, and traditions and emergent values focused a glaring spotlight on the schools precisely because schools and education have always been an acknowledged pathway to economic and social mobility as well as keys facilitators of the 'Americanizing' concept. Indictments of the schools, generated by the issues, came from sources external to the schools and challenge what appeared to be monopolistic control of education by educators and the middle class."

280 Les sources d'explication du rapport "théorie-pratique" chez Getzels sont celles qu'il puise chez C. I. Barnard, H. A. Simon ainsi que d'autres publications des auteurs mêmes du modèle et auxquelles ils font spécifiquement référence. A savoir donc: C. I. Barnard, *op. cit.*; H. A. Simon, *op. cit.*; J. W. Getzels et A. P. Coladarci, *op. cit.*; R. F. Campbell et al. (eds.), *Introduction to Educational Research*, Boston, Allyn et Bacon, 4e ed., 1971; R. F. Campbell et J. M. Lipham, *Administrative Theory as a Guide to Action*, Chicago Midwest Administrative, University of Chicago, 1960.

Chez Griffiths, nous retrouvons les éléments d'explication de ce rapport dans son livre *Administrative Theory*, (*op. cit.*) auquel il fait aussi explicitement référence. Cette publication, par ailleurs, fonde essentiellement ses affirmations sur les écrits de J. W. Getzels et A. P. Coladarci, *op. cit.*; H. Feigl et M. Brodbeck (eds.), *Reading in Philosophy of Science*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1953; et P. W. Bridgman, *The Logic of Modern Physics*, New York, MacMillan, 1927.

Pour les auteurs, la définition de la place et du rôle de la pratique dans la constitution de leur modèle ne peut s'ériger que sur l'affirmation de l'identité²⁸¹ de la théorie et de la pratique dans le processus administratif²⁸². Ce n'est cependant qu'à partir de l'étude de la relation de la théorie et de la pratique chez ceux-ci que s'explique et se comprend le véritable sens que prend pour eux le lien théorie/pratique dans leur conception du scientifique.

Les auteurs affirment à juste titre que toute pratique quelle qu'elle soit est, consciemment ou inconsciemment, mais toujours obligatoirement, basée sur une "théorie" ou vision du monde que le sujet entend appliquer lorsqu'il prend une décision ou qu'il entreprend une action pour "contrôler" la réalité.

A partir du moment où l'on affirme que c'est par cette voie privilégiée que s'exerce la relation théorie et pratique dans le domaine de la connaissance "scientifique"

281 J. W. Getzels et A. P. Coladarci; op. cit., (p. 4): "It would seem appropriate, therefore, to assert and to clarify the converse, (1) theory and practice constitute an integrity--they are not different things; [...]"

Pour Griffiths, op. cit., (1959), (p. 28): "Even though it must be admitted that there is no sharp line of demarcation (except a purely arbitrary one) between theoretical assumptions and empirical laws [...]"

282 La caractéristique essentielle de cette conception de la pratique et de la théorie est l'absence de différence qualitative entre ces deux formes du réel.

des organisations et de leur gestion, il convient d'interroger les sources du mouvement (la théorie ou le modèle) pour en découvrir l'origine et les articulations. Par voie de conséquence, la mise à jour de ces sources nous permettra de découvrir d'où la pratique tire sa signification et ses véritables motivations²⁸³.

283 Dans plusieurs domaines d'études des sciences humaines et sociales, le début des années 1950 et 1960 a été marqué par un "réalignement" des sciences humaines dans le contexte du développement des forces sociales en Amérique du Nord. Plusieurs observateurs soulignent le rôle primordial de la montée d'après-guerre (1939-45) d'une classe moyenne aux proportions suffisamment importantes pour influencer de façon déterminante l'orientation du développement social des Etats-Unis d'Amérique et de leurs satellites. Au niveau scientifique l'empirisme inconditionnel et l'émiettement des analyses monographiques ne pouvaient plus répondre aux besoins de la société américaine d'expliquer et de redécouvrir le "rêve" sur lequel était basé le "défi américain". Les sciences sociales se devaient de redonner à l'ensemble une vision et une direction plus nationales pour assurer la stabilité et la sauvegarde des "valeurs sacrées" pour la classe dominante du temps aux Etats-Unis.

Lawrence D. Haskey (Leadership in Educational Administration, 1954-1974 in L. L. Cunningham, op. cit., p. 165-201) dans son analyse des causes du changement, dans le domaine de la production des connaissances en administration scolaire, affirme (p. 173): "A second force that rushed onto the perceptual scene in the early 1960s was generated by the plight of schooling caught up in the maelstrom of the inner city. Schooling was the victim of conditions not at all matching most of the assumptions in previously dominating the task environment models employed in educational administration. These models had to be redone. [...] Public education was seized up to achieve national policies; the nonlearning by black pupils in Opp, Alabama, became concern of the United States government. Programs to cover not only objects of national policy but also precise methodologies for executing the policy emanated from Congress and the executive branch. Simultaneously, into the administration of school districts and universities by the federal judiciary, on the other hand, by local citizens'

Cette conception de la théorie servant de base à la pratique, les auteurs la retrouvent dans une formulation où le scientifique se résume à trois moments: observation, explication (à partir d'un modèle général) et prédiction²⁸⁴.

C'est à travers ces trois étapes que nous pouvons retrouver le processus d'élaboration du modèle et d'où il tire sa logique d'explication de la réalité.

La théorie doit d'abord s'attacher à décrire "soigneusement" les faits qui lui tombent sous la main pour ensuite, par un procédé inspiré par la mécanique newtonnienne et utilisé dans les sciences naturelles, retrouver la cause

groups, on the other. To a lesser degree, but still significantly, public education was forced into closer integration of the national policy of the states."

L'on peut également consulter à propos de ce passage des sciences sociales vers une nouvelle forme de positivisme, C. W. Mills, op. cit., O. B. Graff et al., Philosophic Theory and Practice in Educational Administration, Belmont, Wadsworth, 1966; A. W. Halpin et A. E. Hayes, The Broken Icon, or What Ever Happened to Theory?, in L. L. Cunningham, op. cit.

284 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 22): "It is the aims of science to accomplish three things concerning its subject matter: description, explanation and prediction. [...] The study of administration can become scientific to the extent that it ascertains its facts, by a meticulous scrutiny of administrative behavior." (souligné par l'auteur).

Chez J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 4): "One searches for before-after relationships among the facts, observations, and events of every-day existence on the assumption that they are not independant, non-controllable events and that their future occurrence can be predicted and their past occurrence understood."

de ces faits²⁸⁵...

Si le premier moment de la théorisation est l'observation des phénomènes tels qu'ils se présentent au sujet détaché de l'objet "en autant qu'il est humainement possible de le faire"²⁸⁶, le travail essentiel de la théorie, selon les auteurs, serait d'expliquer les principes de fonctionnement de la réalité sociale (ici, dans le contexte, l'administration scolaire)²⁸⁷.

Toujours selon les auteurs, la théorie ne pourra développer l'explication de ces observations que si elle possède

285 D. E. Griffiths, op. cit., (p. 22): "In administration we have deviated from this order and have attempted to explain without describing. [...] This must be followed by causal interpretation of the facts."

Chez J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 15): "One always operates within some set of assumptions, antecedents-consequent (before-after) relationships, and anticipated outcomes."

286 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 37): "In other words, he was as detached and objective an observer as it was humanly possible to be."

J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 8): "Relevant facts do not label themselves as relevant. That is an element which must be added by the knower. Unless he is a mere random collector of odds and ends a seeker of knowledge cannot go through life merely looking at things; he must be looking for something [...] (souligné par les auteurs).

287 Idem, ibid., (p. 4): "Note that in this inductive aspect of theory construction no identifiable line can be drawn between the observed events and the hypothesized explaining or predicting principle."

Chez D. E. Griffiths, op. cit., (1964), (p. 98): "Feigl defines theory as follows: '[...] the theory thereby furnishes an explanation of these empirical laws and unifies the originally relatively heterogeneous areas of subject matter characterized by those empirical laws'."

"l'instrumentalisation" nécessaire, c'est-à-dire posséder des concepts. C'est pourquoi, distinctement de ses observations, le théoricien se développera un ensemble de concepts pour expliquer les phénomènes. Ces derniers sont les éléments de bases pour expliquer la réalité et sont assimilés à des termes du langage auxquels l'on rattache une signification individuelle²⁸⁸.

Les auteurs parviennent à ce raisonnement en affirmant que le développement de la science démontre que les spécialistes emploient rarement les mêmes mots avec la même signification; ils se raccordent donc à H. A. Simon et P. W. Bridgman pour affirmer que tout "concept" utilisé pour expliquer la réalité doit tirer sa signification des opérations mesurables et observables qu'il est nécessaire de réaliser pour l'obtenir²⁸⁹. Cet "opérationnisme" fait que les

288 Idem, op. cit., (1959), (p. 38): "Any theory is based upon a set of concepts, properly defined and relevant to the major theme of the theory."

J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 43): "The first task of administrative theory must be to develop a set of concepts, in terms relevant to the theory, of administrative situations."

289 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 40): "These concepts, to be scientifically useful must be operational; that is their meaning must correspond to empirically observable facts or situations." Voir aussi idem, ibid., (p. 41): "In general we mean by any concept nothing more than a set of operations; the concept is synonymous with the corresponding set of operations. In other words operationism is the way of thinking which holds that (1) concepts are given their meaning by the method of observation or investigation used to arrive at them and (2) concepts have no meaning apart

concepts sur lesquels la théorie prend appui perdent toute signification sociale et toute valeur de représentation objective des caractères fondamentaux des objets qu'ils reflètent en devenant les instruments de la subjectivité du théoricien²⁹⁰.

from their operations: [...] However, the concept of length is dependent upon operations employed, and if a different set of operations, say the use of a steel tape, is employed (to determine the length of a table) the length is different." (souligné par l'auteur).

Chez J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 43): "To be scientifically useful, these concepts must be operational, that is their meaning must correspond to empirically observable phenomena." Voir aussi idem, ibid., (p. 15): "The theorist's most immediate world is a world of concepts, abstractions, generalizations."

290 L'opérationnisme que Getzels et Griffiths adoptent pour approcher les concepts trouve ses fondements dans la thèse néo-positiviste que la science ne tend pas à découvrir l'essence des phénomènes, mais s'occupe seulement d'un moyen particulier de description des données fournies par les sens.

Répandue parmi les naturalistes de la première moitié du XX^e siècle, cette conception constituait une réaction au changement radical des notions qui s'opérait dans la physique et les autres sciences vers la fin du XIX^e siècle. C'est vers cette époque que l'on découvrait que la représentation des phénomènes dans les concepts était aussi une représentation d'un système compliqué de médiations derrière des phénomènes qui semblaient à première vue n'être que des constatations évidentes, immédiates et parfois simplement empiriques. C'est en rapport avec cette découverte qu'on chercha à rectifier, et approfondir les notions initiales les plus importantes de la science. Il fallait donc retrouver dans les concepts toutes les médiations des phénomènes qu'ils représentaient. La récupération néo-positiviste de cette découverte fut interprétée comme la nécessité pour tout concept de correspondre aux opérations qui sont faites par le scientifique pour l'obtenir; cette conception de "l'opérationnisme" permettait de récupérer la thèse positiviste de ne considérer que "l'immédiatement donné" comme essence de la connaissance, et prévenait du même coup tout approfondissement de l'essence des phénomènes (objectifs) reflétés dans le concept. P. W. Bridgman, en énonçant les tâches que doit poursuivre

C'est pourquoi la théorie avant d'aborder l'explication de la réalité devra procéder d'abord à définir "opérationnellement" les concepts que le théoricien choisit et la signification qu'il leur donne pour opérer l'explication²⁹¹.

Dans ce contexte, le concept prend l'allure d'une conception particulière, relative²⁹², reliée aux opérations

l'opérationnisme pour en arriver à une représentation plus stable des concepts dans la science, précisait que cette façon d'aborder la conceptualisation scientifique prévenait tout changement significatif des concepts, autre que ceux basés sur les opérations subjectives pour en arriver à saisir la réalité tel qu'immédiatement donnée par les sens, interdisant ainsi toute généralisation théorique. P. W. Bridgman (The Logic of Modern Physics, New York, MacMillan, 1954, p. 2) affirme: "Nous devons comprendre si profondément le caractère de nos relations mentales permanentes avec la nature qu'aucun autre changement dans notre attitude, comme celui opéré par Einstein, ne sera désormais possible."

291 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 42): "It should be obvious that the operations used to define the concept tend to change the concept; therefore the operations must be stated." (souligné par l'auteur).

J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 13): "When a concept has been differentiated out of experience, there is a need for a term to communicate and manipulate it. The task is a difficult one since language, at its very best, can only be an approximation of the non verbal 'reality' it attempts to describe."

292 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 38): "A concept is simply a term to which a particular meaning has been attached. Once the meaning has been attached to the term, the term should always be used with this particular meaning; and conversely, whenever a particular meaning is intended, the same term should be used."

J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 43): "The first task of administrative theory must be to develop a set of concepts that will permit the description."

réalisées par le chercheur pour en définir une signification. Cette conception se limite aux apparences phénoménales de la réalité et de ce fait ignore qu'il est lui-même le reflet du produit des rapports objectif / subjectif dans le développement de la réalité sociale. Les concepts ne tirent plus leurs sens et signification dans l'expression du particulier et du singulier comme étant l'abstraction des caractères substantiels de certains objets, mais se limitent plutôt à être le résultat de la sensation, de la perception, de la représentation immédiate et apparente de l'expérience utilitaire du sujet connaissant, et personnalisé dans le concept. Griffiths soutient même une position tout à fait opposée en affirmant que l'on peut retrouver le concept lorsqu'on examine spécifiquement un fait comme manifestation objective du concept. "A fact is a particular thing [...] To state a fact is to state that a concept has an instance or a number of instances²⁹³."

C'est sur cette conception inversée de la nature des concepts que s'articule ensuite l'explication comme telle de la réalité analysée par des déductions purement "logiques" réalisées sur des "présomptions" qui se transforment en "assumptions" après observation de situations administratives. Les concepts définis par les opérations réalisées par le

²⁹³ D. E. Griffiths, op. cit., (1964), p. 100.

chercheur deviennent alors les instruments de réalisation des déductions. En adoptant ainsi les fondements et les procédures du positivisme logique²⁹⁴ dans le domaine des sciences humaines, les auteurs se trouvent à élever la conception logico-mathématique particulière à la réalité physique directement observable par les sens à une conception philosophique universelle.

Explanation in science consists in the hypothetico-deductive procedure. The laws, theories, or hypotheses form the premises from which we derive logically, or logico-mathematically, the observe or observable facts. These facts often belonging to heterogeneous domain, thus become integrated into a coherent, unifying structure²⁹⁵.

[...] in this inductive aspect of theory construction no identifiable line can be drawn between the observed events and the hypothesized explaining or predicting principle. The latter was derived from the first and seeks to control it²⁹⁶.

294 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 17): "Propositions of fact can, at least in principle, be verified, but propositions of value are in the realm of preference and cannot be verified empirically. The logical positivist position that the data of man's social life tend themselves to scientific study in the same manner as do those of physics and biology, so long as we are careful not to confuse the 'is' and the 'ought', has received strong support in the literature of administration."

J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 4): "On one hand it is induced from the world of every-day events. [...] Furthermore, a theoretical principle arrived at inductively must be tested by making deductions from it."

295 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 23.

296 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., p. 4.

La théorie est donc dans un premier temps formée d'hypothèses (hypothetical assumptions) que le théoricien crée de toute pièce à partir de "présomptions" qu'il a sur l'explication du fondement et de la réalité et de ses lois d'opération.

Assumptions grow out of presumptions. One should strive to create a set of assumptions which explain a law in the most elegant and most parsimonious way, the neatest, most revealing, and most relevant fashion possible²⁹⁷.

One searches for before-after relationships among the facts, observations and events of every-day existence... Such a search, intelligently directed, yields hypotheses (plausible guesses as to what the explaining or predictive principles may be)²⁹⁸.

Il s'agit de retenir les principes fondamentaux de la mécanique de Newton et de les appliquer à la réalité sociale de façon "intelligente" et "élégante" affirment les auteurs. Le critère définitif pour que soient retenues toutes "propositions" à partir desquelles l'axiomatique va opérer est l'utilité que le chercheur y trouve pour expliquer le réel²⁹⁹.

297 D. E. Griffiths, op. cit., (1964), p. 99.

298 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., p. 4.

299 D. E. Griffiths (ed.), op. cit., (p. 99):
"What can be said about presumptions? They are not empirical finding and are not directly derived from empirical finding, but they are ways of directing empirical finding. Often they are decisions. The only criteria that can be employed in the selection of presumptions is usefulness."

Dans un deuxième temps, il s'agit de faire dériver, avec l'aide de la logique formelle et des mathématiques, des lois sur le fonctionnement de la réalité sociale en général à partir du modèle de système "général" adopté.

Sans s'interroger sur l'origine réelle de ces connaissances (présomptions, assumptions) les auteurs s'en remettent aux règles de la dérivation mécanique pour que la théorie (l'explication) soit constituée. Le caractère axiomatique de la théorie et ses qualités logiques la rend suffisamment "véridique" pour qu'elle puisse servir de guide pour son application dans la pratique:

Since a number of physical-science theories have stood for years (sometimes centuries) without empirical proof, the question arises as to the urgency and necessity of proof? Does a formulation have to be tested to be called a theory? The answer is probably "no". What is needed is that the theory must be logically capable of proof or disproof whether or not the tools for testing are available at the time of the formulation³⁰⁰.

A clarified and well thought-out theory, no matter how provisional, is a frame-of-reference that creates some order of what otherwise might appear to be a disorganized situation³⁰¹.

Pour Getzels et Griffiths la théorie est donc première et la pratique seconde. Ainsi constitué le modèle ne nous permet pas d'obtenir des connaissances véridiques finales, mais plutôt une vérité

300 D. E. Griffiths, op. cit., (1964), p. 100.

301 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., p. 8.

purement abstraite réalisée par diverses variantes de liaisons formelles des concepts. Reprenant la profession de foi de l'agnosticisme, les auteurs assurent que les connaissances fournies par les sens ne peuvent être éclairées à la lumière de la science parce qu'elles relèvent du domaine des "émotions", ils s'en remettent donc aux règles contractuelles de la logique formelle pour affirmer que la démonstration la plus sûre des thèses scientifiques ne peut être réalisée que par des raisonnements logiques, irréprochables, indépendants de toute pratique.

A theory is essentially a set of assumptions from which a set of empirical laws (principles) may be derived. A theory is not a law. A theory itself, cannot be proved by direct experiment³⁰².

The difference between the so-called common-sense framework and the theoretical framework is that in the former the assumptions are unstated, the antecedent-consequent relationships implicit, and the method of arriving at the anticipated outcomes uncommunicable. In the first case, reliance is placed on the "common sense" of some specific persons, in the second on the logic of the general system³⁰³.

302 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 28.

303 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., p. 15.

C'est désormais sur les bases de ce modèle axiomatique de la réalité et de son caractère utile³⁰⁴, "tant pour le théoricien que pour le praticien", que s'organise l'activité de chacun. La théorie "générale" permet:

- a) de sélectionner et d'ordonner les faits pour en comprendre les interrelations causales (relationship to one another) et en donner une interprétation valide,
- b) d'agir comme guide à la pratique,
- c) d'orienter la découverte de nouvelles connaissances,
- ou d) d'expliquer la nature générale du phénomène de l'administration³⁰⁵.

304 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 397): "There were choices also of which theory in sociology and which theory in psychology would prove most useful and, within the theory which concepts were likely to be most fruitful in helping to observe, order, and understand the phenomena in which we were interested." D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 28): "We should accept for the time being a common definition of theory and restrict its use to that one definition. [...] If the commonly accepted definition does not prove useful, it can be revised in a more helpful direction."

305 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 24): "[...] Of what use is theory to administrators? [...] Theory as a Guide to Action." Aussi (p. 25): "Theory as a Guide to the Collection of Facts." Aussi (p. 26): "Theory as a Guide to New Knowledge." Aussi (p. 27): "Theory to Explain the Nature of Administration."

J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 8): "Theory, then, as a number of vital functions in the study and practice of administration [...] One function is taxonomic. A theory or a conceptual schema provides the framework for collecting data. [...] Another function is explanatory. A fruitful theory not only states the classes of events to be observed but suggests possible antecedent-consequent or other dynamic relationships among the events. [...] A third function is heuristic--it points to problems calling for solutions." (souligné par les auteurs).

C'est dans ces formules générales que se retrouve la relation "nécessaire" de la théorie et de la pratique. Le mouvement va d'abord de la théorie (dont nous avons vu par ailleurs les sources conceptuelles subjectives et les articulations logico-mathématiques formelles) qui sert de guide à la pratique, puis retourne à la théorie pour en valider ou rectifier les bases "scientifiques" selon son degré d'efficacité pour l'utilisateur.

Si la théorie s'élabore sur des bases individuelles et spéculatives³⁰⁶, elle trouve son écho et sa confirmation par une pratique du même type, c'est-à-dire que la pratique lorsqu'elle confirme ou non le caractère scientifique de la théorie chez ces auteurs, prend la forme d'un pragmatisme individuel³⁰⁷, et même social à d'autres

306 Cf. supra, p. 218 et ss.

307 Le pragmatisme considère l'utilité pratique comme critère de vérité au niveau de la science. Essentiellement, cette thèse sur la pratique utilitaire repose sur un principe formulé par C. S. Pierce: "exister, signifie être utile". Le pragmatisme nie l'existence de la réalité objective en tant que telle, selon ce principe, ce qui existe est seulement un certain matériel indéfini auquel nous donnons la forme d'une façon ou d'une autre. Le réel est quelque chose de plastique et informe, sans structure fixe et sans lois objectives propres. L'homme par son activité cognitive introduirait l'ordre dans le chaos des données de l'expérience. L'homme dans son activité pratique serait guidé uniquement par son produit et son utilité pour satisfaire ses ambitions subjectives. La pratique se résumerait à une construction volontaire, voire arbitraire, de la réalité et de la vérité. Le pragmatisme nie la possibilité d'une connaissance objectivement vraie et substitue la correspondance du contenu réel des choses à leur degré d'utilité pour affirmer que les connaissances sont vraies ou fausses. Le vrai est donc identifié au pratique-utile. De cette manière le pragmatisme admet une

égards³⁰⁸; de telle sorte que la théorie est vraie parce

pluralité de vérités, selon l'utilité pour chacun, et conduit en dernière instance à l'arbitraire dans la théorie et à l'individualisme sans borne dans la pratique. Au niveau social, le pragmatisme permet de justifier moralement n'importe quelles valeurs ou régimes organisationnels du travail et de la société pourvu que cela apparaisse utile à ceux qui sont à la base de son organisation (machiavéisme pragmatique). L'on pourra consulter sur le sujet O. B. Graff et al., op. cit.; O. J. Ruda, op. cit., (1977); M. Cornforth, op. cit., (1975); M. Rosentahl, et al., op. cit.

308 Le recours à l'utilitaire et au pragmatique pour assurer à la théorie son caractère "scientifique" a pris des formes différentes depuis ses premières manifestations reliées aux intérêts individuels (cf. supra, p. 248, note no 307). Dans le Nord-Amérique, après la deuxième guerre mondiale, les sciences sociales vont aussi adopter ce critère mais dans sa variante sociale; c'est-à-dire: est scientifique la théorie qui est utile pour assurer la maintenance du système social et qui contribue à son renforcement. L'approche de système, telle qu'utilisée par Getzels, puis Griffiths trouve également son écho en science politique chez D. Easton. Cette conception généralisée au niveau épistémologique dans les sciences humaines et sociales, prend racine dans la pratique socio-historique du monde américain comme lieu de son éclosion. D. Monière (op. cit., p. 124) dans son analyse et sa critique de l'approche systémique, telle qu'utilisée par Easton, propose l'explication suivante: "nous posons comme hypothèse que le cadre conceptuel d'Easton (l'approche néo-positiviste de la conception systémique) est la résultante des contradictions entre les principes pluralistes de la société libérale et les principes technocratiques de la société capitaliste avancée. En ce sens, sa problématique et ses concepts traduisent les difficultés de fonctionnement et de rationalisation provoquée par le passage du capitalisme concurrentiel au capitalisme monopolistique d'Etat et par l'intervention de la science et de la technique comme facteur primordial de croissance.

La pratique théorique d'Easton vise non seulement à rendre compte de cette situation historique particulière, mais aussi à apporter des solutions, ou pour employer sa terminologie, des réponses à cet état de crise qui menace les sociétés capitalistes avancées. Face à cette situation de crise, les sciences sociales doivent réagir afin d'être en mesure d'apporter des solutions, de venir en aide aux autorités qui ont à prendre des décisions."

qu'elle est applicable pratiquement ou socialement utile à la maintenance d'une organisation donnée.

In any case, let us note some of the characteristics of theory. Theory is conceptual; it exists only in one's mind. Theory is not right or wrong; it is useful or not useful. At best, theory explains what is--never what ought to be³⁰⁹.

Rather than theory's being impractical, it is suggested that theory is most practical! The practicability comes from the ability one gains from the knowledge of theory which enables one to act in specific situations because he knows the generality of situations³¹⁰.

En partant d'une telle conception on peut justifier n'importe quelle théorie, n'importe quel modèle pourvu "qu'on en tire un profit". En reconnaissant leur incapacité d'atteindre véritablement la réalité et son conditionnement historique dans une théorie qui soit le reflet de ces nécessités concrètes, les auteurs soumettent la théorie à l'arbitraire de l'utilitarisme individuel³¹¹, et annulent toutes possibilités

309 R. F. Campbell et al. (eds.), Introduction to Educational Administration, 4^e ed., Boston, Allyn et Bacon, 1971, p. 132.

310 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 10.

311 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 43): "A different approach was needed--one that would establish a consistent and useful administrative theory. Such an approach was to be found in shifting the emphasis from the principles of administration to a study of the conditions under which competing principles are applicable."

D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 25): "Unless a theory can provide guidance for the administrator when he needs to act, it is a poor theory indeed."

de distinguer dans la réalité le substantiel de l'accidentel, le nécessaire du contingent, le constant du passager etc...

La théorie trouve ainsi sa confirmation sur des critères qui relèvent de son efficacité immédiate et rejettent hors de la science l'histoire, la genèse et le pourquoi véritable de l'apparition et du développement de la théorie sur les bases de nécessités historiques réelles³¹².

³¹² Historiquement, c'est en scrutant de façon systématique l'état de la pratique sociale dominante dans une société donnée, les contradictions et les problèmes qui l'assaillent, les rapports entre les forces sociales qui la constitue, ses fondements matériels, organisationnels etc... qu'il est possible de retrouver et d'expliquer sur des bases concrètes toute production théorique.

C'est à ce travail que des auteurs comme A. W. Gouldner (op. cit.) se sont livrés pour retrouver les fondements de l'approche des systèmes tels que T. Parsons et ses épigones (Getzels, Griffiths etc...) l'ont rendue. En bref, Gouldner retrouve les bases de l'approche de Parsons dans les conditions historiques suivantes (p. 141): "As I shall later show more fully Parsons' early anti-utilitarian or 'voluntaristic' theory was, in part, a response to the social conflicts and demoralization born of the Great Depression. Its stress on the importance of moral ideals was a call to hold fast to those traditional values that called for individual striving in the face of crisis-induced instigation to change or reject them.

In the 1930's the economic system had broken down. It could no longer produce the massive daily gratifications that helped to hold middle-class society together and its values. [...] Then, of course, came the war [...] During the war and after it, prosperity returned, at least for the middle class; American society was reknit by influences and by war induced solidarity. The working class and its unions became increasingly integrated into the society; [...] New deal legislation had created new expectations and vested interests among middle-class professionals as well as among the working class, which had acquired a glimpse of what the state might do for them. The Welfare state was, in short, here to stay." Aussi idem, ibid., (p. 143): "Moving from a

En réalité, ce que les auteurs proposent, c'est de substituer la pratique sociale comme fondement véritable de la théorie par le critère de l'atteinte du but organisationnel. Dans le sens du pragmatisme utilitariste, la théorie est scientifique si elle permet d'atteindre les buts de l'organisation. Cette substitution permet à la fois de confondre scientifique et pratique (vérité et utilité), tout en laissant à l'écart la discussion sur les buts mêmes de l'organisation pour assurer la maintenance, l'équilibre et la stabilité de rapports sociaux "donnés". Ce qui s'applique constamment comme rôle de la pratique vis-à-vis la théorie, c'est le "principe du rasoir d'Occam"³¹³.

Par ailleurs cette substitution permet aussi d'affirmer le caractère "neutre" que doit adopter la théorie

focus upon individuals, Parsons now was concerned with how the social system as such maintains its own coherence, fits individuals into its mechanisms and institutions, arranges and socializes them to provide what the system requires. Moral convictions and inwardness of commitment are now seen as system-derived and produced; the focus is no longer on what moral conviction produces but rather on how it produced by socializing mechanisms of the system."

³¹³ Le principe d'économie dit "le principe du rasoir d'Occam" tire sa source historique de la philosophie nominaliste de Guillaume d'Occam (XIV^e siècle) qui affirmait, en substance tout comme le positivisme, la nécessité de "l'économie" dans la formulation des théories scientifiques. La théorie doit se restreindre non pas à décrire et expliquer les lois objectives des phénomènes mais se limiter plutôt à formuler une série de règles et principes sur leur fonctionnement. On pourra consulter M. Cornforth, op. cit.; M. Rosentahl et al., op. cit.; D. Runes et al., op. cit.

scientifique (i.e. sur la voie du positivisme logique, expliquer les relations de causes à effets que l'on retrouve dans la réalité telle que "donnée"). La théorie doit s'en tenir à ce qui est (the "is") et ne doit aucunement se préoccuper de ce qui devrait être (the "ought") le sens de la pratique pour laquelle elle servira de base dans l'action³¹⁴. Les auteurs oublient que la théorie dans les sciences humaines et sociales est justement le reflet de la réalité sociale dans laquelle ils sont engagés comme sujet humain et qu'elle est une partie intégrante du travail de transformation de cette même réalité dans le but de satisfaire des besoins dont il est en fin de compte le premier responsable. Il faut se rendre à l'évidence que le désir d'expulsion de toute idéologie au sein de la théorie pour ne s'en tenir qu'aux "faits", réintroduit justement le reflet du mode de production et des rapports

314 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 16), en prenant H. A. Simon (op. cit.) comme source affirme: "On a different level Simon uses this crystal clear illustration: 'in the realms of economics the proposition Alternatives A is good' may be translated in two propositions, one of them ethical, the other factual: 'Alternative A will lead to a maximum profit'. 'To maximize profit is good'. The first of these sentences has no ethical content and is a sentence of the practical science of business. The second sentence is an ethical imperative and has no place in any science."

Pour J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 14): "Educational theories should be dealt with impersonality. Too many administrators tend to become emotionally wedded to their own professional ideas."

sociaux qui sont à la base de son développement³¹⁵.

Dans ce contexte, le rapport théorie et pratique est inversé:

a) D'une part, c'est la théorie qui est chargée d'orienter la recherche des faits, de guider la recherche de nouvelles connaissances, d'orienter le sens de l'action et de fournir les explications sur la nature générale du phénomène de l'administration et de la personnalité.

b) D'autre part, la confrontation des principes de la théorie avec les "faits" et son utilité dans l'atteinte des buts organisationnels confirme sa véracité ou encore entraînent des "rectifications" plus conformes à la réalité immanente du monde pratique de l'administration scolaire.

C. W. Mills, en analysant cette tendance de la sociologie américaine à expliquer la nature de l'homme et du système social dans ces "suprêmes théories", conclut:

' Elle fournit donc une image abstraite et statique des composantes de la structure sociale à un très haut niveau de généralité. [...] La théorie systématique de la nature de l'homme et de la société devient un formalisme aride et compliqué dont l'unique souci est de couper les Concepts en quatre et de les reconstruire sans cesse. Chez ceux que j'appelle les Suprêmes-Théoriciens, les conceptions sont devenues d'authentiques Concepts. L'oeuvre de Talcott Parsons en est le meilleur exemple actuel, au sein de la sociologie américaine³¹⁶.

315 Cf. plus loin, p. 293, note no 38, les paramètres historiques de cette tendance dans les sciences humaines et sociales depuis les années 1950 et sa signification.

316 C. W. Mills, op. cit., p. 27.

Dans le modèle de Getzels, le rôle de la pratique se limite à répondre aux attentes de rôles des institutions du système social telles qu'elles existent et aux besoins de la personnalité (need-dispositions) dont nous avons d'ailleurs démontré l'impossibilité, dans les deux cas, de retrouver les fondements réels et concrets. Toute théorie devenue utile à la pratique pour actionner et maintenir l'organisation, recouvre ainsi un caractère "suffisant" pour la rendre admissible dans le domaine du scientifique en administration.

Dans le modèle de Griffiths le rôle de la pratique se réduit à répondre aux besoins du supra-système et des sous-systèmes de l'action (comme la personnalité) et dont nous avons mis à jour l'absence de fondements spécifiques par rapport à ses origines sociales. Toute théorie devient objective, fiable, opérationnelle, cohérente et explicative (comprehensiveness)³¹⁷ si elle contribue à la maintenance fonctionnelle du système et des sous-systèmes dans un état d'équilibre stable (steady state). La théorie doit être jugée par son utilité à répondre à ces exigences, selon l'auteur.

De fait, au niveau de leur vision du processus administratif, les auteurs adoptent tous les deux la même séquence: de la théorie à la pratique et retour à la théorie

317 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 45.

pour la rectifier si elle s'avère inefficace³¹⁸. De ce point de vue, les auteurs ne savent plus reconnaître qui de la théorie ou de la pratique (au sens où ils l'abordent) est véritablement première, et de ce pas glissent dans une théorisation qui prend la forme de spéculations hypothétiques et axiomatiques formelles.

G. Lukàcs, analyse la conception et l'utilisation de ces procédés "scientifiques":

En conséquence, cette "science", qui reconnaît comme fondement de la valeur scientifique, la façon dont les faits sont immédiatement donnés, et comme point de départ de la conceptualisation scientifique, leur forme d'objectivité, cette science se place tout simplement et dogmatiquement sur le terrain de la société capitaliste, acceptant sans critique son essence, sa structure d'objet, ses lois, comme un fondement immuable de la "science". Pour progresser de ces "faits" aux faits au vrai sens du mot, il faut pénétrer leur conditionnement historique comme tel et abandonner le point de vue à partir duquel ils sont donnés comme immédiats: il faut les soumettre eux-mêmes à un traitement historico-dialectique [...]. Si donc les faits doivent être saisis avec justesse, il convient d'abord de saisir clairement et exactement cette différence entre leur existence réelle et leur noyau intérieur, entre les représentations que l'on se forme d'eux et de leurs concepts³¹⁹.

318 J. W. Getzels et A. P. Coladarci, op. cit., (p. 5): "When an administrator's experiences have led him to believe that a certain kind of act will result in certain other events or acts, he is using theory [...] Those who learned from their experience in ways which mean revising their judgements and decisions (hypotheses) are modifying their theories in a never ending process of self-correction."

D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 10): "A theoretical approach is based upon testing of carefully formulated hypotheses. Action on the word of authority is untested and blind."

319 G. Lukàcs, op. cit., p. 25.

Lukàcs précise que c'est seulement après cette distinction essentielle qu'une étude peut devenir vraiment scientifique dans le domaine de la réalité sociale:

Il s'agit donc d'une part de détacher les phénomènes de leur forme immédiate, de trouver les médiations par lesquelles ils peuvent être rapportés à leur noyau et à leur essence et saisis en leur essence même et, d'autre part, d'atteindre à la compréhension de ce caractère phénoménal, de cette apparence phénoménale, considérée comme leur forme d'apparition nécessaire³²⁰.

En bref, lorsque les auteurs abordent avec une telle conception "scientifique" la relation de la pratique avec la théorie, celle-ci se restreint à être un instrument, un appareillage de concepts dont la capacité d'éclairer et de diriger la pratique sociale est incapable d'atteindre ce que les auteurs cherchaient à dépasser, c'est-à-dire un simple point de vue "technique et prescriptif" qui se résumait à l'application de plans (maps) et de cheminements critiques à suivre pour assurer le succès d'une bonne administration³²¹.

³²⁰ Idem, ibid., p. 25.

³²¹ J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 5): "From this point of view, the improvement of administration depends on the discovery and communication of more effective techniques and prescriptions--the production of more expedient administrative itineraries, as it were. The successful administrator is one who knows and applies the techniques and prescriptions--who follows itineraries."

The third position is that the focus of both scholarly and practical effort in administration must be not so much on techniques and prescriptions as on conceptualizations and theories [...]"

D. E. Griffiths, op. cit., (1959), (p. 24): "The practicing administrator should be able to use theory in much the same way as a practicing doctor is able to use the theory developed by researchers in biological laboratories."

Pour ces modèles, leur incapacité de dépasser le stade de la technique de l'essai-erreur (efficace-inéfficace) pour expliquer la réalité, les condamne à être une éternelle spéculation d'hypothèses confirmées ou non par des métrologies de façade. Pour dépasser cette cécité subjective seule une conception dialectique de la relation théorie/pratique³²² qui, pour employer une expression célèbre, "remet sur les pieds" de la pratique historique d'une totalité concrète la source et l'aboutissement de la théorie nous permet de retrouver à chaque instant et pour chaque problématique théorique ses fondements objectifs et subjectifs historiques réels.

322 Cf. supra, p. 61-62 et ss.

PARTIE III

LA SYNTHÈSE: LES CONSÉQUENCES ÉPISTEMOLOGIQUES

Les hypothèses de la recherche.

Le deuxième chapitre nous a permis de dégager dans les modèles de Getzels et de Griffiths:

- a) leur conception des catégories objet et sujet, et de leur rapport,
- b) les fondements théoriques, ainsi que
- c) la place et le rôle de la pratique dans la détermination de ces conceptions.

Cette analyse nous permet maintenant de réaliser la synthèse¹ éclairée des fondements de ces modèles et de porter un jugement sur les hypothèses de la recherche.

C'est à partir du travail de discernement des fondements (les parties) des modèles de Getzels et Griffiths que nous pourrons, dans cette dernière partie de la thèse, remonter à ceux-ci (le tout) et tirer les conséquences qu'ils entraînent et qui se sont imposées tout au cours de notre exposition. C'est essentiellement sur la base de la synthèse des résultats de notre analyse que nous pourrons réaliser:

- a) les conséquences épistémologiques quant à la catégorie "objet",

¹ Cf. supra, p. 96.

b) les conséquences épistémologiques quant à la catégorie "sujet", ainsi que

c) les conséquences gnoséologiques et la nécessité du dépassement de l'approche et des fondements de ces modèles systémiques.

A. Conséquences épistémologiques de la conception de l'objet dans les modèles analysés.

L'examen systématique des fondements de la conception de l'objet dans les modèles examinés nous a permis de remonter aux assises et motivations véritables de cette conception. C'est en effectuant un retour à ces fondements que nous pouvons, dans un premier temps², confirmer l'hypothèse du départ de cette recherche quant à la catégorie "objet" et sa transformation en une thèse certaine sur la base de leur vision du processus cognitif et de leur rapport avec la pratique.

C'est en effectuant la synthèse des différentes faces ou moments du processus d'élaboration de ces modèles que nous pouvons découvrir le statisme de la catégorie épistémologique "objet". Dans leur recherche en vue d'atteindre une conception scientifique de l'objet, le souci dominant de ces modèles

² Le deuxième temps étant celui de la démonstration de la nécessité du dépassement de cette conception de l'objet (et du sujet) pour déboucher sur une solution réelle du rapport objet/sujet dans le processus cognitif et comme moment de la relation théorie/pratique. Cf. p. 287 et ss.

c'est le recours constant aux formes réifiées³ de la société pour y arriver (Hegel, Marx, Lukàcs et alia). Fidèles aux prescriptions de l'approche structuro-fonctionnelle, le fait saillant de la conception de la réalité humaine et sociale dans les modèles en question est l'utilisation, avec des variantes sémantiques, de la notion de système (système social général chez Getzels et système biologique chez Griffiths). Les caractéristiques essentielles de ces systèmes sont l'équilibre, la stabilité, l'auto-régulation mécanique, la perennité, la persistance et la maintenance. La réalité se définit comme une somme d'éléments qui doivent fonctionner correctement, selon une rationalité qui pour l'essentiel est atteinte en résolvant les tensions perturbatrices. Le statisme de la catégorie "objet", de la réalité sociale et humaine, telle qu'envisagée par Getzels et al., se manifeste d'abord dans l'élimination

3 Le phénomène de la réification dans les sciences humaines consiste à laisser apparaître tous les phénomènes de la réalité sociale comme ayant une existence objective indépendante de toute détermination sociale. Ce qui est le produit de la praxis sociale est plutôt analysé à partir des "lois générales d'opérations naturelles" de sa nature, de ses structures et de ses fonctions. Tout élément de la réalité sociale prend le caractère d'une chose, d'une marchandise qui est vidée de ses origines sociales, pour la rendre autonome et éternelle, et la laisser apparaître comme un type intemporel de possibilités humaines de relations. Tant les phénomènes sociaux que l'activité de l'homme acquièrent "une nature générale" que "l'approfondissement scientifique" des systèmes de lois saisissables est chargé de montrer comme fixe et de toute éternité. En fait, la réification renvoie aux sujets les caractères sociaux de leur propre travail, en les présentant comme des caractères objectifs de produits même du travail. En somme, la réification (du latin res, rei; chose) est la transformation de l'humain et du vivant en "chose". Par conséquent, la "conscience réifiée" serait la subjectivité humaine coupée, tranchée du poids des besoins même s'ils sont artificiellement provoqués et manipulés par la pression de la propagande et de la désinformation programmée".

arbitraire de ce qui au niveau objectif constitue l'articulation sociale essentielle des organisations et leur gestion. En effet, les auteurs nient les dimensions économique et politique comme déterminantes pour le système social dans son ensemble et deviennent donc inutilisables, selon eux, pour parvenir à expliquer le comportement social dans les organisations en particulier. Incapable de retrouver l'essence de l'articulation véritable du système social, les auteurs cèdent à l'utilitarisme individuel (relevance and usefulness, not comprehensiveness)⁴ et cherchent l'explication des organisations sociales dans une sociologie des rapports incarnée dans une "suprême théorie" sociologique générale de l'action sociale.

La conception dynamique du comportement social à laquelle l'on veut en arriver au niveau de ce modèle se transforme rapidement en une entreprise de "légitimation" des institutions sociales à la forme immédiate de leurs manifestations⁵.

4 J. W. Getzels et al., op. cit., p. 89.

5 Cette tendance à la "légitimation" des institutions sociales plutôt qu'à leur explication dans les "suprêmes-théories" en sociologie a déjà fait l'objet d'étude par des auteurs comme D. Lockwood, Some Remarks on the Social System, in British Journal of Sociology, vol. 7, juin 1956; aussi C. W. Mills, op. cit., (1968); p. 40 et ss.; H. H. Gerth et C. W. Mills, Character and Social Structure, New York, Harcourt Brace, 1953.

La fixité des structures des institutions et leurs lois de fonctionnement trouvent leur légitimation conceptuelle aux sources du structuro-fonctionnalisme⁶ et justifient leur emprise dans la réalité en se présentant comme une sorte de conséquence à des maîtres-symboles généraux (pattern of value), des valeurs sacrées ou des croyances communes (indivorceable beliefs) qui agiraient comme demiurge du système et de ses institutions.

C. W. Mills, en analysant cette conception de la réalité sociale dans une "théorie suprême" et "générale" fondée sur de telles bases, conclut que cette manoeuvre au niveau scientifique conduit à ceci:

Les symboles qui justifient une autorité sont dissociés des personnes ou des couches sociales qui l'assument. On s'imagine alors que ce sont les "idées" qui gouvernent et non pas les couches sociales ou les personnes utilisant ces idées. Afin de prêter une certaine séquence à des symboles, on les présente comme s'ils entretenaient des liens les uns avec les autres. Les symboles passent pour "indépendants" [...] On les traite alors comme des concepts de l'Histoire ou comme une lignée de "philosophes" dont la pensée règle la dynamique des institutions. Ou encore on fétichise le concept "d'ordre normatif" [...]⁷.

Au niveau épistémologique l'objet est pétrifié, cho-séifié et le travail de la science administrative c'est la recherche des lois des systèmes et de leurs mécanismes

⁶ Cf. supra p. 183-201.

⁷ C. W. Mills, op. cit., p. 43.

d'équilibre (socialisation et contrôle) en tant que formes réifiées, fixes et éternelles des ensembles sociaux. Le modèle assume et joue ainsi son rôle idéologique.

Chez Griffiths le procédé qui conduit à la conception de l'objet épouse les mêmes contours que Getzels. Il puise cependant cette conception dans une variante formelle du structuro-fonctionnalisme: l'approche systémique, dont les structures et le fonctionnement tirent leurs lois par isomorphisme avec les "living systems". Au niveau de la connaissance le processus de définition de l'objet opère à partir d'une totalité structurale différente: au lieu d'utiliser les systèmes sociaux "en général" comme le fait Getzels, Griffiths utilise plutôt la notion de "general system", mais la mystification et les résultats demeurent les mêmes, car la méthode postule une correspondance formelle entre la structure et les lois d'opérations de tous les systèmes sans égard à leur spécificité, à leur histoire et à leurs conditions de développement (equifinality). La notion de système, liée à celle de cohérence et d'équilibre interne, passe au premier plan. Organisation, administration et changement se définissent (avec l'approche "opérationniste") par leur cohésion, leur stabilité et leur fixité dans un ensemble mobile. Les parties sont constamment en mouvement mais toujours soumises aux lois d'opérations des systèmes en "général" et d'un supra-système en particulier. Celui-ci, par le biais du nominalisme

(comme chez Getzels) se définit par ses parties ou sous-systèmes. C'est sur une conception hypostatique de la réalité (l'objet) que débouche la position de Griffiths puisqu'en aucun cas ni la position ni la volonté du sujet n'interviennent comme élément significatif dans la connaissance, la constitution ou la transformation possible de la réalité sociale.

Si pour Griffiths la conception systémique de l'objet est un effort évident en vue d'en arriver à une conception "dynamique" pour dépasser des positions qui ne parvenaient pas à une explication utile du changement et du développement, cet effort demeure un polissage de surface. En réalité il s'agit plutôt de la mise en oeuvre d'une combinatoire universelle chargée d'intégrer tous les éléments (sub-systems or sub-processes) d'une totalité en mouvement (la dynamique). La qualité fondamentale de cette totalité serait son état statique continuellement renouvelé (homeostatic steady state) par un processus automatique (automatic self regularitory process) de poursuite d'une finalité qui s'accomplit en dépit des conditions historiques concrètes de son développement.

L'approche systémique, comme variante du structuro-fonctionnalisme, n'aboutit en fin de compte qu'à donner une photographie (le modèle) d'un moment du développement multilatéral de la réalité sociale et fixe cette représentation comme étant ultime, finie, achevée mais toujours en mouvement. Sous cet

angle cette conception de l'objet ne fait que resurgir une nouvelle forme d'éléatisme⁸ où toutes les variantes sont possibles mais sur un même thème et sur les "lois d'airain éternelles" du marché sans quoi le tout s'écroule (catastrophic collapse). Tout changement qualitatif de l'objet prend l'allure d'une "catastrophe". Cela signifie aussi que pour Griffiths et ses épigones il n'y a toujours eu dans la réalité que des structures et des systèmes, c'est-à-dire des cohésions et des équilibres à découvrir (it is in systems that all forms of activity manifest themselves). Ces systèmes sont modifiables seulement dans et au niveau de la totalité existante (boundary system). Selon ces auteurs, la succession des mouvements alternatifs de résistance au changement et de retour à l'équilibre premier, entraînent la bascule, le décrépissement et finalement la disparition de ces systèmes aussitôt remplacés par d'autres de telle sorte que l'histoire (comme réalité sociale) n'est que le

8 L'éléatisme est cette conception de la réalité que pronaient "les éléates", une école philosophique dans la Grèce Antique (VI^e et V^e siècle avant notre ère) et dont Parménide fut l'un des plus illustres représentants. Pour l'éléatisme la réalité est toujours constituée d'une substance originelle immuable qui prend cependant différente forme dans le développement des choses. La connaissance scientifique pour l'éléatisme est donc d'atteindre cette substance scientifique qui est à la base de tous les phénomènes et dans la manifestation des choses. L'on pourra consulter à ce sujet M. Rosentahl et al., op. cit.; H. Lefebvre, L'idéologie structuraliste, Paris, Anthropos, coll. Points, 1971; D. Runes et al., op. cit.

cimetière et le musée des structures mortes et disparues. Toute idée d'évolution qualitative et de développement de l'objet est absente.

Cette conception de la réalité sociale (l'objet) qui s'enferme dans ce statisme et cette choséification n'est en fait que le fruit de l'empirisme et de l'hypostase de "ce qui existe" et refuse de chercher l'apport du contingent et du nécessaire dans la production des faits sociaux. La problématique sociale demeure inlassablement la même: un système en équilibre éclate et est aussitôt remplacé par un semblable. Quels sont les origines de ce système? Quels liens entretient-il avec le système précédent? Comme L'affirme Griffiths, tout n'étant que système (reality exists in systems) il est "naturel" qu'il en apparaisse un autre pour remplacer le précédent suivant les lois éternelles des systèmes. Au niveau théorique, la conception statique de l'objet trouve donc aussi son reflet dans l'approche systémique par le refus de questionner la naissance, l'apparente disparition, l'essence réelle et le substrat des formes de la vie sociale et humaine. Cette approche de la réalité reporte les fondements véritables de la réalité sur un autre système (le supra-système) dont on ignore tout autant l'origine. Cette vision de la réalité sociale rappelle le type de réponse creuse auquel G. Lukàcs réfère en rapportant la légendaire critique faite à une certaine conception du monde.

Sa perspicacité se trouve de plus en plus dans la situation de cette "critique" légendaire au Indes, qui, face à l'ancienne représentation, selon laquelle le monde repose sur un éléphant, lançait cette question "critique": sur quoi repose l'éléphant? Mais après avoir trouvé, pour toute réponse, que l'éléphant repose sur une tortue, la critique s'en ait satisfaite. Et il est clair que même en continuant à poser une question semblablement "critique", on n'aurait trouvée un troisième animal merveilleux, mais on n'aurait pu faire apparaître la solution de la question réelle⁹.

Le subjectivisme et la cécité subjective sont en réalité les racines de cette vision systémique du monde.

Tant chez Getzels que chez Griffiths, l'objet comme préoccupation réelle et épistémologique se métamorphose en une simple facticité donnée et ne peut être saisi comme le résultat d'une production. Ce qui domine la conception de la réalité sociale c'est le fatalisme et la nécessité stricte d'un objet qui a d'abord à se reproduire semblablement et fatalement. Le dilemme du volontaire et du fatal, de la liberté et de la nécessité, demeure entier dans cette conception de l'objet et seul le recours à la concrétité factuelle et au pragmatisme apporte une solution (apparente) autoritaire à la question de l'objectivité de la connaissance véritable de la réalité humaine et sociale.

9 G. Lukàcs, op. cit., p. 141.

B. Conséquences épistémologiques de la conception du sujet dans les modèles analysés.

Lorsqu'il s'agit de retrouver les fondements épistémologiques des modèles de Getzels et Griffiths, il nous faut aussi retourner à une deuxième catégorie fondamentale du processus cognitif, le sujet. Comme dans le cas de l'objet, c'est à travers une remontée de notre examen systématique de la conception du sujet et de ses fondements dans ces modèles, que nous pouvons comprendre et assurer la véracité de l'hypothèse touchant cette catégorie épistémologique.

C'est essentiellement aussi sur la base de la synthèse des résultats de l'analyse que nous pouvons découvrir et confirmer la position abstraite de la catégorie "sujet" dans les modèles de Getzels et Griffiths.

La conception du sujet dans ces modèles est toujours dominée par la contradiction entre l'unicité de l'individu et la conscience sociale. Au niveau de la résolution du problème dans leur conception du sujet, la contradiction se transforme en une position abstraite et antinomique en voulant éviter de tomber dans le naturalisme (biologisme) d'une part, ou le sociologisme d'autre part, pour se ramener à un éclectisme conceptuel qui part et reste à ce niveau.

Pour Getzels, cette double articulation puisée chez Allport et Parsons prend la forme:

a) d'une part de besoins (need-dispositions) et tendances (determining tendencies) innées qui prédisposent le sujet à agir dans une direction donnée quand il est stimulé par l'environnement (responding when prodded by stimuli) ou lorsqu'il agit par un acte volontaire sans cause (initiating interaction on its own account); et

b) d'autre part, "une façon de percevoir et de connaître" l'environnement qui est déterminée par ces besoins et tendances (determinants of cognitive and perceptual behavior) et qui détermineraient, tout à la fois, le type de rôle social à être joué par le sujet.

Cette conception du sujet n'offre aucune explication vraiment concrète et historique de la naissance et du développement de ces "besoins latents" par lesquels les individus se définissent et qui orientent leurs actions dans les organisations. Cette conception abstraite pose à l'envers que ces besoins et tendances sont à la base des comportements sociaux et des rôles qu'ils cherchent à remplir dans la société organisée, quand en fait c'est plutôt dans l'organisation même des rapports sociaux objectifs, dans les rôles assumés (le travail), qu'il faut retrouver l'origine concrète de l'apparition et du développement de ces besoins. Les auteurs cherchent toujours l'explication de ces "besoins" dans une intériorité (internally givens need-dispositions), une forme de nature humaine préexistante naturellement et

éternellement, dépouillée de toute historicité et conditions sociales. d'où émerge ce sujet (independently defined personality dispositions).

Si la direction que prennent les activités cognitives et pratiques du sujet sont orientées par des tendances et des dispositions internes (internal motivational system), cette direction et le type de réaction singulière du sujet serait aussi l'effet de ses capacités et habilités innées (constitutional potentialities and abilities). Encore une fois que des données biologiques innées jouent un rôle dans la conception du sujet est certain, mais cela ne nous explique toujours pas comment et pourquoi se distinguent les différents sujets en tant que formation socio-historique. Sous cet angle, la conception du sujet chez Getzels et al. ne substitue à la conception "mécaniste" de l'homme de Taylor qu'une conception opérationniste et naturaliste d'un sujet qui s'adapte (adjustment to his environment) ou entre en interaction (interaction with the environment) avec un milieu "donné". Cette représentation du sujet, comme l'affirme H. Salvat, apparaît comme conséquence des productions scientifiques et sociales d'une époque:

A chaque époque, la théorie du fonctionnement cérébral a été liée aux conceptions qui dominaient dans la science et la technique de ce temps.

Descartes pensait que la base matérielle de la vie était le mouvement d'une humeur spéciale secrétée par la glande pinéale et circulant le long des tubes nerveux.

Au XIX^e siècle où l'électricité devint reine, on se mit à se représenter le cerveau fonctionnant comme un central téléphonique: ce fut l'idée de l'arc reflexe.

Actuellement, c'est à un schéma cybernétique que l'on a recours pour expliquer le fonctionnement du cerveau¹⁰.

En aucun moment les auteurs tentent de retrouver les origines concrètes du sujet dans les positions objectives qu'il occupe dans l'organisation et le système des rapports sociaux où il s'insert nécessairement. Au contraire, les auteurs divorcent expressément environnement et personnalité dans leur genèse, en réalité mutuelle, et ne les retrouvent forcément que sur la base d'une interaction entre un environnement déjà "constitué" (external standards defined by others) et d'une personnalité "naturellement réalisée" (internal processes within the role incumbent).

Cette formule du behaviorisme social, en plus de s'articuler sur une définition abstraite du sujet, exclut toute idée de devenir ou possibilités réelles de développement consciemment orienté. En effet, puisque d'une part l'essence du sujet est situé, par les auteurs, en dehors des conditions objectives de l'articulation du système social (l'ensemble

10 H. Salvat, op. cit., p. 245.

des rôles) et que d'autre part la définition des rôles sociaux à être assumés par celui-ci sont réalisés "par les autres" dans l'institution (role expectations are institutional givens).

Dans le modèle de Griffiths la conception reprend pour l'essentiel la position abstraite de ce behaviorisme social, avec des variantes qui ne changent cependant pas qualitativement l'homme "taylorien" ou celui des "relations humaines". S'il est vrai que la conception systémique (system approach) intègre la personnalité (le sujet) comme un des sous-systèmes de la réalité, de l'organisation, cette "choséification"¹¹ du sujet dans la mécanique du supra-système ne l'inclus que sur la foi d'une constitution bi-polaire centrée sur des "forces internes" et l'influence de l'environnement (functional forms and forces and environment). Le sujet conscient se transforme en "homme moyen" qui à certain égard est: a) comme tous les autres hommes, b) comme quelques autres hommes, et c) comme aucun autre homme.

L'effort théorique d'intégration de la personnalité dans la nature "systémique" de la conception de la réalité est certainement louable en soi, mais cette insertion se réalise seulement en concevant le sujet comme une autre "chose", un autre sous-système "donné", c'est-à-dire en niant la

¹¹ Cf. supra, p. 261, note no 3.

dimension sociale et historique qui précisément différencient le sujet humain conscient des autres "living systems". Cette intégration sur les bases de la conception behavioriste du sujet qui le réduit à un mécanisme (sous-système) réactif, assume au niveau de la connaissance l'idéologique de l'approche systémique.

Par ailleurs, les qualités propres et "données" du sujet (forces, vectors, regnant process...) lui déterminent une destinée, dont l'organisation sociale doit faciliter la réalisation par la garantie de certains droits. C'est cette destinée du sujet qui détermine les valeurs qu'il privilégie, la forme que doivent prendre les rapports sociaux et le mode de propriété des objets.

L'approche reconnaît les influences de l'environnement sur le sujet, mais les réactions de celui-ci sont d'abord orientées par ses "forces internes" (goal-oriented behavior). C'est également ici que s'affirme la thèse de la position abstraite du sujet dans le modèle de Griffiths, dans la mesure où l'on ignore complètement l'origine et le développement de ces forces, pour plutôt les considérer comme données (givens). Quoique fondamentales dans la conception du sujet, elles demeurent une mystification.

Si tout au plus la conception du sujet pour Griffiths tient compte de l'influence de certaines conditions objectives de l'environnement, ces "déterminants" demeurent eux



aussi abstraits et inexpliqués. Ces déterminants, c'est-à-dire les "potentialités" du sujet, son appartenance à une classe sociale "naturelle", les rôles définis par "la culture", et autres facteurs "accidentels", apparaissent comme la toile de fond sur laquelle se joue l'histoire du sujet. On ne sait jamais cependant comment cette toile de fond historique s'est constituée et développée concrètement.

En somme, tant au niveau des "forces internes" du sujet, que de ses "déterminants", l'explication nous repousse à un destin aveugle et/ou aux manifestations réifiées des rapports sociaux "données". Dans ce sens la conception du sujet, bien que relative à d'autres "systèmes" dont les fondements sont sans explication, repose sur une nouvelle forme de dogmatisme dont les limites sont seulement repoussées un peu plus loin. Ces limites biologiques, naturelles, culturelles ou accidentelles réduisent le sujet à ses formes immanentes et pas au-delà.

Le déterminisme abstrait qui caractérise le sujet chez Griffiths demeure un "destin" insurmontable et des "conditions" externes sur lesquelles il n'a aucune emprise consciente.

L. Sève dégage des conséquences d'une telle conception du sujet:

Admettre la notion de personnalité de base, c'est accepter de concevoir la société comme simple milieu, comme environnement porteur de modèles culturels généraux, à quoi vient s'opposer du dehors l'individu, défini comme tel de façon préalable, donc naturalisé [...] on s'est condamné à penser les conditions sociales sous la forme d'une généralité abstraite, la personnalité de base, et la singularité individuelle comme inhérente à la "nature humaine", dans toute la gamme des sens du mot nature. L'essence sociale de la personnalité concrète, l'essence concrète de la personnalité sociale échappe¹².

Tant chez Griffiths que chez Getzels cette conception abstraite du sujet ne sachant pas retrouver ses fondements historiques concrets nous ramène à une vision de l'homme adoptée par les philosophes utopistes du XVIII^e siècle qui réduisaient le sujet humain à une nature immuable et abstraite de tous les temps constituée. A partir d'une telle conception, il devient impossible d'expliquer l'évolution intellectuelle ou sociale de l'humanité, comme d'ailleurs tout devenir social en général. Les auteurs se rendent bien compte que leurs conceptions deviennent une impossibilité, puisqu'elles nieraient tout développement du sujet. Ils recherchent donc la solution à leurs contradictions logiques dans un compromis qui prétend en somme: que toute grandeur peut varier entre certaines limites. Le sujet est essentiellement constitué de "forces internes" qui peuvent varier selon "son milieu". C'est la nature du sujet qui détermine les

12 L. Sève, op. cit., p. 302. (souligné par l'auteur).

étapes de son développement mais s'y ajoute des variantes provenant des "déterminants" de son milieu social. On voit sans peine que pareille explication n'explique absolument rien, mais ne fait que fixer l'essence historique transitoire du sujet pour mieux lui faire prendre un caractère apparent d'éternité naturelle dominée par une sorte d'entéléchie de tout temps fixée.

C. Conséquences gnoséologiques des fondements analysés et la nécessité de dépassement.

La confirmation des hypothèses que nous posions au début de cette recherche quant aux catégories objet et sujet dans l'analyse des fondements épistémologiques des modèles de Griffiths et de Getzels nous obligent aussi à dégager:

a) les conséquences quant au rapport objet/sujet dans ces modèles, et

b) l'insuffisance de la solution du rapport qu'ils suggèrent et la nécessité de rappeler les éléments d'ouverture vers une solution réelle de ce rapport.

A partir de la conception des catégories objet et sujet que les auteurs avancent dans leur modèle, leur position gnoséologique ne peut que reprendre ou refléter le

principe du dualisme¹³ qui est à la base de leur vision du monde, de la réalité sociale et de la pensée. Dans ce contexte théorique, la relation objet/sujet ne peut, selon les auteurs, qu'adopter la position du néo-positivisme (logical positivism) dans sa variante du pragmatisme individuel ou social et dont la conséquence est la reprise de la thèse kantienne de l'agnosticisme (la chose pour soi). De ce point de vue, les auteurs reconnaissent donc aussi l'impossibilité d'offrir une explication véritable des fondements et du fonctionnement de la réalité sociale et humaine (la chose en soi).

De la conception mécaniste et fataliste de l'histoire et des organisations (l'objet) et du caractère immuable et

13 Le dualisme est un paradigme philosophique selon lequel le monde serait essentiellement composé de deux substances de base mutuellement exclusives: le matériel et le spirituel. La première serait le substrat de l'existence des choses matérielles et du monde physique; l'autre serait le substrat du monde spirituel, de l'esprit, de l'idéal. Toute vision du monde doit tenir compte, selon cette approche, que ces deux substances sont indépendantes, essentiellement opposées et distinctes au plan de l'ontique. Au niveau épistémologique, le dualisme soutient donc que le matériel et l'idéal, la nature et l'esprit, l'objet et le sujet sont sans aucune relation entre eux et que l'un et l'autre n'ont aucune liaison déterminante réciproque, au contraire ils s'opposent et s'excluent. Le dualisme est surtout représenté en philosophie par Descartes, mais il est aussi à la base de la conception de Kant, Hume, Locke et T. H. Huxley, etc... L'on pourra consulter pour des résumés historiques de la position: P. Edwards (ed.), The Encyclopedia of Philosophy, New York, Collier-MacMillan, 1967; O. J. Ruda, op. cit., (1977); D. M. Armstrong, A Materialist Theory of the Mind, New York-London, Routledge et Kegan Paul, 1971.

prédéterminé du sujet, le processus de la connaissance (relation objet/sujet, théorie/pratique) ne se conçoit, selon les auteurs, qu'à partir de son utilité à réaliser les buts du système social ou du supra-système et à en assurer la maintenance:

Relevance of the general model for administrative research and practice becomes apparent when it is seen that the administrative process inevitably deals with the fulfillment of both normative (or institutional) role expectations and idiographic (or personal) need-disposition while the goals of a particular social system are being achieved¹⁴.

Open systems maintain their steady states, in part through the dynamic interplay of sub-systems operating as a functional process. This means that the various parts of the system function without persistent conflicts that can be neither resolved nor regulated¹⁵.

Le positivisme pragmatique, adopté par les auteurs des modèles, trouve donc sa justification dans l'intérêt présenté par la théorie pour en arriver à une "maximisation" de l'efficacité dans l'atteinte des buts des organisations tout en cherchant à satisfaire certains besoins des personnalités impliqués dans le processus organisationnel dans les limites permises du système.

Au plan de la connaissance, l'adoption de cette position se fonde sur l'impossibilité pour le sujet de refléter l'essence des phénomènes de la réalité sociale.

14 J. W. Getzels et al., op. cit., p. 119.

15 D. E. Griffiths, (1964), in M. B. Miles, op. cit., p. 429.

O. B. Graff affirme, en relevant les concepts de base de la position pragmatiste telle qu'utilisée en administration scolaire:

[...] certain assumptions that undergird pragmatic philosophy. [...]

1. In terms of present understandings of our universe, it is impossible for human beings to gain knowledge of ultimate reality. There is no evidence that ultimate truths have, in fact, been established. History is filled with examples of "ultimate truths" that have been disapproved or have otherwise fallen into disrepute¹⁶.

Les auteurs refusent de faire appel à des principes "métaphysiques" pour expliquer la réalité, et en même temps rejettent la possibilité de la connaissance "ultime" de l'objet par le sujet. La connaissance ne peut être basée que sur deux types de certitudes:

a) les témoignages fournis par nos sens (sense-data, observations) et/ou

b) les règles de la cohérence et de la non-contradiction d'un système logico-mathématique formel de dérivation de propositions.

Puisque le seul moyen pour le sujet de "connaître" l'objet est le témoignage de ses sensations (l'être pour soi) et non la réalité objective, il en découle l'impossibilité d'atteindre humainement la réalité extérieure à lui (l'être en soi). La connaissance véridique doit s'en remettre à l'utilité pour

¹⁶ O. B. Graff et al., op. cit., p. 173.

justifier l'exactitude de ses résultats quant aux données de l'objet fournies par les témoignages sensitifs du sujet.

Pour le sujet, ses perceptions sont les seuls objets qu'il peut atteindre. Objet et sujet se résument à être des groupes de perceptions diverses, des éléments de connaissance, des impressions, des idées (bundle of sense impressions), en somme que des sensations qui se déroulent à l'intérieur du sujet.

The theorist's most immediate world is a world of concepts, abstractions, generalizations¹⁷.

[...] four things about any facts that must be clear about [...]; it is necessarily incomplete, it changes, it is a personal affair and its usefulness depends on the degree to which others agree with you concerning it¹⁸.

Comme pour l'ensemble des penseurs nihilistes, les auteurs considèrent toutes connaissances à propos du monde comme une construction de l'esprit. Le monde réel demeure pour eux ultimement inconnu et inconnaissable. Derrière les concepts comme construction de l'esprit (a concept is nothing more than a set of operations) le monde réel est insaisissable dans son essence. Incapable de retrouver les fondements objectifs de la réalité, elle demeure, pour ces auteurs, la manifestation objective des concepts que nous en avons.

17 J. W. Getzels et al., op. cit., p. 15.

18 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 36.

He (the theorist) most often handles a single aspect of reality "holding other things equal", even when he knows that they are not really equal [...] When the administrator predicts, as he must, he predicts about real people in real situations in which other things are never equal¹⁹.

A concept can be operational in some of its uses but not in others [...] the operations used to define them tend to change the concept²⁰

Dans ce sens, tout objet connu demeure seulement le produit de l'activité du sujet; le monde connu n'est que la reconstruction ou la copie reconstruite par notre esprit. On reprend ainsi le refrain de l'agnosticisme pour qui le sujet ne peut connaître que les données (ses sensations) de l'expérience subjective; en dehors de ce cercle fermé, le monde matériel et spirituel demeure inatteignable.

En prenant appui sur l'instrumentalisme pragmatique de Dewey²¹, les auteurs ne savent reconnaître dans la réalité qu'une somme d'éléments "plastiques". C'est le sujet, à partir de ses données sensibles (chose pour soi), qui ordonne et détermine l'ordre dans les phénomènes et fixe leur signification dans la théorie.

M. Cornforth analyse cette conception de la science chez Dewey et ses adeptes et conclut:

19 J. W. Getzels et al., op. cit., p. 15.

20 D. E. Griffiths, op. cit., (1959), p. 42.

21 Idem, ibid., p. 10 et J. W. Getzels et al., op. cit., p. 14.

In so far as Dewey allows things to exist independently of their being objects of thought, he treats them as unknowable, or as mere indeterminate material awaiting determination; and whatever is known is always some object of our own construction, and its known determinations are fabricated by the human mind. These constructions or fabrications are made, he says for the sake of practice, and are instrumentalities for the enriching of human life and the control of environment, of external nature; but he denies that the test of practice tests the correspondence between our ideas and objective reality²².

Cet aveu d'agnosticisme oblige les auteurs à rejeter, au niveau gnoséologique, toute possibilité de théorie vraie ou fausse. La théorie est seulement utile ou pas, et elle existe seulement comme instrument dans l'esprit du sujet²³. La vérité est relative à l'utilisation, à l'utilisateur, aux buts poursuivis par le système. Le problème moral se réduit à la coordination des buts et des moyens dans la société. Le pluralisme gnoséologique est érigé en système et les auteurs renoncent ainsi à toutes possibilités véritables de recherche de l'articulation du réel objectif et du réel subjectif.

Le bilan fataliste et appauvrissant de ces modèles utilisant la notion de système quant à leur conception des catégories objet et sujet et de leur rapport, n'est que le reflet des conditions socio-historiques dans lesquelles ces conceptions du monde et de l'être humain sont issues. Elles

22 M. Cornforth, op. cit., (1975), p. 408.

23 Cf. supra, p. 250.

tentent pour employer les termes mêmes de Griffiths, "d'automatiser" le fonctionnement de la réalité sociale et des organisations, par analogie à une sorte de système technologique. La réalité sociale fonctionnerait comme une force autonome obéissant à des lois "naturelles" que l'on pourrait retrouver dans une espèce de "physique sociale" et s'accomplissant sans aucune intervention humaine. D'autre part, cette conception élimine l'homme intégral pour le ramener à un sous-système ou encore à une dimension du système social "fondamentalement incongruente" (fundamental and inevitable incongruity between the needs of a mature personality and the requirements of formal organization) avec les nécessités de la réalité sociale. De plus, elle réduit le mouvement volontaire à une adaptation, à un ajustement tactique aux exigences du système. Dans cette conception apologétique du comportement et du changement dans les organisations, toute signification vraiment humaine disparaît. On peut tout au mieux "souhaiter" qu'un personnage venant de l'extérieur de l'organisation amène le changement tel qu'envisagé dans le modèle de Griffiths²⁴. Pour Getzels, ce "souhait" se résume à ce que l'ensemble des rôles (role set) définis "par les autres" puisse s'accorder avec les besoins de l'individu,

²⁴ D. E. Griffiths, in M. B. Miles, op. cit., (p. 431): "Many organizations bring in outsiders as administrator, believing that change for the better will result."

tout en atteignant l'efficacité poursuivie par l'organisation²⁵.

D'autre part, on peut affirmer que les modèles de Getzels (systèmes sociaux) et de Griffiths (system approach) sont des tentatives éclectiques de réunir dans une seule et même conception un ensemble d'éléments qui au total ont une influence certaine les uns sur les autres dans le développement de la réalité sociale. Les auteurs ajoutent, en cela, un effort quantitatif à des conceptions, comme le "taylorisme" ou "l'approche des relations humaines", qui n'avaient pas entrevu l'interaction de ces mêmes éléments. Ces auteurs ne dépassent cependant pas qualitativement ces approches théoriques de l'organisation et de la gestion parce qu'ils refusent (et il ne pouvait en être autrement dans leur contexte socio-historique) d'approfondir les fondements philosophiques (épistémologiques et scientifiques) sur lesquels ils entreprennent leur revision.

C'est aussi pourquoi toute tentative réelle de dépassement de cet approche des systèmes sociaux (chez Getzels)

25 J. W. Getzels et al., op. cit., (p. 112): "The individual must choose whether he will fulfill his particular needs or institutional requirements. If he chooses to fill the requirements, he is in a sense shortchanging himself and is liable to inadequate personal adjustment. His efficiency is diminished, and he is frustrated and dissatisfied. If he chooses to fulfill his needs, he is shortchanging his role and is liable to inadequate role performance. His effectiveness is diminished, and he is criticized and punished."

et de l'approche systémique (chez Griffiths) ne peut s'opérer que sur un dépassement de toute position prenant appui sur un dualisme²⁶ qui ne parvient pas à expliquer les fondements réels ni du sujet, ni de l'objet, ni de leur rapport. C'est seulement dans le cadre d'une philosophie de la praxis²⁷, ainsi que sur l'appui scientifique de travaux en neurophysiologie, psychophysiologie et en psychologie et démontrant l'unité de l'objet et du sujet, de la pratique et de la théorie, que cette tentative peut être achevée. Seule cette conception nous permet de retrouver, à chaque moment, les fondements concrets du sujet et de l'objet et de leur engagement dialectique réel dans la réalité sociale d'abord, puis dans la connaissance ensuite. C'est cet engagement dialectique dans la pratique quotidienne de l'homme que le

26 Cf. supra, p. 278, note no 13.

27 La pratique, au sens restreint du terme, peut être entendue comme toute action visant à répondre à des besoins élémentaires comme le manger, le vêtement, l'habitation etc... et qui va même jusqu'à l'identifier avec la technique au sens le plus large du terme, à savoir la manipulation technique de l'action, le savoir-faire, l'art de comprendre et de "manipuler les hommes et les objets". La praxis humaine s'entend dans un sens beaucoup plus large comme une catégorie de la théorie de la dialectique sociale, c'est-à-dire qu'elle inclut la totalité des formes objectives de l'activité de l'homme qui transforme la nature et imprime des significations humaines à celle-ci et à sa propre subjectivité. Dans ce sens elle comprend donc toute l'activité sociale de l'homme par laquelle il crée toutes les valeurs matérielles et spirituelles de l'humanité (la réalité humaine et sociale) dans laquelle il travaille et se développe.

Cf. aussi supra p. 32-44.

positivisme logique et le pragmatisme rejettent au nom de la "neutralité" de la théorie pour la reporter plutôt sur un formalisme logique a-historique et un utilitarisme individuel et immédiat.

M. Plon dans son analyse de l'utilisation de modèles en sciences humaines fondés sur cette approche, affirme:

La combinaison de ces deux arguments parmi d'autres de moindre importance matérialise le rapport de cette approche néo-positiviste aux "sciences" humaines. Celles-ci n'ont qu'à observer leur "réalité" en l'absence de toute théorie ou idée préconçues, en extraire les faits saillants dont la présence traduit quelque régularité, repérer les conditions de ces apparitions, isoler dans ces conditions les paramètres essentiels, et elles sont en positions de pouvoir similer dans ses grandes lignes la réalité génératrice de ces faits. Il ne restera plus alors qu'à bien entendre la leçon des physiciens et à traduire cette systématisation en un langage plus rigoureux²⁸.

La conception du réel qui se systématise dans la philosophie de la praxis se rattache à une gnoséologie déterminée qui résout la question du rapport entre la pensée (le sujet) et l'être (l'objet) à travers la dialectique²⁹. D'autre part, la gnoséologie elle-même repose sur les principes de la dialectique objective d'abord. Avec la reconnaissance au niveau scientifique du principe du reflet comme explication

²⁸ M. Plon, La théorie des jeux: une politique imaginaire, Paris, F. Maspero, 1976, p. 77.

²⁹ Cf. supra, p. 26-29, note no 44.

du fondement de la connaissance³⁰, de la mise à jour de la dialectique du rapport de la pensée et de l'être³¹, de la compréhension de la place et du rôle de la praxis dans la théorie de la connaissance³², ou plus exactement du fait que l'activité pratique en tant qu'activité sensible engendre toutes les facultés intellectuelles, notamment la pensée; tous les éléments pour une solution concrète et juste du problème du rapport des lois de la pensée aux lois du monde objectif sont présents et s'articulent au niveau philosophique sur une conception éclairée scientifiquement.

Au niveau cognitif le caractère dialectique de la pensée affirme l'origine concrète de celle-ci sur les bases de la pratique sociale de l'humanité et pose aussi le principe épistémologique de l'unité ou de la coïncidence de l'objet et du sujet³³.

La connaissance de la réalité (nature, société, pensée) se réalisant au niveau cognitif dans la théorie comme reflet actif des lois du fonctionnement de cette réalité, elle affirme donc aussi l'unité de la pratique et de la théorie. Cette affirmation, sur des bases scientifiques,

30 Cf. supra, p. 26 et ss.

31 Cf. supra, p. 32 et ss.

32 Cf. supra, p. 61-62 et ss.

33 Cf. supra, p. 61 et p. 78, note no 94.

du caractère dialectique du réel nous indique par ailleurs aussi la condition indispensable sur laquelle repose toute connaissance du monde c'est-à-dire la détermination que les objets de la nature et des processus sociaux exercent sur l'homme (en tant que sujet dans la connaissance). La connaissance humaine ne se développe aussi qu'à travers les actions et les interactions de celui-ci avec les différents phénomènes de la réalité en vue de les transformer dans sa pratique quotidienne. L'homme doué de conscience exerce son influence sur la nature et sur les différents phénomènes de la réalité dans la pratique³⁴ et de ce fait donc se transforme lui-même, sa conscience étant le reflet de l'ensemble des conditions sociales objectives dans lequel il vit et travaille.

Lorsque l'homme intervient dans la réalité, il le fait par la pratique; celle-ci n'est cependant pas constituée de la seule expérience individuelle de "robinsons" isolés, indépendants, qui luttent pour connaître, maîtriser et transformer la réalité. La pratique se réalise plutôt sur les bases de l'ensemble des connaissances développées par l'humanité (pratique sociale) au cours de son histoire. Des phénomènes, des événements interviennent dans la vie des hommes, ceux-ci en cherchent les lois de fonctionnement et les généralisent,

³⁴ Cf. supra, p. 286, note no 27.

ce qui constitue les théories (la science) qui guident ensuite l'action de l'homme sur le monde extérieur.

L'unité dialectique de la théorie et de la pratique démontre aussi l'impossibilité de détacher l'une de l'autre. La théorie naît de la pratique sociale, mais en même temps elle sert la pratique, l'enrichit en conduisant à la maîtrise et la transformation "humaine" de la réalité. Sans la pratique, la théorie demeure morte, stérile; d'autre part sans la théorie, la pratique demeure aveugle, privée de perspectives. Sans la théorie, impossible d'assumer la direction planifiée de toute intervention dans la réalité matérielle et sociale.

Historiquement, il faut donc comprendre aussi que c'est la pratique qui engendre la théorie et que c'est la théorie qui dirige et éclaire la pratique. L'histoire des sciences naturelles et de l'humanité sur laquelle la dialectique prend appui, enseigne aussi que pratique et théorie, tout en se conditionnant mutuellement, ne se réalisent pas dans un mouvement mécanique linéaire d'action-réaction (Newton) mais plutôt comme un mouvement en spirale où l'un et l'autre des pôles (théorie et pratique) se développent constamment. A. Cupparoni décrit ce mouvement que l'on retrouve dans les lois du conditionnement dialectique de la pratique et de la théorie:

[...] l'évolution ne se réalise pas de façon linéaire, mais sous la forme d'une spirale. Elle réfère au va-et-vient entre l'expérience et les théories, entre pratique et théorie et la manière dont elles évoluent. L'expérience suggère des théories qui, à leur tour font songer à de nouvelles expériences, lesquelles forcent le savant à inventer une théorie plus large, capable d'expliquer et les faits anciens et les faits nouveaux découverts. Cette loi met en garde contre une attitude nihiliste et contre une foi aveugle à la fois. C'est le mouvement de la pensée qui va du concret dans la perception à l'abstrait et de l'abstrait de nouveau au concret, mais compris cette fois sur une base nouvelle, supérieure³⁵.

C'est aussi à travers ce mouvement dialectique de la pratique et de la théorie qu'il faut retrouver comment à chaque moment (soit théorique, soit pratique) l'un dépasse l'autre, c'est-à-dire comment la théorie comme reflet de la pratique lui est supérieure et comment la pratique orientée par la théorie devient supérieure à celle-ci, qui à son tour oblige un nouveau dépassement.

O. J. Ruda explique ce mouvement en spirale dans la connaissance et dans la pratique de la façon suivante:

La reproduction de l'objet dans la pensée en tant qu'un tout vivant, n'est pas une simple énumération mécanique des abstractions qui reflètent les différents aspects de l'objet. Dans le processus de la connaissance le divorce du concret et de l'abstrait est dépassé; les abstractions évoluent dans une logique dialectique qui reflète le nexus des aspects de l'objet même et du processus de son développement [...] Lors de la reproduction de l'objet par le moyen de cette méthode, différents mode de pensée s'appliquent, c'est-à-dire différentes formes d'abstraction: l'analyse et la synthèse, l'historique et

la logique, et d'autres. Nonobstant, la connaissance ne doit pas rester dans un encadrement purement théorique; elle doit utiliser le matériel des observations empiriques, elle doit s'en remettre aux faits réels, à la pratique, pour placer d'une façon correcte l'objet comme un tout concret³⁶.

Donc, il faut préciser que ce reflet de la pratique dans la théorie n'est pas (comme c'est d'ailleurs le cas dans la dialectique objet/sujet dans le processus cognitif) un processus passif et unidirectionnel de reproduction sensitive de l'apparence des phénomènes chez le sujet; il s'agit plutôt d'un travail d'abstraction cherchant à mettre à jour les déterminations et conditionnements réels qui ont historiquement constitué les phénomènes sociaux ou les conditions nécessaires à l'apparition et au développement des phénomènes naturels³⁷.

Ce reflet de la pratique dans la théorie ne s'effectue pas non plus chez un sujet détaché de toutes déterminations

³⁶ O. J. Ruda, op. cit., (1977), p. 3. (souligné par l'auteur.

³⁷ Cf. supra, p. 74-79. C'est dans ce mouvement d'abstraction dans la connaissance scientifique qu'il faut comprendre que l'induction et la déduction sont deux moments essentiels et inséparables dans le mouvement cognitif. Les deux sont des moyens de recherche distincts mais non indépendants. Toute déduction scientifique provient d'un examen inductif préalable et se fonde sur cet examen. L'étude des faits doit précéder la formation des plus simples notions, sans quoi la généralisation est suspendue dans le vide. C'est aussi pourquoi toute généralisation ne peut se faire qu'à partir des lois spécifiques du réel. Toute absolutisation de l'un ou l'autre de ces moments dans la connaissance scientifique ne peut conduire qu'à une connaissance superficielle (par l'induction seulement) ou abstraite (par la déduction seulement).

sociales; il faut compter que la théorie se réalise par des êtres humains qui ont eux aussi leur histoire et leurs déterminations historiques. En ce sens, il faut bien discerner que la théorie, comme reflet de la pratique, ne sera jamais un pur reflet idéal dans une substance supra-humaine détachée des conditions de sa formation et de son développement. En tant que reflet, elle demeurera toujours un mélange de scientifique et d'idéologique, et dont la distinction ne peut trouver son éclaircissement que dans les conditions sociales et rapports sociaux objectifs de sa production³⁸.

38 Toute production scientifique en tant que résultante de la pratique sociale n'est donc pas une science "pure", détachée et étrangère aux luttes et contradictions réelles de la praxis humaine d'où elle émerge. Au cours des dernières années le néo-positivisme sous ses différentes formes (tel que nous le retrouvons chez Getzels et Griffiths), tente en faisant appel à une logique purement formelle qui coupe le contenu de la forme, de fonder la connaissance (ce qu'il appelle les concepts) sur des définitions nominales purement opérationnelles dont la valeur scientifique est d'abord définie par leur justesse logiquement formelle. C'est sur cette position que se base, depuis les années 1950, des théoriciens en affirmant que la science est désormais au-dessus de ses origines sociales et que grâce à cette procédure l'on peut avancer au niveau scientifique "la fin des idéologies". Cette approche défendue par des théoriciens comme R. Aron, D. Bell, S. M. Lipset, E. A. Shils, W. W. Restow, C. I. Waxman et W. Stark, replacée dans son contexte, doit se lire comme un renoncement à tout traitement direct et intégral des origines sociales de la connaissance et de ses bases scientifiques. La position même adoptée par ces auteurs est une proposition idéologique qui, replacée historiquement, signifie plutôt la fin "d'une" idéologie. Pour l'examen critique de l'idéologie dans les sciences l'on pourra voir: P. Thuillier, op. cit.; T. S. Kuhn, op. cit., V. Z. Kelle, Ideology as a Phenomenon of Social Consciousness, in R. Daglash, (trad.), Problems of Dialectical Materialism, URSS, Progress Publishers, 1977, p. 258-269; J. R. Ravetz, Scientific Knowledge and its Problems, Oxford, Clarendon Press, 1971; C. W. Mills, op. cit.

C'est sous ce rapport entre autre qu'il faut comprendre et situer les modèles de Getzels et de Griffiths et leur utilisation de la notion de système quant à leur conception des organisations (de la réalité), de la personnalité (du sujet) et du changement dans leur modèle. Ils doivent être vus comme étant le reflet de phénomènes à une étape donnée de leur développement, dans le cadre de rapports sociaux historiquement déterminés. Comme G. Politzer le disait:

Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur production matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux.

Ainsi ces idées, ces catégories, sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires.

Il y a un mouvement continu d'accroissement dans les forces productives, de destruction dans les rapports sociaux, et de formation dans les idées; il n'y a d'immuable que l'abstraction du mouvement--mors immortalis³⁹.

Ce que les auteurs des modèles analysés évitent, c'est de rechercher les fondements historiques profonds et réels de l'état et de leur conception, des organisations et du changement, pour immobiliser et absolutiser une tranche des mouvements historiques du conditionnement réciproque de l'humain et de la réalité sociale. Leur manque de profondeur et leur conservatisme est le fruit de leur refus à faire face à la dialectique de l'histoire et de se tourner vers le devenir historique de l'humanité.

39 G. Politzer, op. cit., (1973b), p. 249.

La philosophie de la praxis étant le résultat du développement d'une conception qui accepte de faire ses comptes avec l'histoire et qui se centre sur la dynamique du mouvement de la matière et de la réalité sociale est résolument tournée vers le développement et l'avenir. En ce sens, la dialectique scientifique, comme fondement d'une philosophie qui explique le développement de l'histoire sur les bases de la praxis, devient un moyen théorique réel de transformation de la pratique des rapports sociaux non moins réels en ne limitant pas son action qu'à une seule critique spéculative et abstraite des rapports existants.

Plus précisément, c'est en s'appuyant sur les lois de la dialectique historique du développement de la réalité sociale et de la personne humaine que peuvent être mise à jour les conditions de la solution pratique de la réconciliation des contraires (fundamental and inevitable incongruity between the needs of a mature personality and the requirements of formal organization) que sont l'organisation et la personnalité dans l'approche des systèmes sociaux de Getzels. Elles permettent aussi de résoudre la différence qualitative entre science de l'homme et science de la nature dans l'approche systémique, telle qu'utilisée par Griffiths, en réintégrant la pratique humaine consciente (la personnalité) dans l'édification et le développement de la réalité sociale (open system) et dans la transformation dialectique (le changement)

des organisations spécifiquement humaines⁴⁰.

En ayant déjà fait le point sur l'unité dialectique de l'objet et du sujet au niveau épistémologique⁴¹, en plus d'avoir retrouvé le conditionnement réciproque de la pratique et de la théorie dans leur interdépendance génético-

40 Comme nous l'avons soulevé dans l'analyse des fondements théoriques des modèles systémiques de Getzels et Griffiths (cf. supra, p. 200), la question fondamentale de la conception unitaire de la science (science naturelle = science humaine) est précisément celle qui se soulève lorsque "la théorie générale des systèmes" en affirmant l'isomorphisme structural des lois de fonctionnement de toute organisation systémique de différentes sphères de la réalité, propose que l'on puisse tirer analogiquement les lois de fonctionnement de la réalité sociale de n'importe quel domaine scientifique que ce soit. La découverte des conditions épistémologiques dans lesquelles l'emploi de modèles se justifie pour investiguer certains phénomènes par inférences analogiques prend une importance pratique décisive pour la connaissance scientifique véritable. Si des analogies structurales peuvent être mises à jour entre les lois d'opérations de la réalité "naturelle" et "sociale", toute généralisation qui exclut le caractère spécifique et concret de la genèse et du développement des phénomènes en question selon les lois dialectiques de la praxis sociale se transforme en une totalité abstraite qui exclut l'élaboration de l'entier, sa structuration et sa destructuration pour le remplacer par un tout clos et achevé.

Pour une connaissance des problèmes et conditions d'utilisation unitaire des modèles en sciences humaines et sciences naturelles, on pourra voir: I. V. Blauberg et al., op. cit.; K. Kosik, op. cit.; D. Monière, op. cit.; R. L. Ackoff, General System Theory and System Research—Contrasting Conceptions of Science System, in General Systems, vol. 8, 1963, p. 117-121; B. Kédrov, op. cit., W. R. Ashby, General System Theory as a New Discipline, in General Systems, vol. 3, 1958, p. 1-6; G. P. Schedrovitsky, Methodological Problems of Systems Research, in General Systems, vol. 11, 1966, p. 27-53.

41 Cf. supra, p. 61-86.

dynamique⁴², nous avons sur ces appuis, rejeté la conception fataliste et mécanique de la réalité sociale (l'objet) et l'origine abstraite de la personnalité (le sujet) dans les modèles de Getzels et de Griffiths. Nous sommes maintenant en mesure d'affirmer que la solution réelle doit se retrouver d'abord dans la prise de conscience des lois historiques du fonctionnement et du rôle de l'activité consciente (la praxis) de la personne humaine dans le processus nécessaire du développement de l'histoire. En d'autres termes, il s'agit, au niveau philosophique, d'examiner les voies de solution qui dépassent le fatalisme des néo-positivistes et d'entrevoir les conditions concrètes de réconciliation de la nécessité et de la liberté dans l'édification de la réalité sociale et humaine (les organisations) et donc aussi du développement multilatéral d'un homme total. En ce sens, le véritable humanisme sera basé sur des conditions concrètes de lutte de l'homme contre son aliénation pour devenir un être libre, maître d'oeuvre et artisan de son propre développement.

Pour ce faire il faut d'abord être conscient de comment, au niveau du réel, tout passage de la possibilité à la réalité s'articule. Pour le néo-positivisme ces deux catégories du réel n'ont aucune liaison apparente: l'homme n'a qu'à s'adapter (socializing process) au déroulement

42 Cf. supra, p. 288.

inévitabile de la réalité (fatalisme) ou peut "décider" par un geste volontaire sans cause objective (on its own account) de modifier la réalité à sa guise selon ses impulsions internes (anarchisme). Dans une telle vision du monde, on le voit bien, ces deux conceptions s'excluent mutuellement: ou bien la réalité naturelle et sociale est donnée avec ses lois de fonctionnement stable, nécessaire, ou bien l'homme peut transformer la réalité, selon sa volonté "en toute liberté", sans égards aux conditions et lois de la réalité naturelle et sociale.

- Le dilemme peut aussi se poser en termes suivant: existe-t-il des possibilités réelles pour transformer librement la réalité, en sachant déjà que sa propre conscience est justement déterminée par cette réalité et donc aussi de se transformer lui-même suivant ses besoins et motivations proprement humaines?

J. Topolski pose le problème en ces termes:

The traditional formulation of the problem consists in asking about the range of the effect of man's free will upon the course of events and about the role of the individual in history. The first of these two questions is the more essential one: for if we do not accept any effect of man's free will upon the course of events, then it is pointless to speak about the individual's role in history, since in such an interpretation that individual's free will cannot manifest itself⁴³.

43 J. Topolski, op. cit., p. 252.

Pour pouvoir répondre à cette question fondamentale pour la pratique administrative en particulier, il faut savoir en premier lieu comment la possibilité et la réalité existent au niveau objectif et comment ces deux catégories du réel s'articulent réciproquement. Tout comme la philosophie de la praxis nous a permis de retrouver les fondements concrets de l'unité de l'objet et du sujet (dans la connaissance), de la pratique et de la théorie (au niveau de la praxis), sur les bases de la dialectique objective⁴⁴, l'on peut affirmer que dans le monde rien n'est prédéterminé mais que tout est nécessairement déterminé. Pour reprendre les termes d'O. Oniscu dans son étude sur le déterminisme:

"Tous" les événements, ceux mêmes qui par leur petitesse semblent ne pas tenir aux grandes lois de la nature, en sont une suite aussi nécessaire que les révolutions du soleil. Dans l'ignorance des liens qui les unissent au système entier de l'univers on les fait dépendre de causes finales ou du hasard, suivant qu'ils arrivaient et se succédaient avec régularité, ou sans ordre apparent; mais ces causes imaginaires ont été successivement reculées avec les bornes de nos connaissances, et disparaissent entièrement devant la saine philosophie, qui ne voit en elles que l'expression de l'ignorance où nous nous sommes les véritables causes⁴⁵.

Au niveau de la réalité sociale et humaine (pour ce qui nous intéresse comme type de réalité dans cette

44 Cf. supra, p. 18-86.

45 O. Oniscu, Le déterminisme classique, in C. Joja et al., op. cit., p. 15.

recherche) la compréhension de cette affirmation se retrouve sur une explication du conditionnement dialectique de la cause et de l'effet, de la contingence et de la nécessité dans le réel. L'explication de l'engagement mutuel de ces catégories nous permettra de retrouver le conditionnement de la possibilité et de la réalité au niveau objectif, c'est-à-dire les fondements de la réalité sociale et ses possibilités de transformations. Avec la compréhension de la détermination concrète de ces catégories dans le réel il sera dès lors possible d'éclairer le problème de la nécessité et de la liberté comme phase décisive dans la possibilité consciente de transformer la pratique administrative et donc l'homme dans l'action, sur des bases concrètes.

L'expérience nous indique que rien ne surgit du néant. Chaque phénomène a sa source, sa cause qui crée, produit, engendre un autre phénomène. Tout rapport de cause à effet provient donc d'objets réels existant en dehors de la conscience humaine et se présente comme une loi universelle du fonctionnement de la réalité. Il existe dans l'univers une interaction générale qui fait que cause et effet permutent constamment, c'est-à-dire ce qui est cause aujourd'hui deviendra effet demain et vice-versa. Ainsi par exemple la philosophie de la praxis pose sur des bases scientifiques que l'objet détermine le sujet, la pratique détermine la théorie mais par ailleurs, c'est la théorie qui guide la

pratique, le sujet qui conditionne l'objet.

O. J. Ruda résume comment la question de la cause et de l'effet a été entrevue historiquement au niveau philosophique:

L'idéalisme subjectif nie le caractère objectif de la causalité, soit en la réduisant à une simple succession de sensations (Hume), soit en affirmant que la causalité existe uniquement dans la conscience humaine comme une catégorie a priori, c'est-à-dire, indépendante de l'expérience. Le sujet connaissant, par moyen de ces catégories introduit de l'ordre (ou ordonne) le monde chaotique des phénomènes (Kant).

L'idéalisme objectif, tout en admettant le caractère indépendant des rapports causals à l'égard de l'homme, réduit la causalité à une manifestation de l'esprit, de l'idée, des concepts, lesquels constituent la base du monde objectif.

La dialectique soutient que la causalité possède un caractère objectif, réel et matériel, c'est-à-dire qu'elle se trouve en correspondance avec les objets et les phénomènes en tant que tels.

La dialectique souligne la diversité des rapports causals sur les bases des données scientifiques, et aussi la corrélation complexe et la dialectique entre cause et effet, c'est-à-dire l'interconnexion entre les objets et les phénomènes⁴⁶.

La pensée scientifique rejette aussi bien l'idée d'une cause première que celle d'une cause dernière. L'enchaînement est infini, au sens où il ne peut y avoir de cause première (autrement dit de cause sans cause) pas plus qu'il ne peut y avoir de cause dernière (autrement dit de cause non suivie d'effet); reconnaître l'existence de causes "supra-scientifiques", c'est nier l'universalité du conditionnement causal et implicitement supporter qu'il y a des faits sans

⁴⁶ O. J. Ruda, op. cit., (1977), p. 18. (souligné par l'auteur).

cause. Le déterminisme dialectique fondé sur la praxis humaine, dans le domaine de la réalité sociale, postule la diversité des types de liaisons causales en fonction du caractère des lois qui régissent telle ou telle sphère de phénomènes (nature, société, pensée etc...). Cette conception de l'interrelation réelle de la cause et de l'effet dans l'explication des phénomènes rejette toute détermination mécanique qui attribue la diversité des causes à une simple interaction mécanique (cause + effet) en laissant pour compte l'originalité qualitative des lois impulsant les diverses formes du mouvement de la réalité. Ce déterminisme mécanique ne peut que conclure à la croyance de la toute puissance du destin et au fatalisme comme le croyait Laplace en affirmant que si l'esprit pouvait à un moment donné détenir le secret de toutes les forces de la nature et connaître leur point d'application, il n'y aurait plus alors de doute sur rien, et on pourrait d'un seul coup embrasser tout l'avenir et tout le passé.

La reconnaissance scientifique des fondements concrets de la dialectique de la cause et de l'effet soulève aussi le problème suivant: existe-t-il une liberté, dans ce va-et-vient de cause à effet et vice-versa, de sorte que l'effet puisse aussi présenter une contingence dans son rapport avec la cause? En d'autres termes, peut-il exister des événements qui ne sont pas causalement déterminés d'une façon

nécessaire? Ainsi, est-ce que, pour "l'économie pur" les lois "éternelles" du marché réalisent un équilibre nécessaire qui bien que causalement déterminé ne peut que s'accomplir? Est-ce que, dans la conception systémique du monde, "l'équilibre stable" (steady state) des sous-systèmes se réalise nécessairement, peu importe les conditions concrètes du système en question? En fait, cette conception du monde nous ramène une fois de plus au fatalisme, réduisant tout phénomène de la réalité à l'inévitable. Les événements qui se déroulent dans la réalité quotidienne nous montrent bien que tout n'est pas "nécessaire", mais que parfois, à cause des conditions changeantes, le "hasard", la contingence modifie le cours des choses.

A. Cupparoni exprime le point de vue de la philosophie de la praxis en affirmant:

Du point de vue dialectique la nécessité et la contingence forment une unité dialectique. La nécessité ne peut se manifester que sous la forme de la contingence. La nécessité est un nexus interne et substantiel qui découle des caractéristiques essentielles de l'objet ou du phénomène. Elle est ce qui, dans des conditions données, va arriver obligatoirement. La contingence, au contraire, a un caractère externe, elle est conditionnée par des facteurs secondaires qui ne sont pas liés à l'essence de l'objet ou phénomène⁴⁷.

Les phénomènes ne sont jamais totalement et seulement contingents (par hasard) ou nécessaires. Suivant les

47 A. Cupparoni, op. cit., p. 243.

conditions causales des phénomènes, la nécessité peut prendre la forme du hasard (le contingent) parce que le général (le produit d'une loi) ne se manifeste qu'à travers le singulier et que dans l'apparition de ce dernier intervient un nombre incalculable de circonstances qui lui imprègent une marque originale intrinsèque⁴⁸. La contingence entretient une infinie variété de liaisons avec la nécessité, ce qui explique que la nécessité prenne parfois l'aspect du hasard. C'est justement le travail du scientifique d'appréhender quelles sont les conditions nécessaires de l'apparition ou pour l'apparition de tel ou tel phénomène qui fasse avancer la pratique sociale ou qui, au contraire, permet de neutraliser des conditions défavorables dû à la contingence et qui peuvent avoir des effets indésirables sur les processus naturels ou sociaux.

Les événements historiques apparaissent, ainsi, dans les grandes lignes, comme dominés par la contingence. Mais, là où à la surface apparaît le jeu de la contingence, elle s'avère toujours comme dominée par les lois internes cachés. L'essentiel est de découvrir ces lois [...] [par exemple] il serait vain de nier le rôle de l'individu dans l'histoire, mais il serait encore plus vain de ne pas s'apercevoir que "l'individu" est l'être social. L'individu est une création de la société, mais la société se compose d'individus: dialectique du singulier, du particulier et de l'universel⁴⁹.

48 Cf. supra, p. 21, comment l'on retrouve ce phénomène dans la conception de toute méthode de connaissance.

49 A. Joja, La théorie de la science chez Xénopol, in C. Joja et al., op. cit., p. 399.

Cette façon d'envisager la cause et l'effet, la nécessité et la contingence dans la réalité sur les bases de la science, permet à la philosophie de la praxis de dépasser toute conception du développement de la réalité qui se résigne à l'inévitable ou qui à l'opposé, laisse l'histoire à la bonne grâce d'une "nature humaine" indéfinie. La vision du monde dans toute son intégralité par la philosophie de la praxis (Weltanschauung) permet de dresser une explication concrète et sans exclusion réciproque des catégories de la réalité et de ses possibilités, c'est-à-dire de tout changement et développement comme passage du possible au réel et des conditions nécessaires de ce passage.

La possibilité est l'état de ce que n'existe pas encore au moment présent, mais qui, en raison de l'action des lois inhérentes à l'objet peut apparaître et se développer, c'est-à-dire devenir réelle. La réalité est ce qui s'est déjà manifesté, ce qui existe dans le monde objectif. Entre possibilité et réalité il existe un nexus soumis à des lois. Dans le processus de développement de tout phénomène, ne peut devenir réel que ce qui est déjà contenu en lui comme possibilité. Dans ce sens, le développement est un processus infini de réalisation des possibilités. Cependant dans le concret seulement quelques-unes des potentialités se matérialisent, chez tous les objets et phénomènes de la réalité⁵⁰.

La réalité est avant tout un processus qui est le résultat et l'amorce de diverses possibilités qu'elle renferme en elle-même. Tout changement est toujours un passage du

50 O. J. Ruda, op. cit., (1977), p. 121.

possible au réel. Dans ce cas la possibilité c'est le futur dans le présent, c'est-à-dire ce qui n'existe pas dans une détermination qualitative donnée mais qui peut survenir, s'actualiser, et devenir réalité si certaines conditions sont réunies. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre que la réalité est avant tout concrétisation de ses possibilités et donc que la possibilité précède la réalité dans le temps, mais aussi que la réalité en tant que résultat de l'évolution antérieure est autant un point de départ d'une évolution à venir. Le conditionnement dialectique de la réalité et de la possibilité dépasse la conception du déterminisme mécaniste qui affirme que tout développement est dominé par une équi-finalité (equifinality chez Griffiths). En ce sens, tout système renfermerait en lui-même et en puissance, toute son histoire jusqu'à une fin inévitable, d'une façon telle que tout futur pourrait être découvert dans le présent, peu importe les conditions concrètes de son développement.

Dans cette conception de la réalité où toutes les possibilités sont données définitivement et qu'aucune autre possibilité nouvelle dans le développement de l'objet ne puisse s'ajouter, l'évolution de la réalité serait condamnée à une asphyxie irrémédiable au sens où les possibilités s'épuisant peu à peu dans leur réalisation, l'univers se rapprocherait de plus en plus de sa fin. L'évolution et le devenir de la réalité nous démontre plutôt l'inverse; la

réalité immédiate renferme à l'état embryonnaire quelque chose d'absolument autre (la possibilité) qui évolue au prix de la création incessante de formes toujours nouvelles.

Le déterminisme mécaniste affirme que tout est donné au départ, que le développement est automatique⁵¹, et nie toute possibilité virtuelle pour l'apparition de réalités vraiment nouvelles. La conception dialectique de la détermination mutuelle de la réalité et de la possibilité, telle qu'elle existe objectivement, pose que toute possibilité ne peut devenir réalité qu'avec la présence de deux séries de facteurs nécessaires:

- a) le jeu de lois données, et
- b) la présence des conditions correspondantes pour sa réalisation.

A. Cupparoni dégage la signification vitale de ces catégories de la réalité naturelle et sociale pour l'être humain et la pratique administrative:

Les catégories de la réalité et de la possibilité, en affirmant qu'il existe une possibilité réelle qui ne se réalisera qu'en des conditions données, présentent un monde ouvert à l'influence de la praxis humaine. Le possible est une composante indissoluble du réel. Sur la base de la dialectique, possibilité et réalité forment une unité et ne peuvent être séparées que conceptuellement. Le réel s'érige continuellement sur le possible et c'est sur le possible que l'homme doit agir avant et pour qu'il devienne réalité. Par ses décisions, l'être humain forme et modifie le monde en changeant ses possibilités⁵².

51 Cf. supra, p. 157-159 et p. 126, note no 37.

52 A. Cupparoni, op. cit., p. 245. (souligné par l'auteur).

Dans la nature, au moment où les conditions nécessaires à l'exercice des lois spécifiques d'opérations sont présentes, la possibilité se transforme en réalité de façon généralement spontanée. Dans le domaine de la réalité sociale et humaine il en va tout autrement, puisque les conditions de transformation du possible au réel doivent inclure l'être humain conscient, ses buts (idéaux) ainsi que ses besoins comme facteurs subjectifs nécessairement présents dans le processus de la création et du développement de la réalité. Il faut se rappeler cependant que la réalité sociale en tant que réalité possède des lois d'évolution et de développements spécifiques nécessaires tout comme nous en retrouvons dans le fonctionnement de la réalité naturelle. Si dans les processus naturels l'apparition des conditions nécessaires conduisent à des changements qualitatifs dans le développement des phénomènes, de même dans les processus sociaux, il faut que des conditions objectives et au surplus des conditions subjectives soient présentes et réunies pour que l'histoire (la réalité sociale et humaine) puisse être transformée. Cette vision du monde soulève donc le voile d'une contradiction, en apparence insoluble, dans le processus d'explication et de transformation possible de la réalité. En effet, comme la réalité sociale possède ses lois nécessaires de fonctionnement et de développement, et que l'homme, comme sujet social est déterminé par ces conditions, devons-nous, pour cela en

conclure que la réalité humaine et sociale en tant que processus nécessaire condamne toute liberté du sujet (fatalisme) de transformer la réalité (les organisations) dans le sens de répondre à ses besoins et idéaux historiquement déterminés.

M. Rosentahl et al. posent le problème ainsi:

Les uns prétendent que la volonté des hommes est absolument libre, c'est-à-dire que rien ne la conditionne. D'autres rejettent le libre arbitre, pour eux la nécessité absolue existe seule. Voilà le point de vue des métaphysiciens. Ceux qui considèrent la volonté humaine comme absolument libre et indépendante de toute cause, nient les lois objectives de la nature et de la société [...] La théorie qui ne reconnaît que la nécessité absolue et qui nie complètement la liberté de l'action humaine est toute aussi contraire à la science, c'est ce qu'on appelle le fatalisme: l'activité de l'homme se réduit à néant, elle n'est qu'une conséquence des lois qui ne dépendent pas de lui⁵³.

En réalité, comme la philosophie hégélienne⁵⁴ l'avait déjà aperçu nécessité et liberté sont deux contraires qui se conditionnent d'une manière dialectique et seule leur corrélation réelle peut nous permettre d'expliquer sur des bases concrètes leur fonctionnement. En effet, la liberté ne réside pas dans une indépendance imaginaire vis-à-vis les lois de la nature, de la société ou de la pensée mais consiste

⁵³ M. Rosentahl et al., op. cit., p. 805. (souligné par les auteurs).

⁵⁴ L'on pourra consulter principalement G. W. F. Hegel, Encyclopedia of Philosophy, trad. par E. Mueller, New York, Philosophical Library, 1959; idem, Leçons sur la philosophie de l'histoire, trad. par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1946; et idem, La raison dans l'histoire, trad. de K. Papaioannou, Paris, Plon, 1965; et A. Badiou, op. cit.

plutôt en la connaissance de ces lois et à pouvoir s'en servir dans l'activité pratique:

. La liberté et la nécessité existe en une liaison étroite et dialectique. Ainsi la liberté est inaccessible sans reconnaître et connaître scientifiquement les lois objectives de la société et de la nature; et, d'un autre côté, il est impossible de comprendre et maîtriser la nécessité sans le concours de l'action libre et dédiée aux buts propres des humains tels que choisis par eux-mêmes⁵⁵.

Tant que l'homme ignore les lois de la réalité objective, ces lois existent et agissent en dehors de l'humain et le rendent donc dépendant de leur déroulement nécessaire. A l'opposé, dès que nous connaissons ces lois telles qu'elles existent indépendamment de la volonté ou de la conscience sujet, nous pouvons dès lors agir sur tout processus de la réalité en conformité avec ses lois de fonctionnement.

La connaissance de la nécessité ne suffit cependant pas à elle seule pour libérer l'homme de la domination de son environnement; si la connaissance est une des conditions pour la liberté, elle n'est pas la liberté même. Ainsi la connaissance des lois du développement de la réalité sociale (les organisations) et de ses conditions nécessaires pour ce faire n'est pas de facto la transformation (le changement) automatique de l'organisation sociale dans le sens d'une organisation centrée sur l'humain et son développement. Toute conception de la liberté humaine qui se résume à la

55 O. J. Ruda, op. cit., p. 84.

connaissance de la nécessité demeure béate, contemplative et reste incapable d'expliquer sur des bases concrètes et réelles l'indissolubilité de la pratique et de la théorie comme mouvement pour se libérer de la nécessité pénétrée intellectuellement. C'est donc dans ce sens que le philosophe allemand Engels pourra affirmer que la liberté, en plus d'être fondée sur la connaissance de la nécessité naturelle et sociale (comme l'avait vu Hegel) consiste en plus dans l'emprise sur nous-mêmes et sur la nature extérieure.

Freedom does not consist in an imaginary independence from natural laws, but in the knowledge of these laws and in the possibility which is thus given of systematically making them work towards definite ends⁵⁶.

Pour A. Gramsci, cette "emprise" sur nous-mêmes et sur la réalité est justement le facteur conscient et créateur de la personnalité qui permet d'agir dans la pratique sur ses possibilités réelles de modification:

L'individu n'entre pas en rapport avec les autres hommes par juxtaposition, mais organiquement, c'est-à-dire dans la mesure où il s'intègre à des organismes qui vont des plus simples aux plus complexes. Ainsi l'homme n'entre pas en rapport avec la nature simplement par le fait qu'il est lui-même nature, mais activement, par le travail et la technique. Autre chose: ces rapports ne sont pas mécaniques. Ils sont actifs et conscients, c'est-à-dire qu'ils correspondent au degré d'intelligence plus ou moins grand que chaque homme en a. Ainsi peut-on dire que chacun se change lui-même, se modifie dans la mesure où il change et modifie tout le complexe des rapports dont il est le

56 F. Engels, Anti-Dühring, Peking, Foreign Languages Press, 1976, p. 144.

centre de liaison. C'est en ce sens que le philosophe réel est, et doit être nécessairement différent du politique, c'est-à-dire l'homme actif qui modifie le milieu, en entendant par milieu l'ensemble des rapports auxquels s'intègre chaque homme pris en particulier. Si notre propre individualité est l'ensemble de ces rapports, nous créer une personnalité signifie acquérir la conscience de ces rapports; modifier notre personnalité signifie modifier l'ensemble de ces rapports⁵⁷.

En somme, la nécessité du dépassement des conséquences gnoséologiques centrées sur l'agnosticisme dans les modèles de Getzels et de Griffiths, ne peut se réaliser que sur une conception moniste de l'histoire (les organisations) et de la pensée qui s'explique et retrouve ses véritables fondements concrets dans une philosophie de la praxis (la pratique sociale) qui tire de l'oubli, du secret, de la mystification le processus cognitif pour le rendre compréhensible, rationnel et affirmer au niveau épistémologique:

a) l'unité de l'objet et du sujet: le sujet est le reflet dialectique de l'objet, ce dernier étant déterminé par la pratique sociale du sujet;

b) l'existence de la réalité indépendamment de la conscience du sujet: la nature et la réalité sociale se développent suivant des lois objectives;

c) la possibilité pour l'être humain (sujet) de connaître véritablement la réalité dans son essence: le reflet

⁵⁷ Gramsci dans le texte, op. cit., (1975), p. 177.

de l'objet chez le sujet est un processus essentiellement actif par lequel l'être humain peut dépasser la contingence des phénomènes et atteindre leur essence;

d) l'unité de la pratique et de la théorie: la pratique, comme action sur la réalité, ne peut opérer que sur la connaissance des lois d'évolution nécessaire de cette réalité et la théorie ne peut s'ériger ou exister sans le fondement réel du conditionnement historique de la pratique.

D'autre part, toute connaissance réelle des fondements du processus cognitif fait également ressortir que ce processus essentiellement actif est constamment orienté vers la transformation de la réalité selon des besoins et intérêts humains. Cette connaissance comme processus créateur vers une pratique qui vise à transformer la réalité n'est pas une activité "arbitraire", uniquement subjective mais plutôt un processus social où le sujet est toujours à conquérir la liberté en l'arrachant à la nécessité. Cela signifie donc que toute pratique conséquente ne peut que s'ériger sur la connaissance du principe unitaire des catégories et des lois universelles qui gouvernent la totalité du réel. Dans ce sens, la conception dialectique de la réalité affirme:

a) l'unité et le conditionnement dialectique de la cause et de l'effet dans les connexions universelles et nécessaires entre les objets et les phénomènes du monde réel. Ce qui est cause aujourd'hui pour un phénomène deviendra effet

pour un autre demain et vice-versa.

b) L'union et la complémentarité de la nécessité et de la contingence dans le réel au sens où derrière cette dernière il faut toujours y découvrir la nécessité, les lois qui l'engendrent. Il n'est pas de phénomènes contingents qui n'aient derrière eux tel ou tel processus nécessaire et une cause qui les ait engendrés. La nécessité se manifeste sous les formes de la contingence; celle-ci est donc le complément de celle-là.

c) La possibilité de transformer la réalité ne peut se baser que sur une conception unitaire de ces deux catégories du réel. On ne saurait envisager le problème de la possibilité et de la réalité indépendamment de ce qui existe dans la vie, ce qui signifie que tout objet ou tout phénomène, dans des conditions particulières, et suivant des lois déterminées, peut devenir autre parce qu'il renferme des possibilités objectives de le devenir (dans la vie sociale pour transformer la possibilité en réalité, il faudra premièrement que soient réunies des conditions objectives et deuxièmement des conditions subjectives correspondantes).

d) L'unité dialectique de la liberté et de la nécessité lorsqu'il s'agit de comprendre la possibilité réelle pour l'homme de transformer la réalité. Pour dépasser d'un côté l'utopisme de la conception des actions humaines comme indépendantes des lois objectives et d'un autre côté, la

prédétermination fataliste des actions humaines guidées par des forces aveugles d'un destin; la philosophie de la praxis situe la vérité dans la reconnaissance de l'unité dialectique de la liberté et de la nécessité. En ce sens l'homme n'est pas libre dans son ignorance des lois du fonctionnement de la réalité (naturelle ou sociale) lorsqu'il pense et agit en face de circonstances nouvelles selon des poncifs tout prêts. La nécessité se transforme en liberté lorsqu'elle se réfracte à travers la conscience de l'homme, à ce moment, la nécessité signifie prise de conscience des possibilités objectives pour régler sa conduite dans l'action raisonnée. En ce sens, être libre signifie connaissance des lois objectives et savoir les exploiter.

Ainsi nous pouvons finalement affirmer que c'est seulement par la connaissance (d'abord) des lois objectives sur lesquelles se fonde tant l'objet que le sujet et leur détermination mutuelle que la pratique peut prendre une signification véritablement humaine, c'est-à-dire, dans le contexte de notre recherche, la maîtrise et la transformation des organisations, et donc de l'homme lui-même.

Nous souscrivons à l'affirmation de K. Kosik, pour qui c'est uniquement à travers cette totalité concrète que peuvent être compris, puis transformés la réalité et l'homme:

La nature de l'homme ne peut être découverte par une anthropologie philosophique, qui enferme l'homme dans la subjectivité de la conscience, de la race, de la sociabilité, et le sépare radicalement du monde. La connaissance de l'univers et des lois des processus naturels est toujours, directement ou indirectement, aussi connaissance de l'homme et de sa nature spécifique. [...] L'homme est une créature dont l'essence est définie par la production intellectuelle de la réalité humaine et extra-humaine. La praxis donne accès aussi bien à l'homme et à sa compréhension qu'à la nature, à son explication et à sa domination. Le dualisme de l'homme et de la nature, de la liberté et de la nécessité, de l'anthropologie et du scientisme, ne peut être dépassé sur le plan de la conscience ou de la matière, mais seulement sur la base de la praxis, au sens de la philosophie matérialiste⁵⁸.

58 K. Kosik, op. cit., p. 170.

SOMMAIRE ET CONCLUSIONS

La synthèse des bases sur lesquelles les modèles de Getzels et de Griffiths fondent leur conception systémique du comportement et du changement en organisation nous permet de rejoindre et d'éclairer l'objectif de notre recherche c'est-à-dire de dégager, d'analyser et d'évaluer les fondements épistémologiques de ces modèles systémiques en administration éducationnelle.

L'analyse de la thèse fondamentale soutenue par ces modèles, au plan épistémologique, nous a permis, sur la base des catégories et des moments concrets de l'engagement dialectique de l'objet et du sujet dans le processus de la connaissance, des procédures méthodologiques et de critères qu'ils fixent (partie I et sections correspondantes), de retrouver les fondements théoriques ainsi que la place et le rôle de la pratique dans ces modèles (partie II et sections correspondantes). Le travail de dégagement et d'analyse des moments objectifs que l'on retrouve explicitement dans ces modèles nous a permis de réaliser une synthèse des analyses épistémologiques de ceux-ci et de porter un jugement sur leur valeur et implications dans la connaissance et dans la pratique et de rappeler comment dans le concret ils peuvent être dépassés (partie III et sections correspondantes).

C'est en replaçant ces modèles systémiques dans leur contexte historique, tant du point de vue des fondements

théoriques qu'ils s'approprient que de leur considération de la pratique, que nous pouvons retrouver leur conception de l'objet, du sujet et de leur rapport. De l'avis des auteurs, leur modèle respectif doit être considéré comme une tentative de synthèse et de dépassement des insuffisances théoriques de l'empirisme inconditionnel d'une part, et des solutions partielles offertes par le "taylorisme" (scientific management) et "l'approche des relations humaines" d'autre part. Un examen systématique des fondements théoriques de ces modèles retrace qu'effectivement les auteurs fondent leur approche des organisations proprement humaines sur un eclectisme conceptuel et des compromis logiques qui prennent les formes suivantes:

a) quand il s'agit de la conception de l'objet (la réalité sociale) sur les assises du structuro-fonctionnalisme: en partant d'un a priori systémique (les "living systems" ou les systèmes à équilibre "stable"), ils postulent la structure stable et permanente d'éléments constamment présents dans la réalité sociale, pour ensuite en aborder les lois de fonctionnement sur la base du jeu des différents éléments qui s'influencent selon les règles et à l'intérieur des limites d'un système permanent;

b) quand il s'agit de la conception du sujet (l'être humain connaissant) dans la formule du behaviorisme social: le sujet est fonction de besoins, tendances, forces internes

(need-dispositions) innées sur lesquels s'articulent des déterminants sociaux et les valeurs dominantes du système donné. Ces "forces" déterminent la direction et la finalité de l'activité cognitive et sociale du sujet (purposive behaviorism);

c) quand il s'agit de la relation objet/sujet, elle s'accommode des thèses du néo-positivisme (positivisme logique) dans ses variantes pragmatistes: Le modèle est un système logique hypothético-déductif du fonctionnement de la réalité qui s'érige sur les témoignages sensitifs du sujet. Objet et sujet sont coupés l'un de l'autre et seul l'utilité peut fonder leur possibilité de reconnaissance.

Par ailleurs, la place et le rôle de la pratique dans ces modèles se limitent à l'assimiler au pratique-utile pour atteindre les buts organisationnels. La pratique s'identifie alors avec la manipulation technique de l'action ou l'art de comprendre et d'"organiser" les hommes et les objets. La théorie se construit sur la définition subjective (l'opérationisme) de concepts, d'"assumptions", de présomptions et de dérivations logico-mathématiques formelles, conformément aux lois des systèmes "généraux" qui servent de modèles. La théorie est réduite au rang d'instrument et trouve sa valeur scientifique dans son utilité à atteindre les objectifs de l'organisation (quels qu'ils soient) ou de l'individu (selon ses désirs).

C'est à la synthèse des éléments de l'analyse sur les fondements théoriques et pratiques historiques de ces modèles systémiques que nous retrouvons leurs motivations réelles. Sur les bases d'une philosophie (la praxis) qui démystifie l'origine sociale et le développement des catégories cognitives (objet et sujet) et leur rapport dialectique, nous pouvons affirmer que ces modèles entraînent comme conséquences épistémologiques:

a) une conception statique de l'objet qui trouve refuge dans les formes réifiées de la réalité sociale et qui tente de les laisser paraître comme indépendantes de toute détermination sociale. L'objet est pétrifié à ses formes immanentes incarnées par un système dont les qualités fondamentales sont la stabilité, l'auto-régulation mécanique, un état d'équilibre statique continuellement renouvelé et une finalité qui se réalise sans égards aux conditions concrètes de son développement;

b) une conception abstraite du sujet essentiellement articulée sur un psychosystème de base sous la forme de besoins latents et de forces internes "données" qui déterminent l'activité cognitive, perceptuelle et sociale du sujet lorsqu'il entre en contact avec les stimuli de l'environnement. Le sujet est choséifié et réduit à une nature humaine universelle, naturelle, dépouillée de toute historicité dans un individu unique. Le sujet se ramène à un schéma opérationaliste d'un système de besoins et motivations universels qui

recherchent une satisfaction selon une séquence automatique;

c) une position gnoséologique fondée sur un aveu d'agnosticisme. La vision dualiste du monde condamne le sujet à un doute perpétuel sur le témoignage que ses sens lui fournissent (la chose pour soi) de l'objet (la chose en soi). Seul l'arbitraire et l'autoritarisme du pragmatisme individuel ou organisationnel (social) peut garantir le caractère "scientifique" de la connaissance (rapport objet/sujet) et érige ainsi en système le pluralisme gnoséologique au niveau théorique.

Ces modèles nous offrent une vision fataliste et nécessaire d'un monde statique, divorcé de ses origines sociales et coupé d'un sujet abstrait qui tente de s'y adapter. Dans un tel contexte, les modèles prennent plus d'importance que les objets ou les personnes dont ils ne sont en fait que le reflet; inspirés du vieux mythe positiviste qui hypothétise une identité absolue structurale entre l'univers physique et l'univers social, ils imaginent donc qu'ainsi, comme dans le premier, il est possible d'agir uniquement sur les faits, sans considérer la pratique humaine consciente et ses valeurs comme significatives dans le second. En réalité, il s'agit là d'une tentative de projeter un monde social sans idéologie, sans fracture qualitative entre objet et sujet, sans aliénation. En essayant d'éviter l'idéologique de leurs "propositions", ces ingénieurs de systèmes finissent par

pétrifier l'objet et le sujet, et les adapter à une construction à laquelle ils ont attribué a priori une "nature" idéologique, mais qui, en fait, est le reflet des rapports sociaux entre les sujets qui l'élaborent.

Le dépassement et la solution du problème épistémologique auquel ces modèles sont confrontés, ne peut trouver sa résolution qu'en acceptant de faire face à la dialectique de l'histoire et de retrouver ses bases concrètes dans la pratique sociale. Sur les bases des lois universelles du conditionnement dialectique de l'objet et du sujet au niveau cognitif, il devient possible de "replacer sur les pieds" le rapport de la théorie avec la pratique et d'expliquer l'origine de toute théorie (dans les sciences sociales et humaines) dans la praxis sociale et d'affirmer leur indissolubilité réciproque. Le schéma abstrait des auteurs (théorie-pratique-théorie) est renversé et fondé dans le concret (pratique-théorie-pratique). L'adoption de cette séquence démystifie la théorie et la nature "générale" des phénomènes sociaux pour retrouver leurs bases concrètes dans l'engagement de la pratique sociale. La philosophie de la praxis en réfutant le monde fataliste et appauvrissant de ces "modèles systémiques généraux" retourne aux lois et catégories de la réalité objective et explique comment cause et effet, nécessité et contingence, réalité et possibilité s'articulent dialectiquement dans un mouvement en spirale. Elle permet aussi de

comprendre comment concrètement nécessité et liberté se conditionnent mutuellement dans la réalité sociale, en replaçant le rôle essentiel de la pratique humaine consciente (conditions subjectives) dans la transformation des possibilités (conditions objectives) de la réalité (les organisations).

Lorsqu'on les replace dans le contexte historique de la praxis sociale, l'on comprend que ces types de "modèle général" transforment en chose les hommes pour mieux les gouverner; ce qui signifie qu'au lieu d'opérer sur l'homme, on opère sur certains schémas certaines dérivations ou graphiques qui ont pris sa place. Dans ces modèles l'optimisation du processus organisationnel n'est possible que si l'on arrive à éliminer toute interférence subjective dans la construction et la manipulation des modèles utilisés pour y arriver. En d'autres termes, le caractère précaire de ces "basic systems" ne dérivent pas tant du type de méthodologie qu'ils utilisent que de la fragilité des prémisses abstraites qui lui servent de fondement. Ces procédures méthodologiques relèvent d'ailleurs de la pathologie générale du système qu'ils cherchent à améliorer et tentent, en ce sens, de faire oublier que dans un domaine où l'homme est l'élément essentiel, les procédures méthodologiques ne peuvent jamais être neutres.

BIBLIOGRAPHIE

Aletheia (la revue), numéro spécial, Le structuralisme, Paris, octobre 1966.

Allport, F. H., Theories of Perceptions and the Concept of Structure, New York, Wiley, 1955, 709 p.

Anokhine, P., Biologie et neurophysiologie du réflexe conditionné, Moscou, édition MIR, 1975, 669 p.

Apollon, W., Productions scientifiques et pratiques sociales, in Recherches en épistémologie, no 2, Québec, Université Laval, 1975, p. 90-111.

Argyris, C., Personality and Organization, New York, Harper and Row, 1957, 291 p.

Armstrong, D. M., A Materialist Theory of the Mind, New York-London, Routledge and Kegan Paul, 1971, xxi-366 p.

Ashby, An Introduction to Cybernetics, New York, Wiley, 1956.

Badiou, Alain, et al., Le noyau rationnel de la dialectique hégélienne, Paris, F. Maspero, 1978, 91 p.

Bakke, E. W., Organization and the Individual, New Haven, Labor and Management Center, Yale University, 1952, vi-55 p.

Barnard, C. I., The Functions of the Executives, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 24^e ed., 1974 (1938), xxvi-334 p.

Bastide R. (ed.), Sens et usage du terme structure dans les sciences humaines et sociales, La Haye, Mouton, 1962, 165 p.

Beach, D. S., Personal: The Management of People at Work, New York, MacMillan, 1968, 844 p.

Bell, D., The End of Ideology. On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties, New York, The Free Press, 1960, 416 p.

Bernal, J. D., Science in History, London, Penguin Books, 1969, 4 vols.

Black, M., Models and Metaphors, Ithaca, Cornell University Press, 1962, 267 p.

Blanc, E., Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine, Paris, P. Lethielloux, 1906.

Blauberg, I. V. et al., Systems Theory, URSS, Progress Publishers, 1977, 293 p.

Block, E., Subjekt-Objekt, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1962, 524 p.

Bobbitt, F., Some General Principles of Management Applied to the Problems of City School Systems, in The 12th Yearbook of NSSE, Part I, Chicago, University of Chicago Press, 1913, p. 7-96.

Bochenski, J. M., The Methods of Contemporary Thought, New York, Harper and Row, 1968, 134 p.

Bogoslaw, W., The News Utopians, New Jersey, Prentice-Hall, 1965.

Boring, E. G., A History of Experimental Psychology, New York, Appleton-Century-Crofts, 1957, xxi-777 p.

Born, Max, Physics in My Generation, London and New York, Pergamon Press, 1956, viii-232 p.

Boudon, R., A quoi sert la notion de structure, Paris, Gallimard, 1968, 253 p.

Bourricaud, F. (trad.), Elements pour une sociologie de l'action, de T. Parsons, Paris, Plon, 1955, 353 p.

Bradley, R. D., Causality, Fatalism and Morality, in Mind, vol. 72, octobre 1963, p. 290-316.

Broglie, L., de, Sur les sentiers de la science, Paris, ed. Michel, 1960, 417 p.

Braudel, F., Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines, Mélanges en l'honneur de F. Braudel, Toulouse, Privat, 1972, 528 p.

Bridgman, P. W., The Logic of Modern Physics, New York, MacMillan, 1927, xiv-228 p.

Bruner, J. et al., A Study of Thinking, New York, Wiley, 1956, xi-330 p.

Buckley, W., Sociology and Modern Systems Theory, New Jersey, Prentice-Hall, 1967.

Bunge, M., Les théories de la causalité, Paris, PUF, 1971, 208 p.

Butler, James D., Four Philosophies and their Practice in Education and Religion, New York, Harper and Row, 1968, xv-528 p.

Button, H. W., Doctrines of Administration: A Brief History, in Educational Administration Quarterly, vol. 11, no 3, automne 1966, p. 216-224.

Bursk, E. C. (ed.), Human Relations for Management, The Newer Perspective, New York, Free Press, 1956, 372 p.

Callahan, R. E. et H. W. Button, Historical Change of the Role of the Man in the Organization: 1965-1950, in D. E. Griffiths (ed.), Behavioral Sciences and Educational Administration, p. 73-94.

Callahan, R. E., Education and the Cult of Efficiency, Chicago, Chicago University Press, 1962, 273 p.

Campbell, R. F. et J. M. Lipham (eds.), Administrative Theory as a Guide to Action, Chicago Midwest Administrative Center, University of Chicago, 1960, xi-203 p.

Campbell, R. F. et al. (eds.), Introduction to Educational Administration, Boston, Allyn and Bacon, 4^e ed., 1971, xv-449 p.

Canguilhem, C., Etude d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 1968, 395 p.

Carnap, R., Testability and Meaning, in Philosophy of Science, Vol. 3, no 4, octobre 1936, p. 419-471 et vol. 4, no 1, janvier 1937, p. 1-40.

Carr, L. J., Analytical Sociology, New York, Harper and Row, 1955, 795 p.

Castel, R., Méthode structurale et idéologie structuraliste, in Critique, no 210, novembre 1964, p. 963-978.

Chaplin, J. P. et T. S. Krawiec, Systems and Theories of Psychology, New York, Holt, Rinehart and Winston, 4th ed., 1979.

- Cellérier, G. et al., Cybernétique et épistémologie, Paris, PUF, 1968, 144 p.
- Chatelet, F. et al., Histoire de la philosophie, Paris, Hachette, 1972, 8 vols.
- Constantinescu, P. et V. Leavenu, Problèmes de la connaissance historique, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, 157 p.
- Cornforth, M., Materialism and the Dialectical Method, London, Laurence et Wishart, 1968, 3 t.
- , Science Versus Idealism, In Defense of Philosophy against Positivism and Pragmatism, Westport, Greenwood Press, 1975, 456 p.
- Craighead, W. E. et al., Behavior Modification, Boston, Houghton Mifflin, 1976, xvii-462 p.
- Cubberley, Ellwood P., Public School Administration, Boston, Houghton Mifflin, 1916, xviii-749 p.
- Cuisinier, J., Le structuralisme du mot, de l'idée, des outils, in Esprit, no 5, mars 1977, p. 825-842.
- Culbertson, J. A. et S. P. Hencley (eds.), Educational Research: New Perspectives, Danville, Illinois, Interstate Printers and Publishers, 1963, ix-374 p.
- Cunningham Luvern L. et al. (eds.), Educational Administration, The Developing Decades, Berkeley, McCutchan, 1977, xiii-445 p.
- Cupparoni, A., Fondements épistémologiques de la prise de décision, Thèse de doctorat, non-publiée, Université d'Ottawa, Faculté d'Education, Ottawa, Ontario, 1977, xi-300 p.
- Dandiu, H., La liberté de la volonté. Significations des doctrines classiques, Paris, P.U.F., 1950.
- Davis, K., et W. Scott (eds.), Reading in Human Relations, New York, McGraw-Hill, 1959, 371 p.
- Demerath, N. J. et R. A. Paterson, System, Change and Conflict: A Reader on Contemporary Sociological Theory and the Debate over Functionalism, New York, The Free Press, 1967, vii-533 p.

Deutsch, K. W., Mechanism, Organism and Society, Some Models in Natural and Social Sciences, in Philosophy of Science, no 18, juillet 1951, p. 230-252.

Dewey, J., Reconstruction in Philosophy, New York, Holt, 1920, vi-224 p.

Dunes, R. (ed.), Dictionary of Philosophy, New Jersey, Littlefield, Adams, 1976, 343 p.

Edwards, P. (ed.), The Encyclopedia of Philosophy, New York, Collin-MacMillan, 1967, 8 vols.

Engels, F., Ludwig Feuerbach and the End of Classical German Philosophy, Peking, Foreign Languages Press, 1976, 185 p.

-----, Anti-Dühring, Peking, Foreign Languages Press, 1976, 452 p.

Esprit, (la revue), no 360, mai 1967, 975 p.

-----, no 322, novembre 1963, 752 p.

Fariante, J. C., Le langage et l'individuel, Paris, Armand Collin, 1973.

Földesi, T., The Problem of Free Will, Budapest, Akadémiai Kiado, 1966, 228 p.

Fougeyrollas, P., Contradiction et totalité, Paris, Ed. Minuit, 1968, 251 p.

Foulquié, P., Dictionnaire de la langue philosophique, en coll. avec R. St-Jean, Paris, PUF, 1962, 776 p.

-----, La dialectique, Paris, P.U.F., 1969, 125 p.

Feigl, H. et M. Brodbeck (eds.), Reading in Philosophy of Science, New York, Appleton-Century-Crofts, 1953, ix-811 p.

Fried, M. G., The Problem of Explanation in History, Thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Philosophie de l'Université Brown, Rhode Island, 1972, 119 p.

Gastaud, H., Some Aspects of the Neurophysiological Basis of Reflexes and Behavior, New York, Little, Brown, 1958.

Gerth, H. H. et C. W. Mills, Character and Social Structure, New York, Harcourt Brace, 1953, xxi-490 p.

Getzels, J. W., Administration as a Social Process, in A. W. Halpin (ed.), Administrative Theory in Education, New York, Macmillan, 1958, p. 150-165.

-----, Conflict and Role in the Educational Setting, in W. W. Carters Jr. and N. L. Gage (eds.), Reading in the Social Psychology of Education, Boston, Allyn and Bacon, 1963, p. 309-318.

-----, Educational Administration Twenty Years Later, 1954-1964, in L. L. Cunningham, Educational Administration, The Developing Decades, p. 3-24.

-----, Images of the Classroom and the Vision of the Learner, in School Review, août 1974, p. 527-540.

-----, Methods Used to Study Personality, in Journal of the National Association of Deans of Women, no 16, juin 1953, p. 154-158.

-----, A Psycho-sociological Framework for the Study of Educational Administration, in Harvard Educational Review, no 22, septembre 1952, p. 235-246.

----- et al., Educational Administration as a Social Process, Theory, Research, Practice, New York, Harper and Row, 1968, xx-420 p.

Getzels, J. W. et E. Guba, Social Behavior and the Administrative Process, in School Review, no 55, 1957, p. 423-441.

Getzels, J. W. et A. P. Coladarci, The Use of Theory in Educational Administration, Stanford, Stanford University Press, 1955, 28 p.

Giorollo, G., Sur la théorie du reflet et de l'approfondissement, in Recherches internationales, no 86, Paris, ed. de la Nouvelle Critique, 1er trimestre, 1976, p. 72-97.

Gorski, D. P., La représentation scientifique de la réalité et ses difficultés, in Diogène, no 60, décembre 1967, p. 24-39.

Gouldner, A., The Coming Crisis of Western Sociology, New York, Basic Books, 1970, xv-512 p.

Grad, E., Ideology and Education: An Investigation of the Relationship Between Ideology, Educational Theory and Educational Practice, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Education de l'Université Wayne, Detroit, 1965, 231 p.

Graff, O. B. et al., Philosophic Theory and Practice in Educational Administration, Belmont, Wadsworth, 1966, vi-314 p.

Gramsci dans le texte, recueil réalisé sous la direction de F. Ricci en coll. avec J. Bramant, Paris, Editions Sociales, 1975, 797 p.

Gramsci, A., Oeuvres choisies, Paris, éd. Sociales, 1959, 539 p.

-----, La science et les idéologies scientifiques, in L'homme et la société, no 13, juillet-septembre 1969, trad. de J. M. Piotte, p. 168-174.

Gregor, J., Political Science and the Use of Functional Analysis, in American Political Science Review, vol. 62, no 2, juin 1968, p. 425-439.

Grenet, P., Pour comprendre la connaissance, Caen, Cercle Thomiste, 1960, 48 p.

Griffiths, D. E., Administrative Theory, New York, Appleton-Century-Crofts, 1959, vi-113 p.

-----, Administrative Theory and Change in Organization, in M. B. Miles (ed.), (1964), Innovation in Education, p. 425-436.

-----, The Nature and Meaning of Theory, in W. G. Hack et al. (eds.), Educational Administration, Select Readings, p. 85-105.

----- (ed.), Behavioral Science and Educational Administration, 63th Yearbook of the NSSE, part II, Chicago, University of Chicago Press, 1964, xi-368 p.

----- et al., Administrative Performance and Personality, New York, Bureau of Publications, Teachers College, Columbia University, 1962, xviii-432 p.

Griffiths, D. E., Use of Models in Research, in J. A. Culbertson et S. P. Hencley (eds.), Educational Research: New Perspectives, p. 129-140.

Gunder-Frank, A., Fonctionnalisme et dialectique, in L'homme et la société, no 12, juin 1969, p. 139-149.

Gurvitch, G., Le concept de structure sociale, in Cahiers Internationaux de sociologie, vol. 19, juillet-décembre 1955, p. 3-44.

Gusdorf, G., Introduction aux sciences humaines, Paris, Les Belles Lettres, 1960, 522 p.

Habermas, J., Toward a Rational Society, London, Heinemann, 1971, ix-132 p.

-----, Théorie et pratique, Paris, Payot, 1975, 2 vols.

Hack, W. J. et al. (eds.), Educational Administration: Select Readings, 2^e éd., Boston, Allyn and Bacon, 1971, viii-344 p.

Hall, C. S. et G. Lindsay, Theories of Personality, 2^e éd., New York, Wiley, 1970, xiv-603 p.

Halleux, J., Le principe du positivisme contemporain, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1895, 351 p.

Halpin, A. W. et A. E. Hayes, The Broken Icon, or What Ever Happened to Theory?, in L. L. Cunningham et al. (eds.), Educational Administration, The Developing Decades, p. 261-298.

Hartley, H. J., Limitations of Systems Analysis, in Phi Delta Kappan, vol. 50, no 9, mai 1969, p. 515-519.

Haskew, L. D., Leadership in Educational Administration, 1954-1974, in L. L. Cunningham, Educational Administration, The Developing Decades, p. 165-201.

Hayakawa, S. J., Language in Thought and Action, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 3^e éd., 1972, xvii-289 p.

Hearn, G., Theory Building in Social Work, Toronto, University of Toronto Press, 1958, 83 p.

Hegel, G. W. F., Leçons sur la philosophie de l'histoire, Tr. par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1946, 413 p.

-----, Encyclopedia of Philosophy, tr. par E. Mueller, New York, Philosophical Library, 1959, 287 p.

-----, La raison dans l'histoire, tr. par K. Papaionnou, Paris, Alon, 1965, 307 p.

Henderson, L. J., Pareto's General Sociology: A Physiologist Interpretation, Cambridge, Harvard University Press, 1935, vii-119 p.

Herbenick, R. M., C. S. Pierce and Contemporary Theories of the Systems Concept and Systems Approach to Problem-Solving and Decision-Making: Introductory Essay on Systems Theory in Philosophical Analysis, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de philosophie, Université Georgetown, 1968, 328 p.

Hill, J. E., How School Can Apply Systems Analysis, Indiana, The Phi Delta Kappa Educational Foundation, 1972, 37 p.

----- et A. Kerber, Models, Methods and Analytical Procedures in Education Research, Detroit, Wayne State University Press, 1967, xiv-550 p.

Hyden, H., The Biochemical Aspects of Brain Activity, in S. M. Farber et R. Wilson (eds.), Control of the Mind, New York, McGraw-Hill, 1961, 340 p.

Immegart, G. H. et F. G. Pilecki, An Introduction to Systems for the Educational Administrator, Mass., Addison-Wesley, 1973, 204 p.

Jaroszewski, T., Le caractère actif de la connaissance et le problème du réalisme épistémologique, in Recherches internationales, no 82, Paris, ed. de la Nouvelle Critique, 1er trimestre, 1975, p. 116-128.

Jerphagnon, L., Dictionnaire des grandes philosophies, Toulouse, Privat, 1973, 397 p.

Joja, C. et al., Recherches sur la philosophie des sciences, Bucarest, Editions de l'Académie, 1971, 669 p.

Jonas, S., Parsons ou le roi nu, in Homme et Société, no 1, septembre 1966, p. 55-65.

Kahn, B. L., Antonio Gramsci's Philosophy of Praxis, A Humanist Historicism, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté des Sciences Politiques, Université de l'Indiana, 1976, 296 p.

Kefauver, G. N., Reorientation of Educational Administration, in Changing Concepts in Educational Administration, 45th Yearbook of the NSSE, Part II, Chicago, University of Chicago Press, 1946.

Kelle, V. Z., Ideology as a Phenomenon of Social Consciousness, in R. Daglash (trad.), Problems of Dialectical Materialism, Moscou, Progress Publishers, 1977, p. 258-269.

Kédrov, B., Dialectique, logique, gnoséologie: leur unité, Moscou, URSS, éditions du Progrès, 1970, 400 p.

-----, La classification des sciences, Moscou, éditions du Progrès, 1977, t. I, 501 p.

Kluckhohn, C., et H. A. Murray, Personality in Nature, Society and Culture, New York, Alfred A. Knopf, 1956, xxv-701 p.

Kolakowski, L., The Alienation of Reason: A History of Positivist Thought, New York, Doubleday, 1968, vi-230 p.

-----, Positivist Philosophy, Harmondsworth, Pelican Book, 1972, 264 p.

Koopman, G. R. et al., Democracy in School Administration, New York, Appleton-Century-Crofts, 1943, xv-330 p.

Kopnine, P., Dialectique, logique, science, (Essai de recherche logique et gnoséologique), Moscou, éditions du Progrès, 1976, 499 p.

Kosik, K., La dialectique du Concret, Paris, François Maspero, 2^e ed., 1978, 178 p.

Krader, L., Critique dialectique de la nature humaine, in L'homme et la Société, no 10, décembre 1968, p. 21-40.

Kruvant, J., Socio-Economic Development in the U.S. Virgin Island: An Historical Materialism Approach, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Administration, The American University, Columbia, 1976, 469 p.

Kuhn, T. S., La structure des révolutions scientifiques, Paris, Flammarion, 1972, 246 p.

Lalande, A., Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F., 1972, 1323 p.

Lalonde, M., La théorie de la connaissance scientifique selon Gaston Bachalard, Ottawa, Editions Fides, 1966.

Lazzlo, E., Introduction to Systems Philosophy, Toward a New Paradigm of Contemporary Thought, New York, Braziller, 1972.

Lecourt, D., Une crise et son enjeu, Paris, François Maspéro, 1973, 142 p.

-----, Pour une critique de l'épistémologie, (Bachelard, Canguilhem, Foucault) Paris, F. Maspéro, 1974, 134 p.

Lefèbvre, H., Réflexions sur le structuralisme et l'histoire, in Cahiers internationaux de sociologie, no 35, juin 1963, p. 3-23.

-----, Logique formelle et logique dialectique, Paris, éditions Anthropos, 2^e ed., 1969, 291 p.

-----, L'idéologie structuraliste, Paris, Anthropos, Coll. Points, 1971, 251 p.

-----, Au-delà du structuralisme, Paris, Anthropos, 1971, 417 p.

-----, Vers le cybernanthrope, Paris, Donoël/Gonthier, 1971, 213 p.

Léontiev, A., Le développement du psychisme, Paris, Editions Sociales, 1976, 344 p.

Lévi-Strauss, C., La notion de structure en ethnologie, in Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1958, p. 303-352.

Lime, M., Dialectique, structuralisme et technocratie, Paris, ed. Syndicalistes, 1969.

Linton, R., The Study of Man, New York, Appleton-Century-Crofts, 1936, viii-503 p.

Lipham, J. M., Critique, Symposium, American Educational Research Association, 1971.

Likert, Rensis, New Pattern of Management, New York, McGraw-Hill, 1961, 279 p.

Litterer, J. A. (ed.), Organizations: Structures and Behavior, New York, Wiley, 1963, xi-498 p.

Lockwood, D., Some Remarks on the Social System, in British Journal of Sociology, vol. 7, no 2, juin 1956.

Lomer, C. R., The Concept of Method, New York, Teachers College Press, 1910, 99 p.

Lonergan, B. J. F., Insight. A Study of Human Understanding, New York, Philosophical Library, 1957, xxx-748 p.

Lokatos, I. et A. Musgrave, Criticism and the Growth of Knowledge, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

Lukàcs, G., Histoire et conscience de classe, Paris, Editions de Minuit, 1961, 381 p.

Luria, A. R., The Working Brain, New York, Basic Books, 1973, 398 p.

MacClaren, S. A., Dialectical Materialism as an Explanatory Mechanism for the Community Junior College Movement in the United States 1950-1965, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Education, Université Wayne, Detroit, 1970, 392 p.

Mandras, H., Eléments de sociologie, Paris, Armand Colin, 1957, 227 p.

Maritain, J., Distinguer pour unir ou les degrés du savoir, 8è ed., Paris, Desclée de Brower, 1963, xxii-920 p.

Martindale, D., The Nature and Types of Sociological Theory, Boston, Houghton Mifflin, 1960, 560 p.

-----, Functionalism in the Social Science, Philadelphia, 1967, ix-162 p.

Maslow, A., Motivation and Personality, New York, Harper and Bros. 1954, xiv-411 p.

Merton, R. K., Social Theory and Social Structure, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1957, xviii-645 p.

Miguelé, R., Sujet et histoire, Ottawa, ed. de l'Université d'Ottawa, 1973, 215 p.

Miles, M. B. (ed.), Innovation in Education, New York, Teachers College Bureau of Publications, 1964, xii-689 p.

Miller, J. G., Toward a General Theory for the Behavioral Sciences, in American Psychologist, vol. 10, no 9, septembre 1955, p. 513-531.

Miller, G. A. et al., Plans and Organization of Behavior, New York, Holt, Reinhart et Winston, 1960, 226 p.

Mills, C. W., L'imagination sociologique, Paris, François Maspéro, 1968, 235 p.

Moehlman, A. B., School Administration, Boston, Houghton Mifflin, 1940, viii-514 p.

Monière, D., Critique épistémologique de l'analyse systémique, Ottawa, ed. de l'Université d'Ottawa, 1976, 236 p.

Mouloud, N., Réflexions sur le problème des structures, in Revue philosophique, no 55, janvier-mars 1965, p. 57-70.

Mueller, F. L., La psychologie contemporaine, Paris, Payot, 1970.

Newlon, Jesse H., Education for Democracy in Our Time, New York, McGraw-Hill, 1939, xv-242 p.

Nestourkh, N. F., L'origine de l'homme, Moscou, Editions du Progrès, 1958, 414 p.

Northrop, F. S. C., Einstein's Conception of Science, in A. P. Schlipp (ed.), Albert Einstein: Philosopher-Scientist, New York, MacMillan, 1951, p. 385-408.

Oesterle, J. A., Another Approach to the Problem of Meaning, in The Thomist, vol. 7, no 2, juillet 1944, p. 233-263.

-----, The Problem of Meaning, in The Thomist, vol. 6, no 2, juillet 1944, p. 180-224.

Oparin, A. I., The Origin of Life, New York, Dover, 1953, 264 p.

Owens, R. G., Organizational Behavior in Schools, New Jersey, Prentice-Hall, 1970, ix-246 p.

Papson, S. D., A Qualitative Analysis of Western Literary Utopias: A Study of the Relationship of Utopian Ideas and their Socio-historical Location, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Sociologie, Université du Kentucky, 1976, 272 p.

Parsons, T., The Social System, New York, The Free Press, 1951, xviii-554 p.

----- et A. E. Shils (eds.), Toward a General Theory of Action, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1951, xi-496 p.

Pavlov, I. P., Introduction à l'oeuvre de Pavlov, in Questions scientifiques, Paris, éd. de la Nouvelle Critique, 1953.

Penfield, W., Memory Mechanisms, in A.M.A. Archives of Neurology and Psychiatry, no 67, 1952, p. 178-188.

Piaget J., Logique et connaissance scientifique, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, 1967, xii-1345 p.

-----, La psychologie de l'intelligence, Neuchâtel-Paris, A. Collin, 1967, 192 p.

-----, Le structuralisme, Paris, P.U.F., 1970, 125 p.

-----, Epistémologie des sciences de l'homme, UNESCO, Gallimard, Coll. Idées, 1970(a), 380 p.

-----, L'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., 1970(b), 126 p.

-----, Introduction à l'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., vol. 2, 1950, 3 vols.

----- et R. Garcia, Les explications causales, Paris, P.U.F., 1971, 190 p.

Plon, M., La théorie des jeux: Une politique Imaginaire, Paris, F. Maspéro, 1976, 196 p.

Politzer, G., Les fondements de la psychologie, Paris, éd. Sociales, 1973, 302 p.

-----, La philosophie et les mythes, Paris, éd. Sociales, 1973(a), 389 p.

-----, Principes élémentaires de philosophie, Paris, éditions Sociales, 1975, 286 p.

Pribram, K. H., Steps Towards a Neuropsychological Theory, in D. C. Class (ed.), Neurophysiology and Emotions, New York, Rockefeller University Press, 1967.

Quelquejeu, B., La volonté dans la philosophie de Hegel, Paris, ed. du Seuil, 1972, 340 p.

Radcliffe-Brown, A. R., On the Concept of Function in Social Sciences, in Structure and Functions in Primitive Society, London, Cohen and West, 1952, p. 178-187.

Rapoport, A., Methodology in the Physical, Biological and Social Action, in General Systems, vol. 14, septembre 1969, p. 179-186.

Raymond, P., Le passage au matérialisme, Paris, François Maspéro, 1973, 413 p.

Ravetz, J. R., Scientific Knowledge and its Problems, Oxford, Clarendon Press, 1971, xi-449 p.

Reeder, W. G., The Fundamentals of Public School Administration, New York, MacMillan, 1931, 625 p.

Regis, L. M., Epistemology, New York, Macmillan, 1964, xii-476 p.

Rocher, G., Introduction à la sociologie générale, 2è ed., Montréal, H.M.H., 3 t., 1969, 548 p.

-----, Talcott Parsons et la sociologie américaine, Paris, P.U.F., Coll. SUP, 1972, 232 p.

Rosentahl, M. et al., Petit dictionnaire philosophique, Moscou, Editions du progrès, 1955, 638 p.

Ruda, O. J., Dialectique de la personnalité, Ottawa, Université d'Ottawa, 1973, xv-76 p.

-----, Le réel et le concret, être et exister dans la philosophie, in Convergence, Journal de la Faculté de Psychologie, Université d'Ottawa, avril 1973, p. 4-5.

-----, Lexique philosophique-scientifique, Ottawa, Université d'Ottawa, 1977, ix-174 p.

Runes, D. R., Dictionary of Philosophy, New Jersey, Littlefield, Adams, 1976, 324 p.

Russell, B., Human Knowledge, Its Scope and Limits, London, Allen and Unwin, 1948, 538 p.

Sahakian, W. S., History and Systems of Psychology, New York, Wiley, 1975, xviii-494 p.

Sandor, P., Histoire de la dialectique, Paris, Nagel, 1947, 253 p.

Sartre, J. P., Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, 251 p.

Schaff, A., Introduction à la sémantique, Paris, éd. Anthropos, 1969, 334 p.

Schultz, D., A History of Modern Psychology, New York, Academic Press, 2^e ed., 1975, xvii-384 p.

Sergiovanni, T. S. et F. D. Carver, The New School Executive: A Theory of Administration, New York, Harper and Row, 1973, xiii-246 p.

Sève, L., Marxisme et théorie de la personnalité, Paris, ed. Sociales, 1975, 596 p.

Shils, A. E., The End of Ideology, in Encounter, vol. 5, no 5, novembre 1955, p. 127-152.

Shor, F. R., Toward a Dialectical Critique of Consciousness, Ideology, Class and Culture in America, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté de Philosophie, Université du Minnesota, 1976, 219 p.

Simon, H. A., Administrative Behavior, New York, Macmillan, 3^e ed., 1975 (1945), xlviii-356 p.

----- et J. G. March, Organizations, New York, Wiley, 1958, 248 p.

Spaulding, F. E., Improving School Systems through Scientific Management, Proceeding of the Department of Superintendence, National Education Association, Washington, 1913, p. 247-285.

Steiner-Maccia, E. et al., Construction of Education Theory Models, Cooperative Research Project no. 1632, Columbus, Ohio State University, 1963, 384 p.

Strayer, George D. et al., Problems in Educational Administration, New York, Bureau of Publications, Teachers College, Columbia University, 1925, xviii-725 p.

Sussman, O. C., The Philosophical Foundations of Selected Theories in Educational Administration, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Education, Université Fordham, New York, 1976, 222 p.

Symposium, Models, Theories and Education: A Thesis, Counterthesis, and Discussion, in Alberta Journal of Educational Research, vol. 12, no 3, septembre 1966, p. 199-246.

Tanase, A., The Cultural Conditions of the Historical Fact, in Revue Roumaine d'Histoire, vol. 14, no 2, avril 1975, p. 241-250.

Taylor, F. W., Shop Management, New York, Harper and Row, 1911, 207 p.

Temps modernes (la revue), no 246, novembre 1966.

Thuillier, P., Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique, Paris, R. Laffont, 1972, 250 p.

Tolman, E. C., Purposive Behavior in Animals and Men, New York, Appleton-Century, 1932, xiv-463 p.

-----, Principles of Purposive Behavior, in S. Koch (ed.), Psychology, A Study of Science, New York, McGraw-Hill, vol. 2, 1959, p. 92-157.

Topolski, J., The Model in Economic History, in Journal of European Economic History, vol. 1, no 3, hiver 1972, p. 713-726.

-----, Methodology of History, Boston, Riedel, 1976, x-690 p.

Tortrat, R., La véritable révolution du XX^e siècle, Paris, Fernand Nathan, 1971, 254 p.

Tran Duc Thao, Recherche sur l'origine du langage et de la conscience, Paris, ed. Sociales, 1973, 343 p.

-----, De la phénoménologie à la dialectique matérialiste de la conscience, in La nouvelle critique, no 79-80, décembre-janvier, 1974, p. 36-42.

Trudel, R., Sur la nécessité de la considération de l'ensemble des fondements théoriques dans l'évaluation des théories en administration scolaire, non-publié, Congrès de l'ACFAS, Ottawa, 1978, 16 p.

Tovmassian, Problèmes philosophiques du travail et de la technique, Moscou, éditions du Progrès, 1976, 287 p.

Vachet, André, L'idéologie libérale, Paris, Anthropos, 1970.

Vernier, F., L'écriture et les textes, Paris, éditions sociales, 1977, 254 p.

Viet, J., Les méthodes structuralistes dans les sciences sociales, Paris, Mouton, 1965, vii-246 p.

Vigotsky, L. S., Thought and Language, Cambridge, M.I.T. Press, 1962, 274 p.

Villiers, R., Dynamics Management in Industry, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1960, 516 p.

Von Bertalanffy, An Outline of General Systems Theory, in The British Journal for the Philosophy of Science, vol. 1, no 2, mars 1950, p. 134-165.

-----, General Systems Theory, Foundations, Development, Applications, New York, G. Brazillier, 1973, xviv-295 p.

Wald, H. (ed.), La technique des modèles dans les sciences humaines, Paris-La Haye, Mouton, 1970.

Walliser, B., Systèmes et modèles, Paris, ed. du Seuil, 1977, 248 p.

Wallon, H., La vie mentale, in L'Encyclopédie française, t. VIII, Paris, Larousse, 1938.

-----, Les origines de la pensée chez l'enfant, in L'évolution psychiatrique, no 4, 1947, p. 109-116.

-----, De l'acte à la pensée, Paris, Flammarion, 1970, 239 p.

-----, Lecture d'Henri Wallon, Choix de textes, Introduction d'Hélène Gratiot Alphandéry, Paris, Editions Sociales, 1976, 384 p.

Watson, B. C., Issues Confronting Educational Administrators, in L. L. Cunningham, Educational Administration, The Developing Decades, p. 67-94.

Whippen, J. A., Economics and Social Change: An Historical Analysis, thèse de doctorat, non-publiée, Faculté d'Administration, Université d'Etat du Colorado, 1972, 263 p.

Woodfield, A., Teleology, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, viii-232 p.

Wright, L., Teleological Explanations: An Etiological Analysis of Goals and Functions, Berkeley, University of California Press, 1976, ix-153 p.

Yauch, W. A., Improving Human Relations in School Administration, New York, Harper and Row, 1949.

Zeitlin, I., Ideology and Development of Sociological Theory, New York, Prentice-Hall, 1968, x-326 p.

-----, Rethinking Sociology: A Critique of Contemporary Theory, New York, Appleton-Century-Crofts, 1973, vii-263 p.

APPENDICE 1

MANUELS D'ADMINISTRATION SCOLAIRE CONSULTES POUR LE CHOIX DES MODELES

Abbott, Max G. et J. T. Lovell (eds.), Change Perspectives in Educational Administration, Auburn, Alabama, School of Education, Auburn University, 1965, 138 p.

Banghart, F. W., Educational Systems Analysis, New York, Macmillan, 1969, xix-330 p.

Baron, George et al., Educational Administration: International Perspectives, Skokie, Illinois, Rand McNally, 1968, 334 p.

Baron, George et W. Taylor (eds.), Educational Administration and the Social Sciences, Athlone Press, 1969, 193 p.

Bent, Rudyard et L. E. McCann, Administration of Secondary Schools, New York, McGraw Hill, 1960, xv-356 p.

Button, Warren H., Doctrines of Administration: A Brief History, dans Educational Administration Quarterly, vol. 2, automne 1966, p. 216-224.

Burr, James B. et al., Elementary School Administration, Boston, Allyn and Bacon, 1963, x-502 p.

Carver, Fred D. et T. J. Sergiovanni, Organizations and Human Behavior: Focus on Schools, New York, McGraw-Hill, 1969, xx-410 p.

Casey, Leo M., School Business Administration, New York, Center for Applied Research in Education, 1964, ix-177 p.

Castetter, William B., The Personnel Function in Educational Administration, New York, Macmillan, 1971, vii-385 p.

Charters, W. W. et al., Perspectives on Educational Administration and the Behavioral Sciences, Eugene, University of Oregon, Center for Advanced Study of Educational Administration, 1966, vi-120 p.

Eye, Glen G. et L. A. Netzer, School Administration and Instructions: A Guide to Self-Appraisal, Boston, Allyn and Bacon, 1969, xvi-304 p.

Fortin, C., Une étude descriptive des phénomènes de l'organisation, de l'administration et de la coordination, thèse de doctorat, non-publiée, présentée à la Faculté D'Education de l'Université d'Ottawa, Ontario, 1976, 265 p.

Gibson, Olivier et H. C. Hunt, The School Personnel Administration, Boston, Houghton Mifflin, 1965, vi-493 p.

Griffiths, D. E., Administrative Theory, New York, Appleton-Century-Crofts, 1959, vii-123 p.

Hack, Walter G. et al., Educational Administration: Selected Readings, deuxième édition, Boston, Allyn and Bacon, 1971, vii-344 p.

Kimbrough, Ralph B., Political Power and Educational Decision Making, Skokie, Illinois, Rand McNally, 1964, ix-307 p.

-----, Administering Elementary Schools: Concepts and Practices, New York, Macmillan, 1968, vii-428 p.

Knezevich, S. J., Administration of Public Education, deuxième édition, New York, Harper and Row, 1969.

Lane, Willard R. et al., Foundations of Educational Administration: A Behavioral Analysis, New York, Macmillan, 1967, x-433 p.

McClearn, Lloyd E. et S. P. Hencley, Secondary School Administration: Theoretical Bases of Professional Practice, New York, Dodd, Mead, 1965, xi-399 p.

Miller, Van, The Public Administration of American School Systems, New York, Macmillan, 1965, xii-580 p.

Milstein, J. B. et J. Belasco, Educational Administration of the Behavioral Sciences: A System Perspective, Boston, Allyn and Bacon, 1974.

Misner, Paul J. et al., Elementary School Administration, Columbus, Ohio, Charles E. Merrill, 1963, ix-422 p.

Morphet, Edgar et al., Educational Organization and Administration: Concepts, Practices and Issues, deuxième édition, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1967, xiii-569 p.

Mort, Paul R. et D. H. Ross, Principles of School Administration: A Synthesis of Basic Concepts, deuxième édition, New York, McGraw-Hill, 1957, xi-451 p.

Nolte, Chester M., An Introduction to School Administration, New York, Macmillan, 1966, xvii-413 p.

Ohms, R. E. et W. P. Monahan (eds.), Educational Administration: Philosophy in Action, University of Oklahoma Press, 1965, ix-108 p.

Owens, Robert G., Organizational Behavior in Schools, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1970, ix-246 p.

Pierce, Douglas R., An Analysis of Contemporary Theories of Organization and Administration, dissertation doctorale, non publiée, présentée au Conseil de l'Ecole Supérieure de l'Université de Floride, Floride, Etats Unis, 1963, 316 p.

Poirier, P., Une étude des phénomènes de l'autorité et du leadership en administration scolaire, thèse doctorale, non publiée, présentée à la Faculté d'Education de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ontario, 1973, ix-371 p.

Poirier, Y., Une analyse de facteurs administratifs au moyen d'une étude comparative de perceptions de ces facteurs par quinze théoriciens de l'organisation et de l'administration scolaire, thèse doctorale, non publiée, présentée à la Faculté d'Education de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ontario, 1971, xiii-255 p.

Reller, Theodore L. et E. L. Morphet (eds.), Comparative Educational Administration, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1962, 438 p.

Roe, William H., School Business Management, New York, McGraw-Hill, 1971, xi-285 p.

Sachs, Benjamin M., Educational Administration: A Behavioral Approach, Boston, Houghton Mifflin, 1966, xiii-412 p.

Saunders, Robert L. et al., A Theory of Educational Leadership, Columbus, Ohio, Charles E. Merrill, 1966, xii-174 p.

Savage, William H., Interpersonal and Group Relations in Educational Administration, Glenview, Illinois, Scott, Foreman, 1968, 426 p.

Sergiovanni, Thomas J. et R. J. Starratt, Emerging Patterns of Supervision: Human Perspectives, New York, McGraw-Hill, 1971, vi-309 p.

Van Zwold, James A., School Personnel Administration, New York, Appleton-Century-Crofts, 1964, viii-470 p.

Walton, John, Administration and Policy Making in Education, édition révisée, Baltimore, John Hopkins Press, 1969, viii-228 p.

William, R. A. et al., Effecting Organizational Renewal in Schools: A Social Systems Perspective, New York, McGraw-Hill, 1974, 131 p.

Wilson, Robert F., Educational Administration, Columbus, Ohio, Charles E. Merrill, 1966, xxi-853 p.

APPENDICE 2

RESUME DE

Fondements épistémologiques de modèles systémiques en administration éducationnelle: une critique¹.

Cette recherche prend pour objectif de retrouver, d'analyser et d'évaluer les fondements épistémologiques de modèles systémiques² en administration scolaire. L'étude centre son analyse des fondements de la connaissance dans ces modèles sur les catégories fondamentales objet et sujet, et postule deux hypothèses: 1) le caractère statique de la catégorie objet, et 2) la position abstraite de la catégorie sujet.

La première partie (problématique et méthodologie) pose les fondements scientifiques de la méthodologie, des procédures et des critères pour réaliser l'étude. Reprenant le développement historique des questions fondamentales de la philosophie et de l'objectivité de la connaissance, elle affirme le primat de l'être sur la pensée et retrouve au plan cognitif les fondements concrets et les caractères spécifiques tant de l'objet que du sujet, leur engagement dialectique unitaire dans la connaissance sur les bases de la

¹ Rémy Trudel, thèse de Ph.D. en Education présentée à l'Ecole des Etudes Supérieures de l'Université d'Ottawa, 1979, xi-355 p.

² Les modèles de J. W. Getzels et al., op. cit., et de D. E. Griffiths, op. cit., (1964).

praxis humaine et les mécanismes de la démarche du reflet actif de l'objet chez le sujet dans la connaissance scientifique. La dialectique de la praxis humaine en tant que fondement, critère de vérité et but final de la connaissance indique aussi les étapes de la procédure pour retrouver les fondements épistémologiques des modèles et leurs évaluations sur ce plan. Elle propose donc et s'offre comme guide pour:

- a) retourner aux fondements théoriques et pratiques comme moments génético-dynamiques des différentes faces de ces modèles, et b) porter un jugement à partir de la concrétude et de l'historicité de ces fondements (comment ils naissent, se développent et se transforment).

La deuxième partie (objet et sujet chez Getzels et Griffiths) retrouve les fondements théoriques et les fondements de la pratique dans la tentative de ces modèles de réaliser la synthèse et le dépassement, selon leurs auteurs, de l'empirisme inconditionnel du point de vue théorique et du "taylorisme" et de "l'approche des relations humaines" du point de vue pratique. Au niveau théorique, l'examen systématique de leurs fondements démontre qu'ils sont basés sur un éclectisme conceptuel et des compromis logiques qui prennent les formes suivantes: a) quant à la conception de l'objet, dans le structuro-fonctionnalisme: ils postulent la structure stable et permanente d'éléments constamment présents dans la réalité sociale et définissent leurs lois de

fonctionnement par le jeu d'influence de ces éléments, selon les règles et limites d'un système permanent; b) quant à la conception du sujet, dans la formule du behaviorisme social: des "forces internes" sur lesquelles s'articulent des stimuli sociaux déterminent la direction et la finalité de l'activité cognitive et sociale du sujet; c) quant à la relation objet/sujet, dans les thèses du néo-positivisme (positivisme logique dans ses variantes pragmatistes): le modèle est un système logique hypothético-déductif du fonctionnement de la réalité sociale et humaine érigé sur les témoignages sensitifs du sujet. Au niveau de la pratique, cette dernière est réduite ou assimilée au pratique-utile et s'identifie avec la manipulation technique de l'action et devient l'art de comprendre et d'organiser les hommes et les objets; en ce sens, la théorie se résume à une dérivation logico-mathématique d'hypothèses qui trouvent leur valeur scientifique dans leur utilité pour atteindre les buts de l'organisation ou de l'individu.

La troisième partie (conséquences épistémologiques et dépassement) réalise la synthèse des fondements théoriques et de la pratique dans ces modèles, replacés dans leur contexte historique. A travers la lecture dialectique des bases et motivations dans le réel de ces conceptions de l'objet, du sujet et de leur rapport, elle tire les conséquences épistémologiques qu'ils entraînent, c'est-à-dire: a) une conception

statique de l'objet: les formes immanentes de la réalité sociale sont réifiées et divorcées de toute détermination sociale; l'objet est réduit à un système en état d'équilibre statique continuellement renouvelé et réalisant une finalité sans égards aux conditions concrètes de son développement; b) une conception abstraite du sujet: le sujet est choséifié et ramené à une nature humaine universelle, naturelle, incarnée dans un système de forces et motivations internes dépouillées de toute historicité dans un individu unique; c) une conception gnoséologique fondée sur un aveu d'agnosticisme: la vision dualiste du monde condamne le sujet à un doute perpétuel sur ses témoignages sensitifs de la réalité et seul l'arbitrariété autoritaire du pragmatisme garantit "l'objectivité" de la connaissance. Le pluralisme gnoséologique est érigé en système.

La vision fataliste et appauvrissante de la réalité humaine et sociale offerte par ces modèles ne peut être dépassée que sur une conception philosophique et scientifique qui accepte de faire ses comptes avec l'histoire et qui inclut la pratique sociale comme fondement de la théorie.

La thèse montre en terminant comment dans le domaine des organisations proprement humaines (la réalité sociale), la dialectique contemporaine peut expliquer l'opposition et la réconciliation de la nécessité et de la liberté dans le développement social des organisations et de l'homme.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

A

Ackoff, R. L., 296
 Adelung, J., 186
 Allport, F. H., 155
 Allport, G. W., 131, 137, 206,
 207, 209; 269
 Anokhine, P., 27, 48, 49, 50
 Apollon, W., 91, 92, 231
 Argyris, C., 120, 121
 Armstrong, D. M., 278
 Aron, R., 293
 Ashby, W. R., 8, 296
 Averanius, R., 220
 Ayer, A. J., 146, 221.

B

Badiou, A., 42, 309
 Bakke, E. W., 120, 121, 140
 Barnard, C. I., 120, 153, 234
 Bastide, R., 190
 Beach, D. S., 119
 Bell, D., 293
 Bellah, R., 187
 Berkeley, G., 24, 25
 Bernal, J. D., 38, 64
 Black, M., 8
 Blanc, E., 95
 Blauberg, I. V., 190, 197, 199
 202, 203, 296
 Blumberg, 221
 Bobbitt, F., 3
 Bochenski, J. M., 20, 65
 Boring, E. G., 206
 Born, M., 38
 Boudon, R., 189, 190
 Bourricaud, F., 210, 215
 Bradley, P. D., 36
 Bramant, J., 91
 Braudel, F., 20
 Bridgman, P. W., 124, 221, 234,
 239, 241
 Brodbeck, M., 234
 Broglie, L. de, 27, 38
 Bruner, J., 50
 Buckley, W., 199
 Bunge, M., 36
 Bursk, E. C., 119
 Butler, D., 12, 41
 Burton, H. W., 3, 5

C

Callahan, R. E., 3, 5
 Campbell, R. F., 1, 116, 234, 250
 Canguilhem, C., 38
 Carnap, R., 65, 146, 221
 Carr, L. J., 126
 Carter, W. W., 116
 Carver, F. D., 7
 Cellérier, G., 13, 34
 Châtelet, F., 26, 41, 221
 Colardarci, A. P., 116, 232, 234,
 235, 237-246, 256
 Comte, A., 24, 26, 145, 146, 187,
 219, 220
 Constantinescu, P., 32
 Cornforth, M., 29, 93, 221, 225,
 226, 249, 252, 282, 283
 Counts, G. S., 130
 Craighead, W. E., 206
 Croce, B., 40
 Cubberley, E. P., 3
 Cuisinier, J., 65
 Culbertson, J. A., 151
 Cunningham, L. L., 3, 5, 6, 7, 117,
 217, 236, 237
 Cupparoni, A., 12, 29, 66, 69, 85,
 86, 99, 100, 205, 226, 290, 291,
 303, 307

D

Daglash, R., 293
 Darwin, C., 206
 Davis, K., 119
 Descartes, R., 24, 25, 278
 Deutsch, K. W., 186
 Dewey, J., 66, 282, 283
 Durkheim, E., 186, 187

E

Easton, D., 186
 Edward, P., 278
 Einstein, A., 27, 241
 Engels, F., 13, 311

F

Fariente, J. C., 9
 Farber, S. M., 27
 Fayol, H., 117, 120
 Feigl, H., 221, 234
 Fessard, A. E., 28
 Follett, M., 120
 Fougeyrollas, P., 85
 Foulquié, P., 12
 Frank, P., 221
 Frederiksen, N., 151
 Frege, G., 220
 Freid, G. M., 98

G

Gage, N. L., 116
 Galanter, E., 63
 Garcia, R., 36
 Gastaud, H., 28, 50
 Gerth, H. H., 262
 Getzels, J. W., 1, 6, 9, 10
 11, 16, 17, 85, 86, 112, 114-
 258, 259, 261, 262, 264,
 265-268, 269-271, 276, 277,
 279, 281, 282, 284, 285-293,
 294, 296, 297, 312, 317
 Giorollo, G., 47
 Gorski, D. P., 231
 Gouldner, A., 187, 194, 196,
 198, 210, 215, 251
 Grad, E., 98
 Graff, O. B., 237, 249, 280
 Gramsci, A., 30, 36, 91, 98,
 100, 311, 312
 Griffiths, D. E., 1, 3, 5, 9,
 10, 11, 16, 17, 85, 86, 112,
 114-258, 259, 261, 264,
 265-269, 273-279, 281,
 282, 284-286, 293, 294-296,
 296, 306, 312, 317
 Gregor, J., 186
 Grenet, P., 21
 Gross, L., 186
 Guba, E., 116
 Gurvitch, G., 191
 Gusdorf, G., 221

H

Hack, W., G., 10, 11, 151, 214
 Hall, C. S., 206, 207, 208
 Halleux, J., 221
 Halpin, A. W., 7, 116, 217, 237
 Haskew, S. D., 236
 Hayakawa, S. J., 100
 Hayes, A. E., 7, 217, 237
 Hearn, G., 155, 156, 159, 164, 165,
 166, 167, 175, 180, 199
 Hegel, G. W. F., 36, 309, 311
 Hemphill, J., 151
 Hencley, S. P., 151
 Heric, C., 28
 Henderson, L., 155, 187, 189
 Hill, J. E., 9
 Homans, G., 206
 Hume, D., 24, 25, 145, 146, 220,
 278, 301
 Huxley, T. H., 278
 Hyden, H., 27

I

Immegart, G. L., 7

J

Jakobson, R., 188
 James, W., 206
 Jaroszewski, T., 47
 Jaspers, C., 40
 Jerphagnon, L., 41
 Joja, A., 36, 304
 Joja, C., 36, 84, 299, 304
 Jonas, S., 215

K

Kahn, B. L., 98
 Kalokowski, L. K., 66, 221
 Kant, E., 24, 25, 145, 146, 278, 301
 Kédrov, B., 13, 29, 38, 64, 78, 79,
 85, 87, 296
 Kevaufer, G. N., 5
 Kelle, V. Z., 293
 Kerber, J. E., 9
 Kluckhohn, C., 133, 164, 167,
 168-174, 206, 209, 211, 212

Koch, S., 205
Koffka, K., 205
Koopman, G. R., 6
Kopnine, P., 16, 20, 21, 29, 38
Kosik, K., 20, 32, 36, 48, 68,
84, 85, 90, 296, 315
Kruvant, W. J., 98
Kuhn, T. S., 20, 293

L

Lalande, A., 21, 41
Lalonde, M., 13
Langevin, P., 37
Lakatos, I., 20
Lecourt, D., 13, 32, 38, 47
Lefebvre, H., 29, 65, 69, 97,
109, 266
Léontiev, A., 28, 35, 53, 54,
74, 107, 108
Levi-Straus, C., 188, 190
Lewin, K., 142, 205
Likert, R., 119
Lindsay, G., 206, 207, 208
Linton, R., 126, 130
Lipham, J. M., 1, 10, 116, 234
Lipset, S. M., 293
Litterer, J. A., 7
Locke, J., 278
Lockwood, D., 262
Lonergan, B. J. F., 34, 100
Lomer, C. R., 20
Lukàcs, G., 36, 85, 110, 111,
256, 267
Luria, A. R., 27, 45, 50, 52,
63, 107

M

MacClaren, S. M., 98
Mach, E., 220
Malinowski, B., 187, 195, 198
Mandras, H., 192, 195
March, J. G., 152
Maritain, J., 100
Marshall, 187
Martindale, D., 206
Maslow, A., 119
Mayo, E., 5, 119

Meadows, P., 9
Merton, R., 7, 187, 198
Miguelé, R., 110, 111
Miles, M. B., 10, 151
Mills, C. W., 215, 220, 237, 254,
262, 263, 293
Miller, J. G., 63, 155, 156, 199
Moelham, A. B., 6
Monière, D., 110, 196, 223, 249, 296
Mouloud, N., 190
Murray, H. A., 139, 164, 206, 211,
212
Musgrave, A., 20

N

Northrop, F. S. C., 38
Nestourkh, M. F., 74
Neurath, O., 146
Newlon, J. H., 5
Newton, 244

O

Occam, G., d', 252
Oesterle, J. A., 100
Oniscu, O., 299
Oparin, A. I., 27, 28
Ortega y Gasset, J., 36
Owens, R. G., 5, 7

P

Papson, S. D., 98
Pàreto, V., 187, 188
Parmenide, 266
Parsons, T., 7, 120, 121, 126, 136,
187, 193, 197, 198, 205, 206, 208,
209, 210, 215, 254, 269
Pavlov, I., 28, 50, 206
Penfield, W., 27
Piaget, J., 12, 13, 33, 36, 67, 74,
190, 191
Pierce, C. S., 225, 248
Pilecki, F. G., 7
Politzer, G., 29, 106, 112, 294
Popper, K., 40
Platon, 24, 25
Pribram, K., 28, 50, 63

R

Radcliffe-Brown, A. R., 179,
187,188,195
Rapoport, A., 8
Ravetz, J. R., 293
Raymond, P., 13,24,231
Reeder, W. G., 3
Regis, L. M., 41
Restow, W. W. 293
Ricci, F., 91
Rocher, G., 187,189,191,197,
198,206,209,210,215
Rosentahl, M., 12,13,34,36,
41,95,146,205,221,249,
252,266,309
Runes, D. R., 146,252,266
Ruda, O. J., 9,12,13,21,28,
29,31,36,38,41,46,66,89,
95,105,106,111,146,221,
249,278,291,292,301,305,
310
Russell, B., 65,146,221

S

Sahakian, W. S., 206
Salvat, H., 271,272
Sartre, J. P., 20
Saussure, F., de, 188
Scott, W., 119
Schaff, A., 100
Schchedrovitsky, G. P., 296
Schlick, F., 221
Schultz, D., 205,206
Seabra-Denis, J., 28
Sears, R., 209
Sergiovanni, T. J., 7
Sève, L., 28,275,276
Sheldon, R. C., 209
Shils, A. E., 120,136,187,
205,206,209,293
Shor, F. R., 98
Simon, H. A., 120,123,124,
152,153,157,234,239,253
Smelser, N., 187
Sorokin, P., 40,186
Spaulding, F. E., 3
Spencer, H., 145,186,187,188

Spengler, O., 186
Spinoza, B., 85
Steiner-Maccia, E., 9
Stark, W., 293
Stouffer, S. A., 209
Strayer, G. D., 3
Sussman, O. C., vii

T

Tanase, A., 100
Thuiller, P., 16,293
Tolman, E. C., 149,205,206,209
Topolski, J., 9,16,20,34,38,64,
91,298
Tortrat, R., 19
Tovmassian, S., 38,43
Tran Duc Thao, 55,56
Trudel, R., 113
Taylor, F. W., 3,4,117,120

V

Vernier, F., 100
Vico, J. B., 36
Viet, J., 187,189
Vigotsky, L. S., 67.
Villiers, R., 117
Von Bertalanffy, L., 7,115,159,
193,199

W

Walliser, B., 9
Wallon, H., 28,72,74
Watson, B. C., 234
Watson, J. B., 136,205,206
Weber, M., 153,187
Wertheimer, M., 205
Whippen, J. A., 98
White, A. L., 130
Williams, R. C., 10-187
Wilson, R., 27
Wittgenstein, L. J. J., 221
Woodfield, A., 34
Waxman, C. I., 293
Wright, L., 34

X

Xenopol, A. D., 36

Y

Yauch, W. A., 5,

Z

Zeitlin, I., 66